Pierre MONTET

Professeur à l'Université de Strasbourg
Chargé des fouilles de Tanis
Correspondant de l'Institut

LE DRAME D'AVARIS

ESSAI

sur la pénétration des Sémites en Egypte

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

12, Rue Vavin, VI[e]

1940

LE DRAME D'AVARIS

Pierre MONTET

Professeur à l'Université de Strasbourg
Chargé des fouilles de Tanis
Correspondant de l'Institut

LE DRAME D'AVARIS

ESSAI

sur la pénétration des Sémites en Egypte



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN, VI[e]

1941

OUVRAGES ET PÉRIODIQUES CITÉS EN ABRÉGÉ

Ann. S.A.E. — *Annales du service des antiquités de l'Egypte*, Le Caire, depuis 1900.
A.Z. — *Zeitschrift für aegyptische Sprache und Altertumskunde*, depuis 1863.
BH. — *Newberry, Beni-Hasan*, 4 vol., London, 1893-1900.
Bibliotheca aegyptiaca. — I Alan H. Gardiner, *Late-Egyptian stories;* V W. Erichsen, *Papyrus Harris I;* VII Alan H. Gardiner, *Late-egyptian miscellanies* (Bruxelles, édition de la fondation égyptologique Reine Elisabeth).
Bull. IFAO. — *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, Le Caire depuis 1901.
Byblos et l'Egypte. — Montet, *Byblos et l'Egypte, quatre campagnes de fouilles à Gebeil 1921-1924*, Paris, 1928.
Caire *Cat. gén.* — *Catalogue général du Musée du Caire.*
Contre Apion. — Flavius Josèphe, *Contre Apion*, ed. Th. Reinach et L. Blum, Paris, Les Belles lettres, 1930.
Canon royal de Turin. — Farina, *Il papiro dei re restaurato*, Roma, 1938.
CR. Ac. I. BL. — *Compte-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.*
Ham. — Couyat et Montet, *Les inscriptions hiéroglyphiques et hiératiques du ouadi Hammamat*, Le Caire, 1913.
JEA. — *The Journal of egyptian archaeology*, London, depuis 1914.
Kadech. — *Kuentz, La bataille de Kadech*, Le Caire, 1928-1934.
LD. — Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, Berlin, 1849-1859.
Desc. — *Description de l'Egypte.*
Kêmi. — *Kêmi*, revue de philologie et d'archéologie égyptiennes et coptes, Paris, depuis 1928.
Lefebvre, *grands prêtres d'Amon.* — *Histoire des grands prêtres d'Amon de Karnak jusqu'à la XXIe dynastie*, Paris, 1929.
Livre des rois. — Gauthier, *Le livre des rois d'Egypte*, Le Caire, 1909-1919.
Medinet-Habu. — Oriental Institute publications. J. Breasted editor, tomes VIII, IX.
Mélanges MASPERO. — *Mémoires de l'Institut français du Caire*, vol. I, Le Caire, 1935.
Nouvelles fouilles de Tanis. — P. Montet, *Les nouvelles fouilles de Tanis*, Paris, 1933.
Pyr. — Sethe, *Die altägyptischen Pyramidentexte*, Leipzig, 1908-1922.
Reliques syriennes d'Egypte. — P. Montet, *Les reliques de l'art syrien dans l'Egypte du Nouvel Empire*, Paris, 1937.
Rec. de tr. — *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, Paris, 1881-1919.
Sethe, *Aechtung.* — *Die Aechtung feindlicher Fürsten, Völker und Dinge auf altägyptischen Tongefässcherben des mittleren Reiches* (Abhandl. der Pr. Ak. d. Wiss. 1926, n° 5).
Sin. Alan H. Gardiner, *Notes on the story of Sinuhe*, Paris, 1916.
Syria, revue d'art et d'archéologie, Paris, depuis 1919.
Urk. — Steindorff, *Urkunden des aeg. Altertums*, Leipzig.
Weill, *Fin du Moyen Empire.* — *La fin du Moyen Empire égyptien*, Paris.
Wr. *Atl.* — Wreszinski, *Atlas zur altägypt. Kulturgeschichte*, II, Leipzig, 1914-1935.

INTRODUCTION

L'invasion des Hyksos, les Hébreux en Egypte, les deux problèmes qui font l'objet de ce petit livre préoccupaient déjà les érudits de l'antiquité. Strabon et Tacite en sont informés. Ils remplissent plusieurs pages du Contre Apion. Dans les temps modernes, si un scarabée ou un ostracon paraît s'y rapporter, il est aussitôt commenté de dix côtés à la fois.

L'habitude est prise depuis longtemps de ne pas parler des Hébreux sans considérer les Hyksos. Inversement, il n'est pas d'ouvrage, ou d'article un peu étendu sur les Hyksos où l'on ne fasse une place aux fils de Jacob. Il est admis généralement que la concession de la terre de Gesem à une tribu nomade n'a pu être accordée que par un souverain de race étrangère. Pour Josèphe, les Hyksos ne sont autres que les ancêtres des Hébreux : En effet, dit-il, Hyksos signifie « bergers captifs » (3). Le même auteur affirme en outre que les Pasteurs ayant quitté Avaris avec toutes leurs familles et leurs biens firent route à travers le désert et allèrent fonder Jérusalem (4). Nous savons maintenant que Jérusalem est de beaucoup antérieure à l'invasion de l'Egypte, mais beaucoup de savants modernes font encore de l'Exode une suite de l'expulsion des Hyksos. La plupart des anciens préféraient identifier la sortie des Hébreux sous la conduite de Moïse avec l'expulsion, au temps d'un roi appelé Aménophis (5), ou Bocchoris (6), d'une masse d'étrangers qui pratiquaient en matière de religion et de sacrifices des rites tout particuliers. Ces étrangers, qu'on appelait les Impurs, s'étaient concentrés dans la vieille ville d'Avaris où précédemment les Hyksos avaient établi leur résidence. Manéthon, de qui Josèphe a tiré ces renseignements (7) dit aussi qu'Avaris est situé

(1) Strabon, Géographie, XVI, 34-35.
(2) Tacite, Histoires, V, 2-4.
(3) Contre Apion, I 83, 91-92.
(4) *Ibid.*, I, 89-90; Hécatée d'Abdère.
(5) Contre Apion I, 232-250 ; Chaeremon, dans Josèphe, Contre Apion I, 289-292.
(6) Tacite, Histoires, V, 3; Lysimaque dans Josèphe, *op. cit.*, I, 306-311.
(7) Contre Apion, I, 237, 260.

dans le nome saïte, ou sethroïte, à l'orient de la branche bubastique (1). La terre de Gesem était contenue dans le nome arabique (2) qui s'étend au sud du saïte et comme lui le long de la frontière orientale du Delta. Elle touchait à la ville royale de Ramsès (3) et c'est autour de cette ville que les Hébreux se rassemblèrent quand ils voulurent quitter l'Egypte. Beaucoup plus tard, quand ils se remémoraient les miracles qui avaient accompagné leur départ, ils les situaient dans les champs de Tanis (4). Si la position exacte d'Avaris et de Ramsès a été pour les savants modernes l'objet d'un long débat, celle de Tanis, du moins, est bien connue. En résumé, l'invasion des Hyksos et l'installation des Hébreux en Egypte d'une part, puis la guerre de libération, l'Exode et l'expulsion des Impurs d'autre part, sont des faits sensiblement contemporains qui ont eu pour théâtre une région peu vaste, près de la frontière du Delta, qui comprenait les villes d'Avaris, de Ramsès, de Tanis.

Il se trouve que ces faits sont plus connus de nous par des textes grecs, principalement par les passages que Josèphe dans son Contre Apion a tirés de Manéthon, et par le récit biblique que par des documents en langue égyptienne. Les rois hyksos ont laissé peu de monuments. Les anciens Egyptiens tenaient des Annales régulières où ils consignaient la succession des rois, la durée et les principaux événements de chaque règne, mais ces Annales sont perdues ; les fragments du papyrus royal de Turin sont tout ce qu'il en reste. Les stèles et les statues, les bas-reliefs des temples ne les remplacent que très imparfaitement. Ces monuments ont surtout pour but de faire connaître la piété de celui qui les a élevés et les faveurs qu'il a reçues des dieux. Nous ne connaissons pas trop mal les succès et les conquêtes des Egyptiens, mais il ne faut guère compter apprendre par ce moyen les événements malheureux. Même les rois qui ont su réparer les échecs de leurs prédécesseurs n'y font que des allusions et presque jamais en termes précis. Les égyptologues se sont mis de bonne heure à dépister et à éplucher les allusions au temps des Hyksos et l'on ne peut prétendre que cette tâche soit finie, car les renseignements tirés des textes doivent être constamment confrontés avec ceux que chaque année nous apportent les fouilles. Sur les faits eux-

(1) *Ibid.*, I, 78.
(2) Gen. Sept. 36, 34; 45, 10; 47, 1, 4, 6.
(3) Gen. 47, 11.
(4) Ps. 77, 12, 43.

mêmes, celles-ci ne nous ont pas appris grand'chose, mais sur l'état de la Syrie, un peu avant l'invasion, elles nous ont apporté de véritables révélations. On se rend compte de la menace que faisaient peser sur la frontière égyptienne les villes riches et puissantes qui se multipliaient au pays de Canaan au début du IIe millénaire. Dans le Delta, les découvertes ne se sont pas succédées aussi rapidement qu'en Syrie. Il y a un demi-siècle, l'Egypt Exploration Society avait inscrit à son programme l'étude des villes du Delta qui sont citées dans la Bible. Sir Flinders Petrie a travaillé à Tanis, à Daphnae, Nebeché, au tell el Yahoudieh et au tell er Rotab ; Naville à Bubaste, Saft el Henneh et au tell el Maskhouta, aux deux extrémités du ouadi Toumilat. Mais ce ne fut qu'un feu de paille. Les égyptologues ne pensent pas assez que le Delta fait la moitié de l'Egypte.

J'ai entrepris les fouilles de Byblos en 1921 et celles de Tanis en 1929 pour étudier sur documents originaux les rapports de l'Egypte et de la Syrie à travers l'antiquité pharaonique. Les fouilles de Byblos achevées si heureusement par M. Maurice Dunand ont atteint leur objet. Renan et Sethe, le premier par ses recherches sur le terrain, le second par les textes avaient bien montré que l'influence égyptienne s'est exercée sur cette ville depuis la plus haute antiquité. Maintenant les relations des deux pays peuvent se décrire presque règne par règne. Cherchant en Egypte les traces des Asiatiques, Tanis s'est imposé tout de suite à mon choix, non seulement parce que le tell de Sân el Hagar est l'un des rares qui n'ait pas été complètement rasé par les chercheurs de sebakh et parce que Mariette y a découvert quelques-uns des monuments les plus instructifs pour le problème qui nous occupe, mais surtout parce que Tanis et Byblos ont été constamment en rapports. Les dieux ont ouvert la route ; les marins et les négociants les ont suivis. Seth, le dieu d'Avaris, jette au Nil, dans la branche tanitique, le cercueil d'Osiris, qu'une force surnaturelle pousse jusqu'au rivage de Byblos. Au début de la XXIe dynastie, Ounamon chargé par le grand prêtre d'Amon de rapporter le bois de la barque sacrée, se rend d'abord à Tanis, arme un bateau, et part de cette ville pour Byblos.

L'expérience acquise dans cette double exploration m'a inspiré le dessein d'écrire un nouveau livre sur des questions si débattues, non pour y mettre un point final, mais pour mieux situer dans le temps et dans l'espace les événements qui ont mis aux prises les Egyptiens et leurs voisins du nord-est et en faire saisir le caractère dramatique.

D'abord tolérées, les infiltrations sémitiques dans le Delta mirent en péril la civilisation égyptienne à l'époque des Hyksos. Après que la XVIIIe dynastie eut réussi à les vaincre, le péril renaquit sous une forme moins menaçante. L'on vit pendant deux siècles l'Egypte gouvernée par des rois au fond plus sémites qu'égyptiens, les Séti et les Ramsès. Ils firent d'abord de grandes choses, mais les Thébains ne pouvaient accepter que le centre politique et religieux du pays fût définitivement fixé à l'orient du Delta. Ils entreprirent une guerre longue et sanglante pour secouer l'influence étrangère. Ils réussirent, mais l'Egypte resta épuisée et retomba sous la domination d'une dynastie étrangère, avec les Chechanq et les Osorkon. Tel est en deux mots le drame d'Avaris.

3 janvier 1940.

CHAPITRE I

Les Hyksos et l'Egypte avant l'invasion

I. Définition du mot Hyksos.
II. Rapports des Egyptiens avec les Hyksos jusqu'à la fin de l'Ancien Empire.
III. Histoire de ces rapports jusqu'à la fin de la XIIe dynastie.
IV. Inquiétudes égyptiennes vers la XIIIe dynastie.

Il y a plusieurs moyens de définir les Hyksos. Celui qui se présente le premier à l'esprit et qui a été employé par les érudits de l'antiquité consiste à expliquer le terme lui-même.

Les Hyksos sont d'après Manéthon des rois pasteurs : « Car *hyk* dans la langue sacrée signifie roi et *sôs* veut dire pasteur au singulier et au pluriel dans la langue vulgaire ; la réunion de ces deux mots forme *Hyksos* (1). » Mais Josèphe, qui cite ce passage ajoute : « Dans une autre copie il est dit que l'expression *hyk* ne signifie pas roi, mais indique au contraire des bergers captifs. » Ce qui justifie cette hésitation, c'est qu'il existe en égyptien deux mots presque homonymes, *ḥḳ*ꜣ « chef » et un verbe *ḥꜣḳ* aux nombreux dérivés, qui veut dire capturer. Josèphe a préféré la seconde étymologie qui lui paraît mieux s'accorder avec sa propre théorie de l'origine des Juifs, mais il se trompe sûrement. Le mot *ḥḳ*ꜣ désigne à toutes les époques soit le Pharaon, soit les rois étrangers. Sinouhit, déserteur égyptien, est recueilli par le roi de Tenou *ḥḳ*ꜣ *n Ṯnw* (2). Des ostraca du Musée de Berlin, qui datent de la XIIIe dynastie, ont conservé les noms des *ḥḳ*ꜣ de Jérusalem, d'Ascalon, d'Amar, d'Anaq et de quatorze autres villes ou pays de Syrie (3).

Reste le second élément *sôs*. Manéthon le rapproche d'un nom

(1) Contre Apion I, 82.
(2) Sinouhit B, 31.
(3) Sethe, *Ächtung*.

ethnique *š'św* qui se rencontre souvent dans les textes du Nouvel Empire. Un homme d'El Kab nous dit : « J'ai escorté le roi Thoutmès II. J'ai ramené du pays Chasou des prisonniers si nombreux que je ne les ai pas comptés (1). » Seti Ier, qui pacifia la Palestine méridionale au début de son règne, eut constamment affaire aux Chasou, de Silé, dans l'isthme de Suez à Pakanaan. Il les poursuivit jusque dans cette localité et rentra en Egypte avec de nombreux prisonniers, mais, pendant le retour, les Chasou ne cessaient de harceler l'armée égyptienne. Le roi fut obligé de faire demi-tour et de les charger de nouveau (2). Sous Ramsès II, malgré tant de sévères leçons, ils sont toujours menaçants. Ils grossiront en l'an V l'armée du roi hittite (3). Ce sont deux Chasou qui ont accepté de se laisser capturer afin de tromper Pharaon par de faux rapports (4). Les Egyptiens ont souvent représenté ces turbulents et perfides voisins, sur les murs de Karnak, de Louxor, de Beit Ouali (5). On les voit sommairement vêtus d'un pagne quelquefois orné de glands et protégés par une ceinture d'étoffe qui fait plusieurs fois le tour du corps. Leur coiffure est tantôt un béret, tantôt un bonnet conique de cuir ou d'étoffe, auquel s'attache une queue d'animal. Mais ils se contentent souvent de rejeter en arrière leurs longs cheveux, qu'ils maintiennent par un bandeau. Pour armes, ils ont le javelot, la petite hache à manche court répandue en Syrie depuis le Moyen Empire, le bois de jet (fig. 1). Ils formaient des tribus et n'avaient aucune idée, prétend l'historiographe de Séti Ier, des lois de Pharaon (6). Un papyrus du temps de Ramsès II semble ne pas faire de différence entre les Chasou et les Amou dont il sera souvent question en cet ouvrage (7). Mais les Amou, nomades à l'origine, avaient fondé bien avant le Nouvel Empire des villes nombreuses. Ils étaient riches en chevaux, s'habillaient mieux, connaissaient le luxe et les arts. Les Chasou n'étaient que des Bédouins faméliques.

Les égyptologues n'ont fait pendant longtemps aucune objection à ce rapprochement de Manéthon, bien qu'on ne parle des Chasou qu'à

(1) Louvre C 49 = *Urk* IV, 36.
(2) WR., *Atlas* II, 34-40.
(3) *Ibid.*, II, 58, 87.
(4) Kuentz, *Kadech*, I, 138.
(5) Wr. *Atlas*, II, 34, 39, 40, 58, 87, 164.
(6) *Ibid.*, II, 40.
(7) Pap. Anastasi, I, 20, 4 : « Il se mélange aux tribus des Chasou et se déguise en Amou. »

partir de la XVIII[e] dynastie (1). Maspero l'admet encore dans son Histoire et bien plus récemment, le dernier éditeur du Contre Apion

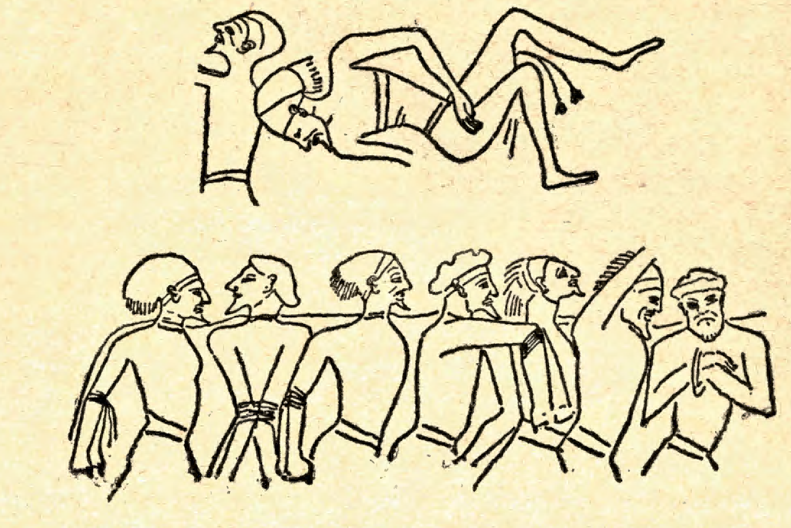




Fig. 1. — Guerriers et priso niers Chasou.

et les auteurs du Wőrterbuch der aegyptische Sprache (2). Toutefois Griffith (3) avait fourni une explication bien meilleure en comparant Hyksos à *ḥḳ', ḫ ', st* roi des pays étrangers. Ce titre désigne le chef d'une troupe de 37 Amou, nommé Abech, qui fut reçu au début de la XII[e] dynastie dans la capitale du nome de l'Oryx en moyenne Egypte (4), ainsi que d'autres chefs étrangers, Khyan, Semken, Anat-Her (5) qui sont d'authentiques Hyksos.

(1) Cf. Naville, *Bubastis*, I, p. 19.

(2) *Wb.*, III, 412 donne l'équivalent copte de *š'św* ϣⲱⲥ = ϣⲁⲥ et compare au grec Υκσως.

(3) *Proceedings of the Society of biblical archeology*, XIX, 297.

(4) *BH.*, I, 30, 31.

(5) Voir plus bas et au Canon royal de Turin, col. X, l. 21.

Plus tard, les Egyptiens ont encore appliqué ces deux mots à des chefs ennemis (1) et aux maîtres étrangers de l'Egypte (2). A qui objecterait que *sôs* est bien loin de l'égyptien *ḫ3s.t*, on répondra qu'un *ḫ* égyptien devient souvent en grec σ, après s'être prononcé *š*. Ainsi Khoufou, le Cheops d'Hérodote devient Σουφις chez Manéthon, qui appelle Psousennès le Psabkhannout de la XXI[e] dynastie.

De savoir que les Hyksos ne sont que des chefs d'étrangers ne nous apprend rien sur l'origine de ces envahisseurs. Manéthon dit encore à leur sujet qu'ils étaient des ἄν θρωποι τὸ γένος ἄσημοι, ce que l'on a traduit de bien des manières : hommes de race ignoble, inconnue ou indéterminable, ou encore hétérogène. D'aucuns, d'après Josèphe, disent que ce sont des Arabes (4), mais Eusèbe et le Syncelle (5) en font des Phéniciens. Les Egyptiens n'ont employé le mot Hyksos ni pendant la guerre de l'indépendance, ni pendant la période qui suivit, mais ils avaient pour désigner leurs adversaires toute une série de termes.

Le roi Kamès de Thèbes, qui a eu le courage d'entreprendre cette guerre, alors que les envahisseurs possédaient la moyenne Egypte jusqu'au sud de Cusæ a laissé un récit de ses exploits (6). Ayant réuni ses conseillers il leur parla ainsi :

« *A quoi me sert-il de connaître mon pouvoir, quand il y a un chef à Avaris, un autre en Nubie* (Kouch) *et que moi, je suis l'associé d'un Amou et d'un nègre. Chacun, en cette Egypte, est exposé à ses coups. Voyez, il est en possession de Chmoun. Personne ne peut vivre, étant écrasé d'impôts par les Setiou. Je veux aller à sa rencontre et lui briser le cœur. Mon cœur veut sauver l'Egypte de l'oppression des Amou* ».

Passant outre aux timides conseils de son entourage, où l'on craint d'aggraver une situation déjà peu brillante, le roi descend le Nil et les hostilités commencent.

Dans ce récit, qui n'est pas bien long, le nom des Amou revient jusqu'à sept fois ; mais les adversaires du valeureux Kamès y sont

(1) *Urk.*, IV, 599; LD., III, 61, 65 a; Mariette, *Abydos*, I, B, 24 c.

(2) *Petosiris*, 81; *Urk.*, II, 3, 16; *Livre des Rois*, IV, 206.

(3) Contre Apion I, 75.

(4) Contre Apion I, 83.

(5) Ed. Mayer, *Chronologie égyptienne*, 115.

(6) Sur une tablette de bois : Gardiner, *The defeat of the Hyksos by Kamose : The* Carnavon tablet n° 1, *J.E.A.*, V, 95-110.

encore désignés par un autre nom : Setiou. Or un passage du récit de Sinouhit déjà cité prouve que les Egyptiens ne faisaient pas de différence entre les Amou et les Setiou. Lorsque Sinouhit, grâcié, est reçu à la cour après un long séjour en Syrie, le roi et la reine s'amusent de son air barbare : « *Vois-tu Sinouhit qui est devenu comme un Amou, comme un que les Setiou auraient engendré !* » (1) Que signifient ces noms ? Les Egyptiens désignent quelquefois leurs voisins d'après leur arme caractéristique. Ainsi le pays au sud d'Assouan et même le premier nome de la Haute Egypte, qui n'a fait partie du domaine pharaonique qu'après la Ve dynastie, s'appelle la Terre de l'Arc *t;stj* et ses habitants sont les *stjw*, les Archers. Les Iountiou, qui circulaient dans tout le désert entre Nil et Mer Rouge, tirent aussi leur nom d'un mot *íwn.t* qui s'applique à un arc différent de celui des Nubiens. D'autres Barbares, les Peditiou, ont pris leur nom de *pḏ.t* « arc ». Dans le récit de Sinouhit, on écrit Setiou comme si l'on en faisait un dérivé de la racine *śtj* « lancer, tirer ». Le même idéogramme, une cible percée par une flèche, sert pour l'un et pour l'autre. Ce n'est pourtant qu'une orthographe secondaire de l'ethnique *śṯtjw*, les habitants du pays de *Sṯt*. Ce mot comprenait tout ce que les Egyptiens connaissaient de l'Asie. Lorsqu'on eut pris l'habitude d'employer l'un pour l'autre les deux t : *ṯ* et *t*, les Asiatiques *śṯtjw* devinrent les tireurs *śtjw*, par analogie avec les noms de peuple cités plus haut (fig. 2).



Fig. 2. — Les noms de l'Asie et des Asiatiques en égyptien.

Par un hasard singulier, le nom des Amou *‘;mw* ressemble au nom égyptien du boumerang *‘m;.t*. De là à faire des Amou des lanceurs de boumerang il n'y avait qu'un pas, d'autant plus vite franchi que les Amou représentés au tombeau de Khnoum-hotep à Beni-Hassan sont armés du boumerang (fig. 3) et que le signe du boumerang détermine le mot Amou lui-même, mais il ne faut pas oublier que le boumerang était extrêmement répandu chez les voisins de

(1) Sin. B, 264-265.

l'Egypte. Sur un pectoral trouvé à Dahchour (fig. 4) (1), un patient artiste a exécuté à très petite échelle un sujet qui depuis les origines fait partie du répertoire égyptien : Pharaon assommant un ennemi. Celui-ci, un Mentou, agite encore son boumerang. Le signe du boumerang dans l'écriture hiéroglyphique détermine indistinctement tous les noms étrangers, bien loin d'être réservés aux seuls Amou. Il joue même, dans le nom des Thenou, peuple vivant à l'ouest du Nil, le rôle d'un idéogramme. Je m'en tiendrai donc au rapprochement fait depuis longtemps du nom Amou et de l'hébreu עם *'m*. Ce dernier mot équivaut pour les Sémites au mot *rmṯ* ⲣⲱⲙⲓ qui en égyptien désigne les hommes, c'est-à-dire les Egyptiens. Dans le langage courant, les Asiatiques, Setiou, et les Sémites, les Amou, étaient tout-à-fait équivalents.



Fig. 3. — Guerriers Amou.

Un troisième nom, Mentiou, nous est révélé par la célèbre inscription d'Ahmès le marin qui se distingua sous les murs d'Avaris et de Charohen : « *Après que Sa Majesté eut massacré les Mentiou d'Asie, Elle fit voile vers le Sud, jusqu'en Nubie pour détruire les Bédouins de la Terre de l'Arc* (2). » Mais un prisonnier de guerre donné comme esclave à Ahmès en récompense de sa bravoure s'appelait *p;* ‘; *m* l'Amou, et l'une de ses esclaves avaient un nom sémitique, Istar-oumi (Istar-est-ma-mère) (3). Les Amou et les Mentiou, on dit aussi les Mentou (4), étaient depuis longtemps si répandus en Syrie qu'il était

(1) Bonne reproduction dans VERNIER, *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, pl. XI.
(2) *Urk.*, IV, 5.
(3) *Urk.*, IV, 11.
(4) Mentou est la forme ancienne; Mentiou apparaît dès le Nouvel Empire.

difficile, quand on avait affaire aux uns, de ne pas trouver les autres sur son chemin. C'est ce que nous apprend un soldat égyptien, Sebekkhou, qui prit part à une expédition en Syrie sous le règne de Sesostris II :

« *Sa Majesté marcha vers le Nord pour abattre les Mentou d'Asie. Elle arriva dans un pays du nom de Sekmem* (1). *Puis Sa Majesté tourna la belle tête* (la proue de son navire) *vers sa résidence de vie, santé, force, lorsque Sekmem fut tombée avec le vil Retenou. Je formai l'arrière-garde et voici que des hommes de l'armée eurent des rencontres avec des Amou* (2). »

D'après ce texte, les Amou semblent s'être portés, tardivement, au secours des Mentou d'Asie. Les malédictions contre les ennemis de



Fig. 4. — Pharaon vainqueur des Mentou.

l'Egypte nomment d'abord les rois de plusieurs villes ou contrées, puis les Amou de Byblos et de treize autres villes et, en général, les Amou sédentaires, et enfin les Mentou en Asie (3). Il est à remarquer que les textes du Moyen et du Nouvel Empire, où l'on parle des Mentou rencontrés en Syrie, spécifient régulièrement qu'il s'agit des Mentou ou Mentiou d'Asie, ce qu'on ne fait pas en parlant des Amou. Cette différence de traitement laisse penser que l'habitat primitif des Mentou n'était pas l'Asie, *Stt*, mais qu'ils y sont venus après les Amou. Un beau bas-relief du temple de Sahurê montre des divinités

(1) Peut-être Sichem.
(2) GARSTANG, *El Arabah*, pl. V; SETHE, *Lesestücke*, n° 22.
(3) SETHE, *Aechtung*..., 16-17, 58.

amenant au roi des prisonniers désarmés et ligotés (1). Les uns sont des Libyens ; d'autres, à tête ronde et barbe courte, passeraient facilement pour des Egyptiens ; d'autres enfin, sont opulents en barbe et en cheveux. On prête aux dieux ce discours : « *Je te donne tous les pays étrangers de l'Ouest et de l'Est, ainsi que tous les Iountiou et les Mentou qui sont dans leur montagne.* » Cette montagne n'est pas nommée, mais il y a tout lieu de croire qu'il s'agit du Sinaï. Le même Sahurê et deux de ses successeurs sous la Ve dynastie, Neoueserrê et Dedkarê ont fait graver au ouadi Maghara, près des mines de turquoise, un bas-relief qui les représente en train d'assommer un ennemi (2). A côté de la scène cette légende explicative : « Le dieu grand (Pharaon) frappe les Mentou. » On a pensé que ces Mentou descendaient d'une population primitive, non sémitique de l'Orient (3). En fait sur les bas-reliefs de la Ve dynastie les Mentou ne se distinguent pas des Sémites. Le déterminatif du nom des Mentou se confond avec le déterminatif des Amou dans l'inscription d'Ouna qui n'est qu'un peu plus récente. Même profil, même barbe pointue, mêmes longs cheveux (fig. 3 et 4). Il existe au ouadi Maghara des bas-reliefs bien plus anciens. Le vieux roi Smerkha de la 1re dynastie, Djousir et Snefrou ont fait commémorer les expéditions qu'ils envoyèrent aux mines de turquoise par un bas-relief triomphal (4). L'ennemi est déjà un Sémite. Les Mentou sont donc les Sémites qui se sont accrochés au Sinaï avant de s'infiltrer en Syrie, où s'étaient déjà installés d'autres Sémites, les Amou, venus par un autre chemin.

Un demi siècle après la libération complète de l'Egypte, la reine Hatchepsouit faisant allusion aux ravages causés par l'invasion et par la guerre nomme un nouvel adversaire hyksos :

J'ai relevé ce qui avait été anéanti au temps où les Amou demeuraient à Avaris dans le Delta, pendant que les Chemou qui étaient avec eux détruisaient tout ce qui avait été fait (5).

Il est tentant d'identifier ces Chemou avec les *semu*, les Sémites, mais l'on doit reconnaître que ce nom était peu répandu en Egypte. Thoutmès III a maté des Chemou et en souvenir de cet exploit a appelé « *Menkheperrê châtie les Chemou* » (6) une de ses forteresses en

(1) Borchardt, *Sahurê*, Die Wandbilder, pl. 5.
(2) *Urk.*, I, 32, 54, 57.
(3) Cette opinion est rappelée dans Sethe, *Aechtung...*, p. 27.
(4) R. Weill, *La IIe et la IIIe dynasties*, p. 133, 128, 131.
(5) *Urk.*, IV, 390.
(6) *Urk.*, IV, 740.

Syrie. Au temps de Thoutmès IV, les Chemou se sont joints à des nègres pour attaquer l'Egypte par le Sud (1). Ce sont donc des nomades. Le déterminatif représente en effet un homme qui porte un sac au bout d'un bâton. Ils semblent n'avoir joué qu'un rôle secondaire. Au contraire, les Amou et les Mentou étaient depuis le temps du dieu en rapports tantôt hostiles, tantôt pacifiques avec les Egyptiens.

II

Un double devoir s'est en tout temps imposé aux Pharaons : préserver la vallée du Nil des incursions des Barbares ; garantir de toute insulte les voyageurs, missionnaires, commerçants, artisans qui se rendaient à l'étranger. On ne s'est aperçu que depuis peu que les Egyptiens étaient de grands voyageurs. Peuple riche, ils voulaient se procurer, pour le culte, la vie publique et privée, bien des choses que leur pays ne produisait pas et qu'on ne trouvait pas dans les deux déserts qui bordent le Nil : l'encens et les gommes, l'ébène et l'ivoire, les peaux des produits méridionaux ; les bois syriens, la turquoise et d'autres minéraux que l'on tirait du Sinaï. Les négociants en bois avaient l'habitude de s'approvisionner à Byblos, ville peuplée d'Amou, comme nous l'avons vu déjà et dont le nom même, Gubla dans les textes cunéiformes, Gebal en hébreu, *kbn* puis *kpn* en égyptien, est sémitique. Nombreux sont à toutes les époques les textes égyptiens qui relatent des voyages entre l'Egypte et Byblos (2). La légende, comme il arrive souvent, résume et éclaire l'histoire. Au temps où les dieux régnaient sur la terre, Seth jaloux d'Osiris l'avait enfermé dans un cercueil et jeté au Nil. Par la branche tanitique, le cercueil atteignit la mer et continuant son voyage aborda près de Byblos contre un arbre qui était peut-être un sapin. A ce contact, l'arbre se mit à croître. Il absorba le cercueil. Le roi de Byblos coupe l'arbre miraculeux et l'emploie pour soutenir le toit de son palais. Informée surnaturellement, Isis aborde à son tour à Byblos, au moment où les servantes de la reine allaient à la fontaine. Elle les charme, elle arrange leur chevelure et leur communique l'odeur exquise émanant de son corps. Devenue l'amie de la reine, elle se fait rendre l'arbre sacré qui

(1) Stèle trouvée dans l'île de Konosso : *Rec. de tr.*, XV, 178.
(2) *Byblos et l'Egypte*, 1-25, 265-294.

contenait le corps de son époux et le ramène, par bateau, en Egypte.

Nous devons ce récit à Plutarque, mais Plutarque n'a pas menti. Une histoire peu différente se lit sur un papyrus du temps de Ramsès II (1). Bataou a quitté l'Egypte pour vivre loin des siens dans la vallée de l'arbre Ach (le sapin), qui est devenue au temps des Grecs, la vallée du fleuve Adonis et, de nos jours, du fleuve Ibrahim. Les dieux ayant pitié de sa solitude lui fabriquent une épouse qui a toutes les perfections. Pharaon, qui a senti l'odeur de ses cheveux, voudrait s'emparer de cette femme. Il envoie des soldats, mais Bataou les tue, sauf un. Plus avisé, Pharaon envoie avec une nouvelle armée une Egyptienne, qui montre à la fille des Dieux toutes les parures des femmes de son pays. L'épouse de Bataou n'hésite plus. Elle désigne aux soldats l'arbre, un sapin, où le héros avait caché son cœur. Les soldats coupent l'arbre et emmènent la femme, pendant que Bataou tombe mort.

Chez Plutarque, les Egyptiens emportent un arbre miraculeux qu'ils ont payé avec des parfums et des parures. Dans le Conte des deux frères, les Egyptiens n'emportent pas l'arbre miraculeux. Ils le coupent seulement et cet acte leur livre la belle que convoite Pharaon et qui n'a pas résisté à la vue des bijoux et des robes. Il s'agit toujours d'échanger des articles de luxe contre un chargement de bois. Les Egyptiens manquaient de bois, mais ils trouvaient en Syrie le caroubier *w'n*, le genévrier *ssndm*, un bois rouge comme le grès du Mokattam *mr* (qui est peut-être le cèdre) et surtout le sapin *'š*, qui servait à fabriquer le mobilier des temples, les barques des dieux, les cercueils des prêtres, les portails, les mâts à banderolles que l'on dressait devant les pylones des temples, enfin les navires de haute mer, tandis que la résine s'employait pour le culte et la momification (2).

Experts en construction navale, les Giblites livraient encore des navires fabriqués par eux-mêmes que les Egyptiens appelaient kebenit (3), navires giblites. Déjà Snefrou se procura à Byblos un navire de cent coudées en bois de sapin (*'š*) et un autre d'égale longueur en bois de *mr* (4). Nous connaissons la silhouette et quelques caractéris-

(1) C'est le Conte des deux frères, cf. MASPERO, *Contes populaires*, 3e éd., p. 3 *sqq.*

(2) V. LORET, *Quelques notes sur l'arbre ÂCH*, *Ann. S.A.E.*, XVI, 33-51.

(3) K. SETHE, *Zur aeltesten Geschichte des ägypt. Seeverkehrs mit Byblos und Libanongebiet*, A.Z., XLV, 7-16.

(4) *Urk.*, I (pierre de Palerme). Le bois de *mr* est aussi un bois syrien (cf. *Urk.*, IV, 373.

tiques essentielles de ce type de navires grâce à deux beaux bas-reliefs, l'un très mutilé, du temple de Sahurê (fig. 5), l'autre bien conservé, du temple de la reine Hatchepsouit à Deir el Bahari (fig. 6). Un millénaire sépare ces deux monuments et cependant les navires

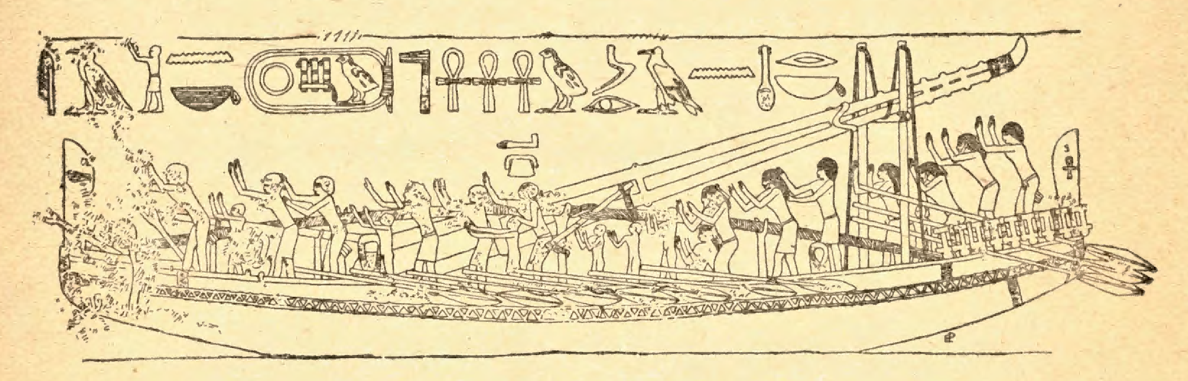


Fig. 5. — Navire giblite de Sahurê.

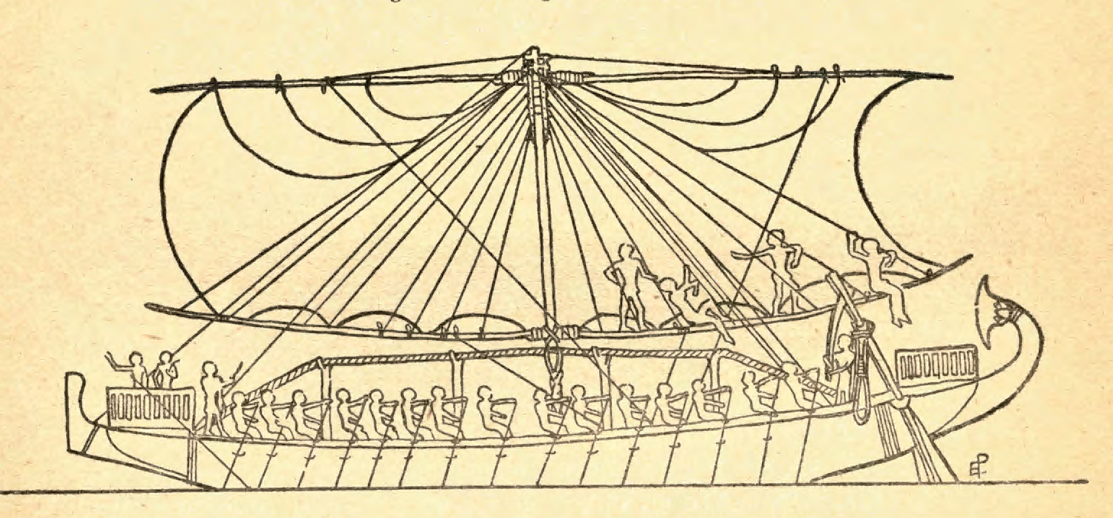


Fig. 6. — Navire giblite de la reine Hatchepsouit.

les plus récents ne diffèrent presque pas des plus anciens. Le texte explicatif de Deir el Bahari dit expressément que ces navires sont du type *kebenit* (1). Ce renseignement est donc aussi valable pour les navires de Sahurê.

(1) *Urk.*, IV, 707.

Les fouilles de Byblos nous ont rendu quelques-uns des objets avec lesquels les Egyptiens payaient ces bois et ces navires. Ce sont des vases de granit et d'albâtre, des statuettes et des objets cloisonnés. Les plus anciens remontent à la Ire dynastie, mais la plus ancienne inscription date de Khasekhemoui. Un disque d'offrandes est un peu plus récent. La IVe dynastie est représentée par Cheops, la reine Merit-iotes, Chephren, Mykerinos ; la Ve par Dedkarê et Ounas, la VIe enfin par Teti, Pépi Ier, Merenrê et Pépi II. Il existe en outre beaucoup d'inscriptions fragmentaires (1). Si elles étaient complètes, un ou deux noms viendraient peut-être grossir cette liste. Une plaquette trouvée dans une jarre parmi des objets de toute provenance signale : *les scelleurs de l'Horus-Seth*, autrement dit les représentants de Pharaon (fig. 7).



Fig. 7. – Plaquette d'un scelleur royal

Si le nom du roi Sahurê n'a pas été trouvé à Byblos, c'est probablement dû au hasard qui épargnant quelques témoins d'un passé si reculé en a fait disparaître tant d'autres. Sahurê a fait graver dans son temple funéraire, à Abousir, un très beau bas-relief qui n'existe plus qu'à l'état de fragments (2), mais on peut par comparaison avec d'autres ouvrages du même genre le restituer avec une grande vraisemblance (3). Au centre se tenait le roi encadré par une inscription hiéroglyphique qui selon l'habitude du temps expliquait le sujet. Du côté sud on voyait le départ d'une flotte et du côté nord cette

(1) *Byblos et l'Egypte*, 42-122; MONTET, *Nouvelles traces des Egyptiens à Byblos*, *Kêmi*, I, 84-93.

(2) BORCHARDT, *Sáhurè*, II, die Wandbilder, pl. 11-12 Commentaire pp. 25-28, 86-88, 133-166.

(3) MONTET, *Le roi Sahurê et la princesse lointaine*, dans les *Mélanges Dussaud*, 191.

même flotte rentrant au port. Les navires au nombre de dix au moins occupent les deux registres inférieurs. Deux autres registres sont occupés par des hommes armés de bâtons qui sont tournés vers le roi et l'acclament. C'est le service d'ordre. Au départ les marins seuls sont à bord. Au retour, ils ont avec eux des interprètes et des Syriens, hommes, femmes et enfants (fig. 5).

On admet généralement que l'expédition de Sahurê avait été entreprise dans un but militaire et que les Syriens sont des prisonniers ou des esclaves. Cette explication résulte d'une vue trop simpliste des rapports entre les Egyptiens et leurs voisins. On ne se battait pas toujours, mais les Egyptiens avaient toujours besoin des bois syriens. Le bas-relief de Sahurê ne montre aucun appareil militaire. Les Syriens ne sont ni enchaînés, ni parqués dans un coin du bateau, ni même surveillés. Ils s'associent librement, à côté des marins et des interprètes, à la joie générale. Ils sont donc venus pacifiquement en Egypte. Dans un but commercial ? La flotte compte au retour le même nombre d'unités qu'à l'aller, ce qui exclut l'idée que les Egyptiens venaient de conclure un achat de navires. On ne distingue à bord ou sur le rivage ni ballots, ni madriers, ni marchandises d'aucune sorte, comme celles qui figurent sur une peinture thébaine représentant l'arrivée de négociants phéniciens dans un port égyptien (1).

On est conduit par élimination à penser que le voyage avait pour but principal d'amener des Syriens en Egypte ; mais il ne faut pas oublier que la scène du retour est actuellement très incomplète. Les navires de tête sont perdus. Les passagers encore visibles peuvent n'être que des personnages secondaires, ce qui autorise l'hypothèse que le personnage principal, pour qui avait lieu ce déploiement naval, a disparu avec le navire qui le portait.

Deux petits textes conservés par une heureuse chance me paraissent se rapporter à ce personnage : *wp ʿ m nfr.t. Nfr.t íw-ś nn ḫr S;hwrʿ s; rʿ. L'affaire débute bien. Nofret, elle vient ici, auprès de Sahurê, le fils de Râ.*

... *íwt-ś m šm-n dj-ś ḥś-t n.*

Elle vient tandis que nous allons. Elle nous fera récompenser !

Commentant ces textes, K. Sethe a supposé que cette Nofret était une déesse. Mais déjà sous la Vᵉ dynastie, les déesses avaient perdu l'habitude de frayer avec les mortels. La vérité est bien plus simple.

(1) Tombeau 163 à Thèbes : *Revue archéologique*, 1895, pl. 14-15.

Nous connaissons par un texte passablement mutilé du temple funéraire de Sahurê le nom de son épouse (1). Elle s'appelait Nofret, comme une autre reine de la XII[e] dynastie. Plus tard, les rois du Nouvel Empire épouseront aussi des princesses étrangères qui changeront pour un nom égyptien leur nom mitannien ou hittite. Tadu hepa deviendra Nefert-ity « la bienvenue » et la fille de Hattusil s'appellera Mat-neferou-rê « celle qui voit la perfection de Rê ». C'est donc pour ramener en Egypte la future reine et toute son escorte que les navires de Sahurê ont appareillé. Si le bas-relief était moins mutilé, nous apprendrions sans doute en quel lieu la princesse Nofret et sa suite ont embarqué, mais rien n'empêche de supposer que cet embarquement se passa à Byblos, la cité amie des Egyptiens. Ainsi s'expliquent tout naturellement la joyeuse animation, l'air de fête qui règnent au départ comme à l'arrivée et l'absence de tout appareil militaire ou mercantile. Au Conte des deux frères, lorsque la fille des dieux eut quitté la vallée du Pin pour suivre les soldats et l'envoyée de Pharaon, « *l'on fit un jour de fête dans la terre entière pour célébrer son arrivée* ». Le narrateur connaissait l'histoire.

L'art et la religion des deux pays ne pouvaient manquer d'être influencés par des rapports si incessants. Les Giblites plaçaient leur cité sous la protection d'un couple divin, le Baal et la Baalat Gebal (2). Ils divinisaient le soleil. Les forêts du pays de Nega (3), à l'est de Byblos, étaient le domaine d'un dieu appelé Khataou. Très tolérants comme toujours à l'égard des dieux étrangers, les Egyptiens s'empressèrent d'adopter ceux de Byblos. Le dieu solaire syrien s'appela Râ, mais on lui adjoignit des épithètes : Râ qui est sur le lac de Pharaon (4), Râ des pays étrangers (5). Les textes des pyramides, véritable inventaire de la civilisation égyptienne, nomment plusieurs fois Khay-taou (6). Ils nous apprennent que le pays de Nega était son domaine et dans des passages fort obscurs que ce dieu pouvait prendre

(1) *Sahurè*, II, p. 57-58, 116-117 et pl. 48. Le nom de la reine est restitué par K. Sethe, *loc. cit. : Nfrt ḥ', nbtị*, mais dans cette restitution les groupes *nbtị* et *nfrt* sont représentés par des fragments et peuvent être considérés comme certains, tandis que le signe *ḥ* est purement hypothétique. Le mot *nbti*, qui se retrouve en tête de plusieurs noms de reines sous l'Ancien Empire, est un titre et ne fait pas partie du nom. Ce mot éliminé, ainsi que le mot *ḥ'*, il reste pour le nom de la reine : *Nfrt*.

(2) *Byblos et l'Egypte*, n° 11.

(3) MONTET, *Le pays de Negaou, près de Byblos, et son dieu, Syria*, IV, 1923, 181-192.

(4) *Byblos et l'Egypte*, n° 46.

(5) *Ibid.*, n[os] 57, 58.

(6) *Pyr.*, 242 c; 423 c; 518.

la forme d'un taureau. En retour, les Giblites apprenaient la langue, l'écriture et le dessin égyptiens. La Dame de Byblos ressemble à la déesse Hathor aussi bien sur les monuments exécutés par des indigènes que sur ceux qui sont dûs à une main égyptienne(1). Un cylindre en pierre dure trouvé dans le temple de Byblos parmi des objets de l'Ancien Empire porte une inscription hiéroglyphique (fig. 8) pleine d'archaïsmes et d'aspect barbare, mais correcte. C'est un roi de Byblos, le premier dont on ait conservé le nom, qui s'exprime ainsi :

Le loué de Baal, fils du Lion, fils de Râ des pays montagneux, dieu des pays montagneux et de la Baalat aux deux lions dans Byblos, 'Am (c'est son nom) *aimé de Khâtaou* (2) (le dieu de Nega, appelé

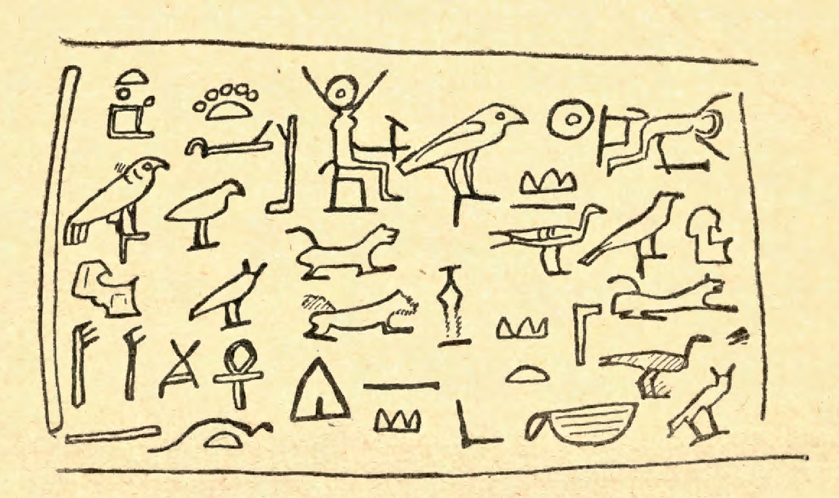


Fig. 8. — Cylindre d'un roi de Byblos. Développement.

Khaytaou dans les textes des pyramides), *gratifié de la vie éternelle* (3).

Les Giblites apprenaient encore à l'imitation des Egyptiens à travailler les métaux, l'ivoire et les pierres. Ce n'est pas sans y regarder

(1) *Byblos et l'Egypte*, n°s 11 et 12.

(2) Cette différence d'orthographe peut s'expliquer ainsi. Sur le cylindre le nom du dieu a été transcrit aussi exactement que possible. Dans les textes des pyramides on l'a rendu par deux mots égyptiens qui offraient un sens : « celui qui apparaît brûlant ». Les malédictions contre les ennemis de l'Egypte, sous la XIII[e] dynastie, offrent plusieurs exemples de cette manière de transcrire les noms étrangers.

(3) *Ibid.*, 42. La traduction donnée ici est quelque peu différente.

plusieurs fois qu'on classera telle trouvaille de Byblos parmi les ouvrages importés d'Egypte ou les produits de l'industrie locale.

Sous la VI[e] dynastie, selon nos informations, mais peut-être plus tôt, les Egyptiens et les Giblites établirent de concert une ligne de navigation qui allait de Byblos au pays de Pount, du pays des sapins au pays de l'encens au sud de la mer Rouge. Dans un tombeau d'Assouan qui date de Pépi II, une petite inscription gravée à côté d'un porteur d'offrandes nommé Khnoum-hotep rappelle ses longs services en mer :

Le majordome Khnoum-hotep dit : « Etant paru avec mes maîtres, les princes et scelleurs du dieu Teti et Khoui à Byblos et à Pount, onze fois, j'ai fait ces pays (1). »

Ce texte si bref ne dit pas formellement que le même bateau a fait tout ce long trajet, mais il ne dit pas non plus qu'on ait dû transborder voyageurs et marchandises. Il y a lieu de retenir cette indication que Khnoum-hotep et ses supérieurs sont allés autant de fois à Byblos qu'à Pount. Un autre homme d'Assouan qui vécut aussi sous le règne de Pépi II, Pépi-Nekhti confirme par son témoignage l'existence de cette ligne de navigation :

La Majesté de mon maître, dit-il, *m'envoya à la montagne des Amou pour lui ramener l'ami unique Ka-âper et le chef interprète Onekhta que les Amou-qui-sont-sur-les-sables avaient massacrés avec l'escorte de soldats qui était avec eux, pendant qu'ils calfataient leur (kebenit) navire giblite, pour aller en Pount* (2).

La montagne des Amou a été située par la plupart des historiens au nord de la mer Rouge, mais le Sinaï était habité, comme nous l'avons vu, par des Mentou. On rencontrait sans doute des Amou dans le désert entre le Nil et la mer Rouge, mais ce n'était pour eux qu'un lieu de passage. Leur pays, c'était la Syrie. C'est pourquoi j'identifie la montagne des Amou avec le Liban. Les Egyptiens qui ont été massacrés n'avaient pas encore quitté leur port d'attache, puisqu'ils achevaient de calfater leur navire. Tout ce que nous savons sur les navigations des Egyptiens nous invite à placer ce port à Byblos. En temps normal, les navires giblites suivaient la côte syrienne, remontaient la branche pélusiaque ou la branche tanitique jusqu'à Bubaste et s'engageaient, je suppose, dans le ouadi Toumilat, ancienne branche du Nil, qui n'était pas encore ensablée, puis atteignaient la mer

(1) *Urk.*, I, 140.
(2) *Urk.*, I, 131.

Rouge qui s'enfonçait alors dans les terres jusqu'à Ismaïlia (1). Ainsi faisait-on sous Nechao et avant lui sous Ramsès II. Ce n'est pas la première fois que l'on s'aperçoit que les Pharaons des époques récentes n'ont fait que restaurer ce que l'Ancien Empire avait créé.

Le fonctionnement de cette ligne Byblos-Pount, par l'Egypte, n'allait pas sans quelques risques. De nombreux Egyptiens sans doute payèrent de leur vie leur esprit d'aventure. L'hostilité des Amou-qui-sont-sur-les-sables contre les Egyptiens était ancienne. Déjà, Pépi I[er] avait cherché à mettre fin à leurs entreprises. Dans ce but, il réunit une grande armée, pour laquelle le nord et le sud de l'Egypte, plusieurs cantons nègres et le pays des Timihou, à l'ouest de l'Egypte, fournirent des contingents. Un fonctionnaire encore peu pourvu de titres, Ouna, en obtint le commandement (2). Il avait auprès de lui des princes, des scelleurs du roi, des amis uniques du palais, des gouverneurs, des trésoriers, des grands-prêtres ; mais c'est lui qui donnait les ordres. Il établit une discipline rigoureuse, dénombra son armée. Après quoi :

Cette armée alla en paix,
Elle écrasa la terre de Ceux-qui-sont-sur-le-sable.
Cette armée alla en paix,
elle piétina la terre de Ceux-qui-sont-sur-le-sable.
Cette armée alla en paix,
elle démolit ses forteresses.
Cette armée alla en paix,
elle coupa ses figuiers et ses vignes.
Cette armée alla en paix,
elle mit le feu à tous ses douars.
Cette armée alla en paix,
elle massacra des bandes par dizaines de milliers.
Cette armée alla en paix,
elle ramena de là-bas des bandes nombreuses de prisonniers.

Cette expédition, si poétiquement célébrée, ne termina rien. Les gens-qui-sont-sur-le-sable ne cessaient pas leurs attaques et, cinq fois,

(1) Sur les communications naturelles entre le Nil et la mer Rouge, voir le résumé de POSENER, *Le canal du Nil à la mer Rouge avant les Ptolémées*, *Chronique d'Egypte*, 1938, 259-273.
(2) *Urk.*, I, 98 *sqq.* et TRESSON, *l'inscription d'Ouni*, Le Caire, 1919.

Ouna recommença à dévaster leur pays avec son armée. Après cela, une expédition militaire et navale, toujours sous le commandement d'Ouna, fut entreprise pour réprimer un soulèvement des étrangers qui avait éclaté au lieu dit le Nez de chèvre. Les troupes débarquèrent au nord du pays des gens-qui-sont-sur-les-sables, à l'extrémité d'une chaîne de montagne, peut-être, comme on l'a pensé, le Carmel.

Un poème phénicien découvert dernièrement à Ras Schamra explique l'hostilité persistante des Nomades à l'égard des entreprises commerciales des Egyptiens. Tout barbares qu'ils étaient, ils faisaient du commerce. Leurs caravanes reliaient Asdod et Aqaba, les ports méditerranéens et la mer Rouge (1). Cette ligne terrestre se trouva concurrencée, ruinée peut-être pour un temps lorsque les Egyptiens de concert avec les Amou de Byblos établirent leur ligne maritime plus rapide et plus sûre. Les Nomades n'hésitèrent pas à recourir aux moyens extrêmes pour supprimer la concurrence. Les Egyptiens, au moins jusqu'à Pépi I[er], défendirent énergiquement leurs entreprises, mais il convient d'observer que Pépi II se contente de faire ramener en Egypte le corps de ses officiers.

III

La VI[e] dynastie finit mal. L'Egypte dut renoncer à toute expédition lointaine. Ni à Byblos, ni en aucun point de la Syrie on ne trouve d'objet attribuable à la période qui va de Pépi II au Moyen Empire. Bien plus, elle subit alors une première invasion des Hyksos. Le Delta fut occupé. L'Egypte du sud ne conserva même pas son unité. On vit en même temps des rois à Memphis et à Coptos, puis à Heracleopolis et à Thèbes. Les faits sont mal connus et nous ne savons si le morcellement de l'Egypte fut la cause ou la conséquence de l'invasion, mais celle-ci est certaine (2). Un texte littéraire composé au début de la XII[e] dynastie fait aux malheurs passés une allusion très nette (3). Le sage Neferhotep, du nome d'Heliopolis, qui sera encore

(1) Cf. Dussaud, *Le commerce des anciens Phéniciens à la lumière du poème des Dieux gracieux et beaux*, *Syria*, XVII, 59 *sqq.*

(2) Cf. Frankfort, *Egypt and Syria in the first intermediate period*, *J.E.A.* XII (1926), 80-99 et A. Scharff, *Der historiche Abschnitt der Lehre für König Merikarê*, München, 1936.

(3) Publié ainsi que les Instructions pour le roi Merikarê en fac-simile et transcription dans *Les papyrus hiératiques n[os] 1115, 1116 A, 1116 B de l'Ermitage impérial à Saint-Pétersbourg*, 1913.

au temps d'Hérodote le rendez-vous des gens instruits, est convoqué à la cour de Snefrou pour dévoiler l'avenir. Le devin le voit misérable. Il jette un regard inquiet sur l'Orient d'où partiront les Amou avec leurs glaives, jetant l'épouvante parmi les moissonneurs, enlevant l'attelage des laboureurs... « *Les Setiou parcourront la terre. Les guerriers viendront de l'Orient. Les Amou se rueront sur l'Egypte* (1) ! » Enfin viendra le roi sauveur, Ameni, qui bâtira la Muraille du Prince

« *pour ne plus laisser les Amou se précipiter sur l'Egypte. Ils devront implorer l'eau, selon la coutume établie, pour faire boire leurs bêtes* (2) ».

De Snefrou à Amenemhat Ier il y a loin. En fait, les désastres qui se sont produits longtemps après Snefrou étaient réparés bien avant le début de la XIIe dynastie, dès le règne de l'Heracléopolitain Kheti à qui nous devons les instructions pour le roi Merikarê conservées sur le papyrus 1116 A de l'Ermitage.

Kheti fait un portrait pittoresque des ennemis de l'Egypte et mesure le péril sans l'exagérer :

« *Quant au vil Amou, misérable est le pays où il vit. Dans ses eaux, la calamité, dans ses bois nombreux le secret. Les chemins y sont impraticables à cause des montagnes. Il ne peut demeurer en place. Ses pieds ne cessent de bouger. Il combat depuis le temps du Dieu sans être vainqueur, ni vaincu. Il n'annonce pas le jour du combat, comme celui qui va faire un mauvais coup* (3). *Aussi vrai que je vis et que j'existe, les Barbares sont comme verrouillés dans un mur. On ouvre... Je les ai fait battre par les gens du Delta. J'ai capturé leurs hommes, enlevé leurs bestiaux, pour dégoûter les Amou de l'Egypte. Ne te fais pas de souci pour lui. L'Amou est... sur son rivage. Il pille une ezba isolée, il ne viendra pas à bout d'une cité nombreuse* (4). »

(1) Papyrus 1116 B de l'Ermitage, lignes 18-20, 33.

(2) *Ibid.*, lignes 66-68.

(3) L'Ethiopien Piankhi qui connaît les usages recommande à ses troupes d'annoncer le jour du combat et de le retarder si l'adversaire n'a pu concentrer toutes ses forces. M. Gardiner (*J.E.A.*, XXI, 1935, 219-223) fait remarquer l'étrangeté d'une telle stratégie et l'explique par un mépris excessif de l'adversaire, sans écarter le désir d'en finir avec lui d'un seul coup. Je crois que Piankhi obéit ici à un vieil idéal guerrier. Lorsque Amon conduit les combattants, la ruse est à proscrire. A cette loyauté digne de la chevalerie — car au Moyen Age on annonçait le jour du combat et l'on demandait celui de l'adversaire, — s'oppose la traîtrise du Nomade. Mais qui saura les entorses que la pratique infligeait à ces nobles principes ?

(4) Pap. 1116 A de l'Ermitage, lignes 91-98; cf. SCHARFF, *op. cit.*, qui utilise les fragments d'un autre manuscrit.

Voici maintenant les moyens que recommande le prudent politique pour mettre les populations paisibles à l'abri des surprises. D'abord, l'union avec la Haute Egypte, puis l'édification d'une frontière bien marquée, depuis Hebenou jusqu'aux chemins d'Horus, installation d'une population nombreuse et brave dans la zone proche du désert, construction de nombreux châteaux fortifiés dans toute la Basse Egypte. La forteresse de Qem-ouer, avec sa digue qui permet d'inonder le pays environnant, fait la frayeur des étrangers (1).

De ces fortifications, il ne subsiste ou plutôt on ne connaît aucun vestige, et leur place ne peut être indiquée qu'approximativement. La Muraille du Prince s'étendait-elle, comme une autre muraille de Chine, sur des dizaines de kilomètres, le long des terres cultivées ? Ce n'est pas l'avis général (2). Pourtant, il ne faut pas oublier que Diodore attribue au roi Sesoôsis la construction d'une muraille allant de Peluse à Heliopolis, longue de 1.500 stades. Il ajoute même que cette muraille avait pour but d'empêcher Syriens et Arabes de pénétrer en Egypte par le désert. La forteresse de Qem-ouer déjà citée dans les textes des pyramides (4), visitée beaucoup plus tard par le roi Ptolémée II (5) s'élevait au bord des Lacs Amers ou Delta. Hebenou n'est mentionné que dans ce texte. Les Chemins d'Horus sont mieux connus. C'était le premier poste égyptien qu'on trouvait en venant de Syrie. Le dieu Horus est encore chez lui dans deux localités souvent citées à partir du Nouvel Empire : Mesent et Silè (*Ṯ;rw*) dont on a retrouvé quelques monuments au voisinage d'El Kantarah, au tell Abou Seifé. Certains pensent, mais sans preuves, que les Chemins d'Horus occupaient le même emplacement. On pourrait songer aussi au tell-el-Her qui s'élève un peu à l'est du Canal de Suez et n'a jamais été exploré.

Ce qu'il y a lieu de retenir, c'est que la frontière orientale a été sérieusement mise en état de défense par les rois d'Heracléopolis et que la XII[e] dynastie a parachevé cette œuvre. Ces mesures et la prophétie *post eventum* attribuée au sage Neferhotep prouvent bien que des

(1) *Ibid.*, lignes 98-104.
(2) Scharff, *op. cit.*, p. 32.
(3) Diodore de Sicile, I, 57, 4.
(4) *Pyr.*, 628 b-629 c et 1630-1631, où Qem-ouer est cité en même temps que la grande verte (*w;ḏ wr*), le grand cercle (šn wr), le cercle qui entoure les Hanebou et le cercle d'Oasek.
(5) *Urk.*, II, 100 (stèle de Pithom, où qem-ouer est déterminé par le signe du canal et l'eau.

Barbares ont pénétré en Egypte, causé des ravages, terrorisé les cultivateurs, mais il n'y eut pas alors de véritable conquête.

Sous les puissants rois de la XII[e] dynastie, la frontière était bien gardée et il n'était pas facile de la franchir, dans un sens ou dans l'autre, contre le gré des autorités. C'est ce que montre très bien l'histoire à demi romanesque de Sinouhit, déserteur de l'armée de Libye qui voulut se sauver en Syrie. Il traversa le Nil et parvint à passer à l'est des carrières de grès du Gebel Ahmar, voisines d'Heliopolis, qui formaient le domaine d'Hathor, dame de la montagne rouge. A ce moment il est dans le désert et ne risque plus d'être arrêté. Il ne redoute plus que la faim et la soif ou des brigands, ce que n'importe quel fugitif préfère encore à la vue d'un gendarme. Mais sa situation est critique, car il est encore bien loin du ouadi Toumilat, où il pourrait avoir la chance de rencontrer des Bédouins retournant en Syrie et d'être adopté par eux. Pour ne pas s'égarer, il se rapproche de la Muraille du Prince qui selon Diodore réunit Heliopolis à Peluse. Pour ne pas être aperçu des sentinelles, il reste caché toute la journée derrière les buissons heureusement assez nombreux dans cette partie du désert que les pluies arrosent pendant les mois d'hiver. La nuit venue, il se remet à marcher et atteint Peten, encore un endroit inconnu, puis l'île de Quem-ouer où il ne semble pas avoir été inquiété. C'est là que des Bédouins le recueillent mourant.

Son retour, après beaucoup d'années, est beaucoup moins dramatique. Le roi lui a pardonné. Il ne veut pas qu'un Egyptien soit enseveli par des Amou dans une peau de mouton et l'autorise à rentrer. Sinouhit se met en route après avoir partagé ses biens entre ses enfants. Arrivé aux Chemins d'Horus, les gardes égyptiens le font attendre ainsi que ses compagnons au pied de la forteresse, pendant qu'un courrier va à la résidence. Celui-ci revient chargé de cadeaux pour les Bédouins. Sinouhit assiste à la distribution, appelant chacun par son nom. Puis il se confie à l'escorte royale. Sur le bateau qui l'emporte nonchalamment vers Memphis, il boit de la bière fraîche, la boisson nationale, dont il avait été sevré si longtemps, pour fêter son retour et se réadapter à la vie égyptienne. Le roi et la reine ne lui cacheront pas, pendant la courte audience, qu'il a l'air d'un Amou,

(1) Dans leurs commentaires de Sinouhit, Gardiner et Sethe supposent contrairement à la vraisemblance que le fugitif ayant pu passer à l'est des carrières retourne dans les terres cultivées et parvient à franchir la Muraille du Prince (*Notes on the story of Sinuhe*, 166; *Erl. zu den aeg. Lesestücke*, 4, 11).

d'un fils des Setiou. Enfin rétabli dans sa fortune, il se reprend à dormir dans un lit, laisse le sable à ceux qui y vivent, l'huile à ceux qui s'en frottent.

Les précautions que l'on prenait à la frontière n'avaient ni pour but, ni pour effet d'empêcher les Asiatiques de pénétrer en Egypte quand ils n'avaient pas de mauvaise intention. Abraham est entré en Egypte sans difficulté et les siens ont fait bon ménage avec les Egyptiens. Ceux-ci trouvèrent belles les femmes des Nomades et il s'en suivit des cadeaux : bœufs, moutons, ânes et chameaux (1).

Un tableau célèbre du tombeau de Khnoum-hotep, gouverneur du nome de l'Oryx sous Sesostris Ier, semble fait pour illustrer le récit de la Genèse. Des Amou, au nombre de 37, sont introduits par un officier auprès du gouverneur. Ils veulent lui vendre un minéral, *msdmt*, l'antimoine, originaire d'un pays appelé *t҆šw*, le pays vide, qu'on a placé, sans raison décisive, dans les montagnes du nord de l'Arabie. Pour engager la conversation sous les meilleurs auspices, le chef, le *ḥk҆ḫ҆st*, c'est-à-dire l'Hyksos, Abech et son second font cadeau au gouverneur d'une gazelle et d'un bouquetin qu'ils avaient capturés en traversant le désert. Des guerriers chaussés de sandales, armés d'arcs et de bois de jet, les suivent à courte distance (fig. 9). Puis viennent les



Fig. 9. — Amou en visite chez un gouverneur égyptien.

femmes vêtues de robes aux vives couleurs, un âne portant des enfants, un joueur de lyre et enfin deux guerriers qui ferment la marche (2). C'est une visite pacifique. Mais les Amou sont sur leur garde et sauraient se défendre.

(1) Genèse, XII. Sur le chameau en Égypte, voir Keimer, *Zur Altägypt. Naturgeschichte*, *Kêmi*, II, 85-90.

(2) BH, I, 30-31 et 38, 2 pour le procès-verbal hiératique.

Les Egyptiens étaient également bien reçus en Syrie. Leurs armées n'ont pas eu beaucoup d'occasions d'intervenir. La stèle de Sebekkhou déjà citée et la stèle de Nesimontou, général d'Amenemhat I[er] (1) sont à peu près les seuls textes de cette époque où il soit question d'opérations militaires en Syrie. Sinouhit perdu dans le désert, épuisé, mourant de soif est recueilli par des Setiou. Un de leurs cheiks qui avait été en Egypte le reconnaît. Il entre au service du roi de Tenou (2) qui professe pour Pharaon une respectueuse considération et s'emploie à défendre contre les autres Hyksos le pays de son bienfaiteur. Lorsqu'un guerrier indigène le provoque en combat singulier, tous les Amou sont pour lui : cependant Sinouhit n'est qu'un pauvre fugitif. Les envoyés officiels des puissants Pharaons de cette époque étaient sûrement reçus avec les plus grands égards, surtout quand ils arrivaient chargés de cadeaux, ce qui est le plus simple des devoirs pour les représentants d'un grand roi en visite chez des princes faméliques et ambitieux. On a trouvé à Beyrouth (3), à Qatna (4) (aujourd'hui Michrifé), à Ugarit (5), aujourd'hui Ras Schamra, des sphinx et des statuettes déposés par ces missionnaires dans les temples de ces villes. La plus intéressante de ces pièces est une statuette de granit trouvée à Ras Schamra, qui représente un homme entre sa mère et sa femme. L'inscription se traduit ainsi :

« *Offrande royale à Ptah-Sokar pour qu'il donne le repas funéraire : pain, bière, bœuf, volailles, linge et vêtements au* ka *du préfet, vizir, juge, Sésostris-Ankh, né de Teti, juste de voix, qui remplit le cœur de son maître en lui adressant des hommages, qui élève la voix dans la grande salle d'Horus, renouvelé de vie, dignitaire* (*im'hw*), *à qui l'on a donné l'or de la louange au devant des Amis* (6). »

On a découvert dernièrement à Tod, en Haute Egypte, sous le dallage d'un temple de Montou, quatre coffrets de bronze qui me paraissent constituer un hommage du genre de ceux que Sesostris-Ankh

(1) Louvre C 3 dans SETHE, *Lesestücke*, n° 21.

(2) Sin. B. 100, Tenou est une abréviation familière de Retenou, dont le pap. R écrit le nom sous sa forme officielle.

(3) Sphinx d'Amenemhat IV : AZ. LV, 117.

(4) Sphinx marqué au nom de la princesse Ita : *Syria*, 1928, pl. XII.

(5) Statuette de la princesse Khnoumit nofer hedj : *Syria*, 1932, pl. 14; groupe d'un Sanousrit-Ankh entre sa mère et sa femme : *Syria*, 1934, p. 131 et pl. 14; sphinx et divers : *Syria*, 1933, 120 et pl. 15 1934, p. 113.

(6) *Syria*, 1935, 131-133 et 1936, 202-204.

eut l'habileté d'obtenir pour son maître (1). Ils contenaient des lingots d'or et d'argent, des blocs de lapis-lazuli et des objets travaillés de provenance évidemment asiatique : des perles et des amulettes, des cylindres et des sceaux en lapis-lazuli, décorés de signes cunéiformes, de personnages et d'animaux ; des pièces d'orfèvrerie ; une coupe en or et plus de 150 coupes d'argent pliées et martelées, un étui avec son anse et son couvercle attaché par une chaîne, une statuette, un bracelet et des bagues.

Pour comprendre comment une collection d'objets asiatiques a pu être déposée sous le dallage d'un temple thébain, il est utile de consulter les bas-reliefs et les peintures des temples et des tombeaux égyptiens du Nouvel Empire qui représentent des épisodes de guerre en Syrie ou des visites d'Asiatiques en Egypte. Des Syriens vaincus, contraints de rendre leur cité à Pharaon, offrent pour racheter leur vie ce qu'ils ont de plus précieux : des lingots, or, argent, lapis-lazuli et des objets travaillés, objets de parure, bijoux et vases d'apparat. En temps de paix, des Syriens quittent le Naharina, le Retenou ou le Djahi et ils apportent, pour l'offrir en cadeau au Pharaon, tout ce que leur pays produit de mieux, des ours, des guépars, des chevaux, de l'ivoire, des pierres et des métaux et aussi des objets manufacturés analogues à ceux qu'ils livraient pour adoucir la férocité du vainqueur. Le but de ces ambassades était parfois d'acquitter une contribution de guerre, parfois de solliciter l'alliance du Pharaon, ou simplement de prouver des intentions pacifiques. Un haut fonctionnaire égyptien les accueillait à Thèbes et les introduisait auprès du roi. Rekhmarê, Menkheperrêsenb ont rempli ce rôle sous Thoutmès III, Houy assisté de deux officiers au temps de Toutankhamon (2). Les choses ont dû se passer de la même façon au temps d'Amenemhat II. Une délégation syrienne a quitté sa ville avec des *baraqat*. Un officier égyptien, le messager Nenitif qui a gravé son nom et son titre sur une coupe d'argent du trésor de Tod (3), l'accompagnait. Pharaon a aussitôt consacré aux dieux ce trésor. Au Nouvel Empire, c'est Amon et la triade thébaine qui recueillent ces envois étrangers, excepté sous Amenophis IV qui en faisait don à son dieu, Aten (4). Mais tous nos

(1) Compte-rendu sommaire par Bisson de la Roque, dans Chronique d'Egypte; cf. *Syria*, 1937, pl. 28-29.

(2) Voir mes Reliques de l'art syrien dans l'Egypte du Nouvel Empire, Paris, 1937.

(3) *Syria*, 1937, 174.

(4) *Reliques*, 17, 18.

documents viennent de Thèbes ou de Tell el Amarna. Il serait excessif de penser que ces dieux possédaient un monopole. Sous Ramsès II et ses premiers successeurs, les dieux de Pi-Ramsès ont certainement reçu leur part (1). Montou, dieu principal du nome thébain au Moyen Empire et dieu guerrier avait des titres à la générosité du roi. Les Egyptiens eux-mêmes lui reconnaissaient des affinités précises avec Seth, le seigneur d'Avaris qu'adopteront les Hyksos quand ils seront installés en Egypte et même avec Baal. Il est l'ami du griffon (2), le maître des chevaux comme Seth (3). Certains textes du Nouvel Empire fondent les deux dieux en un seul qui s'appelle Seth-Montou (4). A Tod même, on trouve Montou-Baal (5). C'est vraisemblablement à cause de ces affinités que Pharaon a consacré à Montou de préférence aux autres dieux thébains le trésor venu de Syrie.

Les liens avec Byblos s'étaient encore reserrés. La Dame de Byblos devient si populaire en Egypte que beaucoup de dames égyptiennes l'ont eue pour marraine et s'appellent *Nbt Kbn* ou *nbt kpn* « Dame de Byblos » (6). Il est vrai que pour les Egyptiens, la Dame de Byblos n'était autre que leur déesse Hathor (7), qui était en outre la Dame de Pount (8) et du pays de Mafkat (9), où l'on trouvait les turquoises *m'fk't*. Le commerce du bois était alors très actif. Henou, à la fin de la XIe dynastie, avait renouvelé les exploits des navigateurs du règne de Pépi Ier et atteint le pays de Pount sur un bateau giblite (*kbn.t*) (10). Khnoum-hotep, ce préfet du nome de l'Oryx qui reçut la visite de 37 Amou, raconte dans son inscription funéraire qu'il a fait faire pour fermer sa syringe un portail en bois du pays de Nega (11), le pays voisin de Byblos dont le dieu, Khay-taou, était connu des Egyptiens depuis la VIe dynastie.

(1) Voir la stèle de l'an de Ramsès II trouvée à Beisan, dans *J.E.A.*, X, 93.

(2) Voir la hache d'Ahmosis au Musée du Caire.

(3) Voir la stèle d'Amenophis II récemment découverte près du Sphinx : Gizeh (*Ann.*, *S.A.E.*, 1937).

(4) *Kêmi*, V, 6.

(5) Dans une inscription de basse époque que j'ai copiée sur l'original.

(6) *Sphinx*, 1902, p. 213; *AZ.*, 1905, 109-110.

(7) « Hathor, la Dame de Byblos, qui fait les gouvernails de tes navires » dans un texte religieux du M. E. : *Rec. de tr.*, XXVII, 225.

(8) *Urk.*, IV, 323.

(9) Voir la stèle de Harourrê : LORET, *La turquoise...*, *Kêmi*, I, 113.

(10) *Ham.*, 114. A noter cependant que Henou est parti de Coptos, a traversé le désert et atteint un port de la mer Rouge où il a trouvé un navire giblite.

(11) *Kêmi*, III, 121.

Mais nos renseignements les plus intéressants viennent des neuf tombes royales et des temples de Byblos. Trois tombeaux encore intacts au moment de la découverte ont livré leur mobilier funéraire au complet (1). Les autres ont été pillés dans l'antiquité et dans les temps modernes. Les fouilleurs n'ont recueilli que des bribes du mobilier, mais des pièces plus importantes ont passé des fouilleurs clandestins dans la collection de Clercq (2), au milieu du siècle dernier, et tout récemment au musée de Beyrouth (3). A la collection que renfermait la jarre trouvée au milieu du temple en 1922 s'ajoutent maintenant les inscriptions énigmatiques et les magnifiques dépôts d'armes et de vases découverts par M. Dunand dans ces dix dernières années (4).

Bien que les cinq premiers rois de la XII[e] dynastie aient certainement entretenu des rapports avec Byblos, aucun témoignage direct de leur activité n'a encore été recueilli sur place. Nos informations commencent avec Amenemhat III. Ce Pharaon a envoyé à un roi de Byblos, inconnu de nous, qui l'avait déposé dans son tombeau, un cadeau vraiment royal, un pectoral en or et pierres calibrées qui le représentait allaité par la vache Hathor, c'est-à-dire par la Dame de Byblos (fig. 10) (5). Du même tombeau provient presque sûrement un scarabée monté en bague, souvenir d'un haut fonctionnaire égyptien : « *le gardien du magasin, le dégustateur du magasin à bière Imhotep* » (6). Ces titres nous semblent peu compatibles avec la dignité d'ambassadeur, mais il est arrivé souvent dans l'ancienne Egypte qu'un serviteur du roi obtienne des fonctions dans le gouvernement.

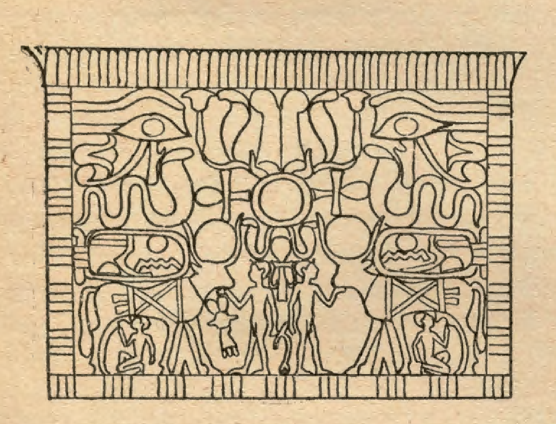


Fig. 10. — Pectoral d'Amenemhat III dans la tombe d'un roi de Byblos.

(1) *Byblos et l'Egypte*, pp. 143-238.

(2) *Ibid.*, pp. 197-199.

(3) M. Chéhab, *Un trésor d'orfèvrerie syro-égyptien* dans le *Bulletin du Musée de Beyrouth*, I, 7-21.

(4) *Syria*, 1930, pp. 1-10; *Compte-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1932, 263.

(5) Chéhab, *op. cit.*, n° 1, pl. I.

(6) *Ibid.*, n° 19, pl. V.

Amenemhat III, qui a régné très longtemps, a renouvelé cette marque d'amitié en faveur d'un autre roi de Byblos, Abichemou, le possesseur du tombeau I. Il lui a envoyé pour être déposé dans son tombeau un très beau vase en or et obsidienne et quelques objets de moindre valeur (1).

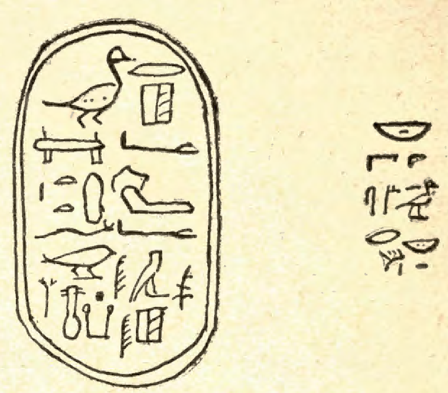


Fig. 11. — Scarabées d'un représentant de Pharaon et de sa femme.

Amenemhat IV, fils et successeur d'Amenemhat III, n'a pas été moins généreux pour le fils d'Abichemou, Ypchemouabi. Il lui a envoyé un coffret en or et obsidienne qui contenait sans doute des grains d'encens, car les Egyptiens appelaient ce genre de coffret *pr 'ntj* « la maison de l'encens » et un grand vase en pierre grise, l'un et l'autre marqués des cartouches pharaoniques (2).

Le roi au nom mutilé... out-f qui reposait dans le tombeau IV (fig. 12), avait été en rapports avec un haut fonctionnaire égyptien : « *le noble, le prince, fils de Iamipi, celui que presse la sandale de son père, grand de sceptre, Kanefer* » et avec une « *dame Satouser, possédant la dignité d'amakh* (fig. 11) ».

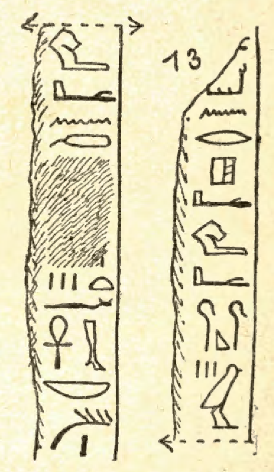


Fig. 12. — Inscription d'un roi de Byblos, sur un vase d'albâtre.

Ces rois syriens portent des titres égyptiens : noble (*iri p' .t*) prince (*ḥ'ti* '), prince de Byblos (*ḥ'ti 'n kpn*), cheik des cheiks (*ḥq' ḥq'w*). Ils ajoutent à leur nom les épithètes « renouvelé de vie » (*whm 'nḫ*), maître d'amakh (*nb im'ḫ*) qui se lisent à cette époque sur tant de stèles égyptiennes. A l'imitation du Pharaon, ils entourent leur nom du cartouche et révèrent les fétiches de la monarchie pharaonique, le faucon, l'uræus, le vautour, le disque, le scarabée ailé. Ils emploient couramment la langue et l'écriture égyptiennes. Ils s'enorgueillissent du titre de prince égyptien qui leur vaut de recevoir le *hotep di nesout*, l'offrande

(1) *Byblos et l'Egypte*, nos 610, 612, 613.
(2) *Ibid.*, nos 611, 614.

royale funéraire, comme s'ils avaient vécu à la cour d'Egypte. On peut se demander si les personnages dont nous avons lu les noms n'étaient pas de véritables hauts-commissaires pharaoniques résidant à Byblos, inspirant et contrôlant la politique locale.

Si forte que fut alors l'influence égyptienne à Byblos, elle n'allait pas jusqu'à faire de cette cité une simple possession pharaonique. Les rois connus de nous, Abichemou et Ypchemou-abi, sont des Amou authentiques. Leurs noms qu'ils écrivent en hiéroglyphes égyptiens » (fig. 13), signifient en langue cananéenne : « le nom de mon



Fig. 13. — Inscriptions du roi de Byblos Ypchemouabi, fils d'Abichemou.

père » et « le nom de mon père est beau (1) ». Les Giblites comprenaient l'égyptien, mais ils s'étaient créés pour leur usage une écriture hiéroglyphique dont nous avons maintenant plusieurs monuments (2). Quelques signes, pas tous, dérivent manifestement d'hiéroglyphes égyptiens. Leur valeur phonétique et à plus forte raison le sens de ces inscriptions demeurent une énigme. Tout ce que l'on a pu faire jusqu'à présent a été de classer ces signes, de les compter, de reconnaître les associations les plus fréquentes.

(1) Voir la note de M. Dussaud dans *Mon. Piot*, XXVII, p. 1-29.

(2) Dunand, *Mélanges Maspero*, 567-571. *Syria*, 1930, 1-10. Trois autres documents sont encore inédits.

Les artisans giblites continuent à imiter avec adresse les modèles égyptiens. Le pectoral (1) et le pendentif en forme de coquille (fig. 14) (2) trouvés dans la tombe d'Ypchemouabi, le pendentif du roi inconnu (3), ne dépareraient pas une collection égyptienne malgré quelques erreurs de détail. Les pectoraux inspirés du collier *usekht*

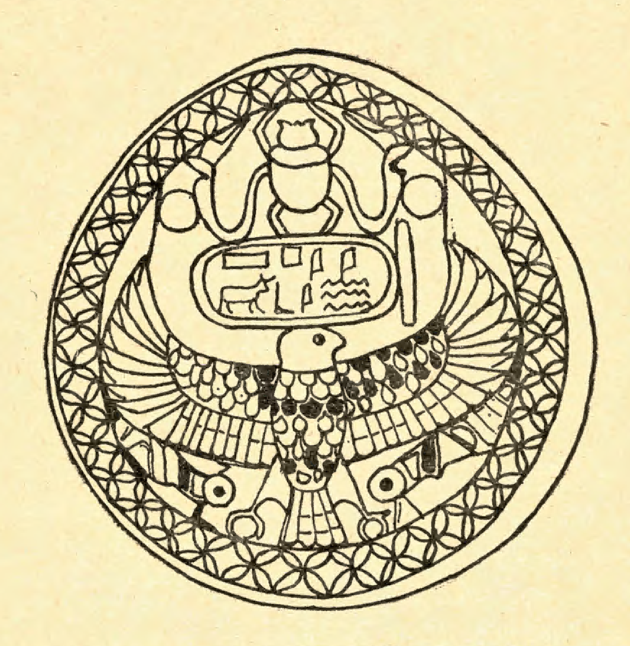


Fig. 14. — Pendentif du roi Ypchemouabi.

sont de très habiles compositions (4). Celui qui vient du tombeau III est d'une exécution parfaite. Mais plus nombreux encore et plus précieux pour nous sont les ouvrages qui se rattachent à la tradition asiatique.

Les « théières » (5) et les bassines décorées d'un lacis de spirales (6) des tombeaux I et II ont d'abord passé pour mycéniennes, mais depuis, le trésor de Tod, les dépôts du temple de Byblos, le nouveau trésor du musée de Beyrouth ont fourni une vaisselle si abon-

(1) *Byblos et l'Egypte*, n° 617.
(2) *Ibid.*, n° 618.
(3) M. Chéhab, *op. cit.*, n° 2, pl. II.
(4) *Byblos et l'Egypte*, n°s 619-622.
(5) *Ibid.*, n°s 746-747.
(6) *Ibid.*, n°s 748-749.

dante qu'il faut bien admettre que la fabrication des vases artistiques est dès cette époque ce qu'elle sera au Nouvel Empire et à l'époque homérique, l'industrie phénicienne par excellence.

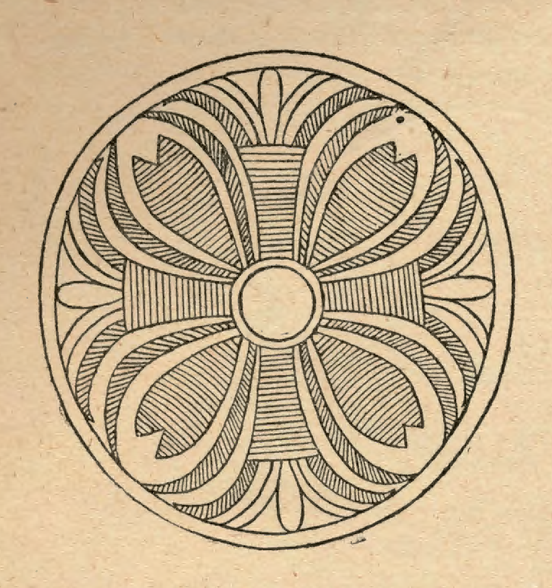


Fig. 15. — Disque d'or trouvé à Byblos.

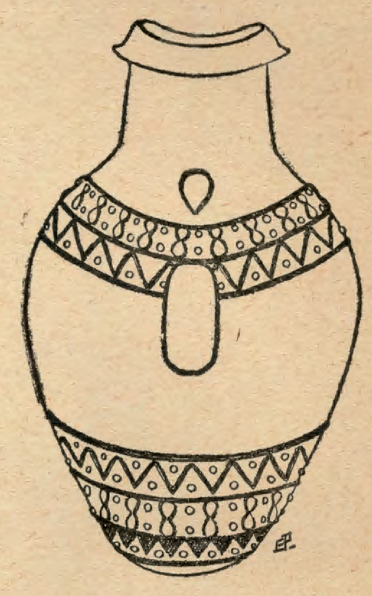


Fig. 16. — Vase d'or incrusté de lapis-lazuli trouvé à Byblos.

Un disque d'or (fig. 15) et un vase en or garni d'incrustations de lapis lazuli (fig. 16) annoncent déjà ces merveilles compliquées qu'exécuteront au Nouvel Empire les artisans du Naharina, du Retenou et du Djahi. Très peu de ces ouvrages nous sont parvenus en original et nous les connaissons surtout par les dessins qu'en ont faits les Egyptiens, grands amateurs de ces produits exotiques. On a nié la valeur de ces dessins que j'ai appelés les reliques de l'art syrien. Les sceptiques auraient été convaincus, je crois, si j'avais pu mentionner ces deux objets. Les quatre plantes disposées en croix autour d'un cercle se retrouvent par exemple au tombeau d'Amiseba, sur la panse d'une amphore (1). La forme du vase d'or, les ornements géométriques qui forment des rangs parallèles au-dessous du col et vers le bas, la figure divine qui s'enchassait dans les deux alvéoles et servait de poignée ont de fréquents analogues dans les tombeaux de Houy et d'Ami-

(1) *Reliques*, p. 53, fig. 46 et p. 138.

siba et dans les bas-reliefs de Karnak et de Medinet Habou qui représentent l'offrande aux dieux des trésors venus de Syrie (1).

Le médaillon en or trouvé dans la première jarre du temple (2) (fig. 17) est le premier exemplaire d'une parure qui se répandra au Nouvel Empire dans toute la Syrie (3). Les guerriers, les déesses, les griffons, les sphinx, les chèvres en portent de semblables suspendus à leur cou (fig. 18), qui montrent au centre un soleil rayonnant ou l'étoile d'Astarté entourée de disques et de croissants.

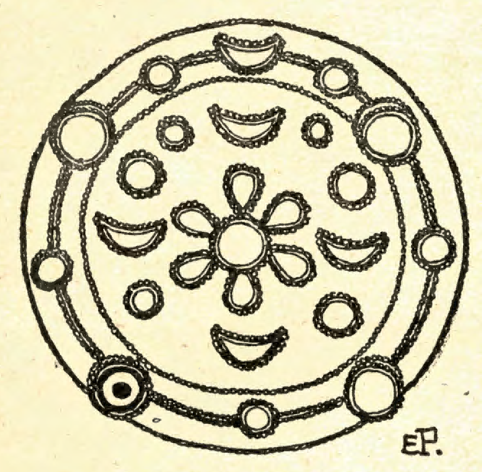


Fig. 17. — Médaillon trouvé à Byblos.

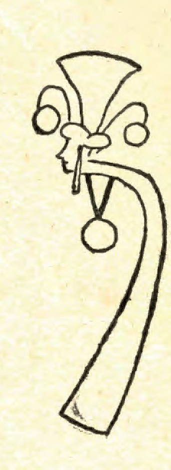


Fig. 18. — Syrienne parée d'un médaillon.

Les rois de Byblos affectionnaient les belles armes. Les glaives en forme de faucille, à long manche, se rencontrent dans toute la Syrie et jusqu'en Mésopotamie, mais les artisans qui travaillaient pour Abichemou et Ypchemouabi ont enrichi l'arme asiatique d'uræus et d'hiéroglyphes égyptiens (4). Dans l'un des sanctuaires de Byblos, M. Dunand a trouvé il y a peu d'années (5) des haches de type asiatique, en forme de demi-cercle, évidées intérieurement, qui sont décorées d'un bélier, d'un chien, ou de lignes brisées ou ondulées, de cercles, de torsades ingénieusement combinées qui me paraissent des

(1) *Ibid.*, p. 56, fig. 52; p. 105, fig. 141.

(2) *Byblos et l'Egypte*, 411. Comparer CHÉHAB, *op. cit.*, n° 13, pl. II.

(3) *Reliques*, pp. 46-48.

(4) *Byblos et l'Egypte*, n°s 652, 653.

(5) Je remercie M. Dunand qui m'a aimablement communiqué les photographies de ses trouvailles à Byblos et a autorisé la reproduction des pièces qu'on trouvera sur les figures 10, 15, 16, 19, 20.

créations locales. Les poignards du même dépôt sont copiés sur les poignards égyptiens, mais le décor est plus asiatique qu'égyptien. Sur un fourreau triangulaire apparaissent un cavalier monté sur un



Fig. 19. — Fourreau d'un poignard. Or. Byblos.

mulet (l'Egypte ne connaissait encore que l'âne), une chèvre, un lion et son gardien, un cercopithèque, un poisson (fig. 19). Déjà, l'art phénicien ne craint pas de juxtaposer des êtres qui, dans la nature, vivent dans des domaines bien séparés. Sur le manche d'un poignard (fig. 20), un homme vêtu d'un pagne, coiffé d'un bonnet de joncs sépare deux chèvres dressées sur leurs pattes de derrière. Plus tard, les chèvres affrontées de part et d'autre d'un motif central décoreront les objets phéniciens les plus variés, vases, boites, caisses de char, armes. Nous découvrons à Byblos les premières manifestations d'un art qui ne cessera de se développer pendant tout le Nouvel Empire.



Fig. 20. — Manche d'un poignard. Or. Byblos.

Une civilisation brillante florissait donc à Byblos à l'époque contemporaine de la XIIe dynastie. Les échanges entre l'Egypte et la Syrie multipliés par une paix rarement troublée avaient produit ces heureux effets. Toute la Syrie n'était pas sans

doute parvenue à ce haut degré de civilisation, mais déjà les villes étaient nombreuses. Les Amou passaient de l'état nomade à l'état sédentaire.

IV

Les Egyptiens suivaient cette transformation avec une attention qui n'était pas exempte d'inquiétude. La preuve nous en est apportée par des textes en écriture hiératique tracés à l'encre soit sur des vases en poterie, soit sur des plaquettes d'albâtre, soit sur des statuettes d'argile crue qui représentaient plus ou moins sommairement des prisonniers ligottés. Ces textes ont pour but, d'une manière générale, de prévenir toute révolte, toute action malfaisante des peuples voisins de l'Egypte et même de certains Egyptiens. Les premiers connus ont fait leur apparition dans la science il y a douze ans, lorsque Kurt Sethe publia avec traduction et commentaire une collection de vases trouvés à Thèbes et achetés par le Musée de Berlin (1). L'étude de Sethe fut suivie de plusieurs autres (2), avant que de nouveaux documents du même genre aient été signalés. Mais depuis peu, les découvertes se sont multipliées. Le Musée du Caire s'enrichissait de cinq plaquettes d'albâtre trouvées, nous dit-on, à Helouan. Les fouilles de Firth à Saqqarah ont procuré des tablettes d'argile crue, tandis qu'à Licht, les fouilleurs américains trouvaient des tablettes également d'argile crue, dont une dizaine est entrée au Musée du Caire. Enfin, M. Capart achetait à Paris, pour le compte des musées d'art de Bruxelles, un lot abondant de statuettes de captifs hautes d'environ 0 m. 30, assez bien conservées, et de petites figurines (3). Au moment où les fouilles archéologiques révélaient la richesse et le haut degré de civilisation des vieilles villes phéniciennes, ces textes qui ne paient guère de mine apportaient un complément singulièrement utile. Malheureusement pour tout ce qui est entré récemment dans les Mu-

(1) K. Sethe, *Die Aechtung feindilcher Fürsten, Völker und Dinge auf altaeg. Tongefassscherben des M.R.*, Berlin, 1926.

(2) Dussaud, *Nouveaux renseignements sur la Palestine et la Syrie*, *Syria*, 1927, 216 *sqq.*; Montet, *Pays et princes redoutés des Egyptiens sous la XIIIe dynastie*, *Kêmi*, I, 19-28.

(3) Posener, *Nouveaux textes hiératiques de proscription*, *Mélanges* DUSSAUD, 313-317; *Nouvelles listes de proscription datant du Moyen Empire*, *Chronique d'Egypte*, 1939, 39-46; Capart, *figurines égyptiennes d'envoûtement*, suivi d'un *Examen des textes par* Posener, *CR. Ac. I. et BL.*, 1938, 66-74 (avec une planche).

sées du Caire et de Bruxelles, il faut nous contenter des articles préliminaires de M. Posener et réserver pour un temps meilleur la lecture du travail d'ensemble que ce jeune égyptologue préparait sur cette question.

Tous ces textes datent incontestablement du Moyen Empire, mais les circonstances de leur découverte ne permettent pas de préciser davantage. Le lot du Musée de Berlin a été daté par K. Sethe de la XI[e] dynastie et cette date qui n'était nullement prouvée fut d'abord acceptée. Pourtant, nous disposions d'un excellent moyen. Eugène Dévaud a prouvé que de nombreux mots ont changé une ou deux fois d'orthographe entre la XI[e] et la XVIII[e] dynastie et il a pu classer par ordre chronologique les papyrus hiératiques de cette époque. Les textes de Berlin s'intercalent dans cette liste entre Kahun et Westcar, à côté du papyrus Prisse qui est de la XIII[e] dynastie (1). M. Posener en se basant sur l'onomastique estime que les nouveaux documents peuvent être attribués au milieu de la XII[e] dynastie (2). A cette époque, les Amenemhat et les Sanousrit étaient bien puissants. Il faut donc abandonner l'idée que les menaces étaient destinées à réprimer des insurrections qui étaient commencées. Les textes de Berlin citent en bonne place parmi les peuples dangereux les Amou de Byblos et de son alliée Ullaza. Or nous savons que l'amitié entre Byblos et l'Egypte, si avantageuse aux deux peuples, survécut à la XII[e] dynastie. Les tombeaux V, VI, VII et VIII de Byblos, qui sont plus récents, ont été pillés. Pourtant ils ont conservé quelques objets d'origine égyptienne. Les rois qui y sont enterrés n'avaient pas oublié les hiéroglyphes (3). Un bas-relief découvert dans le temple de Byblos représente un prince de Byblos, Yenaten fils de Rian, connu aussi par un scarabée, qui rend hommage à Neferhotep I[er] (4). Au temps de la plus grande puissance de l'Egypte, comme au temps de sa décadence, ces menaces aident Pharaon dans sa tâche comme les rites agraires facilitent celle du cultivateur. Les Egyptiens n'ont certainement pas pensé que ces formules fussent suffisantes.

Le scribe qui a couvert de textes les vases de Berlin usait pour transcrire les noms géographiques et les noms de personnes d'une méthode curieuse. Le percnoptère, la première lettre de l'alphabet

(1) *Kêmi*, I, 20-21.
(2) *Chronique d'Egypte*, 1939, 45.
(3) *Byblos et l'Egypte*, 831, 852, 853.
(4) *Kêmi*, I, 90-93; *Syria*, V, 12-14.

égyptien, ne correspond pas à l'*alef* sémitique, mais à une consonne pleine, tantôt *r*, tantôt *l*. La seconde lettre, le panache de roseau, équivaut soit à l'*alef* soit au *iod*. Répété trois fois, il équivaut simplement à l'une de ces deux lettres suivie d'une voyelle. Le bras n'a pas la valeur *aïn* derrière un *m* et même derrière la syllabe *mw*. Les métathèses sont fréquentes : isklnw pour Ascaloun, Rwslmm pour Ursalimm = Jérusalem. Parmi les noms de peuples ou de villes qui ne peuvent prêter à discussion, il faut citer Enak, Byblos, Ascalon, Jérusalem, Yarmout, ville citée dans les lettres de Tell el Amarna et dans l'Ancien Testament, citée ici sous la forme *iii'mwt ;* Heleq, ville d'Israel (*'kli*) ; Yasif (*iiisipi* ; Ullaza, citée dans les lettres de Tell el Amarna (iw'ti) ; Amuru (*iiimw'rw*) *;* Moutir dont les bas-reliefs de Ramsès II représentent la prise (*mwti'*). Quelques noms me paraissent moins assurés : *i'hbw*, *isinw*, *''ktm*, *'hmt* que M. Dussaud propose d'identifier à Rehob, Yeshanah (II[e] Chron. 13, 19), Elteqon, ville de Juda ou Elteqe, ville de Dan, et Hamat. Enfin, quatre noms sont tout-à-fait inconnus : *inhi'* (à lire Anhir') ; *šwtw* (qui rappelle le pays d'où sont venus les 37 Amou de Khnoum-hotep) ; *Khrmw* et *i'hnw*, qu'il faut peut-être prononcer el-houn ?

Dans les nouveaux documents, M. Posener a reconnu treize pays de l'ancienne liste. Il y ajoute dès maintenant le pays des Cassites (*kwšw*) ; Arké près de Tripoli (''kti) ; Migdal, Sichem, Apheq, Hasor, Beit-Chamach et Simeon.

Plusieurs noms de princes trouvent leur correspondant dans l'onomastique sémitique :

''m	'Alem	*Iibm*	Abum
'k'm	'Akram	*M'k'm*	Milkiram
kwsr	Kocher	*Km'm*	Kemarum
Tb'nw	Zabulon	*'khm*	Haliqoum (2).

Mntm pourrait être un dérivé du peuple Mentou, avec la désinence *m* que nous avons dans Abum.

Les noms théophores ont permis à M. Dussaud de reconnaître les dieux sémitiques Ilou (El), Amou, Anou et Hadad. Quelques-uns restent

(1) Les quatre premiers noms ont été identifiés par K. Sethe, *op. cit.*, les autres par M. Dussaud (*Syria*, 1927, 216 *sqq.*), excepté Ullaza (cf. *Kêmi*, I, 23) et Moutir, dont on parle ici pour la première fois.

(2) Les noms de la colonne de gauche ont été expliqués par K. Sethe, ceux de la colonne de droite par M. Dussaud.

inexpliqués. Un nom amputé du début... *ksm'm* contient peut-être Salomon. M. Posener nous informe que les noms nouveaux sont fréquemment informés avec ib et 'prw et qu'on y trouve Hadad, El et Anou.

La publication intégrale et la comparaison de toutes les listes apporteront sûrement de nouvelles précisions. Incomplètement connues, elles nous montrent d'abord qu'à la veille d'être envahie par les Hyksos, l'Egypte suivait attentivement ce qui se passait en Syrie, puis que tous les chefs ont des noms sémitiques. Amou sédentaires ou nomades et Mentou, c'est alors toute la population syrienne.

CHAPITRE II

Avaris, Seth et les Hyksos

I. Le site et le dieu d'Avaris.
II. Vestiges archéologiques de l'Ancien, du Moyen Empire, de la XIII[e] dynastie.
Le royaume d'Avaris.
III. Les Mitanniens, les Hittites et les Hyksos.
IV. L'invasion. Les rois hyksos. Israel.
V. Politique religieuse des Hyksos.
VI. Leur politique économique.

I

A la veille de l'invasion des Hyksos, une ville du Delta, Avaris, va acquérir et conserver pendant plusieurs siècles une importance de premier ordre. Elle rivalisera avec Thèbes, éclipsera Memphis et les autres chefs-lieux du Delta.

Ni Boedeker, ni Joanne ne décrivent Avaris. A peine s'ils la mentionnent. La ville est-elle si détruite qu'on n'en puisse montrer une pierre ? Le problème du site d'Avaris a déjà fait couler beaucoup d'encre depuis Champollion jusqu'à nos jours et si, pour ma part, je l'estime résolu depuis la reprise des fouilles de Tanis, ce n'est pas encore l'avis de tous (1). Le lecteur s'étonnera d'apprendre qu'une ville historique ait été promenée par les égyptologues tout le long du Delta oriental, de Péluse à Heliopolis, en passant par Tell el Her, El Kantarah, Sân el Hagar, Tell el Yahoudieh. Il est facile d'identifier les noms géographiques de l'antiquité, quand ils se sont conservés en arabe. Le tell Basta recouvre les ruines de Bubaste. Celles de Saïs

(1) Voir sur cette question mes *Nouvelles fouilles de Tanis*, p. 18 *sqq.;* Gardiner, dans *J.E.A.*, XIX, 1933, p. 127 *sqq.*, les objections de M. Weill, *ibid.*, XXI, 1935, 10-25 et ma réponse dans *Syria*, 1936, 200-202.

sont à Sâ-el-Hagar. Mais le nom d'Avaris était tombé en désuétude bien avant la fin des temps pharaoniques. Il ne figure pas dans les listes géographiques des temples ptolémaïques. La haine du dieu Seth qui s'est accrue étrangement à la basse époque explique le silence qui s'est fait sur Avaris, ville de Seth. On peut encore considérer comme identifiés les noms géographiques mentionnés sur un montant de porte, sur une architrave où se lit la formule : « Le roi N a fait en monument de lui pour son père le dieu X, dans la ville de Y ». Cette formule est relativement rare. Le plus souvent il faut se contenter d'une formule moins explicite gravée surtout sur des statues, des stèles, des bas-reliefs muraux : « le roi N, aimé du dieu X, seigneur

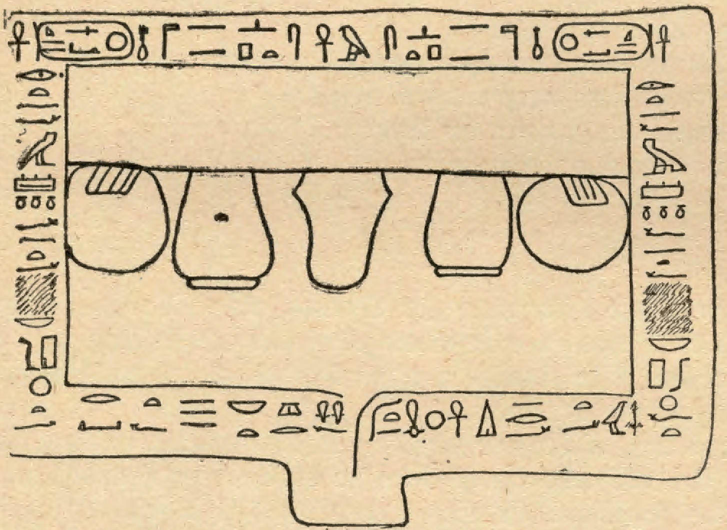


Fig. 21. — Table d'offrandes du roi Aqnenrè Apepi aimé de Seth, seigneur d'Avaris.

de Y ». Si cette formule se rencontre souvent et toujours dans les mêmes termes dans les inscriptions d'une seule ville, le problème est résolu. Mais les dieux égyptiens sont en même temps très voyageurs et très hospitaliers. Dans tout édifice tant soit peu important, on honore à côté du dieu local des divinités venues d'autres villes, voisines ou lointaines, qui conservent dans le pays où elles reçoivent l'hospitalité les épithètes qu'elles avaient dans leur pays d'origine. Sur les statues de Tanis qui datent de la basse époque, il est constamment question d'Horus, seigneur de Mesent ou de Sarou, de la déesse

Outô, dame d'Amit, d'Hathor, Dame de Rânofrê. On a même cru que Mesent et Sarou étaient des noms de Tanis, ou du moins de quartiers de Tanis. En réalité, ces deux villes se trouvent à plus de cinquante kilomètres à l'est de Tanis, dans l'isthme de Suez.

Le nom d'Avaris dans la formule « aimé de Seth, seigneur d'Avaris » ne se rencontre que sur deux statues trouvées à Sân (1) et sur



Fig. 22. — Obélisque du roi Nehesi. Sân.

une statue provenant de Tell Moqdam (2). En outre, on lit sur une table d'offrandes trouvée au Caire, mais de provenance inconnue (fig. 21) (3), que le roi hyksos Aqnenrê, un Apepi,

« *a fait* (cette table) *en monument de lui pour son père Seth, seigneur d'Avaris, lorsqu'Il eut mis toutes les terres sous ses sandales* ».

Un obélisque très abîmé, érigé à Sân par le fils royal, plus tard roi Nehesi, porte la mention : « *aimé de Seth, seigneur de Ro-ahit* »

(1) Berlin, 7265; Petrie, *Tanis*, I, pl. 2, n° 5.
(2) Caire, 538; cf. Mariette, *Monuments divers*, 63; *Rec. de tr.*, XV, 97.
(3) Mariette, *Mon. div.*, 38.

(fig. 22) (1). Ce mot signifie l'entrée des terrains cultivés. A une douzaine de kilomètres au sud de Sân, on trouve le désert. Ro-ahit serait donc à chercher dans cette direction. Mais tout ce que l'on peut tirer de ces textes, c'est que le dieu Seth possédait un assez vaste domaine, à la fin du Moyen Empire, qui allait des bords du désert à Memphis et de Sân à Tell Moqdam. C'est là que se trouvait Avaris, la maison-mère de son culte.

Si la preuve expérimentale se dérobe encore, les textes égyptiens et grecs fournissent des renseignements assez précis pour nous conduire sur le lieu que nous cherchons. Considérons d'abord le nom de la ville. La forme grecque, Avaris ou Abaris, a été comparée à l'indien *Avara* ou âvarana « couvrir, protéger, entourer » (spécialement d'un mur). Mais c'est aller chercher bien loin une explication. La forme égyptienne *Ḥt w'r-t*, Haouait, signifie littéralement « le château de la butte ».

Le mot *w'r-t* désigne en effet une élévation naturelle ou artificielle. La *w'r-t n.t pt* citée aux Textes des pyramides (2) est le piédestal qui permettait au roi défunt d'atteindre la région solaire. Il existait quelque part sur la frontière du nord-est un lieu appelé la *w'r-t* de Snefrou, près duquel Ouna rassembla et instruisit son armée (3.) Il se peut qu'Avaris ait été une enceinte *ḥ.t* où se trouvait une élévation ; mais on peut aussi penser à un temple bâti sur une hauteur.

Manéthon donne deux indications qui n'ont pas toujours été bien comprises (4). Avaris occupait une situation très avantageuse dans le nome saïte ἐν νομῷ τῷ σαΐτῃ, à l'orient de la branche bubastique. πρός ἀνατολήν τοῦ Βουβαστίτου ποταμοῦ. J'ai discuté longuement dans mes travaux antérieurs (5) le sens de ces deux adjectifs Σαίτης ou σαιτικός que l'on rencontre non seulement chez Manéthon, mais dans Hérodote et Strabon (6) n'ont rien à voir avec la grande ville de Saïs, sur la branche canopique (7). Ces auteurs les emploient comme des doublets

(1) PETRIE, *Tanis*, I, pl. 3, n° 19.

(2) *Pyr.*, 751, 1659.

(3) Ouna, 21. La butte de Snefrou est voisine de la porte d'Imhotep et de l'Ile du nord. L'armée part de ces lieux et traverse l'isthme pour attaquer les nomades.

(4) Contre Apion I, 78.

(5) *Tanis, Avaris et Pi-Ramsès* dans la *Revue biblique*, 1930, p. 11 *sqq*.

(6) Strabon, XVII, I, 20; Hérodote, II, 17; Sincelle, p. 61 D, in *Fr. Hist. Gr.*, II, 570.

(7) Ce que croyait à tort Ed. Meyer, *Chronologie égyptienne*, p. 116.

de ταvίτης et ταvίτικός. La langue égyptienne avait en effet deux formes pour désigner la contrée de Tanis : *śḫt ḏ*ʻ et *śḫ.t ḏʻn.t*. La première attestée par un bas-relief de Ramsès II et par des textes saïtes et ptolémaïques qui sont très souvent archaïsants, est la forme originale (1). Elle se traduit littéralement « La prairie du vent ». Du mot *ḏ*ʻ on a tiré un adjectif *ḏʻn.t* par le même procédé que *mḥn.t* « nordique » dérive de *mḥ* « nord ». Puis cet adjectif s'employa comme substantif au début de la XXI[e] dynastie et désigna la ville de Tanis (2). Les Grecs ont donc entendu les deux formes. *Ḏʻn.t* a donné régulièrement Τάνις et les adjectifs ταvίτης et ταvιτικὸς, mais les formes sans *n*, σαίτης et σαιτικὸς dérivent de *ḏ*ʻ. Le *d* égyptien exprimant un son inconnu du grec, les transcriptions donnent à l'initiale tantôt σ, tantôt τ. Les limites du nome saïte ne sont pas exactement connues, mais on peut au moins affirmer qu'il contenait la prairie du vent *śḫ.t ḏ*ʻ, d'où il a pris son nom, c'est-à-dire la contrée marécageuse qui entourait Tanis.

Manéthon eut été bien inspiré de désigner la branche du Nil qui passe à l'ouest d'Avaris, par une ville située plus en aval que Bubaste, car le tell Basta est longé à l'ouest par la branche tanitique, à l'est par la branche pélusiaque. Le terme « bubastique » convient à l'une aussi bien qu'à l'autre. Il est vrai que Ptolémée a employé une fois bubastique en parlant de la branche pélusiaque (3). Mais Manéthon avait sûrement en vue la branche tanitique. Plutarque nous apprend en effet que cette branche était maudite des Egyptiens de son temps, parce qu'on se souvenait qu'elle avait charrié jusqu'à la mer le cercueil où Seth et ses amis avaient enfermé l'infortuné Osiris (4). Cette légende est bien la preuve que la branche tanitique arrosait le domaine de Seth, Avaris.

Nous avons déjà cité plusieurs textes où les Egyptiens appellent Seth le seigneur d'Avaris et Manéthon rapporte expressément qu'Avaris, vieille ville religieuse, était consacrée à Typhon (5). Cette indica-

(1) Exemples de *sḫt ḏ*ʻ : MARIETTE, *Mon. div.*, 31 ; CHASSINAT, *Edfou*, I, 334 ; VI, avec le déterminatif de la voile gonflée par le vent; socle d'une statue trouvée à Sân en 1937 dans *Kêmi*, t. VIII.

(2) Le plus ancien exemple de *ḏʻnt* désignant la ville de Tanis a été relevé dans l'histoire du voyage d'Ounamon en Syrie (début de la XXI[e] dynastie. Puis viennent le glossaire Golenischeff (*A.Z.*, XXXV, 12-19), le roman démotique de Petoubastis et les statues de basse époque trouvés à Sân, dans *Kêmi*, VIII.

(3) *J.E.A.*, III, 101; *Description de l'Egypte*, VIII, p. 57, note 2.

(4) De Iside et Osiride, 13.

(5) Contre Apion 237; cf. *ibid.*, 78.

tion vaut pour toutes les époques, car c'est l'un des traits caractéristiques de la religion égyptienne que l'attachement d'une ville ou d'une région pour son dieu local, auquel répond la sollicitude du dieu pour la région où il s'est installé à l'origine. Cependant, des historiens modernes soutiennent que les Hyksos ont introduit le culte de Seth à Avaris (1). Ils disent que le dieu des Hyksos ne s'appelle pas du même nom que le Seth égyptien, mais que son nom : Soutekh l'apparente au dieu hittite Soutah (2). Il n'y a en réalité qu'un seul dieu Seth installé dès les temps les plus anciens à Avaris, que les Hyksos adoptèrent quand ils devinrent les maîtres du pays.

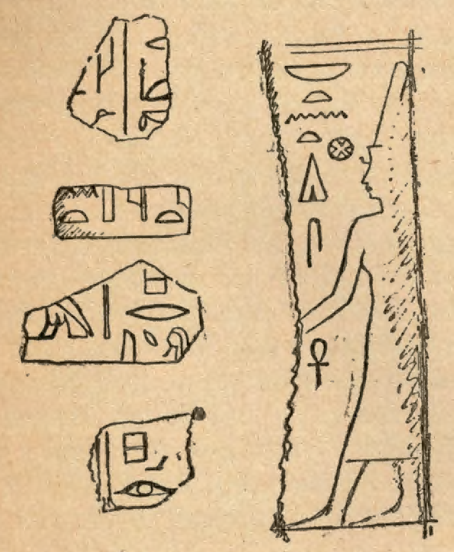


Fig. 23. — Fragments d'inscriptions de l'Ancien Empire. Sân.

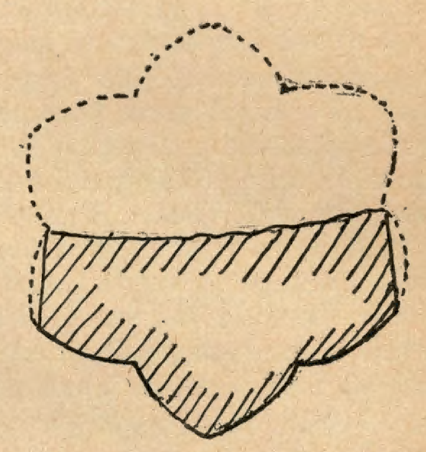


Fig. 24. — Section d'une colonne de Neoueserrê retaillée au Nouvel Empire.

Il serait aisé d'en fournir une preuve expérimentale si les anciens monuments d'Avaris n'avaient pas tous été remployés par Ramsès II qui a substitué ses inscriptions aux inscriptions originales. Nous avons pourtant remarqué à Sân l'idéogramme du dieu Seth (fig. 23) sur un fragment d'inscription gravée dans le style particulier à l'Ancien Empire. Au milieu du temple, nous avons retrouvé plusieurs tronçons d'une colonne papyriforme évidemment fort ancienne, retaillée et transformée en colonne d'angle à une époque inconnue. Ce travail a entraîné la disparition de plusieurs facettes et de plusieurs

(1) Ed. Meyer, *Histoire de l'antiquité*, II, 301.
(2) *Wb.*, IV, 345.

lignes de l'inscription (fig. 24). Il ne subsiste que deux lignes martelées où M. Goyon a pu reconnaître avec beaucoup de peine quelques hiéroglyphes appartenant au protocole d'un roi de la Ve dynastie, Neoueserrê (fig. 25). Dès lors, l'inscription tout entière se restitue avec

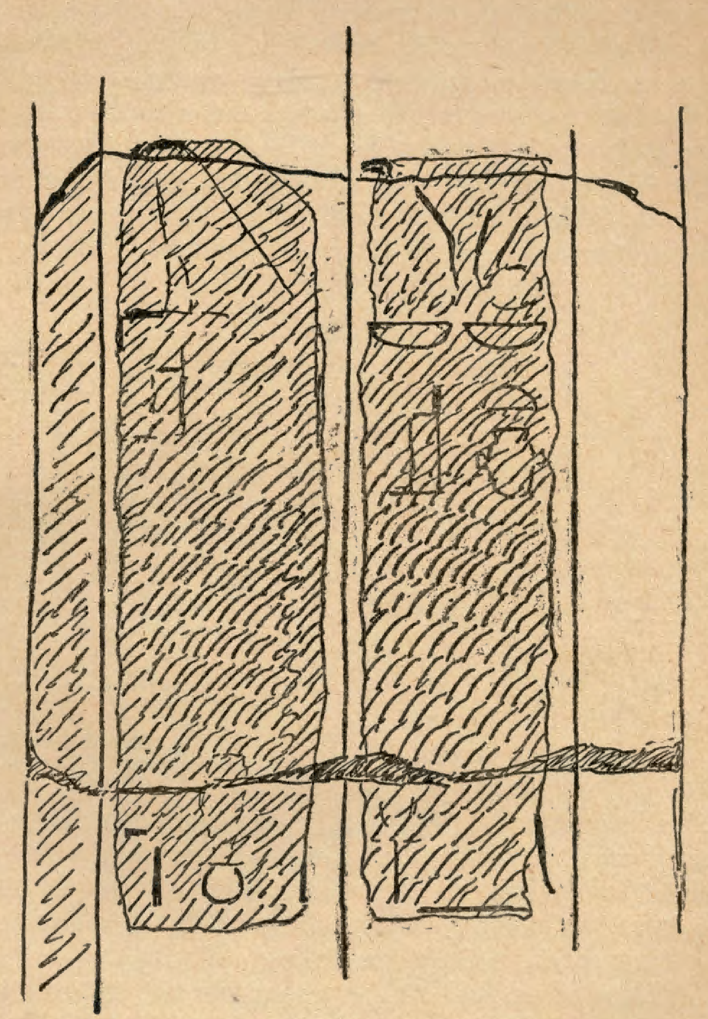


Fig. 25. — Traces d'une inscription de Neoueserrê. Sân.

une grande vraisemblance. Aux deux lignes conservées faisaient pendant deux lignes disparues qui contenaient les cartouches. Au centre, une autre ligne exprimait l'amitié du dieu local pour le roi.

Je la restituerais : « aimé de Seth, seigneur d'Avaris », car une seule raison peut expliquer que l'inscription ait été mutilée, c'est la haine du dieu Seth dont on a martelé systématiquement le nom, les épithètes et les images vers la fin de la XX[e] dynastie.

Au cours de cette vaste durée, l'aspect du dieu a changé plus d'une fois. Sur les monuments archaïques comme la massue du roi Scorpion et les bouchons de vase des deux premières dynasties, Seth est représenté comme un animal étrange qui a un museau allongé et courbe, de longues oreilles droites à bout carré, une queue raide comme une flèche (fig. 26). M. Victor Loret qui a identifié Horus, l'adversaire de Seth, avec le faucon pèlerin, a reconnu dans l'animal séthien un lévrier sauvage du Caucase. Bientôt, l'on représentera Seth comme un homme à tête de lévrier (fig. 27). Enfin, il deviendra



Fig. 26. — Idéogramme du dieu Seth.



Fig. 27. — Seth et Soped les gardiens des marches de l'est.

tout-à-fait un homme (fig. 28). Il est alors beaucoup plus proche d'un Baal, d'un guerrier cananéen que d'un habitant de la vallée du Nil (1). Il a un front fuyant que prolonge, de profil, un nez proéminent, des lèvres épaisses, un menton fuyant. Il se coiffe d'une tiare conique armée de deux cornes acérées entre lesquelles brille le disque solaire et pourvu d'un ruban qui s'attache en haut et se termine par une fleur de lotus qui se balance au-dessus du sol. Son équipement se compose de deux bandeaux croisés sur la poitrine où brillent des disques de métal et d'un pagne brodé et enrichi de glands. La coif-

(1) Pour plus de détails, voir P. Montet, *La stèle de l'an 400 retrouvée*, *Kêmi*, IV, 191-215.

fure de Seth est aussi celle du Mikal de Beisan, du Baal Sapouna trouvé à Ras Schamra dans la Syrie du nord et se distingue à peine du casque des guerriers syriens qui eux aussi se protégeaient le torse par des bandeaux croisés. Quant au pagne à glands, il est très répandu en Syrie au Nouvel Empire. Non seulement il est porté par des indigènes, mais aussi par des étrangers, Philistins, Tyrsènes, Saqqala.

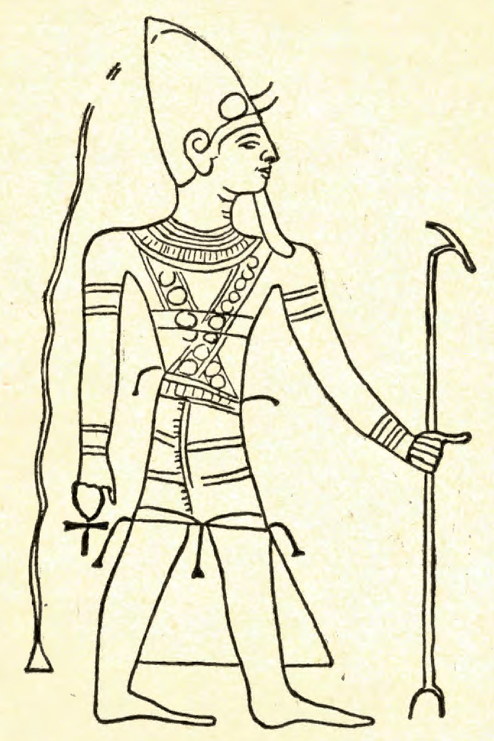


Fig. 28. — Seth à tête humaine. Stèle de l'an 400. Sân.

Les monuments qui représentent Seth sous la forme humaine proviennent tous du Delta et ne sont pas antérieurs au règne de Ramsès II. Cette constatation semble favorable à la thèse de ceux qui pensent que Seth a été introduit à Avaris par les Hyksos. Mais le plus important de ces monuments, qui est la stèle dite de l'an 400, a été érigé par ordre de Ramsès II pour commémorer un événement antérieur à son règne, le 400ᵉ anniversaire d'un roi appelé Seth apehti Noubti qui coïncida avec la fin du règne d'Horonemheb en 1321. Seth apehti Noubti régnait donc en 1721, avant l'invasion des Hyksos, et déjà il

adorait Seth sous la forme humaine. Que le dieu ait une tête de lévrier ou une tête humaine, ou même, comme parfois, une tête de taureau, c'est toujours le même dieu qui s'écrit au moyen du lévrier séthien, d'abord debout sur ses quatre pattes, puis assis, enfin se levant à demi sur les pattes de devant (fig. 29). Les textes des Pyramides transcrivent cet idéogramme *śtš* ou *śtẖ*, ce qui n'a rien de surprenant, puisque *š* et *ẖ* échangent fréquemment à cette époque. A partir de Ramsès II, on trouve sur les papyrus et sur quelques inscriptions une orthographe un peu différente *śwtḫ*, que la version cunéiforme du traité égypto-hittite rend par *sutaḫ*. Ḫ et H̱ correspondent à des sons



Fig. 29. — L'idéogramme de Seth au Nouvel Empire.

voisins, mais les Egyptiens ne les employaient pas indifféremment. On connaît des mots, comme *bḫn*, la pierre du ouadi Hammamat, qui s'écrivent d'abord avec un *ḫ*, puis avec un *ẖ*. Le contraire n'est pas fréquent. Quoiqu'il en soit, *śtš*, *śtẖ*, *śwtḫ* ne peuvent être que des variantes, dues au temps ou au lieu, d'un seul nom divin, pour lequel il n'a jamais existé qu'un seul idéogramme, le lévrier séthien.

Le caractère et les mœurs de Seth sont dépeints dans une foule de textes, mais principalement dans un poème mythologique publié il y a quelques années, la Querelle d'Horus et de Seth (1). Doué d'une force prodigieuse qu'il emploie souvent pour le bien, quand debout à l'avant de la barque solaire il écarte les ennemis du soleil, mais irritable et violent, Seth parle toujours d'assommer ses contradicteurs. Comme le bouc de La Fontaine, il a moins de jugement que de barbe au menton. Il est de plus affreusement paillard. Sa paillardise causera sa perte. Pour endormir sa méfiance, il suffit à Isis de se présenter à lui sous les traits d'une belle jeune femme. Seth en tombe amoureux et la déesse n'a aucune peine à lui faire prononcer, sans qu'il s'en

(1) Publié et traduit par ALAN H. GARDINER, *The papyrus Chester Beatty*, I, Londres, 1933.

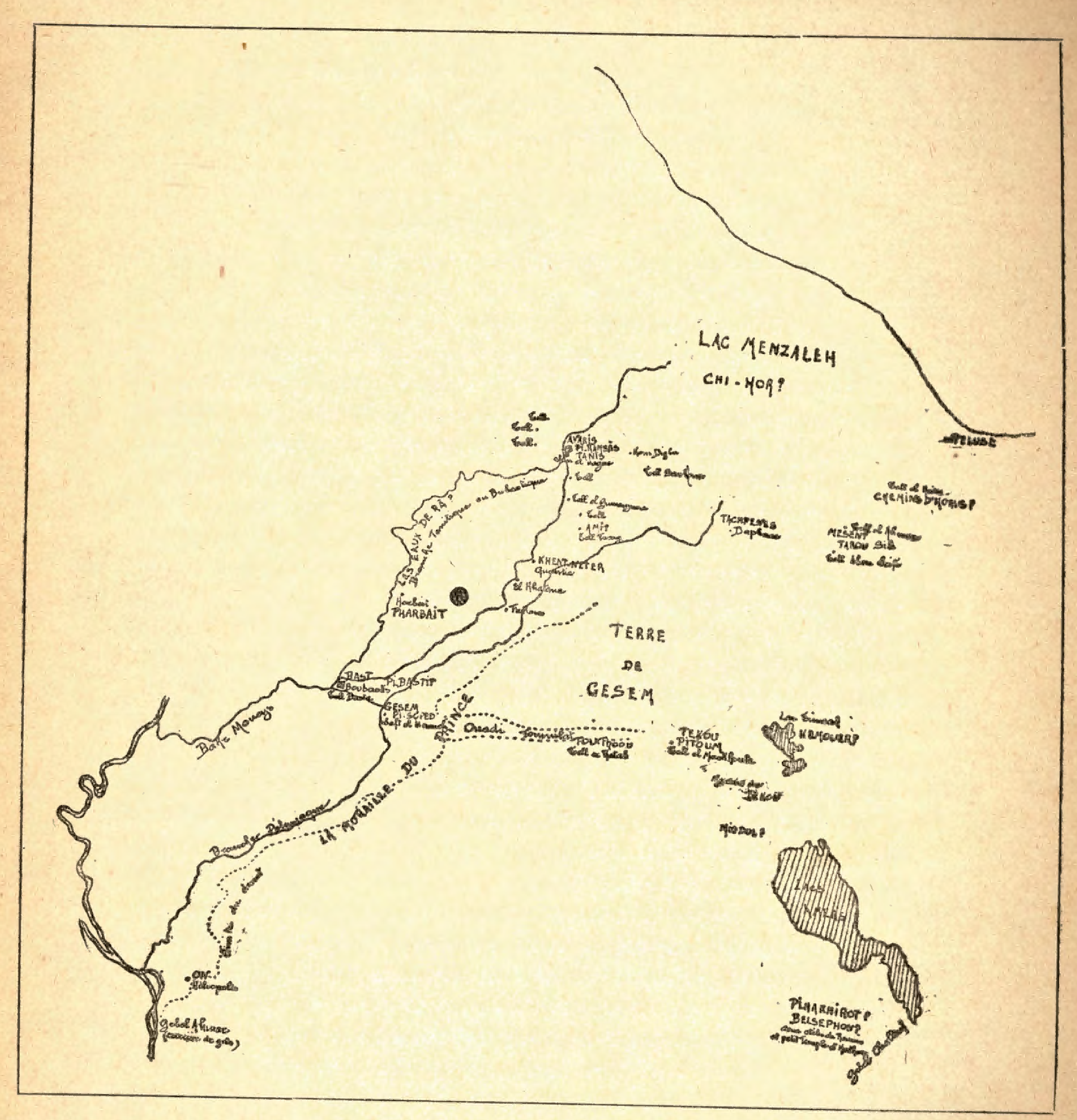


Fig. 30. — Carte du Delta oriental.

doute, sa propre condamnation. Avant que ce texte fut connu, l'on croyait généralement sur la foi des témoignages plus récents que tous les dieux étaient contre lui. En fait, il a de nombreux partisans, dont les principaux sont le Maître Universel, Toum et Pra-Harakhté. Isis elle-même le tire d'un mauvais pas.

Des historiens ont vu dans le récit de Plutarque l'écho des luttes qui ont mis aux prises aux temps préhistoriques les hordes séthiennes et le royaume osirien, puis Horiens et Séthiens. Récemment, on a voulu expliquer la querelle d'Horus et de Seth comme la vivante image de la situation politique de l'Egypte au début du Moyen Empire. Nous connaissons trop imparfaitement celle-ci pour pousser très loin la comparaison. Le papyrus Chester Beatty I date des Ramessides. On pourrait soutenir tout aussi bien que l'auteur a eu en vue les luttes qui ont déchiré le Delta après la XII[e] dynastie. Mais il est assez probable que les anciens Egyptiens se représentaient Seth comme ils voyaient ses adorateurs, les gens d'Avaris et de Noubit, violents, batailleurs, paillards un peu bornés — ce qui était peut-être excessif. Les scrupules ne les étouffaient pas et ils étaient toujours prêts à s'agrandir aux dépens d'autrui. Pour cette raison, les Séthiens seront souvent en butte à l'hostilité des autres Egyptiens, qui chercheront à les rejeter dans le désert. Dans ce portrait du dieu Seth ou, pour mieux dire, de ses adorateurs, nous trouvons l'origine du drame d'Avaris.

Aucun site du Delta oriental (fig. 30) ne remplit mieux que Sân el Hagar les conditions qui sont posées pour Avaris, d'abord les conditions géographiques. Le tell se trouve à l'est de la branche tanitique, au centre d'une plaine aujourd'hui stérile qui n'est autre que l'ancienne Prairie du vent (1). Les nénuphars, les roseaux, les papyrus ont péri depuis que le lac Menzaleh s'est empli d'eau de mer. A l'époque de l'inondation, les eaux du Menzaleh se répandant sur cette plaine l'ont rendue impropre à la culture, mais il n'en était pas de même dans l'antiquité. L'une des plus belles sculptures découvertes à Sân par Mariette représente deux hommes opulents en barbe et en cheveux qui marchent du même pas en soutenant une table d'offrandes chargée de nénuphars et de muges d'une taille miraculeuse (pl. IV) (2). La position était extrêmement favorable, puisque de là on communi-

(1) Au temps de Bonaparte cette plaine était déjà stérile (*Description*, VIII). Les cultures ont beaucoup gagné depuis quelques années.

(2) Caire, 392, 531, v. Bissing, *Denkmäler*, 56.

quait avec la mer par la branche tanitique unie en amont et en aval à la branche pélusiaque par de nombreux canaux, ainsi qu'avec les grandes villes de Bubaste et de Memphis au sud, avec les Chemins d'Horus, porte de l'Orient, avec Mendès à l'ouest. La ville était défendue contre les attaques venues de l'Orient par des marais que séparent des isthmes faciles à surveiller (fig. 30). Si grands étaient ces avantages que Tanis est encore au temps de Strabon une ville considérable.

Tout ce qu'on sait de l'histoire d'Avaris s'applique à Sân. Les preuves en seront données au cours de ce livre. En deux mots, Sân et Avaris sont l'une et l'autre des villes de Seth et des villes des Hyksos. Des historiens comme Eduard Meyer et Kurth Sethe (1) ont écrit que les Hyksos avaient deux villes importantes dans le Delta oriental, Avaris et Tanis, où ils rendaient un culte à leur dieu national, Seth. Ils ne prenaient pas garde à la différence qui pour nous existe entre ces deux villes. Avaris citée dans les textes se dérobe aux recherches. Tanis, ruine magnifique, n'est jamais citée par les chroniqueurs qui ont relaté l'invasion des Hyksos, ni dans les textes anciens qui parlent du dieu Seth. Et cependant Sân contient plus d'exemples du dieu Seth que tout le reste de l'Egypte. Ce serait une pétition de principe d'appliquer le nom de Tanis, qui n'est attesté qu'à partir de la XXI[e] dynastie, aux monuments de l'Ancien et du Moyen Empires que renferme le tell de Sân et même à ceux des dynasties XIX et XX. Nous sommes en présence d'une ville qui a un nom, mais pas de place et d'une ville sans nom, dont on peut voir et toucher les ruines. C'est pourquoi il faut confondre ces deux villes en une seule et conclure qu'Avaris est le nom ancien de Tanis.

Bien des causes expliquent l'état si décevant que présentent les ruines de cette malheureuse et antique cité (pl. I). Il s'en faut que le climat soit aussi conservateur que celui de la Haute Egypte. La terre salée réduit en poussière les blocs de calcaire, soulève comme une écorce la surface des granits. Les racines s'introduisent dans les fentes des colosses de grès et les font éclater. La ville était si éloignée des carrières que les monuments anciens furent mis à contribution par tous ceux qui voulurent construire. L'auteur des Instructions pour Merikarê exhorte ses successeurs à n'employer que des matériaux neufs, mais Ramsès II lui-même ne suivit pas ses conseils. Lorsque

(1) *Histoire de l'antiquité*, II, 350-355; Sethe dans *A.Z.*, LXV, 59 et *Urgeschichte*, 187.

ce grand constructeur eut décidé d'établir sa résidence sur l'emplacement de l'ancienne capitale des Hyksos, ses architectes retirèrent des décombres les obélisques, les colonnes, les architraves, les statues, les beaux blocs de granit et rasèrent certaines constructions de briques. La même opération fut recommencée après que la ville royale eut été détruite sous le dernier Ramsès et sans doute après les Assyriens et les Perses. Ces travaux ont élevé de plus en plus le niveau du sol. Il faut enlever quatre mètres de terre pour atteindre le sol de l'époque ptolémaïque. Le sol de Ramsès est encore à six mètres environ au-dessus de la plaine environnante. C'est dans la dernière couche de six mètres d'épaisseur que sont enfouis peut-être, mais dans quel état ? les plus importants vestiges de l'ancienne Avaris. Quelle que soit notre impatience, il est clair que nous devons enlever les couches l'une après l'autre et non pas chercher à atteindre d'un seul coup les couches les plus profondes. Après les fouilles de Mariette et de Petrie et dix campagnes de fouilles nous n'en sommes sur la plupart des points qu'au niveau ptolémaïque et sur quelques autres nous avons atteint le niveau de Sesac et de Ramsès. Exceptionnellement, nous avons fouillé quelques constructions que recouvrait le dallage de Ramsès (1). Nous ne connaissons donc d'Avaris que des pièces détachées et des murs de briques. Mais le peu qui subsiste suffit à montrer l'originalité de ce lieu tout imprégné de l'influence sémitique.

Les grandes enceintes de briques actuellement dégagées paraissent dater de Ramsès II, mais nous avons atteint à l'extérieur de la porte monumentale les montants en briques d'une autre porte profondément enterrée qui est sûrement plus ancienne, si même elle ne remonte pas aux origines de la ville. Près de l'angle, sous les briques, nous avons découvert les débris d'un squelette et un peu plus loin une jarre en poterie, écrasée, qui avait contenu un autre squelette. C'est un sacrifice de fondation. Les Egyptiens ne pratiquaient guère cette coutume barbare qui chez les Sémites est attestée à la fois par les textes et par l'archéologie. A Sân, elle était si bien implantée que nous en avons trouvé d'autres exemples plus récents, à la porte nord qui est l'œuvre de Ramsès II et dans une porte de la petite enceinte qui ne date que de Psousennès. Non loin du temple, nous en avons découvert dernièrement un autre exemple, à côté d'une chambre voûtée en briques crues qui a été bâtie par dessus le tombeau d'un roi

(1) *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, novembre 1935.

de la XXIe dynastie. La victime avait des bijoux, un collier, des bracelets et même un mobilier funéraire qui par l'effet du temps s'était réduit à un bouchon de vase fendillé et tombant en poussière (1). C'est le moment de rappeler la prédiction de Josué, qui fut réalisée après la prise de Jéricho : « Maudit soit auprès de Yahveh, l'homme qui se lèvera et rebâtira cette ville. Au prix de son premier né, il en posera les fondements, au prix de son plus jeune fils il en relèvera les portes (2) ! »

A l'intérieur de l'enceinte, presque au milieu du vaste rectangle de 360 sur 400 mètres qu'elle délimite, le regard est attiré par une construction de briques crues dont la date et la destination sont également énigmatiques, car on ne lui connaît guère de réplique en Egypte, sinon peut-être dans un site peu éloigné de Sân, Tell Defeneh ce qui est appelé curieusement « le château de la fille du Juif ». C'est présentement un grand mastaba à deux étages qui se relie par une rampe inclinée à l'une des cours centrales du temple (3). Près des quatre angles, nous avons retrouvé des sacrifices de fondation moins bien conservés que ceux des portes. M. Dussaud l'a comparée aux ziggurat des temples de la Mésopotamie. Je me suis souvent demandé si ce n'était pas là la butte *w'r.t* qui a donné son nom à Hatouârit, Avaris : le château de la butte. Quoiqu'il en soit, les sacrifices de fondation sont un trait incontestable de l'influence sémitique dans cette région depuis les temps les plus reculés, lié évidemment au culte de Seth.

Tout brutal et même sanguinaire qu'était le dieu Seth, il n'en était pas moins l'un des deux patrons officiels de la monarchie. Il avait contribué avec Horus aux victoires du roi Scorpion et de Narmer sur les Vanneaux. Puis les deux dieux se séparèrent. Le roi Peribsen ne se réclame plus que de Seth. Mais un peu plus tard, sous Khasekhemoui, ils se réconcilient et leur accord se maintiendra pendant tout l'Ancien Empire. La reine est appelée « celle qui voit l'Horus-Seth (4) ». Une plaquette ayant appartenu au « chancelier de l'Ho-

(1) *Nouvelles fouilles de Tanis*, 43-44. *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, janvier 1939.

(2) *Josué*, VI, 26. Pour la réalisation : *Ier Rois*, XVI, 34.

(3) Voir dans *Nouvelles fouilles de Tanis* le chapitre III, par M. Fougerousse, *L'édifice en briques crues* et p. 166.

(4) Sur ce titre voir Gauthier, *La titulature des reines memphites*, *Ann. S.A.E.*, XXIV, 198-209.

rus-Seth » a été retrouvée à Byblos (fig. 7). Sur un bas-relief de Sahurê les dieux qui amènent au roi les prisonniers désarmés et ligottés sont les deux gardiens des Marches de l'Est, Soped, patron du nome arabique et Seth, désigné par son surnom de Noubti, celui de Noubit, la ville qu'il avait conquise aux temps préhistoriques en Haute Egypte (fig. 27) (1). Les rois de l'Ancien Empire, toujours empressés à faire ce qui plaît aux dieux et à honorer les dieux locaux pour se concilier leurs fidèles n'ont pu éviter d'enrichir le temple du dieu Seth à Avaris.

II

De leur œuvre, nous possédons encore quelques tronçons d'obélisque, des montants de porte, des lintaux, quelques bas-reliefs muraux, où se lisent les noms de Cheops (2), de Chephren (3), de Teti (4), de Neoueserê (5), de Pepi Ier (6), de Pepi II (7).

Ce serait peu si nous ne pouvions attribuer à l'époque de ces rois les colonnes monolithes de granit à chapiteau palmiforme, réparties actuellement en trois endroits du tell. Dans le grand temple, des colonnes hautes de 11 mètres, — il n'en reste que quatre, mais leur nombre primitif atteignait peut-être seize — formaient une allée imposante entre la porte de Sesac et le premier pylone. Deux autres gisements de six et de dix colonnes, hautes seulement de 7 mètres, ont été déblayés dans le temple d'Anta et au temple de l'Est (pl. II). Toutes ces colonnes sont du même style. La hauteur fait uniformément sept fois le diamètre. Le fût porte un chapiteau à neuf palmes entourées en bas par un quintuple lien (8). Les inscriptions originales très sobres formaient un petit tableau encadré par le ciel, les deux sceptres et la terre. A l'intérieur se lisaient les titres et les noms d'un roi en face d'une autre ligne qui signifiait : « aimé du dieu X, seigneur de Y ». Selon toute probabilité, x était Seth et y Avaris. Ces inscriptions ont été effacées sous la XIXe dynastie et remplacées par les

(1) Borchardt, *Sahurê*, II, pl. 5.
(2) *Kêmi*, V, 4.
(3) *Ibid.*, V, 5.
(4) *Ibid.*, V, 5.
(5) Colonne papyriforme retaillée sous la XXIe dynastie (fig. 24).
(6) Petrie, *Tanis*, I, nos 1, 2. Montet, *Nouvelles fouilles de Tanis*, 60.
(7) *Ibid.*, 49.
(8) *Nouvelles fouilles de Tanis*, 97 *sqq*. Les colonnes du temple de l'Est sont inédites.

inscriptions bien plus copieuses de Ramsès II. Il n'en reste que quelques traits et même le plus souvent, ce sont les traces du martelage qui établissent leur existence. Mais si les noms des rois qui ont dressé ces belles colonnes demeurent indéchiffrables (1), il est certain qu'elles datent de l'Ancien Empire, car elles ressemblent d'une façon frappante aux colonnes des temples de Sahurê et d'Ounas, tant par les proportions que par le nombre des palmes, le travail des nervures et les inscriptions (2). Il est probable qu'à l'origine, au lieu d'être disséminées dans plusieurs sanctuaires, elles étaient rassemblées en une même salle hypostyle, dont les plus hautes formaient la nef centrale et les autres les nefs latérales. Ces colonnes, un fragment d'un pilier carré contre lequel s'appliquait un colosse, des tronçons de colonnes lotiformes et papyriformes (3), laissent apprécier la grandeur et la magnificence du temple d'Avaris sous l'Ancien Empire.

Parmi les nombreuses sculptures qui ont été retirées de ce temple, il en est sans doute plus d'une qui remonte jusqu'à cette époque, mais leur date est difficile à établir, parce que les inscriptions originales ont été grattées et remplacées. Devant la porte monumentale rebâtie par Sesac II avec des matériaux anciens, on a recueilli les morceaux presque complets de deux colosses de granit rose (4), que les inscriptions attribuent à Ramsès II ; mais le style fait penser à la haute antiquité plus qu'à la XIX[e] dynastie. Ils sont adossés à une dalle haute et large, ce qui s'est fait beaucoup sous l'Ancien Empire. Deux sphinx de granit rose trouvés par Rifaud et acquis par le Louvre, A 21 et A 23 et d'autres qui sont conservés au Musée du Caire leur ressemblent beaucoup par les traits du visage et sortirent peut-être du même atelier, sous l'un des derniers rois de la VI[e] dynastie ou l'un des premiers de la XII[e].

Une autre énigme insoluble, dans l'état de notre documentation, est posée par un groupe de sculptures devenues célèbres du moment où elles furent connues, les sphinx dits hyksos, en granit noir, du

(1) Sur une architrave remployée par Sesac une inscription de Ramsès II (*Kêmi*, V, 6) recouvre sans l'effacer complètement une inscription plus ancienne où l'on reconnaît le mot *wśr*, qui entre en composition dans plusieurs noms royaux de l'Ancien et du Moyen Empires.

(2) *Nouvelles fouilles de Tanis*, 97-98.

(3) Sur un tronçon d'une colonne papyriforme quelques traits d'une inscription royale martelée sont encore visibles (fig. 25).

(4) *Nouvelles fouilles de Tanis*, 56.

Musée du Caire (1). Mariette qui les découvrit à partir de 1861 fut frappé de leur air altier qui contraste avec la majestueuse simplicité, non dépourvue de bienveillance, des sphinx classiques. En analysant cette impression, on constate que les sphinx de Sân sont beaucoup plus léonins que leurs congénères. Le sphinx classique est un lion à tête humaine. En guise de crinière, il porte sur les épaules une couverture rayée. Les sphinx de Sân n'ont d'humain que le visage, mais leur tête est une tête de lion, encadrée d'un large collier de poils (pl. III). Les mèches de la crinière ont été sculptées une par une avec un soin minutieux. En somme, le sphinx de Sân est intermédiaire entre le sphinx égyptien classique et le lion asiatique. Quant au visage large et fort, aux pommettes saillantes, à la bouche arquée, dur de regard, il ne rappelle aucune des statues royales de l'Ancien ni du Moyen Empire, de Memphis ni de Thèbes. Seuls les deux porteurs d'offrandes, déjà mentionnés (pl. IV) (1), ont avec les sphinx un air de famille, qu'ils doivent à l'opulente chevelure qui couvre la nuque et les épaules et à la large barbe ondulée qui descend sur la poitrine, non moins qu'aux traits du visage. Mariette a affirmé avec force qu'il avait remarqué à Sân et sur les rives du lac Menzaleh des individus qui lui rappelaient les sphinx et les porteurs. On a contesté son témoignage et pendant longtemps il m'a paru impossible de le confirmer. La plupart des habitants de Sân passeraient inaperçus dans n'importe quelle ville du Delta. Je distinguai très vite des représentants du type ramesside, dont notre reiss Baz Ismaïl est certainement le plus parfait, ainsi que des jeunes filles qui rappelaient les nombreuses statuettes d'Isis que nous avons recueillies près de la Sekhmet du temple d'Anta. Cette année, une femme du chantier ayant ôté le voile qui couvrait habituellement son visage m'apparut comme le modèle ressuscité qui avait inspiré les célèbres sculpteurs. C'était une femme de haute taille, au port de reine. La ressemblance parut encore plus complète lorsqu'elle eut arrangé le voile autour de sa tête. Je m'aperçus alors que d'autres indigènes, surtout des femmes, à Sân, présentaient les mêmes caractères, moins accusés peut-être. Mariette avait donc eu raison. Une tribu bien différente des autres habitants de la vallée du Nil s'est installée dans la Prairie du vent et s'y est maintenue jusqu'à nos jours. Mais d'où venait-elle ? Quand s'est-elle fixée

(1) *Revue archéologique*, 1861, 105; *Album Rougé*, 120-122; Petrie, *Tanis*, I, pl. 13; v. Bissing, *Denkm.*, 25-26; Caire, *Cat. gén.*, 393, 394, 530. Un fragment du visage découvert et replacé par nos soins a beaucoup amélioré l'aspect du porteur de gauche.

en Egypte ? Etaient-ce là les adorateurs de Seth ? Ces questions continuent à nous intriguer et tout ce que nous pouvons faire est d'essayer timidement d'indiquer à quel moment un sculpteur a fixé leurs traits dans le granit noir.

Les inscriptions en grands caractères gravées sur le socle, sur la poitrine ou sur l'épaule des sphinx nomment Ramsès II, Merenptah et Psousennès ; mais aucun de ces Pharaons ne peut passer pour le légitime possesseur de ces chefs-d'œuvre. Remarquant sur l'épaule droite des sphinx une étroite inscription en caractères peu profonds, martelée plus tard, Mariette parvint par comparaison avec d'autres inscriptions analogues et surtout avec le texte resté intact sur le bras d'un colosse de Sân, le roi Imermenfat de la XIIIe dynastie (fig. 33), à attribuer l'inscription mutilée au roi hyksos Apopi, aimé de Seth. Il en conclut que c'était la signature du roi qui avait commandé les sphinx et que ceux-ci offraient cet immense intérêt de nous faire connaître les conquérants de l'Egypte. Il raisonnait mal. Si l'inscription d'Apopi sur le bras d'Imermenfat est une marque d'usurpation, il faut en dire autant de toutes celles qui ont été gravées sur les sphinx. Elles ne prouvent qu'une chose, que les sphinx sont antérieurs aux Hyksos. Mais toutes les tentatives pour préciser davantage n'ont pas donné de résultat valable (1). Les sphinx et le groupe des porteurs témoignent d'une telle maîtrise qu'on ne peut songer ni à la période thinite, ni à la première période intermédiaire, ni à la XIIIe dynastie qui ne nous ont absolument rien laissé de comparable. La plupart des savants (1) pensent aux derniers rois de la XIIe dynastie dont le visage soucieux, ridé, maussade est pourtant bien éloigné des sculptures tanites. Depuis la découverte des fragments au nom de Cheops et de Chephren, je ne verrais aucune objection à les faire remonter à l'époque des grandes pyramides.

La XIIe dynastie a enrichi le temple si somptueux qu'avait édifié l'Ancien Empire de plusieurs statues représentant ses quatre premiers rois, Amenemhat Ier, Sanousrit Ier, Amenemhat II, Sanousrit II et la femme de ce dernier, la reine Nofret. La plus remarquable est celle de Sanousrit Ier (pl. V) (2) qui avait été brisée par la chute d'un

(1) Golenischeff, *Amenemhat III et les sphinx de Sân*, *Rec. de tr.*, XV, 131-136; v. Bissing, *Denkmäler*, text, q. v.; Engelbach, *The so-called Hyksos monuments*, *Ann. du Service des ant.*, XXVIII, 13-28.

(2) *Ann. S.A.E.*, 1937.

obélisque. Sous le choc, le nez, le menton, la barbe, les doigts, les angles du siège, l'épiderme du torse avaient volé en éclats que l'obélisque avait couverts de sa masse. Quand nous avons relevé le principal tronçon de cet obélisque, nous avons pu recueillir ces précieux fragments, les remettre en place et rendre à la statue un peu de sa beauté originale.

Les rois et les princes de la XIXe dynastie ont usurpé ces statues, mais ils ont laissé subsister en partie les inscriptions antérieures (1). Si courtes qu'elles soient, elles permettent une constatation curieuse. Le roi d'ordinaire si respectueux des cultes locaux ne mentionne ici aucune divinité de la région, mais seulement des dieux de Memphis, Ptah et Sokar ou des dieux universellement reconnus, Anubis et Osiris, seigneur de Busiris. Il semble que les rois de la XIIe dynastie aient traité Avaris en pays conquis et sinon persécuté, du moins négligé Seth, trop asiatique. La renaissance qu'Amenemhat Ier s'est flatté d'inaugurer a comporté peut-être l'unification religieuse de tout le pays.

Les rois de la XIIIe dynastie ont suivi comme ils l'ont pu cette politique. Beaucoup moins puissants que les Amenemhat et les Sanousrit, ils voient grandir au-delà du désert le danger syrien. Les ostraca du Musée de Berlin attestent leurs préoccupations. Avaris, dont les habitants ressemblaient si peu au reste des Egyptiens et avaient tant d'affinités avec leurs ennemis, ne pouvait manquer de les inquiéter. Un roi, nommé Imermenfat, littéralement « le chef des soldats », qui occupe le dix-septième rang parmi les successeurs de la XIIe dynastie (2), a fait ériger à Sân, deux grandes statues de granit noir. A la suite de son nom, qui est exactement le titre des grands prêtres de Mendès (3), vient l'épithète « aimé de Path-qui-est-au-sud-de-son-mur, seigneur d'Onkh-taoui (4) ». Quelques années plus tard, Khanoferrê Sebekhotep, le dernier roi de cette période qui commande à toute l'Egypte et même à la Nubie, dresse à côté des statues du Mendésien deux colosses et deux statues de plus petit module où il

(1) Petrie, *Tanis*, I, pl. I, n°s 3, 4, pl. II, n°s 5, 7; Caire, *Cat. gén.*, 381, 382.

(2) Canon royal de Turin, col. VI, l. 21. Nous citons ici ce célèbre document d'après la récente édition de Farina, *Il papiro dei re restaurato*, Roma, 1938, où l'ordre des fragments a été déterminé par l'étude des fibres et non par des considérations chronologiques.

(3) *Rec. de tr.*, XXVI, 149.

(4) Petrie, *Tanis*, I, pl. III, n° 17.

proclame aussi son attachement au seigneur de Memphis (1). Or ces statues ont conservé leurs inscriptions originales au complet et l'oubli des dieux locaux me paraît prémédité. On a attribué avec assez de vraisemblance à ce roi un monument de style extrêmement barbare représentant sur une de ses faces un roi qui soulève un prisonnier par les cheveux (2). Cet ennemi n'a pas le type asiatique. Le monument, qui fut restauré par Séti Ier, commémore peut-être une leçon sévère administrée par le roi aux Egyptiens du nord-est.

Le dieu Seth n'allait pas tarder à avoir sa revanche et à s'affirmer, lui aussi, comme un dieu dont le monarque est fier de se dire l'ami. Le curieux monument du dieu Seth (pl. VI), dont nous avons déjà parlé est daté de l'an 400, quatrième mois de l'été, jour 4, d'un roi dont voici la titulature complète : « Le roi du Sud et du Nord Seth-apehti, fils du soleil, son chéri Noubti, aimé d'Herakhti ». Ce roi qui monta sur le trône quatre cents ans avant le fondateur de la XIXe dynastie a donc commencé à régner en 1721 avant J.-C., trois quarts de siècle après le début de la XIIIe dynastie (3). C'est un précieux point de repère et qui le serait bien davantage si l'on pouvait placer Seth-apehti à son rang dans la longue et fastidieuse nomenclature des rois entre le Moyen et le Nouvel Empire. Peu après le Mendésien Emirmenfat, le Canon royal de Turin nomme un roi dont le nom se termine par le trait et le signe de Seth. On le restitue habituellement Seth-karê. Que cette restitution soit exacte ou non, je ne pense pas qu'on puisse identifier ce personnage avec Seth-apehti, considéré sur la stèle de l'an 400 comme l'auteur d'une ancienne et illustre famille et fondateur d'une ère historique. Le papyrus de Turin distingue ordinairement les rois qui ont ainsi marqué dans l'histoire par une brève remarque. Je suppose donc que Seth-apehti était nommé dans la partie détruite de la colonne VII, après le groupe des obscurs rois thébains qui font suite à Sebekhotep. Ce qui est sûr, c'est que nous avons en lui un dévôt de Seth, jusqu'au fanatisme. Son nom personnel Noubti « celui de Noubit » n'est autre que l'épithète de Seth en Haute Egypte. Pour son nom de couronnement, il a pris, presque

(1) Petrie, *Tanis*, I, pl. III, n° 16; v. Bissing, *Denkm.*, 28; *Nouvelles fouilles de Tanis*, 117. Ce roi est nommé au papyrus royal de Turin, col. VI, l. 27. Entre Emirmenfat et Sebekhotep se place, ligne, 25, le Neferhotep qui a entretenu des relations amicales avec le roi de Byblos Yinaten (supra p. 44).

(2) Daressy, *Un monument du temps des Hyksos*, *Ann. S.A.E.*, XIII, 259-268, avec 2 planches.

(3) Montet, *L'ère de Menophrès*, *C.R. Ac. I. BL.*, 1937, 418-426.

seul de tous les Pharaons, au lieu du nom de Râ, le nom et une autre épithète de Seth.

La dynastie qu'il avait fondée se maintint sur le trône quelque temps encore. Le Canon de Turin nomme en tête de la colonne VIII un autre adorateur de Seth, qui eut aussi Avaris pour capitale. Il s'appelle Nehesi « le nègre ». Il avait érigé, quand il n'était encore que prince héritier, une paire d'obélisques en granit gris que le temps et les hommes ont bien abîmés. D'un de ces obélisques, il reste le tronçon inférieur. Chaque face était décorée de trois lignes verticales à peine lisibles aujourd'hui, mais Petrie a pu lire sur la mieux conservée le nom et le titre de ce prince, que suit cette épithète : « aimé de Seth, seigneur de Roahit (fig. 22) (1) ». Un pyramidion de même matière qui a été trouvé à côté du bloc précédent, me paraît un autre tronçon de cet obélisque (2). Il était décoré d'une scène gravée en partie détruite, qui mettait en présence un roi et le dieu de Mendès Arsaphès. Le second obélisque a été usurpé par Ramsès II (3), qui y a fait graver des scènes sur le pyramidion et des inscriptions sur le fût, puis retaillé et brisé, mais on peut reconnaître que ces morceaux proviennent du frère de l'obélisque de Nehesi. La matière est la même, les dimensions concordent, et l'on aperçoit encore entre les signes ramessides des traits de la gravure originale. Ce même Nehesi a usurpé à Tell Moqdam une statue du Moyen Empire (4) et y a fait graver son nom, avec l'épithète « aimé de Seth, seigneur d'Avaris ».

Après Nehesi, le canon royal énumère trente-trois rois qui ne paraissent avoir aucune accointance avec le dieu Seth ni avec Avaris, mais il revient aux rois du Nord-Est dans la colonne IX, à partir de la ligne 20. Nous avons à la fin de cette colonne un groupe de rois dont le nom de couronnement est uniformément terminé en ...karê. Trois de ceux-ci font en outre connaître leur nom personnel : Hepou, Anati et Bebnem.

Hepou est un nom purement égyptien, mais Anati est formé sur le nom de la déesse cananéenne Anat qui joue un si grand rôle dans les poèmes mythologiques en écriture cunéiforme et langue phénicienne, découverts récemment à Ras Schamra, l'ancienne Ugarit.

(1) Petrie, *Tanis*, I, pl. 3, 19 A.-D.
(2) *Ibid.*, 19 E.
(3) *Ibid.*, pl. 4, 21 A.-B et pl. 10, 55.
(4) Mariette, *Mon. div.*, 63 et Caire, *Cat. gén.*, 538.

Anat est à Beisan la parèdre de Mikal, un dieu qui ressemble à Seth comme un frère (1). Jusque-là, elle n'avait pas été signalée en Egypte, mais dès la fin de la XVIII[e] dynastie (2), elle y devient populaire et le restera jusqu'à la basse époque (3). Plus qu'aucun autre Pharaon, Ramsès II avait pour elle une vive dévotion. Il lui érigea des statues (4), la prit pour marraine d'une de ses filles. A Pi-Ramsès, la résidence que le grand roi a élevée sur l'emplacement d'Avaris, elle est vraiment la parèdre de Seth. La croyance commune attribuait à Seth pour épouse Nephtys, la sœur d'Isis. Mais il se pourrait qu'Anat, ou plutôt Anta selon l'orthographe égyptienne, et Nephtys, fussent une seule et même personne (5). Nephtys, en égyptien *nb.t ḥ't*, signifie « la dame du château » ; Avaris en égyptien s'écrit *ḥ't w'rt* « le château de la butte ». On peut donc envisager *nbt ḥ'.t* comme l'abrégé d'une épithète *nbt ḥ'.t w'r.t* « la dame d'Avaris » qui s'est substitué au nom originel.

On a comparé le nom de Bebnem à Bnon que les abréviateurs de Manéthon mentionnent dans leur liste des rois hyksos ; en effet, les deux noms se ressemblent, mais les Hyksos n'apparaissent au Canon de Turin qu'au milieu de la colonne X, dans un autre paragraphe. Toutefois, il est certain que Bebnem est un nom plus sémitique qu'égyptien. Les ostraca de Berlin nous ont révélé plusieurs noms d'Hyksos, avant l'invasion, terminés, comme celui-là, en *em*.

Tout de suite après Bebnem, les noms du canon de Turin sont mutilés, mais il importe de signaler que le roi nommé à la colonne X, ligne 2, était un filleul de Seth, comme Seth-apehti, le fondateur du royaume d'Avaris.

En résumé, voici comment nous apparaît à la faible lumière de renseignements trop brefs, l'histoire de la région d'Avaris dans les années qui ont précédé l'invasion des Hyksos. Les rois de la XII[e] et de la XIII[e] dynastie ont vu dans le dieu Seth, si proche des Baals cananéens et ses partisans, si mélangés de Sémites, des ennemis. On se rappelle que les malédictions transcrites sur les ostraca de la

(1) *Revue biblique*, 1928, 512-544.

(2) Stèle du Musée britannique 646 : Prisse, *Mon. ég.*, 37.

(3) Stèle du Musée Haagner à Leide, *Acta orientalia*, VIII, 177.

(4) *Nouvelles fouilles de Tanis*, pl. 54, 70-72.

(5) Anta et Astarté, dit le papyrus magique Harris, conçoivent, mais n'enfantent pas. Nephtys n'a pas eu d'enfants de Seth. Elle personnifie selon Plutarque (*De Iside et Osiride*, 38) les pentes arides que l'inondation n'atteint pas et les basses terres qui confinent à la mer, qui sont justement du domaine d'Anta.

XIIIe dynastie ne s'adressent pas seulement à des étrangers, mais aussi à tous les Egyptiens qui se révolteraient contre le roi. Les mesures prises par le gouvernement pour maintenir Avaris dans l'obéissance ne furent peut-être pas du goût des habitants et précipitèrent la scission qu'elles voulaient empêcher. Après les rois qui commandent encore à l'Egypte entière, comme Khaneferrê Sebekhotep viennent des rois qui ne règnent qu'en Haute Egypte ou dans le Delta, mais l'unité du Delta ne survécut pas longtemps à celle de l'Egypte et l'on eut pendant quelques années, autour d'Avaris, un petit royaume indépendant. Nous en connaissons le fondateur, Seth apehti, et nous pouvons citer quelques-uns de ses successeurs, Nehesi, puis Hepou, Anati, Bebnem et un autre séthien. Ce sont là, si je ne m'abuse, les rois tanites cités avant les Pasteurs par la Vieille Chronique, le Livre de Sothis et le Sincelle, dont Manéthon avait pu sans doute lire les noms sur un canon royal du genre de celui de Turin.

III

Bien que les succès des Hyksos s'expliquent aisément par l'émiettement de l'Egypte, moins d'un siècle après le début de la XIIIe dynastie, nombreux sont les historiens modernes qui ne peuvent admettre que cette nation si puissante au temps des Amenemhat et des Sanousrit et qui le redeviendra avec les Thoutmès ait été vaincue par ceux mêmes auxquels elle avait coutume d'administrer tant de sévères leçons, ses voisins, les Asiatiques (Setiou), composés d'Amou nomades ou sédentaires et de Mentou. Si l'on concède que ceux-ci formaient bien la masse des envahisseurs, on leur cherche des cadres : « Ne faut-il pas, écrit M. Contenau, trouver le point de départ de cette invasion dans le premier ébranlement causé par l'arrivée d'une vague d'Indo-Européens en Asie occidentale au début du IIe millénaire (1) ? » Les difficultés commencent dès que l'on veut préciser. Les Kassites venus de l'Elam ont envahi la Babylonie et l'ont maîtrisée pendant plusieurs siècles. Leur mouvement et celui des Hyksos, selon M. Contenau, doivent rester en liaison (2). Mais nous lisons dans le même ouvrage : « Il me paraît impossible de ne pas rattacher l'invasion des Hyksos en Egypte à celle des Hittites qui mit fin à la

(1) *Manuel d'archéologie orientale*, p. 882.
(2) *Ibid.*, p. 894.

Ire dynastie de Babylone. C'est de la prise d'Alep que partit l'ébranlement qui de proche en proche gagne l'Egypte (1). » Un troisième peuple serait intervenu dans cette affaire, les Mitanniens. On s'est fondé sur ce raisonnement : Les villes khourrites ont une enceinte carrée. Les villes cananéennes sont rondes ou ovales. Par conséquent, toutes les villes de Syrie que protège une enceinte carrée doivent être attribuées aux Khourrites. C'est le cas de Michrifé, l'ancienne Qatna, en Syrie centrale, dont l'enceinte carrée mesure un kilomètre de côté. En outre, Tell el Yadoudieh entre Memphis et Bubaste, qu'on soupçonnait déjà d'être une ville des Hyksos « offre des levées de terre sur le plan de Michrifé » (2). Ce sont donc des villes mitanniennes. Le raisonnement est d'une rare faiblesse. Comment soutenir que seuls les Mitanniens ont construit des enceintes carrées ? En Syrie, on connaît à peine une demi douzaine de cités antiques. Pour celles qui sont bâties sur une hauteur, l'enceinte épouse tout naturellement les contours du terrain et n'ont pas de forme définie. Dans la plaine de Homs, la forme carrée peut avoir des avantages. Dans la plate Egypte, toutes les villes religieuses et royales sont carrées ou rectangulaires, ce que prouvent les constatations faites sur le terrain et l'emploi des deux hiéroglyphes ⊏⊐ *pr* et ⊓ *ḥt* dans un si grand nombre de noms géographiques. A Tell el Yahoudieh, en dehors peut-être de quelques scarabées, on n'a jamais rien trouvé d'antérieur au Nouvel Empire (3). Ramsès II, Merenptah y ont laissé d'importantes sculptures. Ramsès III y construisit un temple où le dieu Seth tenait compagnie aux dieux de Memphis et d'Heliopolis, comme dans les constructions des Ramsès à Sân el Hagar ; mais les traces positives des Hyksos et, à plus forte raison, celles des Mitanniens font défaut. Les tablettes cunéiformes recueillies à Michrifé contiennent quelques termes khourrites et des noms propres asianiques, mais ces tablettes sont du xve siècle, non du xviie (4). On a remarqué que Qatna a été pillée vers 1345, par Subbiluliuma, au cours de ses guerres contre les Mitanniens (5). Cela prouve qu'au milieu du xive siècle, cette ville était dans l'alliance mitannienne. Mais ce qui est vrai pour cette époque ne peut être reporté à plusieurs siècles en arrière.

(1) *Ibid.*, 829-830.
(2) *Ibid.*, 884.
(3) Griffith, *The antiquities of Tell el Yahoudieh*, *The Egypt expl. fund*, VII, London, 1890, p. 38 *sqq.*
(4) Virolleaud, *Les tablettes de Mischrife-Qatna*, *Syria*, XV, 311 *sqq.*
(5) Dussaud, dans *Syria*, IX, 133-134.

On a appliqué un raisonnement analogue à la grande inscription de Thoutmès III récemment découverte au Gebel Barkal (1), qui complète si heureusement les Annales de ce roi à Karnak. En sa VIIIe campagne, celle de l'an 33, Thoutmès a complètement détruit, en une heure, la grande armée des Mitanniens, puis il a passé l'Euphrate avec ses soldats, afin de poursuivre l'ennemi. Commentant ce texte, M. Moret (2) soutient que les chefs et soldats mitanniens qui étaient sous Thoutmès III, les principaux adversaires de l'Égypte, avaient constitué l'ossature militaire de l'empire hyksos. Mais c'est là le point en discussion et qui exigerait de bonnes preuves. Pas un mot dans la stèle de Napata ni dans les Annales, ni dans les autres textes de Thoutmès III ne laisse entendre que dans le passé, les Mitanniens s'étaient déjà heurtés aux Egyptiens. K. Sethe a vu avec raison dans un passage d'une stèle de Thoutmès Ier une allusion aux défaites passées : « J'ai fait victorieux ceux qui étaient sous la terreur (3) ! » Toute la stèle exprime la joie d'avoir fait de l'Egypte un peuple puissant. Les succès récents pouvaient s'interpréter comme une revanche de l'invasion, mais il n'est même pas dit que Thoutmès Ier ait eu à se battre contre les Mitanniens. Thoutmès III qui s'est battu contre eux introduit dans sa titulature une épithète rappelant ses victoires : « Celui qui frappe les rois étrangers (*ḥḳ'w ḫ'st*) qui l'ont attaqué (4). » De même le dieu dit à son successeur, Aménophis II : « Ta Majesté est pour toujours au-dessus des rois étrangers (5). » Nous avons expliqué dans notre premier chapitre que le mot hyksos vient de l'expression égyptienne *ḥḳ' ḫ'st*. Il est donc permis de dire que Thoutmès III et Amenophis II se sont battus contre des Hyksos et que le roi de Mitanni était alors l'un d'eux et sans doute le plus important d'entre eux. Mais il faut avoir bien présent à l'esprit que le contenu du mot a changé avec le temps et que les Hyksos du XIVe siècle ne sont pas les mêmes que les envahisseurs de l'Egypte au XVIIe. Sinon, on pourrait dire que les Perses, désignés

(1) G. A. et M. B. Reisner, *Inscribed monuments from Gebel Barkal*, II, dans *A.Z.*, LXIX, 1933, 24-39.

(2) *C.R. Ac. I. BL.*, 1933, 326-335.

(3) K. Sethe, *Neue Spuren der Hyksos in Inschriften der 18 Dynastie*, *A.Z.*, XLVII, 73-86. *Urk.*, IV, 102 (stèle d'Abydos).

(4) *Urk.*, IV, 533, cf. dans une inscription d'Amenophis II *ḥq;u ḫ;st uru nu Rtnu*, les chefs des pays et les grands de Retenou (L.D., III, 65 a).

(5) Mariette, *Abydos*, I, append. B, 24 c.

eux aussi par l'expression *ḥḳ' ḫ'st*, étaient parmi les envahisseurs de l'Egypte entre le Moyen et le Nouvel Empire.

Tout dernièrement, l'onomastique a été invoquée pour prouver que les anciens Hyksos n'étaient pas tous Sémites. En 1900, M. G. Steindorff a publié une liste de 21 esclaves syriens qui peut dater de la première moitié de la XVIII[e] dynastie (1). Quelques-uns ont été reconnus comme sémitiques, par exemple le numéro 20, Ilou-Milki. M. Gustav Arnold (2) explique trois de ces noms comme subériens :

n° 14	*'rj*	A-ri-ia
n° 19	*Trwsr*	Tariw-Sarri
n° 21	*'kj*	Aki-ia

Les Mitanniens s'étaient alors répandus dans toute la Syrie. On admettra volontiers qu'il s'en trouvait dans les camps de prisonniers en Egypte ; mais M. Arnold voudrait expliquer de la même façon le nom de l'Hyksos Semken, que Spiegelberg comparait à צפון Siméon (3). Ce rapprochement est bien incertain, mais le rapprochement proposé avec le dieu subérien Simike ne me paraît pas plus convaincant et ne suffit pas, à lui seul, à balancer tout ce que l'on a appris par ailleurs. Au Nouvel Empire, les Egyptiens désignent souvent les étrangers par une expression dont ils ne se servaient pas auparavant : « les peuples qui ne connaissent pas l'Egypte ». Ce sont les peuples nouveaux venus dans le domaine où l'influence égyptienne cherchait depuis longtemps à s'étendre, Mitanniens ou Khourrites, Babyloniens, Hittites. Le plus ancien exemple de *Ḫ'ru* qui correspond aux Khourrites du Nord et non, comme on l'a dit, aux Horites du pays d'Edom, apparaît dans les Annales de Thoutmès III, qui est aussi le premier roi égyptien qui parle du Mitanni. Il n'est pas question de la Babylonie avant Thoutmès IV et Subilluliuma est le premier roi hittite qui ait inquiété les Egyptiens. A ce moment, l'invasion des Hyksos n'était plus qu'un souvenir. Pendant tout le Moyen Empire, les Egyptiens ne nous parlent que des Amou, des Mentou, des coureurs de sables et plus tard, quand ils font allusion à l'invasion étrangère, ce sont les mêmes qui sont nommés. Nous n'avons donc aucune raison de leur ajouter des peuples qui n'interviendront que plus tard dans les affaires de l'Egypte.

(1) *A.Z.*, XXXVIII, 1900, 15-18.
(2) *A.Z.*, LXIV, 1929, 54-56.
(3) SPIEGELBERG, *Aegyp. Randglossen*, Strassburg, 1904, p. 12.

On a vu plus haut que sous la XIIe dynastie, les Asiatiques pouvaient entrer en Egypte pour faire du commerce, pour se ravitailler, pour faire boire leurs troupeaux. Sous la XVIIIe et la XIXe dynastie ces faits sont presque réguliers. Plus tard, Hadad l'Edomite se réfugie en Egypte, pendant que Joab, chef de l'armée, massacrait les siens (1). La frontière était ouverte, mais elle était surveillée. Les Asiatiques trouvaient aux principaux passages des gardes qui les tenaient en respect, des fonctionnaires qui prenaient leur nom et s'assuraient de leurs intentions. A partir de la XIIIe dynastie, l'instabilité de la monarchie, puis bientôt le morcellement de l'Egypte affaiblirent et même supprimèrent cette organisation protectrice. Le royaume d'Avaris a probablement favorisé l'invasion. Trop faible pour résister à la pression des Asiatiques, en se constituant comme état indépendant, il a ôté à l'Egypte une partie de ses forces. On peut même se demander si les rois d'Avaris harcelés par leurs voisins, les gens de Mendès ou de Memphis, n'ont pas appelé à leur secours les éternels ennemis de l'Egypte, quand on voit avec quelle ferveur les Hyksos, une fois installés dans la place, adopteront le culte de Seth. Une histoire semblable inspira à La Fontaine la fable du cheval s'étant voulu venger du cerf. Plus tard, vers la fin de la XXe dynastie, des gens qu'on appelle les Impurs et qui sont tout simplement les partisans du dieu Seth, seront concentrés à Avaris et dans la région du Delta et d'après un passage célèbre de Manéthon (2), n'hésiteront pas à appeler les descendants des anciens Pasteurs pour combattre les autres Egyptiens. Cet épisode semble bien n'être que le recommencement de ce qui s'était passé dans des circonstances analogues, au début du XVIe siècle.

IV

C'est encore à Manéthon que nous devons de savoir que l'invasion commença sous un roi nommé Toutimaios. Du côté égyptien, ce renseignement n'est pas confirmé. Plusieurs savants (3) ont rapproché de Toutimaios un nom égyptien, Doudoumose ou Didimose, qui appartient à deux rois peu connus de la période intermédiaire entre le

(1) Ier *Rois*, 9, 14-23.

(2) Contre Apion I, 241-243.

(3) Ce rapprochement est dû à M. Is. Levy, cf. Weill, *La fin du M.E.*, 79.

Moyen et le Nouvel Empire, mais Gunn et Gardiner (1) ont objecté non sans raison que *ms* dans Ahmès ou Thoutmès donne en grec -μωσις ou -μασις. Toutimaios, qui peut se comparer à Hermaios, transcrit de l'égyptien Horemheb, pourrait venir d'un original * Dedemheb, mais ce nom n'est pas attesté pour l'époque qui nous intéresse. Il est vrai que plusieurs noms manquent au papyrus royal de Turin. Le nom mutilé de la colonne IX, ligne 9, *dd*... était peut-être celui que nous cherchons, mais l'essentiel se dérobe, car nous ignorons à quelle distance se trouve ce Toutimaios, soit de la fin de la XIIe dynastie, vers 1800, soit du début de la XVIIIe, vers 1550, soit du roi d'Avaris, Seth apehti, en 1721.

Les Hyksos, continue notre chroniqueur, ne trouvèrent devant eux aucune résistance et prirent Memphis. Ils possédaient peut-être un auxiliaire qui leur donnait sur les troupes égyptiennes un avantage qui ne fut compensé que lorsque les Egyptiens eux-mêmes en disposèrent, le cheval. Le cheval est inconnu en Egypte sous l'Ancien et le Moyen Empires. Les Syriens ne le connaissaient pas non plus. Ni les Mémoires de Sinouhit, ni aucun texte égyptien relatif aux affaires de Syrie ne mentionne le cheval. Aucun document archéologique trouvé à Byblos, à Ugarit, à Qatna ne permet d'affirmer ou même de supposer que le cheval avait fait son apparition en Syrie avant l'époque des Hyksos. Le fourreau d'or trouvé par M. Dunand, dont la date exacte n'est pas connue, nous montre un chasseur sur une monture qui n'est pas un âne, car les oreilles sont trop courtes, mais qui n'est pas non plus un cheval. Le roi Kamose n'a pas de charrerie, mais avant que les Hyksos aient été complètement expulsés d'Egypte, le roi Ahmose qui combat devant Avaris est monté sur un char (2). Un peu plus tard, Syriens et Egyptiens possèdent de nombreux chars de combat. Or, les noms du cheval, du char, des parties du char en égyptien sont d'origine sémitique. Les ornements du char sont empruntés au répertoire décoratif de la Syrie (3). Le dieu Montou qui a tant d'affinités avec le Seth des Hyksos est appelé comme Baal lui-même, le maître des chevaux (4). Les Syriens ont donc connu avant les Egyptiens le cheval et le char, mais aucun témoignage positif ne permet d'affirmer que les Hyksos possédaient

(1) *J.E.A.*, II, 55.
(2) *Urk.*, IV, 2-10.
(3) *Reliques*, 164-5.
(4) **Stèle d'Amenophis II à Gizeh, publiée par Selim Hassan,** *Ann. S.A.E.*, **1937.**

des chevaux quand ils pénétrèrent en Egypte et que leurs opérations en furent facilitées (1).

Lorsque les Hyksos pensèrent à gouverner le pays conquis et non plus seulement à le piller, ils se donnèrent, toujours d'après notre guide, un roi nommé Salitis ou Salatis qui s'installa à Memphis, leva des impôts dans toute l'Egypte, établit des garnisons, fortifia la région de l'est. La principale garnison était Avaris protégée par de solides murailles et occupée par 240.000 soldats. Le nom de ce Salitis ne paraît pas dans les documents en langue égyptienne. On a voulu l'identifier avec un roi nommé Khendjer (2), dont le nom ne ressemble guère au sien et qui n'est connu que par des monuments trouvés à Abydos. Mais on retiendra que des abréviateurs de Manéthon transforment son Salitis en Saïtès (3), et que, selon une remarque de Sincelle, le nome saïte tire son nom de la prairie du vent *šḫ.t ḏ'* qui est le nom de la contrée avoisinant Avaris. Il serait donc plus juste de renverser la proposition, en disant que le premier roi hyksos, qui a restauré la forteresse d'Avaris dans le nome saïte, s'est appelé pour cette raison Saïtès. La forme égyptienne du nom était vraisemblablement * *d'ti.*

Les abréviateurs de Manéthon ne sont pas exactement d'accord sur les successeurs de ce Saïtès. Toutefois, beaucoup de noms sont communs à toutes les listes, comme on le verra par ce tableau :

Josèphe		Africain		Eusèbe		Livre de Sothis	
Salitis	19 ans	Saïtès	15	Saïtès	19	Silitès	19
Bnon	44	Bnon	44	Bnon	44	Baiôn	44
Apachnan	36	Pachnon	61			Apachnas	36
Apophis	61	Staan	50			Sethos	50
						Apophis	60
Iannas	50	Archlès	49	Archlès	30	Kertos	44
Aseth	49	Apopis	60	Apopis	14	Aseth	20
	259		279		109		273

Le canon de Turin contenait sûrement une liste sérieusement établie des rois hyksos. Ramsès II avait sa résidence favorite à Avaris même. Il prétendait descendre du roi Seth apehti Noubti. Ses histo-

(1) G. Daressy a signalé sur un monument trouvé à Tell et Maskhouta, datant du temps des Hyksos et remployé par Séti I[er], une esquisse très suffisamment reconnaissable d'un cheval (*Ann. S.A.E.*, 1915, 260-268); mais il n'est pas certain que cette esquisse soit contemporaine du premier état du monument.

(2) Voir là-dessus *Livre des Rois*, II, 138.

(3) M. Steindorff propose de corriger Salitis en Salikis pour rapprocher cette forme d'un roi nommé *srk*, qui serait le prédécesseur d'Apopis. On a rapproché aussi Salitis de l'hébreu *šallît* (sultan) « prince, souverain ».

riographes ont donc pu se documenter sur les Hyksos. Après avoir énuméré 126 successeurs de la XII[e] dynastie, le canon donnait le total, malheureusement perdu, de leurs années de règne, puis il énumérait six rois hyksos ayant régné au total 108 ans. Le nom du dernier de ces Hyksos est seul conservé : Khamoudi. Il ne ressemble à aucun des noms transmis par les listes grecques, mais il ne faut pas oublier que les Hyksos, comme les autres rois, ont un nom de couronnement en plus de leur nom personnel et que les listes grecques citent tantôt l'un, tantôt l'autre. Rien n'empêche d'admettre par conséquent que ces listes ont été prises à bonne source.

Chez Josèphe et chez l'Africain, l'on trouve six rois hyksos, comme sur le papyrus et Eusèbe, qui en a oublié deux, a du moins retenu le chiffre exact, ou presque, de la durée de leurs règnes, 109 ans au lieu de 108.

Parmi ces noms, la maigre documentation hiéroglyphique concernant les Hyksos ne s'applique qu'à Iannas et Apophis. En outre, Apachnas rappelle la forteresse de Pakanaan (1) en Palestine méridionale, dont s'emparera Seti I[er]. Sethos et Aseth évoquent le dieu d'Avaris, et Stan pourrait être rapproché de St-ânou, l'un des ennemis auxquels s'adressent les malédictions déjà citées.

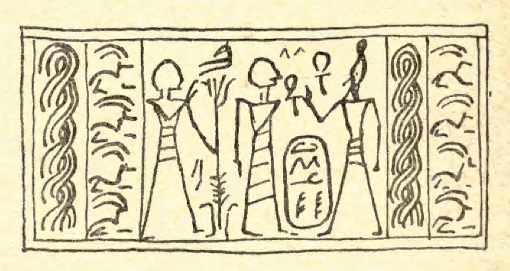


Fig. 31. — Cylindre du roi Khendy.

Il est probable, ainsi qu'on l'a dit depuis longtemps, qu'au Iannas de Manéthon correspond le roi du Sud et du Nord Sousirenrê, fils du soleil Khyan. Sur des scarabées, son nom personnel, Khyan, sans cartouche est précédé du titre *ḥq' ḥ'swt*, Hyksos, ou encore de *ḥq' nfrw* « chef des troupes (2) », et plus souvent de fils du soleil (3). Mais il a une titulature complète avec bannière et deux cartouches sur une statue trouvée à Bubaste, qui n'avait pas été sculptée pour lui (4). Ses deux cartouches sont encore

(1) Ce rapprochement est dû à Sayce et me paraît plus probable que les autres explications rappelées dans l'article déjà cité de Mironov : védique *apaghnan*, égyptien '' *qnnr*' (le nom solaire d'Apophis) précédé de l'article,
stèle de l'an 400, qui régna avant les Hyksos.

(2) NEWBERRY, *Scarabs*, XXII, 20-22; Caire, n° 36027.

(3) NEWBERRY, *Scar.*, XXII, 23-26.

(4) NAVILLE, *Bubastis*, pl. XII,; MASPERO, *Hist.*, II, p. 61.

Un Apopi a fait graver, mais sans son nom de couronnement, sur un montant de porte, à Bubaste, une inscription disant qu'il avait dressé pour un dieu, dont le nom est perdu, de nombreux mats et une porte de bronze (1). C'est encore un Apopi qui a provoqué de la façon singulière dont nous parlerons plus loin le prince de Thèbes Sqnenrê qui ne portait pas encore les titres royaux. Il est assez vraisemblable que les deux princes rivaux, celui de Thèbes et celui d'Avaris, aient pris des noms de couronnement presque semblables : Sqnenrê et Aqnenrê. Le papyrus Sallier I n'a conservé que le début de l'histoire. On suppose que les deux princes, après avoir échangé des missives, ne tardaient pas à en venir aux coups et que les Egyptiens avaient le dessus. Nous touchons donc avec Aqnenrê Apopi aux derniers temps de la domination des Hyksos. Cependant, son successeur nommé Teti possédait encore l'Egypte jusqu'à Cusae. Ce renseignement précieux est fourni par la tablette Carnavon qui raconte les exploits de Kamès. Mais nous ignorons le nom de l'Hyksos qui se défendit avec des alternatives de succès et de revers dans Avaris et dans Charohen, contre le fondateur de la XVIII[e] dynastie et le libérateur de l'Egypte. Les derniers Hyksos, rompant avec l'usage des fondateurs de la domination étrangère, se sont donnés des noms égyptiens Apopi et Teti, qui rappellent les rois de la VI[e] dynastie. D'autres Sémites prendront ou recevront en Egypte des noms égyptiens et, parmi eux, Joseph. Ce serait une erreur de prendre les Apopi et Teti pour d'authentiques Egyptiens, car le roi Kamès et la reine Hatchepsouit qualifient formellement d'Amou le chef ennemi qui résidait à Avaris.

Fig. 33.

On le voit, les rois hyksos ont peu bâti. Ils ont usurpé un assez grand nombre de monuments. Ils ont surtout répandu à travers la Syrie et l'Egypte d'innombrables scarabées, qui servaient de cachet à leurs officiers. La plupart de ces scarabées ne contiennent que des hiéroglyphes choisis pour leur valeur idéographique ou religieuse, mais d'autres portent un nom et nous permettent d'allonger la liste des Hyksos (fig. 34). Voici ces personnages :

l'Hyksos (*ḥḳ, ḫꜣst*) Semken.
l'Hyksos Anta-Her.
le fils du soleil Amou.
le fils du soleil Iaqob-Her (cartouche).
le fils du soleil Iaqebem.

(1) Naville, *Bubastis*, p. 22-23 et pl. XXII A, XXXV c.

Nous avons déjà mentionné les deux explications qui ont été proposées pour le nom de Semken (1). Le fils du soleil Amou ou Iamou a emprunté le nom d'un dieu sémitique qui s'est déjà rencontré, sur les ostraca de Berlin, dans des noms théophores. Anat-her est comme le roi Anati du canon royal de Turin, un dévot de la déesse Anat. Il est connu par deux scarabées (fig. 34). Quelques savants modernes ont lu son nom Anat-El (2). Il est vrai que El entre en composition dans des noms de villes et de rois. Les listes de Thoutmès III men-



Fig.34. — Scarabées hyksos.

tionnent les villes de Yacob-El et de Yousep-El (3). Les ostraca de Berlin nous font connaître le roi Am-Ilou. Mais le nom de El qui s'écrivait *i͗w* à l'époque des ostraca de Berlin, sous la XIII[e] dynastie, au temps de Thoutmès *i͗r* ou *ir*, ne peut avoir été transcrit *hr* sous les Hyksos et au temps de Ramsès II, qui avait donné à l'un des chevaux attelés à son char de combat le nom de ce vieux roi hyksos, mais sur le bas-relief de Karnak le nom est écrit plus correctement que sur les scarabées, *ʿntj hrtj* (4), avec le déterminatif des abstraits et la désinence du féminin. La traduction qui s'impose ici « Anta est heureuse » est aussi valable pour le nom du roi hyksos.

Un autre roi hyksos a pris un nom théophore composé avec *hr* comme attribut. C'est Yaqob-her (fig. 34) (5). Le premier élément pré-

(1) Voir ci-dessus, p. 73.
(2) Ed. Meyer, *Histoire de l'antiquité*, II, 351.
(3) *Urk.*, IV, 784-785.
(4) *Kêmi*, I, 26, 5. Wreszinski, *Atl.*, II, 41.
(5) Références de la fig. 35 : *a* Petrie, *Scarabs*, 22; *b ibid.*, 21; *c* Newberry, *Scarabs*, 22; *d ibid.*, 23, 11; *e* Petrie, *Sc.*, 21, 1; *f ibid.*, 22.

sente des variantes nombreuses : *k* au lieu de *ḳ*, *p* au lieu de *b*, omission du bras après le groupe initial *ii*. Le nom de Jacob était certainement répandu parmi les Cananéens, car un autre fils du soleil, Yaqobem (fig. 34) se recommande du même patron.

La plupart des historiens rassemblent ces Hyksos et ces fils du soleil en un groupe qui aurait précédé la dynastie de Saïtès. Cela n'est nullement certain, car les Amou qui ne pouvaient tenir en place au dire des Egyptiens et qui avaient des préoccupations du côté de l'Assyrie n'ont cessé, une fois maîtres du Delta, d'aller d'Egypte en Syrie et de recevoir des renforts venus d'Asie. En fait, nous n'avons aucun moyen de classer ces noms. L'épitomè de Manéthon fait suivre cette dynastie de deux groupes contemporains d'Hyksos et de Thébains, mais sans donner les noms. Il se pourrait que les cheiks Semken, Anat-her, Amou, Iaqob-her, Iaqebem, les deux derniers Apopi, le Teti de la tablette Carnavon fussent à ranger dans ce groupe. Mais cette histoire est vraiment criblée de lacunes.

Israël

Il serait aventuré de soutenir que le Jacob des scarabées n'est autre que le patriarche qui vint s'installer en Egypte. Toutefois, ceux même qui estiment trop romanesques les malheurs de Joseph, sa prodigieuse élévation et les attendrissements familiaux ne nient pas la participation des Israélites au mouvement des Hyksos. L'Ancien Testament contient des allusions très nettes à la descente d'Israël en Egypte. Cette expédition était rappelée à tout le peuple à l'occasion des fêtes : « Mon père était un Araméen nomade. Il descendit en Egypte avec un petit nombre de gens. Il s'y fixa comme *ger* et il devint un peuple grand, fort et nombreux (1). » Ce résumé historique s'accorde avec la prédiction faite à Jacob : « N'aie crainte de descendre en Egypte, car je t'y ferai devenir une grande nation... Moi-même, je descendrai avec toi en Egypte et, moi-même, je t'en ferai aussi remonter (2). » Puis le récit du voyage : « Et Jacob se rendit en Egypte avec toute sa famille. Il emmena avec lui en Egypte ses fils et les filles de ses fils, ses filles et les fils de ses fils et toute sa famille. Voici les noms... Le total des personnes de la famille de

(1) *Deut.*, XXVI, 5.
(2) *Gen.*, XLVI, 3-4.

Jacob qui vinrent en Egypte était de 70 (1). » C'est un peu plus que la tribu de l'Hyksos Abiché qui fut reçu par le gouverneur de l'Oryx. Celle-ci ne comptait que 37 membres. Mais un Egyptien qui au temps d'un roi Mentouhotep passa une partie de sa vie entre le Nil et la mer Rouge nous dit ceci : « Je suis venu dans ce désert comme un homme de 70 ans, [avec] 70 enfants nés d'une seule [famille] (2) ». L'effectif des tribus nomades ne dépassait guère quelques dizaines.

Sur la descente d'Israël en Egypte, les documents égyptiens, on ne le sait que trop, sont muets. On dirait que l'arrivée, le séjour et le départ d'Israël passèrent inaperçus. A la vérité, les Israélites ne se distinguaient pas aux yeux des Egyptiens des Nomades qui se présentaient à la frontière, demandaient à trafiquer ou à faire boire leurs troupeaux, comme il est dit au papyrus du Musée de l'Ermitage. Les fils de Jacob ne sont pas venus en conquérants, mais chassés de Canaan par la famine, ils voulaient à tout prix se procurer des grains. Une situation à peu près semblable nous est révélée par un papyrus du temps de Merenptah. Un officier garde-frontière écrit à l'un de ses chefs : « *Nous avons fini de faire passer la forteresse de Merenptah de Tekou aux tribus des Chasou d'Edom, vers les marais de Pitom de Merenptah de Tekou, afin de les faire vivre eux et leurs troupeaux, sur le grand ka de Pharaon, Vie, Santé, Force, le bon Soleil de toute terre* (3). » La ville de Tekou, très étendue, a donné son nom à une forteresse qui barrait l'entrée du ouadi Toumilat, à un temple d'Atoum dit « Pitom de Merenptah », pour le distinguer du temple de Toum d'Heliopolis, et à des marais. Les tribus passèrent une à une par la forteresse ; les scribes comptèrent les hommes, les femmes, les enfants et les bestiaux. Ce travail terminé, les Bédouins se dirigèrent vers les marais où ils pouvaient faire boire leurs troupeaux et camper. Au tombeau d'Horemheb qui est conservé au Musée de Leide, le sculpteur a représenté une troupe d'Asiatiques, hommes barbus, femmes et enfants, introduits chez un haut fonctionnaire (4). Des écuyers tiennent leurs chevaux par la bride. Le texte explicatif criblé de lacunes permet de comprendre que des Bédouins chassés par d'autres Bédouins de leur résidence habituelle ont recours

(1) *Gen.*, XLVI, 5-27.

(2) MONTET, *Ham.*, 1.

(3) Papyrus Anastasi, VI, 51 *sqq*. *Bibliotheca aegyptiaca*, VII, 76. En outre le papyrus Anastasi V, 19, 8 (*ibid.*, VIII, 66) mentionne un ouvrage de Tekou (sgaïr).

(4) BREASTED, dans *A.Z.*, 1900, p. 47. BOESER, *Leiden N.R.*, pl. 22-23.

à Sa Majesté. Le roi prend un décret disant : Un certain nombre de Bédouins ne sachant de quoi ils vivraient sont venus conformément à l'usage des pères de vos pères depuis la première fois. Pharaon remet cela entre vos mains pour garder vos frontières. Eperdus de reconnaissance, les Bédouins se roulent par terre, aux pieds du roi. Sous Amenophis III, sous Amenophis IV, d'après les lettres de Tell el Amarna (1), des scènes semblables avaient lieu continuellement. Sous les rois tanites, sous les bubastites et les saïtes, l'Égypte n'a jamais cessé de servir de refuge aux Asiatiques chassés de leur pays par la guerre ou la misère.

Peut-être faut-il considérer le récit biblique comme une peinture idéale, plus exacte au fond qu'un document historique, des relations entre les Nomades et les fonctionnaires égyptiens, de la même manière que le *de Iside et Osiride* de Plutarque résume d'innombrables voyages d'Egyptiens à Byblos ? Il y a cependant, sans parler de l'affirmation d'Eusèbe (2), une raison de placer l'arrivée de la famille de Jacob à l'époque des Hyksos. Les nouveaux venus ont à peine franchi la frontière qu'ils sont mis en présence de Joseph, qui fait fonction de vizir et que Joseph les amène chez Pharaon, sans qu'il soit nécessaire de gagner une autre ville. Or, les rois hyksos résidaient habituellement à Avaris, ville peu éloignée de la frontière, tandis que les rois du Moyen Empire ou de la XVIIIe dynastie n'ont pas eu de résidence au nord de Memphis. La tradition qui fait de Joseph un contemporain des Apopi est donc très vraisemblable.

Le récit biblique si fâcheusement dépourvu de tout nom royal, autre que Pharaon, cite plusieurs fois un terme géographique : Goshen, ou Gesem d'Arabie, dans la Septante. Joseph qui tient à garder ses frères près de lui, leur recommande de déclarer au Pharaon qu'ils sont des bergers : « De cette manière, vous habiterez dans la terre de Gesem, car tous les bergers sont en abomination aux Egyptiens. » Il semble que la terre de Gesem soit située en bordure des terres cultivées du Delta, de telle manière que des bergers avec leurs troupeaux aient pu y vivre, sans incommoder les Egyptiens. De nos jours, un Bédouin, cheik Bichari, est installé avec ses frères et ses nombreux serviteurs à Geziret Elewa, dans le désert, mais très près des champs cultivés. L'égyptologue Henri Brugsch croyait avoir trouvé dans les textes égyptiens le correspondant de Gesem, au double point de vue

(1) *Cambridge Anc. Hist.*, t. II, p. 125, 324.
(2) *Fragmenta historicorum graecorum*, II, 570.

géographique et phonétique (1). Il lisait Qosem le nom d'un district du xxe nome de la Basse Egypte, appelé par les Grecs le nome arabique, qui a pour protecteur le dieu Soped et pour capitale Pi-Soped, aujourd'hui Saft el Henneh, à l'est de Zagazig. La version des Septante où l'on rend « dans la terre de Goshen » du texte hébreu par ἐν γῆ Γεσεμ Ἀραβίας rendait cette identification séduisante. Ce prototype égyptien se rencontre non seulement dans quelques-unes des listes géographiques des temples ptolémaïques (2), mais encore sur le naos de Nectanébo provenant de Saft el Henneh (3) et plus anciennement dans un hymne à Sesostris III de la XIIe dynastie (4).

M. Alan H. Gardiner qui a apporté une attention extrême à toutes

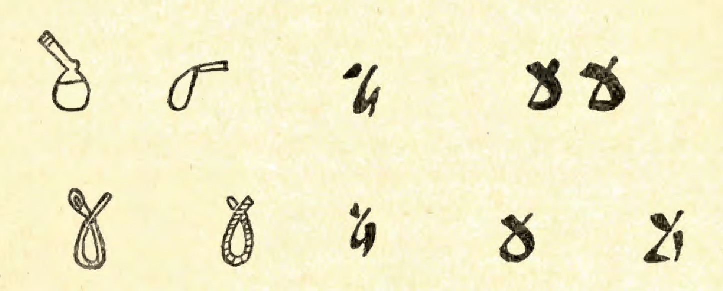


Fig. 35. — Le signe *gb* et le signe *šś*.

les questions égyptologiques qui touchent à la Bible et qui en connaît les difficultés et les pièges a combattu la thèse de Brugsch. Le terme que celui-ci lisait Qosem, il le lit *šsmt* (5). Les inscriptions en hiéroglyphes linéaires et les papyrus confondent en effet deux signes pourtant bien distincts sur les inscriptions monumentales, le sac qui se lit d'ordinaire *gb*, mais équivaut parfois à la lettre *g*, dans le nom de Cusae et d'une autre localité et dans le mot *wg'*, et le morceau de corde *šś* (fig. 35). Les textes des Pyramides nous parlent d'un pays de Ches-

(1) Brugsch, *Dictionnaire géographique*, 1, 27, 876, 1348.
(2) Denderah : cf. Newberry, *šsmt*, *Studies presented to F. Ll. Griffith*, 321.
(3) Naville, *Goshen*, pl. VI, 2 et 3.
(4) Griffith, *The Petrie papyrus*, pl. II, l. 14.
(5) *J.E.A.* t. V, *Mélanges* Loret, *Bull. Inst. du Caire*, 1930, 182, V; cf. Newberry, *šsmt*, studies presented to F. Ll. Griffith, 316-323.

met (1), dans le Sinaï, qui produit la malachite, en égyptien chesmet (2). Le nom du pays s'écrit dans les Pyramides, au moyen d'un idéogramme, mais le nom du minéral, à partir de la XVIII[e] dynastie, s'écrit avec le phonétique *šś* et ressemble beaucoup au nom contesté. Comme le dieu Soped est à la fois le patron du pays producteur de la malachite et du xx[e] nome, M. Gardiner a supposé que le commerce de la malachite était centralisé en un point du xx[e] nome qui a fini par en prendre le nom. Le pays de Chesmet donne son nom à un minéral qui en est le produit le plus attrayant et ce produit donne son nom à la ville d'Egypte qui en faisait le commerce.

Il est difficile de choisir entre les deux thèses, puisque le signe initial du mot contesté admet deux lectures et n'est jamais remplacé ni accompagné par des caractères alphabétiques. Dans l'hymne à Sesostris III qui contient le plus ancien exemple de *Gśm : šsm*, le poète compare Pharaon à un mur. Si l'on adopte la lecture de *šsm*, le vers se traduira : « Il est un rempart en cuivre de Chesem ». Mais la lecture *gśm* permet une interprétation peut-être plus satisfaisante : « Il est le rempart de cuivre de (c'est-à-dire : qui est à) Gesem ». Au lieu de comparer le roi à un rempart fictif, le poète l'identifie à un rempart réel, bien connu de tous les Egyptiens, la Muraille du Prince, orgueil et sécurité du pays et il la désigne du nom de la grande ville voisine, la métropole du nome arabique, que ses habitants considéraient comme le rempart de l'Egypte contre les éternels ennemis de Râ, les enfants d'Apopis, autrement dit les Barbares de l'Asie (3). Il n'est pas surprenant que le même nom, Gesem, ait désigné cette ville, puis l'ouvrage militaire qui se voyait un peu à l'Est et enfin le pays en majeure partie désertique qui s'étendait au-delà de cette muraille, la terre de Gesem où pourront s'installer, sans se mêler aux Egyptiens, les fils de Jacob.

V

Les Hyksos n'ont pas laissé en Egypte un bon souvenir. L'humiliation d'être envahis par des Barbares explique aisément la rancœur des Egyptiens qui accusaient leurs maîtres d'un moment des pires

(1) *Pyr.*, 456, 1784.

(2) *Pyr.*, 567; *Urk.*, IV, 875.

(3) C'est ce qu'on lit sur le naos d'Ismaïlia qui provient de cette ville : *Kêmi*, VI.

méfaits : « Ils se saisirent des chefs, incendièrent sauvagement les villes, rasèrent les temples des dieux et traitèrent les indigènes avec la dernière cruauté, égorgeant les uns, emmenant comme esclaves les enfants et les femmes des autres (1). » Ainsi feront les Egyptiens en Syrie pendant tout le Nouvel Empire. Nous croyons sans peine que l'Egypte a été aussi durement traitée que le dit Manéthon. Le petit nombre d'ouvrages d'art et de textes attribuables à cette époque prouve la misère du pays. Mais il y eut des exceptions. Le dieu Seth fut adopté par les envahisseurs avec une extrême ferveur. Les rois hyksos signeront régulièrement : le roi N aimé de Seth, maître d'Avaris. Selon le papyrus Sallier I, Apepi-Rê « *ne servait plus aucun dieu qui fût dans la terre entière, si ce n'est Seth. Il construisit un temple en travail parfait et éternel près de la maison du roi Apepi-Rê, vie, santé, force et il se levait chaque jour pour sacrifier des victimes quotidiennes à Seth et les grands de la cour du roi vie, santé, force, assistaient avec des guirlandes de fleurs, comme on faisait dans le temple de Pra-Harakhté* (2) ». « *On n'agissait plus selon l'ordre de Rê* », dit la reine Hatchepsouit (3) en parlant de cette époque. La préférence des Hyksos pour le plus asiatique de tous les dieux égyptiens s'explique sans peine. Ils trouvaient en lui un autre Baal qui avait pour épouse la déesse Anat (4), que toute la Phénicie et tout le pays de Canaan adoraient. Nous n'avons pas, à Sân, de monument de la déesse Anat, contemporain des Hyksos, mais le nom du cheik Anat-Her prouve leur dévotion à cette déesse qui restera attachée, sous les Ramsès, à la personne de Seth et au territoire de Sân el Hagar.

Le culte solaire était répandu en Syrie comme en Egypte. Les monuments archaïques de Byblos en sont la preuve. A Avaris, le dieu Seth était depuis toujours l'ami de Râ. Installé à l'avant de la barque solaire (5), il terrorisait les ennemis du dieu avec son sceptre gigantesque (6) et lançait la foudre du haut du ciel pour se faire craindre de tous les hommes (7). Autant donc par fidélité à leurs propres habitudes et aux cultes de leur résidence que pour imiter plus complète-

(1) Contre Apion I, 76.
(2) Sallier, I, 1, 3-4, *Bibliotheca aegyptiaca*, I.
(3) *Urk.*, IV, 390.
(4) *Anat et la génisse*, dans *Syria*, 1936, 150-173.
(5) MOGENSEN, *La Collection égyptienne de la glyptothique Ny Carlsberg*, p. CIII, A706
(6) Voir les démêlés d'Horus et de Seth, pap. Chester Beatty, I, pl. IV, 4-5.
(7) *Ibid.*, pl. XVI, 3-4.

ment les usages pharaoniques, les chefs hyksos s'intitulèrent fils de Râ et se donnèrent un nom de couronnement composé avec le nom de Râ.

Le soleil, Seth et Anat, tels sont les dieux des Hyksos, trois dieux cananéens, dont les deux premiers sont à peine déguisés sous des noms égyptiens, tandis que la déesse Anat a conservé en Egypte son nom sémitique, se contentant, comme brevet de naturalisation, de la coiffure osirienne, la tiare haute, arrondie vers le haut, flanquée de deux plumes d'autruche et posée sur des cornes de bélier (1). Tous les honneurs, tous les profits étaient pour ceux-là et pour leurs amis. Les ennemis de Seth en Basse et Moyenne Egypte végétaient comme ils pouvaient dans leurs sanctuaires dévastés. L'auteur de la Querelle d'Apopi avec Sqnenrê n'avance rien d'incroyable, quand il montre le roi d'Avaris essayant d'imposer le culte de Seth dans l'Egypte indépendante.

VI

Les Hyksos ne furent pas moins attentifs à leurs intérêts matériels qu'à la propagande religieuse. Joseph devenu ministre de Pharaon, lui conseille d'accaparer les grains, puis de les céder aux Egyptiens en échange de leurs terres (2). Les propriétés changèrent de mains.

C'est sans doute ce que veut exprimer le sage qui a rédigé les lamentations conservées sur un papyrus du Musée de Leyde : « Les Barbares se changent en hommes en tout lieu » (3). Lorsque le roi Kamès réunit ses conseillers en vue d'entreprendre la guerre contre le roi d'Avaris, il expose que la situation est intolérable non seulement pour lui, qui ne peut pas mettre les pieds à Memphis, mais pour les Egyptiens accablés d'impôts. A quoi les conseillers, gens timorés, répondent que la situation, après tout, n'est pas si mauvaise, puisque

(1) C'est ainsi qu'on représente Anat en Egypte au Nouvel Empire. Voir notre chapitre IV.

(2) Dussaud, *Quelques précisions touchant les Hyksos, Revue histoire des religions*, 1934, 124-126.

(3) Gardiner, *The admonitions of an egyptian sage*, from a hieratic papyrus in Leiden (344 recto), Leipzig, 1909. Sur la date de ce document deux opinions ont été soutenues. Les uns pensent qu'il fut rédigé au Moyen Empire et que les malheurs qui y sont déplorés ont eu lieu pendant la première période intermédiaire. Mais il n'y a pas de preuve positive en faveur de cette thèse et d'une façon générale les allusions aux faits contemporains s'appliquent mieux au temps des Hyksos.

le roi dispose de toute la Haute Egypte, depuis Cusae jusqu'à Eléphantine, solide barrière contre les Nubiens. D'autre part, le commerce est libre. Les troupeaux des propriétaires dans le Delta n'ont pas été confisqués (1). En ménageant certaines catégories d'Egyptiens, les Hyksos, surtout vers la fin, cherchaient à répandre l'idée qu'il ne serait pas avantageux de leur faire la guerre. Notre sage égyptien, lui, ne dissimule pas les maux de l'invasion : « La peste (*i;d.t*, — c'est une façon de désigner les Hyksos) parcourt la terre. Le sang est partout » (2). Le commerce avec l'étranger était complètement suspendu :

« *Maintenant qu'on ne fait plus de voyages par mer vers Byblos, par quoi remplacerons-nous, pour nos momies, les sapins* (*'s*) *dont l'importation permettait de fabriquer les cercueils des prêtres et dont la poix servait à embaumer les hauts personnages ?* » (3)

Dans les ateliers, toujours d'après le même informateur (4), les étrangers prenaient la place des Egyptiens. Si les Hyksos se sont



Fig. 36. — Un chasseur hyksos.

contentés d'usurper quelques monuments du Moyen Empire, c'est évidemment parce que les artisans syriens ne pouvaient rivaliser avec les Egyptiens dans l'architecture et la sculpture. Toutefois, ces artisans excellaient dans la fabrication des armes et des vases et dans tous les travaux d'orfèvrerie. Parmi les ouvrages de travail étranger

(1) Gardiner, *The defeat of the Hyksos by Kamose, J.E.A.*, III, 95 *sqq.*
(2) *The admonitions*, 2, 5.
(3) *Ibid.*, 3, 6-8. Sur ce passage, voir Loret, *Quelques notes sur l'arbre Ach, Ann. S.A.E.*, XVI, 39.
(4) *Ibid.*, 4, 8.

que nous avons de cette époque, je citerai un poignard du roi Aqnenrê Apopi (1) et surtout le poignard trouvé par M. Loret à Saqqarah, dans le cercueil d'un nommé Abdou (2), un Sémite. Cet objet a été fabriqué par le roi Neb-khepech-rê Apopi pour le serviteur de son maître Nehemen, c'est-à-dire « Grenadier ». Les hiéroglyphes ont un aspect barbare qui les rapproche des inscriptions égyptiennes faites à Byblos par des Amou. La scène de chasse gravée sur la poignée ressemble aussi beaucoup à des dessins syriens. Le chasseur (fig. 36) trouve ses pareils sur des plaques de bronze et sur un fourreau en or trouvés à Byblos. Il porte des bandeaux croisés qui font partie de l'équipement asiatique. Au-dessus de lui, deux animaux superposés courent en sens inverse. Cette disposition en hauteur, contraire aux habitudes des dessinateurs égyptiens qui alignaient bêtes et gens, plantes et choses inanimées dans des registres horizontaux est commune dans l'art oriental, à toutes les époques. Sur le poignard de Nehemen, les animaux galopent éperduement. Or, en Egypte, sur les peintures et les bas-reliefs, même à la fin du Moyen Empire, les animaux les plus agiles ne savent que marcher, ou sautiller, ou s'accrocher au sol. Mais en Syrie, les artistes, peut-être parce qu'ils étaient moins scrupuleux, avaient essayé de représenter le galop. Une poterie du tombeau IV de Byblos contient, à ce qu'il me semble, le plus ancien exemple d'animaux au galop (3).

Cette invasion des ateliers égyptiens par des artisans étrangers influencera très vite l'art égyptien. Qu'on examine les pièces d'orfèvrerie découvertes par Mariette dans le tombeau de la reine Ah-hotep, qui datent de la guerre de l'indépendance. Sur un poignard (4), on voit des animaux lancés au galop et des palmettes, ornement inconnu auparavant dans l'art égyptien, mais familier aux artistes syriens et sur une hache un griffon, félin ailé à tête d'aigle, coiffé d'une aigrette. Jusque là, le griffon ne faisait pas partie de la ménagerie fantastique familière aux Egyptiens. Ceux-ci avaient si bien conscience de son origine étrangère qu'ils en ont fait d'emblée l'ami du dieu Montou,

(1) *J.E.A.*, XI, pl. XXV. Quelques objets attribuables aux Hyksos sont publiés par Hornblower, *J.E.A.*, VIII, 201-206 : plaques, cylindres, scarabées. Sur les scarabées dits hyksos, voir Weill, *La fin du Moyen Empire*, 234-252, 729-768.

(2) Daressy, *Un poignard du temps des rois Pasteurs*, *Ann. S.A.E.*, VII, 1906, 115-120, avec une planche.

(3) *Byblos et l'Egypte*, n° 815. Sur les représentations du galop en Egypte et en Orient, voir mes *Reliques syriennes d'Egypte*, p. 174 *sqq*.

(4) Caire, *Cat. gén.*, dans Vernier, *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, pl. 24.

celui de leurs dieux qui a le plus d'affinités avec Seth et qu'une délégation syrienne, quelques siècles auparavant, avait choisi pour lui présenter ses hommages.

En même temps que l'art et bien plus profondément encore, la langue égyptienne a été transformée. Le discours du roi Kamès est à notre connaissance le plus ancien texte en néo-égyptien. Les légendes du tombeau de Paheri à El-Kab, qui est du début de la XVIII[e] dynastie, sont également rédigées en néo-égyptien. Cette période de la langue se caractérise par la disparition presque complète du pseudo-participe, une nette préférence pour l'emploi des auxiliaires, de nouvelles séries pronominales et dans le vocabulaire par de larges emprunts aux langues sémitiques. L'orthographe est si changée que les mots les plus usuels sont méconnaissables. Des changements aussi brusques et aussi importants ne peuvent s'expliquer que par la disparition de l'ancienne société et la montée de nouvelles couches sociales (1).

L'art et le langage confirment donc le témoignage du sage qui assistait avec chagrin à l'effondrement d'une civilisation et attestent le trouble profond que l'invasion des Hyksos a produit en Egypte.

---

(1) Erman, *Neuaegyptische Grammatik*, 2[e] éd., p. 1-2.

CHAPITRE III

La guerre de l'indépendance et la revanche de Seth

I. Les victoires thébaines. Kamose. Ahmose.
II. Examen des théories qui placent l'Exode sous la XVIII[e] dynastie.
III. Conséquences de la victoire d'Avaris.
IV. Le coup d'état d'Avaris.

Il est prouvé que les Hyksos ont occupé tout le Delta sans coup férir, pris Memphis et qu'ils se sont infiltrés en Haute Egypte, nouant des alliances avec des villes aussi méridionales que Noubit et Gebelein. Il ne semble pas qu'ils aient pu s'emparer de Thèbes ni d'Abydos, où vécurent sans doute misérablement des princes que nous connaissons fort mal. Un de ces princes Sekhem... rê est surnommé le sauveur de Thèbes (1) et nous pouvons supposer qu'il gagna ce surnom en arrêtant les Hyksos. Un papyrus malheureusement incomplet, le papyrus Sallier I (2) nous apporte les premiers renseignements sur les relations d'un prince thébain avec un Hyksos :

« *Il advint que la terre d'Egypte appartenait à la peste et il n'y avait pas de Souverain, Vie, Santé, Force, comme roi de son temps. Il arriva que le roi Seqnenrê, Vie, Santé, Force fut chef Vie, Santé, Force, du pays méridional, pendant que la peste était pour la ville des Amou et que le prince Apopi-Rê siégeait dans Avaris. La terre entière lui rendait tribut avec ses produits manufacturés, le nord pareillement*

(1) Canon de Turin, col. XI, l. 9.

(2) Transcrit dans *Bibliotheca aegyptiaca*, t. I. La traduction de M[rs] Gunn et Gardiner, *J.E.A.*, V, p. 45 : « Le pays de Kemi était dans l'affliction » exige une correction qui ne paraît pas indispensable.

avec toutes les bonnes choses du Delta. Voici que le roi Apopi-Rê Vie, Santé, Force se prit Seth pour maître et il ne servit plus aucun autre dieu qui était dans la terre entière, si ce n'est Seth, et il construisit un temple en travail excellent et éternel, à côté de la maison du roi Apopi-Rê v. s. f. qui se levait chaque jour pour sacrifier des victimes à Seth, et les chefs vassauv du souverain étaient là avec des guirlandes de fleurs, exactement comme on le faisait dans le temple de Pra-Harakhté. Le roi Apopi-Rê eut l'idée d'adresser une provocation au roi Sqnenrê v. s. f. le prince de la cité méridionale. »

Jusque-là, l'auteur de ce récit s'est exprimé comme un véritable historien. La suite coupée de longues lacunes ressemble à une légende. La provocation du roi hyksos se fait en deux temps. Tout d'abord, il fait dire à son rival : « Qu'on chasse sur l'étang les hippopotames qui sont au levant de la ville, car ils ne laissent pas venir à moi le sommeil, ni le jour ni la nuit. » Le chef du Midi fut plongé dans une grande affliction, et après avoir renvoyé le messager d'Apopi, il fit venir tous ses officiers auxquels il fit un compte-rendu de ce que le roi Apopi lui avait mandé. « *Ils se turent d'une seule bouche en grande affliction, ne sachant que répondre, en bien ou en mal.* » Apopi l'avait prévu et aussitôt, il envoyait un second message disant : « Si le chef du Midi ne peut pas répondre à mon message, qu'il ne serve pas d'autre dieu que Seth, mais s'il y répond, alors je ne lui prendrai rien et je ne m'inclinerai plus devant aucun autre dieu du pays d'Egypte qu'Amon-Râ, roi des dieux. »

Les rois sémites avaient dans l'antiquité la réputation d'aimer ce passe-temps et d'y risquer des intérêts considérables. D'après un certain Dios que Josèphe cite dans son Contre-Apion (I, 114-115), le tyran de Jérusalem, Salomon, envoya à Hirom des énigmes et demanda à en recevoir de lui. Celui qui ne pourrait deviner paierait une somme à celui qui aurait trouvé la solution. A ce jeu, Hirom fut d'abord vaincu, puis ce fut le tour de Salomon.

Nous ne savons pas du tout comment réagit le chef du Midi, le papyrus étant définitivement interrompu à cet endroit. Deux choses au moins sont sûres. Le roi Sqnenrê avait recruté une armée où le père d'Ahmès, qui devait plus tard se distinguer sous les murs d'Avaris, avait un grade. Lui-même périt en combattant. Sa momie a le crâne défoncé. On retiendra aussi que les dieux sont l'enjeu de la rivalité des deux princes. Dès le début, la guerre des Hyksos et des Thébains s'accompagne d'une guerre entre Seth et Amon.

Au début du règne de Kamose qui peut-être fut le successeur immédiat de Sqnenrê, l'Egypte n'était encore qu'un tout petit état coincé entre un état hyksos et un état kouchite : « *Je siégeais comme associé d'un Amou et d'un nègre* » dit un peu bizarrement Kamès dans le Conseil des grands qu'il a réuni avant de se lancer dans la guerre. Les conseillers trouvaient cette situation tolérable et craignaient de l'empirer en prenant une initiative aussi dangereuse. Ce n'était pas l'avis du roi, ni celui d'Amon-Râ qui l'inspirait. Ayant constitué avec l'appui de ce dieu une troupe bien approvisionnée, encadrée par des soldats de métier, les Medjaiou, il lui donna l'ordre d'attaquer les Setiou et de détruire leurs retranchements. Il n'y eut pas de résistance sérieuse jusqu'à Neferousi, ville située un peu au nord (1) de Chmounou, vieille ville de théologiens, aujourd'hui Achmounein, où s'était retranché Teti, fils d'un nommé Pepi, qui est peut-être identique au dernier des rois Apepi que nous connaissons déjà. Kamès ne laissa pas à ses adversaires le temps de s'enfuir :

Je passai la nuit sur mon bateau. Mon cœur était bon. La terre s'éclaira. Je fus sur lui comme un faucon. A peine le temps de se parfumer la bouche, je l'attaquai, je détruisis sa muraille. Je fis descendre sa femme sur la rive. Mes soldats étaient comme des lions avec leur proie, se partageant les serfs, les bestiaux, le lait, la graisse et le miel.

Ce n'était pourtant qu'un demi succès. Il ne semble pas que Kamose ait pu délivrer Memphis, qui était son objectif, mais il fut peut-être plus heureux du côté du sud, car on lit son nom sur un rocher de Toskheh en Basse-Nubie (2).

La guerre recommença sous le roi Neb-pehti-rê Ahmose. Ce roi qui a si bien travaillé pour son pays ne nous a laissé aucun document qui nous apprenne comment furent réoccupées la capitale et les grandes villes du Delta et comment les Egyptiens accueillirent ces succès. Nous ne saurions rien de ces évènements sur lesquels les Grecs n'avaient que des informations confuses, si un officier qui a pris part

(1) L'emplacement exact n'est pas connu.

(2) Tablette Carnavon, dans *J.E.A.*, III, 95-110. Gauthier soutient dans les *Studies presented to F. Ll. Griffith*, qu'il y a au moins deux sinon trois Kamose qui se distinguent par leurs noms d'Horus. Mais la preuve décisive manque parce qu'aucun document ne contient la titulature complète des rois Kamose. Plusieurs rois ont changé le nom d'Horus. On peut très bien admettre que Kamose s'est appelé d'abord « apparaissant sur son trône », puis « nourrissant (var. courbant) les deux terres » après ses victoires sur les Hyksos.

à toutes ces guerres n'avait fait graver dans son tombeau d'El Kab, un récit assez détaillé de ses actions et de ses récompenses (1). « Le nom d'un vaillant ne disparaîtra jamais de cette terre. » C'est de lui-même qu'il entend parler. Il ne mentionnera les événements que nous appellerions historiques que lorsque son récit l'exige. Né à El Kab, il fut nommé très jeune officier à la place de son père Baba, sur le bateau « *Le Taureau-sauvage* ». « *J'étais un jeune homme, non marié et* [cependant] *je couchais dans un lit de cordes.* Ahmès ne dit pas si son père fut tué à l'ennemi, mais on peut conclure de ce qu'il fut appelé si jeune pour le remplacer, que le roi du Sud manquait de vétérans et fut obligé de lever les jeunes classes. D'ailleurs, Ahmès servit jusqu'à la limite de ses forces. Mais sur *Le Taureau-sauvage*, où il s'initiait à la rude vie du marin, il n'eut sans doute pas à combattre et profita d'une suspension des hostilités pour rentrer dans sa ville et se marier. Bientôt, on eut besoin de soldats. On se souvint qu'Ahmès était brave et on le désigna pour la flotte du Nord. Les bateaux servaient pour le transport des troupes, mais l'on combattait à terre. Ahmès faisait partie du groupe de fantassins qui escortait le char du roi. Brusquement, nous apprenons que les Egyptiens assiègent Avaris. Le fantassin Ahmès fit preuve de bravoure devant le roi. Mais voici qu'il fallut combattre sur l'eau, dans le *ḏdkw* (2) d'Avaris. Ahmès fut nommé au bateau « *Soleil-levant-dans-Memphis* ». Il n'y avait sans doute pas très longtemps qu'un bateau du roi pouvait s'appeler ainsi. Il est possible que les Hyksos menacés par l'infanterie égyptienne aient étendu ou prolongé par des barrages, l'inondation qui normalement, pendant les mois d'été, recouvre les terres cultivées. Deux engagements eurent lieu sur l'eau, où Ahmès se conduisit bravement à son habitude. Il reçut deux fois l'or de la vaillance. Pourtant les Egyptiens durent reculer : « *On combattit dans l'Egypte au sud de cette ville.* » Ahmès n'hésita pas à descendre dans l'eau pour s'emparer d'un ennemi. Il revint avec son prisonnier par le chemin de la ville et redescendit dans l'eau, toujours avec l'homme, pour rejoindre les siens. Après avoir un peu complaisamment narré ses propres exploits, Ahmès enregistre d'un mot un grand événement : « *On prit Avaris.* » Au partage des captifs, le roi attribua au vaillant guerrier pour sa part, un homme et trois femmes.

(1) *Urk.*, IV, 2-12. *Bibliothèque d'études*, t. III.

(2) Ce mot déterminé par le signe de l'eau ne se rencontre qu'ici et n'a pas été encore expliqué.

L'ennemi était si bien battu qu'il abandonna complètement le territoire égyptien pour se retrancher à Charohen en Judée. Les vainqueurs d'Avaris l'y poursuivirent et emportèrent la place après un siège de trois ans. Pour rétablir complètement la puissance de Pharaon, il fallait encore faire reculer les Nubiens, ce qui fut l'affaire d'une courte campagne et soumettre les alliés que les Hyksos avaient conservé dans le sud de l'Egypte, surtout dans les villes de Seth. C'est encore à Ahmès que nous devons de connaître cet épisode :

« *Voici qu'Aata vint du Sud, faisant hâter son destin, son châtiment. Les dieux du Sud étaient dans son poing. Quand Sa Majesté l'eut rencontré à Tenttaa, Elle le ramena prisonnier. Pour mon compte, je ramenai deux Magâs pris sur le navire d'Aata. On me donna cinq têtes en plus de ma part et cinq aroures de terre dans ma ville. On fit de même pour tout l'équipage en totalité.*

Alors vint ce tombé. Il s'appelait Teti-ôn. Il avait rassemblé tous les mécontents. Sa Majesté le tua et ses troupes furent anéanties. On me donna trois têtes, cinq aroures de terre dans ma ville. »

La tactique du roi fut donc la suivante. Frapper et autant que possible réduire au néant les ennemis de l'extérieur, l'Amou et le nègre, en commençant par le plus fort et ne s'occuper qu'après des ennemis de l'intérieur qui, privés d'appui, ne tarderaient pas à succomber. C'est bien la preuve qu'entre l'Amou et le nègre existait une sorte d'entente et que le mécontentement des Egyptiens attachés à leurs cultes locaux que l'ambition d'Amou menaçait dans leurs privilèges était entretenue par les Hyksos. Ce Teti-ôn qui fut battu et tué était certainement un admirateur et un allié du chef hyksos Teti, fils de Pepi, qu'avait vaincu Kamès. Des gens d'El-Kab, patrie d'Ahmès, durent se laisser entraîner dans la révolte, car notre héros obtint en récompense de ses longs services des terrains dans sa propre ville. Le roi n'a pu les lui donner, semble-t-il, que parce qu'il les avait confisqués aux gens d'El-Kab qui avaient suivi Aata ou Teti-ôn. A partir de ce moment, la liste des Neuf Arcs, qui est la liste officielle des ennemis du roi, comprend le Delta et la Haute Egypte. La tâche du roi avait été dure, mais la victoire était complète. L'Egypte a recouvré ses frontières naturelles, la mer, les deux déserts, la première cataracte. Pharaon règne sur tout son territoire sans partager son autorité avec un Asiatique ni avec un nègre. Désormais, la guerre se poursuivra en territoire syrien et même au-delà de l'Euphrate, où de nouveaux adversaires, les Mitanniens, puis les Hittites se mesure-

ront avec les troupes égyptiennes et contrecarreront la diplomatie de Pharaon. Les stèles officielles exaltent la puissance du roi. Le vainqueur d'Avaris, Ahmosis, embouche le premier la trompette :

« *Tous les hommes disent : « C'est notre maître ». Les Hanebou : « Nous sommes de sa suite ». Les pays : « Nous lui appartenons ». C'est un roi que Râ a fait souverain, qu'Amon a fait grandir. Ils lui ont donné les rives et les terres d'une seule fois... Les étrangers en un seul cortège se tiennent près de sa porte. Il châtie en Nubie, il pousse les cris de guerre dans le pays des Fenekhou* (1). »

A défaut des bas-reliefs qui représentaient le siège d'Avaris et la déroute des Asiatiques, nous possédons une représentation symbo-



Fig. 37. — Pharaon vainqueur des Hyksos.

lique de la victoire pharaonique. Sur une hache d'apparat un habile artisan a gravé, entre les cartouches d'Ahmose et le griffon à tête d'aigle « aimé de Montou », l'image que reproduit notre figure 37. Pharaon empoigne par les cheveux un Hyksos reconnaissable à son physique et à son équipement et lui enfonce son glaive dans le flanc.

Thoutmès Ier, dans son monument d'Abydos, ne fait qu'une rapide allusion aux humiliations d'autrefois :

« *J'ai fait victorieux ceux qui étaient sous la terreur* (2). »

(1) Caire, 34001. Sethe a soutenu avec de bons arguments (*Hommel Fetschrift*, p. 305) que ce terme que l'on rencontre assez fréquemment au Nouvel Empire était apparenté à un ancien mot *fnḫ*, déterminé par la scie et l'herminette, qui veut dire « travailler le bois ». Le pays des Fenekhou est donc le pays des forêts, des villes et ateliers où l'on débitait les arbres pour les vendre aux Egyptiens et à d'autres clients. Mais il est douteux que ce terme soit le prototype de φοινικη.

(2) *Urk.*, IV, 102.

Mais Thoutmès III dans un passage aujourd'hui mutilé de ses Annales faisait sans doute brièvement le résumé de l'invasion.

« *Il y eut une longue durée d'années où* [*les Asiatiques pillèrent l'Egypte*] *en rapine. Chaque homme devait servir* [leurs princes qui siégeaient à Avaris]. *Mais il vint d'autres temps. Les forces qui étaient là sont dans la ville de Charohen. Et* [maintenant] *depuis Jerodja jusqu'aux extrémités de la terre, on a renoncé à se révolter contre Sa Majesté* (1). »

Tels sont les faits qui ressortent d'un récit contemporain et de documents officiels. Les Grecs ont altéré à plaisir des faits assez simples. Le début du moins est rapporté exactement par Josèphe utilisant Manéthon ; à cela près que le nom du Pharaon est inexplicable :

« *Puis les rois de la Thébaïde et du reste de l'Egypte se soulevèrent contre les Pasteurs. Entre eux éclata une guerre importante et très longue. Sous le roi qu'on nomme Misphragmouthosis, les Pasteurs vaincus, furent, dit-il, chassés de tout le reste de l'Egypte et enfermés dans un lieu contenant dans son périmètre dix mille aroures ; ce lieu se nommait Avaris* » (2).

Mais la suite ne vaut pas le début. Josèphe soutient sérieusement que Thoummosis n'ayant pas réussi à soumettre ses ennemis par un siège, conclut un traité d'après lequel ils devaient quitter l'Egypte et s'en aller sains et saufs où ils voudraient. Ils partirent en effet et fondèrent Jérusalem.

Il est difficile d'entasser plus d'erreurs en moins de mots. Josèphe se trompe sur le nom du Pharaon qui reprit Avaris. Il réduit une victoire incontestable qui fut suivie d'un partage des captifs entre les vétérans et d'une retraite des débris de l'armée ennemie à une négociation douteuse et la fondation de Jérusalem déjà citée sur des documents du XVII[e] siècle avant notre ère apparaît comme la conséquence du départ des assiégés. Cependant, beaucoup de savants modernes s'accordent avec Josèphe sur un point et lient aussi l'Exode d'Israël à la défaite des Hyksos. Le moment est venu d'examiner leurs arguments.

(1) Texte restitué par K. SETHE, *Neue Spuren der Hyksos in Inschriften der 18 Dyn.*, *A.Z.*, XLVII, 73-86 et *Urk.*, IV, 647-648.

(2) Contre Apion, 85-86. Au paragraphe 95 Misphragmouthosis est placé au milieu de la XVIII[e] dynastie. C'est pourquoi on a expliqué ce nom comme une transcription fautive (combien fautive !) de Menkheperrê Thoutmôsis (Thoutmès III). (ED. MEYER, *Chronologie égyptienne*, 126.)

II

Tout d'abord on utilise les données chronologiques de la Bible, où l'on évalue à 480 ans l'intervalle qui sépare l'Exode de la construction du temple et à 430 ans la durée du séjour en Egypte. La date du plus récent de ces événements, 967, entraîne pour l'Exode celle de 1447 et pour l'entrée en Égypte celle de 1877. Les Hébreux seraient donc entrés en Égypte sous Sesostris III, dans la XII[e] dynastie et partis à la fin du règne de Thoutmès III. Sans doute les Cananéens pouvaient sous la XII[e] dynastie pénétrer en Égypte pour y trafiquer et faire boire leurs troupeaux, mais la concession de la terre de Goshen, le rôle de Joseph à la cour de Pharaon, la facilité qu'ont les arrivants, dès qu'ils ont franchi la frontière, d'être présentés aux plus hautes autorités du pays et au roi lui-même ne sont guère vraisemblables en dehors de la domination des Hyksos. La version des Septante donne des chiffres moins élevés : 440 ans pour l'intervalle entre l'Exode et le temple de Salomon, 215 pour la durée du séjour, qui résoudraient la difficulté signalée plus haut, puisque la date de l'entrée en Égypte obtenue par ce moyen : 1622, coïnciderait avec la domination des Hyksos. Mais ce désaccord enlève toute confiance dans les chiffres fournis par la Bible. On a remarqué que la Septante ne les donne pas dans le même chapitre que le texte massorétique, si bien que ces intervalles paraissent avoir été établis tardivement et par conjecture.

On fait intervenir d'autre part une identification qui n'a jamais été admise sans conteste, celle des Habiru des tablettes de Tell el Amarna et de Boghaz-Keui, avec les Hébreux *i'bri*. Les deux noms concordent en réalité parfaitement et l'on peut encore en rapprocher les '*prw* cités dans plusieurs inscriptions égyptiennes, puisque les Babyloniens emploient *ḫ* pour transcrire le *aï'n* hébreux et que *b* et *p* échangent constamment dans les transcriptions égyptiennes de mots sémitiques. Admettons donc qu'il y avait des Hébreux en Palestine au temps d'Akhnaton. Les noms de Simeon et d'Acher n'ont-ils pas été rencontrés en Palestine vers 1400 ? Ne relève-t-on pas dans la liste des villes conquises par Touthmès III, Yaqob-el et Yousef-el ? Admettons aussi qu'il y avait des Hébreux en Egypte au XII[e] siècle. Ces constatations ne peuvent avoir d'effet sur le problème même de l'Exode. Il ne faut pas oublier que le patriarche Jacob se fit enterrer

en Palestine, car les Amou, ainsi que les Egyptiens leur en faisaient le reproche, sont incapables de tenir en place. Maîtres du Delta et de la moyenne Egypte, ils ne renonçaient pas à retourner, quand cela leur convenait, au pays de Canaan, où ils retrouvaient leurs proches parents, d'autres Hébreux qui n'étaient pas descendus en Egypte. Lorsque la troupe que Moïse parvint à conduire hors d'Egypte fut installée dans la terre promise, croit-on que les Sémites cessèrent de commercer avec l'Egypte ou de s'y réfugier ? Nous verrons au contraire que les relations entre les Egyptiens et leurs voisins du nord-est furent très fréquentes pendant tout le Nouvel Empire, jusqu'à l'époque des rois bubastites.

Enfin, l'on se base sur les constatations faites par des archéologues, surtout M. Garstang, dans les trois cités qui ont été successivement prises et incendiées par Josué, plus de quarante ans après sa sortie d'Egypte, Hazor, Aï et Jericho. Ce dernier site a été exploré avec acharnement et M. Garstang y travaillait encore en 1936 (1). Notons d'abord qu'il n'est jamais sorti de ces fouilles une inscription quelconque qui touche de près ou de loin à l'événement. Un collaborateur de M. Garstang m'affirmait avec force que les inscriptions officielles, les récits de victoires mentent quelquefois, souvent même, tandis que les tessons de poterie qui se sont répandus dans la terre sans que personne y prenne garde sont de sûrs témoins. Les archéologues ont donc distingué à Jéricho, comme à Troie et à Mycènes, les vestiges superposés de plusieurs villes. La ville primitive remonterait au milieu du IIIe millénaire. La seconde dont le rempart avait 3 mètres de large a duré de 2100 à 1900. La troisième florissait au temps des Hyksos. Enfin la ville IV date de la fin de l'âge du bronze. Son double mur a été trouvé tombé à plat vers l'extérieur. Le palais et les maisons avaient été incendiées. Les milliers de tessons qui ont été examinés sont tous antérieurs à 1400. La nécropole qui s'étendait hors des remparts a fourni quinze cents poteries, dont beaucoup d'intactes, des armes, des perles de cornaline, des scarabées et des sceaux de Thoutmès III et d'Amenophis III. Si l'on excepte un vase mycénien qui a été trouvé hors de la ville, tout ce qui appartient à la IVe Jéricho ne sort pas du XVe siècle. A moins d'admettre que ce ne sont pas les Israélites qui ont détruit la ville, il faut de toute nécessité placer

(1) GARSTANG, *Jericho city and necropolis, Annals of archaeology and anthropology*, Liverpool, XIX, 1-2, XX, 1-4, cf. *Syria*, XII (1930), 390, XIII, 310, XV, 288, *R.B.*, 1930, 403-433.

le siège de Jéricho par Josué, au plus tard en 1400 et l'Exode 40 ans plus tôt au milieu du xve siècle.

Cette argumentation, pour intéressante qu'elle soit, est loin de lever toutes les difficultés. Parmi tant de murailles dont les vestiges s'entrecroisent à Jéricho, est-on bien sûr de pouvoir désigner celles que renversa Josué ? La tentative de dater un événement historique, qui est ici la prise de Jéricho, par des documents archéologiques n'est pas condamnable, mais il faut remarquer que des scarabées sont des témoins peu sûrs. Il s'en est fait au nom des grands Pharaons, tels que Thoutmès III et Amenophis III à toutes les époques. Dans les ruines de Sân, nous avons trouvé un assez grand nombre de scarabées de Thoutmès III qui ont été fabriqués à l'époque ptolémaïque. Les poteries et à plus forte raison les tessons de poteries ne sont pas non plus des indices très précis. Les tombes royales de Byblos que les envois pharaoniques ont permis de dater très précisément du début du xviiie siècle contenaient de grandes jarres à fond pointu, munies de deux oreilles et d'autres à large ouverture et fond arrondi, semblables à des sacs, que personne n'aurait attribuées à une date si précise si on les avait découvertes en un lieu vide d'inscription. Les peintures égyptiennes prouvent que ces deux types de jarres étaient encore en usage chez les Syriens à la fin de la XVIIIe dynastie et peut-être ont-ils duré beaucoup plus. L'on tient le plus grand compte de l'absence dans la IVe Jéricho de tessons mycéniens, parce que l'on admet que vers 1300, les produits mycéniens étaient répandus dans toute la Palestine, jusque dans les villes très éloignées de la côte. Mais cette proposition aussi rigoureusement formulée n'est pas démontrée. C'est pourquoi l'archéologie n'ayant pas permis de serrer la date de cet événement, il reste à examiner, d'après les textes et les documents figurés des Egyptiens, la situation créée par la reprise d'Avaris.

III

Lorsqu'on lit dans les histoires de l'ancienne Egypte qu'Ahmose a expulsé les Hyksos, on a l'impression que tous les Asiatiques et tous ceux qui avaient mis à profit la domination des Hyksos pour exploiter le pays quittèrent aussitôt l'Egypte de gré ou de force. En fait, quand les Egyptiens eurent massacré autant qu'ils purent de guerriers ennemis, ils se partagèrent les survivants, les femmes et les

enfants, tout ce qui ne put pas s'enfuir. Parmi les captifs qu'Ahmès, le chef des marins, reçut pour sa part, nous identifions aisément comme sémitiques les noms de Paâmou, Payabdou, de la femme Istarummi. La femme Taa, dont le nom fait penser à la mère du grand-prêtre de Seth Paramsès pourrait être une femme d'Avaris, tandis que Hedit-kouch est sûrement une Nubienne. Treize autres noms sont égyptiens (1). En somme, les guerres de Kamose et d'Ahmose sont plutôt des guerres civiles que des guerres étrangères. Les Egyptiens du Nord et même beaucoup de méridionaux avaient accepté les Hyksos qui de leur côté s'égyptianisaient de plus en plus.

Une autre liste d'esclaves syriens, mais qui semble postérieure à la délivrance d'Avaris, contient 21 noms qui n'ont pas tous été expliqués (2) ; mais plusieurs sont incontestablement sémitiques, comme Aper-Baal, Ilou-Melek, Rabia. On reconnaît à leurs longs cheveux et à leur profil, sur les bas-reliefs des tombeaux d'El-Kab, des ouvriers d'origine sémitique employés aux travaux des champs ou dans les ateliers (3). Plus précieuse encore est une stèle datée de l'an 22 du roi Ahmosis (4), car le texte précise l'image. En cette année, on ouvrit à Tourah une nouvelle carrière, pour extraire du beau calcaire blanc destiné aux temples de Ptah à Memphis et d'Amon à Thèbes. « *Les attelages sont conduits par des Amou provenant de la terre des Fenkhou.* » En effet, trois paires de bœufs dirigés par trois Asiatiques tirent un traineau chargé d'une pierre. Répondant aux vœux de la population qui avait été privée depuis si longtemps des bois syriens, le roi Ahmose se hâta de faire venir du véritable sapin des Echelles pour construire une barque sacrée Amenousirhat (5). Et Anna, quelques années plus tard, déclare dans sa stèle que les bois du Liban sont devenus aussi communs que les bois de Tomeri, que l'argile d'Elephantine et que les gens-qui-sont-sur-les-sables chargés de leurs produits sont comme les travailleurs du Sud et du Nord (6). Sous le long règne de Thoutmès III, cette situation ne fit que se développer (1). Des groupes de Cananéens, de Phéniciens, d'Amorites de plus en plus nombreux viendront en Egypte peupler le temple d'Amon, les palais royaux et les domaines des pachas. Les bateaux égyptiens et giblites ne cesseront d'apporter les bois du Liban pour les barques sacrées, les cercueils et les hauts mats que l'on dressait devant les pylones, pour y accrocher des banderolles (2). Ils apportaient aussi les produits manufacturés, les vases d'apparat, les têtes emmanchées d'une défense d'éléphant, les bijoux, les armes et les chars que les Egyptiens ne pouvaient s'empêcher d'apprécier et que leurs dessinateurs ont reproduits avec tant d'attention (3). Les Nomades qui avaient besoin de la protection du Pharaon contre les brigands ou que la famine chassait du désert recommencent à se présenter à la frontière (4). Il semble que pendant l'occupation des Hyksos, les Egyptiens et les Sémites avaient si bien pris l'habitude de vivre côte à côte que désormais, tout en se détestant et en se méprisant, ils ne pourront plus se passer les uns des autres. On ne voit vraiment pas pourquoi les concessionnaires de la terre de Gesem auraient été obligés ou désireux de quitter l'Egypte si tranquille alors, pour essayer de vivre dans un pays dévasté par des guerres incessantes. Il ne tenait qu'à eux de se faire oublier ou tolérer.

(1) *Urk.*, IV, 11.

(2) Ostracon de l'Université de Leipzig, l. 56, 49, 63, 57, 65 : STEINDORFF, *Eine aeg. Liste syrischer Sklaven, A.Z.*, 1901, XXXVIII, 15-18.

(3) *Paheri*, pl. III-IV; *Theban tombs series*, III, pl. 8, V, pl. 11-12; NEWBERRY, *Rekhmarâ*, pl. 17; *Puyemrê*, I, pl. 23.

(4) *Urk.*, IV, 24-25.

(5) Caire, 34001.

(6) *Urk.*, IV, 55.

En reprenant possession de leur pays, les Egyptiens durent le trouver bien changé. Les Hyksos, après avoir saccagé les monuments et brûlé des villes, ont peu réparé. La guerre avait causé de nouvelles ruines. Nous avons déjà vu Ahmose travaillant au temple de Ptah à Memphis. Mais la restauration des régions dévastées se fit très lentement. Elle n'était pas achevée à l'époque de la reine Hatchepsouit qui s'adressant à tous les humains, s'exprime ainsi : « *J'ai restauré ce qui était en ruine. J'ai relevé ce qui avait été détruit auparavant, depuis qu'il y avait des Amou dans le territoire d'Avaris du Delta et que les Chamou qui les accompagnaient détruisaient les ouvrages. Ils gouvernaient dans l'ignorance de Râ.* [*Leur roi*] *ne faisait rien par ordre de Dieu, jusqu'à Ma Majesté* (5). » La reine, malheureuse-

(1) Bas-relief du tombeau de Rekhmara, dans WRESZINSKI, *Atlas*, I, 319-320 et *Urk.*, IV, 1153. Ostracon 10621 de Berlin, qui mentionne 30 Khourites travaillant sous les ordres de Rekhmara : Deux ostraca du Louvre (XIX[e] dyn.) publiés par POSENER, *Une liste de noms propres étrangers*, *Syria*, 1937, 183.

(2) Stèle de Thoutmès III à Karnak : *Urk.*, IV, 172, 184.

(3) MONTET, *Reliques de l'art syrien*, 12-30.

(4) Cf. supra, p. 83.

(5) *Urk.*, IV, 390.

ment comme presque toujours, ne donne aucun détail et nous ne pouvons nous faire aucune idée de ce qu'elle fit et laissa à faire. Le long de la frontière orientale et même assez loin dans l'intérieur, on peut faire une constatation curieuse. Dans beaucoup de sites, on a trouvé des statues, des inscriptions de l'Ancien et du Moyen Empires et même de l'époque hyksos. Les œuvres de Séti Ier, de Ramsès II et de leurs successeurs ont laissé en maintes places des vestiges considérables. Il n'y a presque pas une pierre qui puisse être attribuée à la XVIIIe dynastie, bien que plusieurs de ses souverains aient été de grands bâtisseurs. Cependant, les routes qui conduisaient d'Egypte en Syrie étaient plus fréquentées que jamais. La grande expédition de Thoutmès III, en l'an 23, est partie de Silê (*T'rw*) (1). Un haut fonctionnaire de ce roi montre les délégués des Chemins d'Horus venant acquitter leurs impôts (2). Vers la même époque, tous les ports de l'Egypte connurent une grande activité, car les bateaux chargés de soldats, de prisonniers, d'otages, de marchandises et de bestiaux ne cessaient de naviguer entre l'Egypte et la Syrie (3). On ne se priva certainement pas d'utiliser les branches orientales du Nil, les plus commodes. Mais ce que nous connaissons le mieux des villes antiques, ce sont les temples. Il faut croire que les successeurs d'Ahmose se contentèrent de construire des magasins et des casernes en briques crues et qu'ils ne voulurent ni embellir ni agrandir les temples de ces villes souillés par le souvenir des Hyksos, ni même les refaire comme ils refaisaient à Karnak, à la même place, les temples du Moyen Empire. Le pays ne reprendra vie que sous la XIXe dynastie. Nous expliquerons au chapitre suivant pourquoi les Ramsès et les Séti ont donné tant de soins à la restauration du Delta oriental. Il nous faut chercher maintenant pourquoi cette région fut si abandonnée des rois de la XVIIIe dynastie.

IV

Le dieu de Thèbes, Amon, avait inspiré les guerres de Sqnenrê et de Kamose. Il inspirera les suivantes et sera, pendant toute la XVIIIe dynastie, le grand bénéficiaire de la victoire. Ses magasins vont s'emplir d'or et d'argent, de bois précieux, d'ivoire ; ses greniers de céréales ; ses étables de bœufs et de moutons innombrables. Le grand-prêtre d'Amon a sous ses ordres un personnel immense. Mais cela ne lui suffit pas ; c'est encore lui qui administre le trésor royal. Il est donc, après le roi, le principal personnage de l'état. Bientôt, il deviendra plus riche, sinon plus puissant que son maître. Les autres dieux ne sont plus que des courtisans d'Amon. Horus, Hathor, Ptah, Thot, Min, Osiris, ces dieux des premières dynasties, ces antiques patrons de la monarchie abandonnent la première place à ce tard venu dans le panthéon. Dans la répartition des bénéfices, ils se contenteront de ce que le roi des dieux voudra bien leur laisser. Aux dieux du Sud et même de Memphis, ce roi laissera une part encore non négligeable, dont témoignent les textes et de nombreux vestiges archéologiques. Celle des dieux du Delta oriental, d'Heliopolis à Péluse, fut nulle ou très faible. Les clergés locaux qui ne pouvaient par eux-mêmes exploiter les carrières et les mines s'abstinrent de toute construction en matériaux neufs. Aucun témoignage positif ne permet de penser que ces cultes furent persécutés et qu'Amon tira vengeance de ce que Seth avait été son rival et l'avait défié. Sans doute, il le laissa végéter dans son domaine ruiné. Nous ne connaissons aucun fonctionnaire de cette époque qui ait emprunté le nom du dieu Seth, tandis que les noms théophores composés avec Amon ou Râ sont fort nombreux. Cela permet d'apprécier la faveur dont jouissaient ces dieux auprès des puissants du jour.

(1) *Urk.*, IV, 734.
(2) *Puyemrê*, I, pl. 31.
(3) *Urk.*, IV, 707; stèle de Thoutmès III au Gebel Barkal, l. 46.

Il n'est pas de prospérité qui soit éternelle, ni d'alliance qui n'aboutisse à une brouille. Entre Amon et le roi, les rapports se tendirent sous Amenophis III qui s'installa sur la rive gauche du Nil. La rupture devint complète sous Amenophis IV qui construisit à Karnak, contre le domaine d'Amon, un temple d'Aten, martela le nom d'Amon sur tous ses monuments, persécuta son clergé, retira au grand-prêtre son titre envié de chef des prophètes de tous les dieux et toutes ses fonctions officielles, enfin transporta la cour et les services à Akhetaten, en Moyenne Egypte. Faute de textes qui nous instruisent sur les causes de la crise et ses premières manifestations, les historiens ont supposé, non sans vraisemblance, que le roi avait fini par être excédé de l'amitié protectrice d'Amon. Il est bon d'être embrassé, mais non d'être étouffé. On a supposé que les Aménophis avaient été influencés par leurs femmes, les princesses mitanniennes et leur entourage et aussi que le roi devenu chef de peuples de plus en

plus nombreux et qui ambitionnait d'en soumettre de nouveaux avait voulu proposer un symbole simple et universel. « Monothéisme, écrivait J. H. Breasted, égale impérialisme. » Mais j'ai peine à croire qu'Aménophis IV qui perdit l'Asie et mourut tuberculeux à 30 ans ait été le plus impérialiste des Pharaons. Les clergés des grands dieux évincés par Amon durent faire entendre leur voix, heureux de voir humilié celui qui avait été si puissant. Un bas-relief d'Amenophis IV le montre en adoration devant le dieu d'Heliopolis, dont le nouveau dieu était si proche. Le chef du nouveau clergé a recueilli le titre de grand-voyant qui était celui du grand-prêtre de Râ à Heliopolis. Si le clergé de Toum joua un rôle dans cette affaire, il est difficile de penser que le clergé de Seth resta inactif. Ce clergé qui s'est maintenu malgré l'indifférence ou l'hostilité du pouvoir, puisqu'il comptait les années depuis le règne de Seth-apehti Noubti, c'est-à-dire depuis 1721, a toujours entretenu de bons rapports avec la ville savante d'Heliopolis. Ramsès II montre presqu'autant de dévotion à l'un qu'à l'autre. Dans la querelle de Seth et d'Horus, le maître universel, le grand taureau d'Heliopolis est un zélé partisan de Seth. La Bible et l'auteur du Contre Apion témoignent dans le même sens. Joseph devenu ministre du roi d'Avaris épousa la fille de Putiphar, prêtre d'On. Dans Josèphe, Moïse est identifié avec un prêtre d'Heliopolis, que les Impurs concentrés dans Avaris se donnèrent comme chef. Si l'on tient pour suspects les renseignements qui viennent d'une telle source, il faut faire le plus grand cas d'un renseignement fourni par une pièce officielle, la stèle de l'an 400, où nous apprenons que le premier prophète de Seth, Paramsès, est devenu sous Horonemheb chef des prophètes de tous les dieux. Il a recueilli la dignité la plus éminente de la religion égyptienne, que les grands-prêtres d'Amon auparavant se réservaient jalousement. C'était pour Seth une première revanche. Il est difficile de croire qu'il n'ait pas travaillé pour l'obtenir, car déjà il en méditait une plus complète.

On lit à peu près dans toutes les histoires que la tentative d'Amenophis IV de régner sans l'aide d'Amon échoua complètement et que ses successeurs n'obtinrent pas sans peine de rentrer en grâce auprès du dieu qui se serait montré fort exigeant. En réalité, la brouille fut aussi fatale à la dynastie qu'aux grands-prêtres. Unis, ils avaient fait de grandes choses. Séparés, ils végétèrent. Aménophis IV n'avait que des filles qui, toutes, moururent jeunes, probablement sans enfant. Ses deux premiers successeurs furent ses gendres. Quand

Toutankhamon mourut, la couronne échut à un personnage assez effacé, Ay, qui épousa en secondes noces, la veuve du roi défunt, pour parvenir à la royauté (1). Quand il mourut, après un règne sans éclat, la reine Ankhesenamon, veuve pour la seconde fois et sans enfant (2) écrivit au plus grand roi du temps, Subilluliuma, le priant d'envoyer un de ses fils qui l'épouserait et régnerait sur l'Egypte, car elle craignait d'être réduite à épouser un de ses esclaves. Le roi hittite se fit prier, mais il finit par envoyer un de ses fils qui fut tué avant d'avoir atteint les bords du Nil. On ignore ce que devint la reine. Ay eut pour successeur le commandant en chef de toutes les armées égyptiennes, Horemheb, qui avait épousé ou épousa pour la circonstance, la dernière princesse de sang royal, la sœur de l'exquise Tidukhipa, qui avait pris le nom égyptien de Moutnedjem. Horembeb, était un homme de Memphis et s'était déjà préparé un beau tombeau dans la nécropole de Saqqarah. L'ancienne capitale des Pharaons se relevait de sa décadence et revenait à la mode, depuis qu'Amenophis II avait élevé un sanctuaire près du sphinx et que Thoutmès IV s'étant endormi à l'ombre du monstre, au cours d'une partie de chasse, avait vu le dieu en songe. Il le débarrassa du sable qui l'étouffait et agrandit le sanctuaire que les fouilles de l'Université égyptienne nous ont fait connaître depuis quelques années (3). Les travaux furent exécutés par des ouvriers étrangers, originaires de Palestine pour la plupart, qui construisirent leur village à proximité des chantiers. Ces étrangers identifièrent le grand sphinx, que les Egyptiens appelaient Harmakhis (*Ḥr m ꜣḫt*). « Horus dans l'akhit » avec le dieu Houroun de Beth-Horon près de Jérusalem. Ce nom devint très rapidement populaire sous les Amenophis. On ne compte plus les stèles qui lui sont dédiées. Toutankhamen lui éleva un monument. Enfin, Horemheb, une fois roi, changea son nom qui signifiait « Horus est en fête » en Horonemheb, C'était manifester une nette préférence pour les cultes et les idées de l'Orient. Les grands-prêtres d'Amon n'insistèrent pas et prétendirent, comme ils le faisaient toujours, que le nouveau roi leur devait sa couronne (4).

Horonemheb était vieux et sa femme, qui n'était plus jeune, ne lui donna pas d'héritier. L'Egypte tirée du chaos par le vieil homme

(1) Sur ce mariage, cf. Newberry, *J.E.A.*, XVIII, 50.
(2) Cavaignac, *Piphuḫurias = Aï, Kêmi*, III, 33.
(3) *The american Journal of semitic languages and literatures*, 1937, 201; *Ann. S.A.E.*, 1937.
(4) Lefebvre, *Grands prêtres d'Amon*, 113-115.

d'état, allait, après lui, se trouver exposée à l'anarchie, à un retour des Hyksos, à la menace hittite. Ces malheurs lui furent épargnés par un homme presque aussi vieux qu'Horonemheb et qui avait occupé comme lui, de hautes fonctions civiles et militaires. Il avait la chance de pouvoir compter sur un grand fils. Son nom est Paramsès. Nous le connaissons grâce à la stèle de l'an 400 (pl. VI) (1) et à deux statues, qu'il avait érigées à Karnak, devant le pylone d'Horonemheb. Legrain, qui les a découvertes en 1914, dit au sujet de la meilleure : « La tête est jolie, souriante et fine. Les yeux sont grands, fendus en amande, un peu bridés. On peut déjà y reconnaître le prototype des premiers Ramessides (2). » Il avait pour ancêtre le roi d'Avaris, Seth-apehti Noubti. Son père Seti n'était que chef des archers, mais ce nom, qui signifie le Séthien, laisse entendre qu'il était au moins membre du clergé de Seth, dont son fils et son petit-fils seront grands prêtres.

Paramsès est beaucoup mieux pourvu de titres. Il est prince, prince dans la terre entière, vizir, scribe royal, porte-éventail à la droite du roi, écuyer de Sa Majesté, lieutenant de Sa Majesté au Sud et au Nord, messager royal pour tout pays, préposé au personnel des grands châteaux. Au point de vue militaire, il est chef des archers, comme son père, commandant de la forteresse de Silé (3), préposé aux bouches du Nil, préposé aux chevaux, et au point de vue religieux, véritable prophète [de Seth] et chef des prophètes de tous les dieux. Tous ces titres assurément ne lui furent pas donnés à la fois et nous aimerions suivre Paramsès dans son ascension. Vraisemblablement, il se distingua à la fois comme militaire, comme administrateur et comme diplomate sous Amenophis IV et ses successeurs, dans la région du Nord-Est, aux points faibles de l'Egypte. Plus tard, il gagna la confiance d'Horonemheb qui l'appela à Thèbes et lui confia la direction des travaux de Karnak. Avant de partir, il put transmettre la plupart de ses titres et de ses charges à son fils Séti, jeune, ambitieux et plein de courage. Il lui laissa en particulier le commandement de

(1) MONTET, *La stèle de l'an 400 retrouvée*, *Kêmi*, IV, 191-215.

(2) *Ann. S.A.E.*, 1914, 29-40.

(3) La stèle 22 du musée de Leide (*N.R.*, *Stelen*, pl. 13) nous fait connaître un certain Nebi qui a porté les mêmes titres que Pa-Ramsès. Il était chef des archers de Silê, grand des Madjaiou, chef de forteresse, chef de la forteresse de Ouaouaou (?), préposé aux branches du Nil, pacha de Silê. Son fils, nommé Horemheb, est peut-être cet Horemheb qui devint à la fin de sa vie commandant en chef de l'armée et enfin roi sous le nom d'Horonemheb.

la forteresse de Silé et de toutes les forces de l'Est, puisque Seti, quand se passa l'événement que commémore la stèle de l'an 400, était chef des archers, chef des Madjaious, mercenaires libyens, préposé aux pays étrangers. Aux pouvoirs que lui donnaient ces titres, il ajoutait le prestige des dignités religieuses : conducteur de fête de Ba-nib-ded, le bélier de Mendès, la grande ville voisine d'Avaris, chargé des cérémonies de Ouadjit, l'une des déesses les plus vénérées du Delta, premier prophète de Seth et chef des prophètes de tous les dieux. Même si l'on admet que ces deux derniers titres ne lui furent attribués qu'après la mort de son père, Seti était dès ce moment un des plus puissants personnages de l'Egypte et pratiquement le maître du Delta.

Paramsès, une fois à Karnak, semble avoir manœuvré avec beaucoup de souplesse et de décision. Chargé des travaux dans le temple d'Amon, il évita, lui qui venait du pays de Seth, tout ce qui pouvait alarmer les pieux thébains. Il s'adresse même avec courtoisie aux prophètes de la maison d'Amon et aux grands de la maison du roi qui viendront pour escorter le maître de Thèbes et adorer son ka : « Prononcez pour moi le *hotep di nesout* (l'offrande que donne le roi), étendez pour moi la main et versez pour moi de l'eau sur le sol, car on agira de même à votre égard, après la vieillesse. » Lorsqu'Horonemheb mourut, mais peut-être un peu avant, le fils de Paramsès Seti quittant la frontière qu'il avait pour mission de surveiller se rendit à l'endroit où Ramsès II fera plus tard dresser la stèle de l'an 400, à Sân el Hagar, ou, pour employer le nom ancien, à Avaris, l'ancienne résidence des Hyksos. La venue du commandant des forces de l'Est et premier prophète de Seth coïncida avec le 400ᵉ anniversaire du vieux roi Seth-apehti Noubti. Mais qui croira que le prince n'ait fait ce voyage que pour honorer son lointain ancêtre ? Il avait un but politique, rallier l'opinion dans le Delta, comme Paramsès la ralliait à Thèbes, mettre les Egyptiens du Sud dans la nécessité d'accepter la candidature de Paramsès appuyé par son terrible fils ou de recommencer une guerre d'Avaris. Mais les Thébains épuisés par la crise récente n'en avaient pas les moyens.

La XVIIIᵉ dynastie est donc encadrée par la prise d'Avaris, vers 1555, et l'occupation d'Avaris par Seti, en 1321. Elle succombe à l'endroit même où elle avait conquis la gloire. Le roi Ahmosis avait chassé les Hyksos, ruiné les prétentions du dieu Seth à devenir le plus grand dieu de l'Egypte, mais son dernier héritier cède le pouvoir à un descendant et à un grand-prêtre de ce même dieu.

Il semble bien que les Grecs aient possédé quelques informations sur le changement de dynastie. Josèphe résumant Manéthon fait d'Harmaïs, c'est-à-dire d'Horemheb, le frère du Pharaon légitime Sethos, nommé aussi Ramessès, puissant par sa cavalerie et sa flotte. Harmaïs, ayant été investi en l'absence de son frère de toutes les prérogatives royales « fit sans pudeur tout le contraire des recommandations de son frère. Il violenta la reine et usait couramment des autres femmes sans réserve ; sur le conseil de ses amis, il portait le diadème et s'éleva contre son frère. Mais le chef des prêtres d'Egypte écrivit et envoya à Sethos un mémoire... Aussitôt, le roi revint à Péluse et s'empara de son propre royaume (1). » Je suis tenté de reconnaître dans ce personnage à double nom, Sethos et aussi Ramessès, le père et le fils qui ont manœuvré en étroite collaboration pour s'emparer de la royauté, Paramsès et Seti. Quant à Horemheb, ce n'est après tout qu'un usurpateur qui eut besoin, pour être accepté comme roi, d'épouser une princesse de l'ancienne famille royale. Ce qu'on nous dit de Sethos, rentrant de Syrie à Péluse sur l'appel du chef des prêtres égyptiens et conquérant son royaume, n'est pas en désaccord avec ce que nous savons des actions de Seti et de son père.

---

(1) Contre Apion, 100-101.

Chapitre IV

Les rois séthiens

I. L'ère de Menophrès.
II. La fondation de Pi-Ramsès.
III. Description de la résidence.
IV. Les environs de la résidence. Ses communications.
V. Les dieux de Pi-Ramsès.
VI. Merenptah et l'Exode des Hébreux.
VII. La résidence pendant la XXe dynastie.

Paramsès agréé comme roi se fit couronner sous les noms du *roi du Sud et du Nord Menpehurê*, ou *Menpehtirê*, — qui rappelait à la fois le prénom d'Ahmose, le fondateur de la dynastie précédente et l'épithète du dieu Seth apehti, son protecteur, — *fils du soleil Ramsès* (1). Ses ancêtres et lui-même, depuis que Seth apehti Noubti avait fondé le royaume indépendant d'Avaris, n'avaient cessé d'additionner les années et l'on était arrivé au moment du coup d'état, à l'an 400. Fait unique en Egypte où l'on recommence à compter les années chaque fois qu'un roi monte sur le trône d'Horus. Paramsès estima que son accession au trône méritait d'être le point de départ d'une ère de longue durée. Il mit fin à l'ère de Seth-apehti-Noubti et la remplaça par une ère qui portait son nom de couronnement, Menpehurê. Cela n'empêcha point Séti Ier, Ramsès II et leurs successeurs de recommencer suivant la coutume de tous les Pharaons à compter les années à partir de leur avènement. Mais il y eut quelque part, dans un sanctuaire ou dans un bureau du roi, des calculateurs qui continuaient à les enregistrer à partir de l'avènement de Ramsès Ier et savaient à quelle année de Menpehurê correspondait n'importe quelle année de n'importe quel roi. Les Grecs transcrivirent Menpehurê en Μενοφρης. Au IVe siècle après Jésus-Christ, l'ère de

(1) Gauthier, *Livre des Rois*, III, 2 *sqq.* et Winlock, *The temple of Ramesses I at Abydos*, New-York, 1937, pl. 2, 4.

Ménophrès n'était pas oubliée (1). L'astronome Theon (2) savait qu'il s'est écoulé 1605 ans depuis Menophrès, jusqu'à la fin de l'ère d'Auguste, ce qui fait commencer l'ère de Menophrès en 1321. Cette année 1321 qui vit une nouvelle dynastie s'installer, fut aussi le début de la période sothiaque qui a pris fin en 139 après Jésus-Christ (3). Cette remarquable coïncidence me paraît avoir été arrangée par l'habile fondateur de la XIX[e] dynastie, pour donner encore plus d'éclat à son avènement. En 1321, la période sothiaque précédente n'était pas complètement terminée, si nous évaluons exactement le temps écoulé depuis l'an 9 d'Amenophis I[er]. A ce moment, le retard du jour de l'an par rapport à la fête de Sothis était d'après le papyrus Ebers de 308 jours. Le retour à la normale devait se produire par conséquent au bout de 228 ans (4). Alors commencerait une nouvelle période sothiaque. Mais les règnes des successeurs d'Amenophis additionnés n'atteignent pas ce chiffre. Amenophis IV et ses successeurs ont régné ensemble 60 ans, Amenophis III 36 et Thoutmès III 54, ce qui fait un siècle et demi (5). Les dates les plus hautes relevées sur les monuments donnent de l'an 9 d'Amenophis I[er] à l'avènement de Thoutmès III 22 ans et pour les deux règnes d'Amenophis II et de Thoutmès IV 13 ans, en tout 35 ans, alors qu'il en faudrait 78. Il est vrai que les dates les plus hautes sont parfois inférieures de beaucoup à la durée réelle des règnes (6). Mais pour résorber ce déficit de plus de 40 ans, il faudrait augmenter au-delà de la vraisemblance la durée du service militaire des deux vétérans Ahmès, fils d'Abana et Ahmes d'El-Kab qui ont participé aux guerres du début de la XVIII[e] dynastie. Le premier, né sous le règne de Sqnenrê, entra au service avec Ahmose et s'y trouvait encore sous Thoutmès I[er] (7). Le second a fait la campagne de Phénicie avec Ahmose, toutes les guerres d'Amenophis I[er], de Thoutmès I[er] et de Thoutmès II, avant d'être

(1) Sur l'identité de Menphurê et de Menophrès, voir Montet, *L'ère de Menophrès*, *CR. Ac. I. BL.*, 1937, 418-426.

(2) Le passage de Théon, souvent discuté, est cité au complet dans Biot, *Mémoire sur divers points d'astronomie ancienne*, Paris, 1846, p. 130 et Meyer, *Chronologie égyptienne*, p. 36.

(3) Ed. Meyer, *op. cit.*

(4) 365-308 = 57. Ce nombre multiplié par 4 donne 228.

(5) Cavaignac, *Synchronysmes égypto-babyloniens*, *Kêmi*, VII, 1-9.

(6) Exemple : le règne de Seti I[er], que l'on évalue à une vingtaine d'années, bien que la date la plus haute soit l'an 9, mais l'œuvre monumentale de ce roi est assez importante pour remplir un règne de 20 ans.

(7) *Urk.*, IV, 1-10.

affecté à la garde de la petite princesse Makarê (1). Les historiens qui ont vu cette difficulté ajoutent les années en trop aux règnes d'Amenophis II et de Thoutmès IV. Malheureusement, ils n'ont rien à y mettre et l'on comprend mal pourquoi des règnes actifs au début deviennent brusquement vides d'événements. Quoi qu'on fasse, le déficit reste d'un bon quart de siècle, ce qui nous oblige à abaisser d'autant le début de la XVIII[e] dynastie, que l'on fixe généralement à 1580. Posons l'avènement d'Ahmose en 1555, il manquait encore un quart de siècle à la période sothiaque en cours, lorsque Horonemheb mourut, 234 ans plus tard. Ramsès I[er], ou pour lui donner son nom de couronnement, Ménophrès les biffa pour obtenir cette extraordinaire coïncidence du début d'une dynastie, d'une ère nouvelle et d'une période sothiaque.

Au début du moins, rien ne sembla changé dans l'heureuse Egypte. Le règne de Menophrès fut court. Cependant, il entreprit à Karnak la salle hypostyle, un temple à Gournah, un autre en Abydos et se choisit dans la vallée des Rois un emplacement pour son tombeau. Il passera à ses successeurs le goût des grandes et belles bâtisses. Pour témoigner peut-être sa reconnaissance au dieu de Mesent qui avait protégé ses débuts, aidé son ambition, il lui érigea un curieux monument, dont le piédestal orne maintenant le jardin des stèles à Ismaïlia (2).

Séti I[er] associé dès la première heure au gouvernement par son père fit preuve de piété filiale en terminant le monument de Mesent, les temples de Gournah et d'Abydos. Bien d'autres les auraient usurpés. Mais soucieux de sa propre gloire, il voulut montrer à tous les Egyptiens que son règne apportait un grand changement, une rupture avec le passé. Imitant le fondateur de la XII[e] dynastie, il choisit pour son nom de vautour-cobra une épithète *uhm msut*, signifiant le renouvellement des naissances. La première année du règne fut appelée l'année du renouvellement des naissances (3). Nous retrouverons cette expression à la fin de la XX[e] dynastie, mais ce sera pour exclure du trône la descendance de Paramsès. On a supposé que cette expression soulignait la restauration du gouvernement et on lui a

(1) Louvre C 49, dans *Urk.*, IV, 38-39.

(2) Gauthier, *Le pyramidion n° 2249 du jardin d'Ismaïlia*, *Ann. S.A.E.*, XXIII, 165-182.

(3) K. Sethe, *Sethos I[er] und die Erneuerung der Hundsstern periode*, *A.Z.*, 1930, 1-7 L'an 4 de Seti est aussi appelé « du renouvellement des naissances ».

donné pour équivalent le mot renaissance. Il est vrai que les règnes d'Amenemhat Ier et de Séti Ier ont valu à l'Egypte plus de gloire et plus de profit que les époques précédentes, mais l'idée du roi était surtout de marquer, je crois, qu'une famille épuisée avait joué son rôle et cédait la place à une autre, assurée d'une longue progéniture. Depuis qu'Amenophis IV n'avait laissé que des filles, c'est par les filles et les femmes que les prétendants au trône avaient établi leur droit. Cela allait changer avec le fils de Paramsès.

Il n'est plus besoin de louer les talents militaires et politiques du nouveau souverain. La construction à Abydos, près des sépultures des rois thinites d'un temple à Osiris, que le terrible Seth avait meurtri et d'un autre à la gloire des Pharaons depuis Ménès jusqu'à lui-même, à l'exclusion des hérétiques, des étrangers et de tous ceux qui à Thèbes faisaient figure d'usurpateurs, s'inspirait du désir de rassurer ce qu'il pouvait y avoir, surtout en Haute Egypte, de gens inquiétés par le passé de la dynastie. Le surnom de Merenptah qu'il insère dans son second cartouche flattait les Memphites (1). Cependant, Séti n'entendait pas renier ses origines, ni le dieu Seth, son patron. La reine Touy, sa femme, reçoit l'épithète, renouvelée de l'Ancien Empire « celle qui voit Seth ». Les trois corps d'armée qu'il enverra en Palestine, après la révolte de l'an I, s'appellent les soldats d'Amon, de Prâ et de Seth (2). A Qadech, qu'il dispute victorieusement au roi hittite Muwatallu, Seti érige une stèle de granit dont la partie supérieure seule nous est parvenue (3). Le roi y reçoit le glaive, instrument de la victoire des mains d'Amon, qu'accompagnent Mentou, le dieu thébain qui est aussi un dieu guerrier, l'ami de Seth, du griffon syrien et de Baal, puis Seth le tout-puissant à tête humaine, coiffé de la tiare conique à ruban, enfin une déesse dont le nom est perdu, Ouadjit probablement, pour qui le roi avait une dévotion particulière. Il ne s'est pas borné, comme les rois du Moyen Empire, à fortifier solidement la frontière et à organiser des positions de repli, mais il a construit ou restauré le long de la route qui par le désert va d'El Kantarah à Hebron, plusieurs ouvrages qui sont nommés et représentés à Karnak sur le mur extérieur de la salle hypostyle, où ils servent de décor aux épisodes de la campagne de Palestine (4).

(1) Gauthier, *Livre des Rois*, III, 29.
(2) *Revue de l'Egypte ancienne*, I, 23.
(3) Publiée par M. Pézard, *Monuments Piot*, XXV, p. 387.
(4) Wr., *Atlas*, II, 34-39.

La frontière en égyptien *ta denit*, était formée par un lac bordé de roseaux et plein de crocodiles qu'on franchissait sur un pont terminé à chaque extrémité par une porte de pierre. La porte asiatique était précédée d'une bâtisse, la forteresse de Silê (fig. 38). Puis venaient, séparés par de grands intervalles, l'ouvrage du Lion et le migdol de la source de Houpana. La déesse Ouadjit de Seti-Merenptah donnait son nom à un point d'eau également fortifié. Une tour de garde, en égyptien bekhen de Mamenrê, rappelait le nom de la mère de Seti. Une ville reconstruite par Sa Majesté, la Victoire de Seti-Merenptah, était à portée de deux points d'eau, la source d'Abi-sequb et la source de Seti-Merenptah. Plus loin, la source dite « Menmarê est victorieux » était défendue par une grande forteresse, qui précédait la ville d'Horbeit reconstruite par Sa Majesté et nommée par lui la Victoire de Menmarê, l'héritier de Râ. Le nom indigène d'une autre source de Mamenrê est perdu. L'on atteignait enfin une dernière ville, dont le nom est aussi perdu. Seti en s'en emparant se fit livrer plusieurs cratères en métal précieux qu'il comptait offrir au temple d'Amon. A cet endroit, l'on sortait du territoire fréquenté uniquement par des Nomades. Malheureusement, de toutes ces villes ou forteresses, il n'existe plus actuellement, du moins à notre connaissance, le moindre vestige. Personne, à la vérité, ne les a sérieusement cherchés. En Palestine méridionale, comme sur la frontière égytienne, les archéologues ont jusqu'ici négligé un moyen de bien servir l'histoire de l'Egypte.

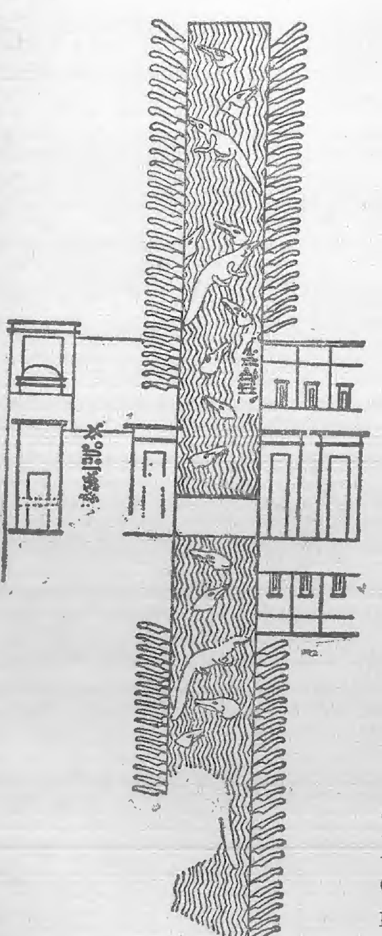


Fig. 38. — La forteresse de Silê à la frontière égyptienne.

II

Ramsès II qui vers l'âge de 25 ans (pl. VII) succéda à son père estima qu'il n'avait plus de ménagements à garder pour suivre ses goûts personnels. Lorsque le roi Séti mourut, il courut à Thèbes, assista à l'inhumation et attendit la fin du deuil. Ayant rempli ces devoirs, il partit de Thèbes :

« *On se mit en route après avoir exécuté les manœuvres. Les barques royales blanchirent la surface des flots, la poupe tournée vers l'aval du fleuve, en direction du lieu de bravoure Pi-Ramsès-grand-de-victoires* (1). »

Ce lieu de bravoure n'est autre que la résidence dont Ramsès allait faire son séjour favori. Il gardera ce rang pendant plusieurs siècles et Thèbes pour le lui arracher devra engager une guerre civile. A la mort d'Horonemheb, on a reculé pour mieux sauter. Il est intéressant d'apprendre par l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos que Ramsès au début de son règne avait arrêté le choix de sa nouvelle résidence.

Les poètes du temps ont célébré la beauté du palais et les agréments de la contrée. Voici comment s'exprime le scribe Pabasa (2) :

« *Étant arrivé à Pi-Ramsès-Miamoun, je l'ai trouvé en parfait état, en parfait état. Un beau domaine qui n'a pas son pareil, à l'instar de Thèbes. C'est Râ qui l'a fondé lui-même, cette résidence de vie charmante. Ses prairies sont pleines de tout ce qu'il y a de bon. Elle est abondamment ravitaillée chaque jour. Ses viviers sont [tout] en poissons, ses étangs [tout] en oiseaux, ses terrains de culture sont verts d'herbages. Le foin a une coudée et demie ; le* delga *(?) a le goût du miel dans les terrains en pente (?). Les greniers sont pleins d'orge et d'amidonnier. Ils s'élèvent jusqu'au ciel. Oignons et poireaux pour les ... des laitues pour la ... grenades,... olives, figues sont aux vergers. Le vin suave de Kaenkêmi qui surpasse le miel* (3). *Les poissons rouges du lac de la résidence se nourrissent de nénuphars blancs. Les carpes du lac de Haïr, des multiples baïrys et des bagas dans Pou-haïroty, des muges dans le Khi... de Baal, des haouzana à l'étang des Figues de « Grand de Vaillance* ».

(1) Gauthier, *La grande inscription dédicatoire d'Abydos*, l. 28; traduction du même dans *A.Z.*, XLVIII, 42-66, cf. Gardiner, dans *J.E.A.*, V, 181-182.

(2) Pap. Anastasi, III, I, II-III, 9, *Bibliotheca aegyptiaca*, VII, 21; traduction et commentaire de Gardiner dans *J.E.A.*, V, 184-186. Beaucoup de noms de poissons, de produits et aussi de lieux ne peuvent être pour le moment traduits.

(3) Les Grecs d'Homère apprécient aussi le vin qui a un parfum de miel.

« *Le Chi-Hor apporte le sel, le Houir, le natron. Ses bateaux viennent au port.*

Il y a... ? et abondance chaque jour. Quelle joie de résider là. Pas de souhait à dire. Le petit y est comme le grand. Allons, faisons pour Elle les fêtes du ciel et des têtes de saison.

« *Pasoufi vient à lui avec des papyrus, le Chi-Hor avec des roseaux. Des sabir aux vergers, des guirlandes aux vignobles...*

« *Les oiseaux des étendues d'eau... avec des bagas et des muges.*

« *Les jeunes gens de Grand de Vaillance s'habillent chaque jour, la tête parfumée, avec perruque neuve. Ils se tiennent devant leurs portes, les mains chargées des desbyt, des papyrus de Pi-Hathor, du lin de Pe-houir.*

« *Jour de l'entrée d'Ousirmarê, Vie, Santé, Force, Montou dans les deux terres, le matin de la fête de Choiak. Tout le monde est égal pour lui dire sa requête.*

Suave sermet de Grand de Vaillance ! Son vin de figue est comme le sable. Ses Khiouaoua ont le goût du inou, meilleur que le miel. La bière de Qede se trouve au port, le vin des vignobles, la suave compote de Sagabyna, guirlande de la dd. Les suaves chanteurs de Grand de Vaillance, avec la méthode de Memphis.

« *Ah ! demeure, sois heureux, promène-toi, ne t'éloigne pas de là, Ousirmarê, Montou dans les deux terres, Ramsès-Miamoun, Vie, Santé, Force, ô dieu.* »

Le même papyrus renchérit encore sur le charme de la résidence (1) :

« *Combien heureux le jour de ta vie, combien suave ta voix, quand tu ordonnas de construire Pi-Ramsès-Miamoun, la pointe de tout pays étranger, l'arrière de l'Egypte, la belle de balcons, de lapis-lazuli et de turquoise, la place de faire l'instruction de ta cavalerie, le lieu de ralliement de ton infanterie, le lieu de repos des archers de tes bateaux, qui te présentent les tributs. On applaudit lorsque tu viens avec les compagnies d'archers aux visages fascinants et aux doigts... !* »

Nous comprenons bien que Pi-Ramsès est un pays de cocagne et que rien n'y manquait pour être heureux, surtout lorsque le roi y demeurait. Un port en liaison avec la Cilicie y apportait les produits

(1) Anastasi, III, VII, 2-10, *Bibliotheca aegyptiaca*, VII, 28; traduction et commentaire de Gardiner dans *J.E.A.*, V, 186.

exotiques. Les étangs vastes et nombreux, tapissés de nénuphars, hérissés de papyrus et de roseaux étaient le paradis du pêcheur et du chasseur, qui y tendaient les filets et les pièges et revenaient chargés d'oiseaux et de poissons. Des vergers, des potagers, des vignobles prospéraient tout à l'entour, et ce qui frappe surtout, c'est le plaisir des Egyptiens d'habiter un pays vignoble et de boire à volonté un vin plus doux que le miel. En outre, la résidence était en même temps l'extrémité de l'Egypte et la pointe des pays étrangers. On s'est fondé sur ce passage pour la situer sur la frontière. Mais ces tournures ne doivent pas être prises trop à la lettre. Le scribe veut dire seulement que l'on communiquait par les routes et les canaux aussi bien avec le reste de l'Egypte qu'avec les pays étrangers.

Ces ressources et ces facilités de communication permettaient à Pharaon d'y rassembler ses fonctionnaires, ses cavaliers, son infanterie, le personnel de ses flottes qui pouvaient s'y reposer dans un sentiment complet de sécurité. Il me semble que pour cette seule raison, nous ne pouvons placer Pi-Ramsès trop au bord de la mer ni trop près de la frontière, car si puissant qu'ait été Ramsès II, il ne pouvait se mettre lui-même et mettre ses soldats et fonctionnaires à la merci d'un coup de main. Une ville située un peu à l'intérieur était dans une situation bien meilleure.

On pourrait préciser davantage si nous connaissions mieux les canaux ou étendues d'eau appelées le Chi-Hor (le bassin d'Horus), Houïr, les eaux de Râ, Pety, le pays, ou la ville de Pasoufi, mais nous n'avons qu'une idée bien vague du sens de ces termes. Loin qu'ils puissent servir à identifier Pi-Ramsès, nous aurions besoin de savoir exactement où se trouve la résidence pour les définir. Le Chi-Hor est cité dans les listes ptolémaïques, au chapitre du XIVe nome de la Basse Egypte, capitale Silê (El-Kantarah), qui contient encore les prairies de Tanis. Pour les Hébreux, il formait la frontière de l'Egypte (1). On s'est donc fondé sur leur témoignage pour soutenir que Chi-Hor correspond au cours inférieur de la branche pélusiaque (2), dont les eaux de Râ, qui arrosent Bubaste et le canal de Ity (3) formeraient le cours moyen. Cependant, le premier élément du nom, š, désigne une étendue d'eau grande ou petite, naturelle ou artificielle, mais pas une eau courante. Il serait bien étonnant qu'on ait appelé « bassin

(1) Josué, XIII, 3; I, Chron., XIII, 5.
(2) GARDINER, *The Delta residence of the ramessides*, *J.E.A.*, V, 252 et pl. XXXV.
(3) Sur ce canal voir GARDINER, *op. cit.*, 258.

d'Horus » une branche du Nil et j'appliquerais plutôt cette expression à l'un des lacs, alors remplis d'eau douce qui servaient de réservoir aux branches tanitique et pélusiaque. Même hésitation à propos de Pasoufi qu'une liste géographique (1) nomme entre Tanis et Silê, entre Sân et El Kantara.

En résumé, les textes descriptifs ne permettent pas de situer cette résidence. Aussi comme pour Avaris, les égyptologues ont soutenu des avis assez différents et ce problème les a d'autant plus préoccupés qu'il ne faisait de doute pour personne que Pi-Ramsès des textes égyptiens ne fût identique à la ville de Ramsès citée à plus d'une reprise dans les livres de la Genèse et de l'Exode. Le texte hébreux dit que le territoire de Ramsès se confond avec la terre de Gessen ; les enfants d'Israël travaillèrent à construire ses murailles de briques crues, près desquelles ils se rassemblèrent pour quitter l'Egypte en masse. Aucune solution n'est possible au problème de l'Exode, si l'on n'a, au préalable, identifié Pi-Ramsès ou Ramsès.

Tout d'abord, les savants de la Commission d'Egypte qui découvrirent les ruines de Sân et y reconnurent l'ancienne Tanis eurent l'intuition devant ces puissantes murailles de briques crues, les obélisques si bien taillés et gravés que là étaient les constructions auxquelles les enfants d'Israël avaient travaillé tant à contre-cœur (2).

Puis Mariette découvrit à Sân, la statue d'un fonctionnaire de basse époque, nommé Teos, qui était prêtre d'Amon de Ramsès de Pi-Ramsès (3). Commentant ce texte, Brugsch émit l'idée que Pi-Ramsès se trouvait à Tanis (4). Mais comme on ne peut admettre qu'une ville ait deux noms, il fallait supposer que Tanis avait supplanté Pi-Ramsès ou bien que les deux noms n'étaient pas complètement équivalents, mais désignaient deux agglomérations voisines, contiguës même, mais distinctes. En 1865, Brugsch n'était pas en mesure de fournir à ce sujet une explication valable. Aussi, Chabas préférait-il situer Pi-Ramsès à Péluse, au bord de la branche pélusiaque (5). Par la suite, M. Golenischeff publia un papyrus où sont énumérées plusieurs localités du nord : Pi-Ramsès, Pi-saïjta, Tanis, Pasoufi, Silê (1). La thèse

(1) Glossaire Golenischeff dans *A.Z.*, XL (1902), p. 105; cf. GARDINER, *op. cit.* dans *J.E.A.*, V, 198.
(2) LOUIS CORDIER, *Description des ruines de Sân*, *Description de l'Egypte*, VIII, et *Atlas*, t. V, pl. 28.
(3) Aujourd'hui au Musée du Caire; texte et traduction dans *Kêmi*, VII.
(4) BRUGSCH, *Beiträge zu den Untersuchungen uber Tanis*, *A.Z.*, 1872, p. 17.
(5) CHABAS, *Bibliothèque égyptologique*, XI, 21-36.

de Brugsch parut dès lors insoutenable. En 1920, M. Gardiner rassembla une imposante documentation qu'il compléta plus tard, et ayant minutieusement étudié quarante textes égyptiens qui mentionnent Pi-Ramsès, conclut que la résidence royale était à Péluse même ou dans ses environs. L'autorité de M. Gardiner imposa cette conclusion aux historiens. Il n'était pas démontré toutefois que les érudits du temps de Bonaparte et Brugsch se fussent trompés. Les monuments de Sân el Hagar, colonnes, obélisques, statues et bas-reliefs, presque tous du temps de Ramsès II, sont dignes d'une capitale, tandis qu'à Péluse, il ne subsiste que des fragments insignifiants de l'époque ramesside et du règne de Nectanébo (2), des tessons de poterie et des murs éboulés en briques. Comment tant de palais et de temples ont-ils pu disparaître aussi complètement dans une région inhabitée, alors qu'on ne peut même pas soutenir qu'ils ont servi de carrière ? Sân el Hagar aussi a servi de carrière et les beaux blocs de calcaire ont passé au four à chaux, même le grès et le granit ont été attaqués dès l'antiquité et cependant les ruines sont encore les plus imposantes de tout le Delta, plus que celles de Bubaste et que celles de l'Iseum de Behbet el Hagar.

Si l'on écarte Péluse, les raisons qui avaient milité en faveur de Sân el Hagar reprennent leur valeur. Elles m'avaient personellement beaucoup frappé dès ma première étude du tell de Sân en 1928. Les découvertes qui eurent lieu à Sân à partir de 1929 n'ont cessé de me confirmer dans cette opinion (3) et amenèrent M. Gardiner lui-même à abandonner sa thèse première (4).

Les colonnes de granit, à Sân, aussi bien celles du grand temple que du temple d'Anta et du temple de l'est ont été habillées par Ramsès II d'inscriptions disposées sur un plan uniforme. Une zone médiane est composée de tableaux où les noms du roi sont mis en pré-

(1) Gardiner, *The Delta residence of the ramessides*, *J.E.A.*, V (1918), 127-138, 179-200, 242-271 et *The Geography of the Exodus*, *J.E.A.*, X (1924), 87-96.

(2) Peluse n'a jamais été fouillée. Plan et description sommaires par Clédat, *Ann. S.A.E.*, X, 209-237 et XIII, 79-85. On a soutenu (*J.E.A.*, V, 253) que la ville était ancienne et que *sin*, Σαιν = Pelusium sont à identifier avec le vignoble de *šnv* mentionné dans les listes d'offrandes de l'Ancien Empire. Mais *šnw* est le nom d'Assouan et M. Victor Loret me faisait remarquer tout récemment (septembre 1938) avec preuves à l'appui, que la région d'Assouan produisait un vin estimé à l'époque ptolémaïque.

(3) P. Montet, *Les ruines de Sân*, *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, VII, 1928, 1-8; *les Nouvelles fouilles de Tanis*, *Les dieux de Ramsès aimé d'Amon à Tanis*, *Studies presented to F. Ll. Griffith*, 406-411.

(4) Gardiner, *Tanis and Pi-ra'messe : a retractation*, *J.E.A.*, XIX, 122-128.

sence d'une divinité. Cette zone coupe des lignes verticales allant du haut en bas du fût, où se voient les cartouches du roi avec des épithètes variées. En dernier lieu, on dit généralement que le roi est aimé d'un dieu ou d'une déesse : Amon, Toum, Prâ, Harakhté, Ptah, Seth, Ouadjit ou d'autres appelés les dieux de Ramsès-Miamoun. Sur des statues, des stèles, des bas-reliefs, on retrouve des mentions analogues avec une telle insistance que l'on peut considérer ces dieux de Ramsès-Miamoun comme associés à l'œuvre de Ramsès à Sân. On trouve cependant des dieux de Ramsès en quelques autres sites, à Bubaste (1), à Memphis (2), à Heracleopolis, à Karnak (3), au temple de Sebua en Nubie (4). Mais dans ces sanctuaires, les dieux de Ramsès-Miamoun ne tiennent que peu de place. A Seboua, on indique que Ptah de Ramsès se trouve dans le temple d'Amon. Un autre dieu, Ptah aux hautes plumes et aux cornes pointues, pose la main sur son épaule, comme s'il le prenait sous sa protection, pour le présenter aux autres dieux du temple. Or, la plupart des textes où il est question de la résidence de Pi-Ramsès, nomment ces dieux de Ramsès.

En tête du traité hittite, il est dit :

« *En ce jour, Sa Majesté s'occupait dans la ville de Pi-Ramsès Miamoun d'accomplir les vœux pour son père Amon Râ, Harakhté, Atoum, maître des deux terres d'Heliopolis, Amon de Ramsès-Miamoun, Ptah de Ramsès-Miamoun, Seth le tout-puissant, fils de Nout* (5). »

D'autres textes appellent Seth, à Pi-Ramsès, Seth de Ramsès-Miamoun et qualifient de la même façon Prâ-Harakhté (6). Les dieux de Ramsès-Miamoun apparaissent donc comme les dieux officiels de la résidence. Ces mêmes dieux tiennent sur les monuments de Ramsès II à Sân el Hagar la place d'honneur. Nous concluons que la résidence se trouve à Sân el Hagar.

Ce raisonnement qui présente une rigueur mathématique est convainquant par lui-même, mais l'historien souvent déçu par des raisonnements fort satisfaisants en apparence souhaiterait une preuve plus directe. N'existe-t-il pas sur des monuments contemporains de Ramsès II et demeurés en place un seul exemple du nom de la résidence

(1) Naville, *Bubastis* I, pl. 20 et 36.
(2) Brugsch, *A.Z.*, XIV, 69.
(3) L.D., III, 147-148.
(4) Gauthier, *Le temple de ouadi es Seboua*, 151, 182, 204.
(5) Stèle de Karnak dans L.D., III, 146 et *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, VII, 5.
(6) Gardiner, *op. cit.*, *J.E.A.*, V, 255.

royale ? Il en existait, sans que l'on s'en doutât, autant d'exemples que l'on compte de fois les dieux de Ramsès-Miamoun. Que signifient en effet dans Amon de Ramsès-Miamoun et toutes les expressions analogues, les mots Ramsès-Miamoun ? La plupart des égyptologues (1) ont pensé qu'il s'agissait de Ramsès II. Toutes ces expressions leur apparaissent comme autant de preuves de l'égotisme royal. Toutefois, la syntaxe permettrait une autre explication. Il ne faut pas oublier que si le maître dit : « mon chien », le chien dit aussi : « mon maître ». En conséquence, Prâ de Ramsès-Miamoun pourrait être, au lieu d'un dieu que Ramsès II aurait confisqué pour en faire l'exécuteur de ses volontés, le maître de Ramsès II, comme Min de Coptos est le maître de la ville de Coptos. Cette interprétation serait plus conforme à l'idée que les Egyptiens se faisaient des dieux, maîtres de l'univers, des choses et des êtres et des rapports que le Pharaon, leur fils, leur chéri, leur protégé entretenait avec eux. Elle ne résout pas cependant toutes les difficultés. Pourquoi les titres royaux qui précèdent habituellement le cartouche, « fils du soleil » et « maître des couronnes » ne figurent-ils jamais quand Ramsès-Miamoun s'emploie comme complément d'un nom divin ? Pourquoi les autres rois (2) ne se sont-ils pas annexés eux aussi les dieux de l'Egypte ? Il est beaucoup plus satisfaisant de considérer Ramsès-Miamoun comme l'abrégé du nom de la résidence, qui était Pi-Ramsès-Miamoun. On supprime l'élément initial *pr* « demeure » à la suite du nom divin pour éviter l'accumulation d'un trop grand nombre de mots à l'état construit. De telles abréviations existent dans toutes les langues. On dit en français la gare d'Orsay, pour la gare du quai d'Orsay, le club des Jacobins, pour le club du couvent des Jacobins, le club des Lyonnais, dans le roman de Duhamel, pour le club de la rue des Lyonnais. En hébreu, on supprime parfois בת « demeure » dans les noms géographiques composés avec ce mot et un nom de divinité, surtout si le nom divin est lui-même un nom composé. Ainsi בֵּית בַּעַל מְעוֹן *Jos.* 13, 17 s'écrit sans בֵּית dans *Num.* 32, 28, *I Chron.* 5, 8 et sans בַּעַל dans *Jér.* 48, 23, 1. בַּעַל צְפוֹן (Ex. 14, 2, 9) près de la mer Rouge et d'autres noms de lieu qui commencent par עֲלָב sont aussi des expressions abrégées où l'on sous-entend un mot tel que בֵּית.

(1) NAVILLE, *Bubastis*, p. 42 et GARDINER, dans *J.E.A.*, XIX, 127.

(2) En dehors des noms de Merenptah et de Ramsès III, qui sont parfois employés à la suite des noms divins comme celui de Ramsès II, on n'a cité qu'un Ptah de Menès (*A.Z.*, XXX, 44) et Buto de Seti-Merenptah (GAUTHIER, DG, I, 181). L'explication proposée pour Amon de Ramsès vaut pour ces exemples.

N'oublions pas enfin que la Bible nomme simplement Ramsès, la résidence royale, en supprimant l'élément *pr*, que l'on transcrit פִּי dans d'autres noms, Pithom, Bubaste.

Une vérification éclatante de l'explication précédente est fournie par un bloc de granit trouvé dans le grand temple de Sân el Hagar, qui mentionne Amon de Ramsès-Miamoun, grand-de-victoires (fig. 39). Or, « grand-de-victoires » est l'épithète courante du domaine : Pi-Ramsès-Miamoun. Nous sommes donc entièrement fondés à soutenir que le nom de la résidence royale se rencontre presque à tous les pas dans les ruines de Sân el Hagar et que par conséquent cette résidence est à Sân même.

III

Nous sommes maintenant en mesure de compléter les renseignements un peu vagues des textes égyptiens. Ramsès II, choisissant hors des anciennes capitales, un emplacement pour sa résidence renouvelait la grave décision d'Amenophis IV. Mais le roi hérétique s'installait dans un terrain où aucune ville n'existait antérieurement. Ramsès II au contraire choisissait l'emplacement d'une ville importante, ancienne, et dont le nom, Avaris, était associé à un dieu, Seth, qui n'avait pas que des amis en Egypte et aux Hyksos, dont le souvenir était odieux à une grande partie des Egyptiens.

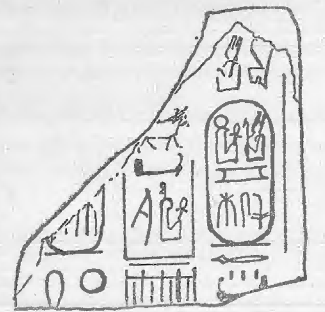


Fig. 39. — Inscription mentionnant la ville de Ramsès-Miamoun-grand de victoires.

Lorsque ses architectes et ses chefs de travaux s'occupèrent de tracer le plan de sa résidence, l'ancienne ville était probablement un monceau de ruines. Elle avait subi un long siège, avait capitulé et les vainqueurs n'avaient rien restauré. Toutefois, au début du règne de Ramsès II, elle n'était ni rasée, ni vide d'habitants. Un bas-relief trouvé à Memphis représente quelques villes ou districts du Delta oriental symbolisés par des personnages qui apportent leurs offrandes à Ramsès (1) (fig. 40). Parmi les cinq noms conservés figure le nom d'Avaris, tout de suite après le district de *šḫt ḏʿ* qu'on appellera plus tard « les champs de Tanis ».

(1) MARIETTE, *Monuments divers*, pl. 31.

L'enceinte de la ville royale, que nous avons complètement déblayée en 1932 et 1933 occupe le centre du tell de Sân. C'est un rectangle pas tout à fait régulier, dont les longs côtés mesurent un peu plus, les petits un peu moins de 400 mètres (pl. I) (1). Les murs larges de 15 mètres sont droits à l'intérieur, mais présentent à l'extérieur des rentrants et des saillants, mais si peu accentués qu'ils semblent destinés moins à faciliter la défense qu'à rompre la monotonie. Nous n'en connaissons pas la hauteur primitive et nous pouvons seulement supposer que des soldats allaient et venaient sur le sommet. On atteignait la résidence, par bateau, par un canal qui se détachait de la branche tanitique et se dirigeait vers l'Est. Un large escalier conduisait au quai bordé du côté de l'eau par un parapet. On passait entre deux petits bâtiments occupés par des scribes et des gendarmes que quelques mètres seulement séparaient d'une porte fortifiée. Ce monument détruit environ deux siècles après la mort de



Fig. 40. — Personnages géographiques : Les champs de Tanis. Avaris.

Ramsès a été remplacé par une porte du type « propylon », œuvre de Sesac II, dont les ruines imposantes attirent tout d'abord l'attention du visiteur. Nous l'avons déblayée, à partir de 1929, ce qui nous a permis de découvrir quelques blocs provenant de la porte de Ramsès et d'en proposer une restauration. Cette porte, comme celle que Ramsès III, imitateur de son grand ancêtre, construisit à Medinet-Habou et qui s'est conservée jusqu'à nos jours, ressemblait à une forteresse syrienne et pouvait servir d'habitation. Elle avait grande allure avec ses hautes tours en matériaux de couleurs différentes,

(1) Reproduction d'une photographie aérienne gracieusement exécutée par la Royal Air Force en 1935. Voir le plan de Fougerousse dans *Kêmi*, V.

granit noir, calcaire blanc et grès rouge. Des inscriptions et des bas-reliefs l'habillaient entièrement. Les consoles des fenêtres étaient supportées par les têtes grimaçantes des éternels ennemis de l'Egypte Bédouins, Syriens, nègres, Nubiens et Libyens (pl. VIII) (1).

L'enceinte est encore percée de trois autres portes. La porte nord, en calcaire, a été exploitée comme carrière et n'est plus qu'un trou dans la muraille. Nous y avons cependant trouvé les squelettes des victimes immolées à l'occasion des travaux, ainsi que les fragments de plusieurs statues colossales qui datent de Ramsès II et deux lions en granit rose, couchés dans l'attitude du repos, les pattes croisées, la tête tournée de côté. Ce type de sculpture a été surtout en faveur à la basse époque (3), mais les Egyptiens le pratiquaient au moins depuis le règne d'Amenophis III qui a fait sculpter les deux beaux lions du musée britannique (4) et une ville du Delta, Athribis (5) en contenait deux autres, presque semblables, qui datent de Ramsès II. C'est donc au règne du grand bâtisseur que nous attribuerons les deux lions de la porte nord et deux autres beaucoup plus beaux (pl. IX) qui ont été découverts tout récemment devant la porte de l'est, bien que celle-ci ait été rebâtie par Ptolémée Sôter (6). Quant à la porte sud très étroite, simple trou dans la muraille, il n'est pas sûr qu'elle ait existé au temps de Ramsès.

Actuellement, quand on pénètre dans l'enceinte par la porte de Sesac, on trouve tout le long de l'axe des grès et des granits, pendant 300 mètres (7). Le reste de l'espace est occupé par des maisons et des murs de briques crues. Un second gisement de granit, non loin du mur est et au nord de l'axe marque l'emplacement du temple dit de l'est, qui date de l'époque bubastique. Les constructions de briques sont postérieures à Ramsès et la plupart du temps nous n'avons pas la certitude que les colonnes, les obélisques, les statues et les blocs de toutes sortes qui portent le nom de Ramsès sont bien à leur place originelle. Il y eut certainement des remaniements, car les blocs

(1) *Kêmi*, V, 1-18.
(2) *Nouvelles fouilles de Tanis*, 43-44.
(3) Exemple les lions du Vatican qui datent de Nectanébo, un lion du Louvre qui vient de Byblos; les lions du Musée d'Alexandrie, ceux du Serapeum et à Tanis même la statuette reproduite dans mes *Nouvelles fouilles de Tanis*, pl. 62, 2.
(4) British Museum, 430 et 431. Ce dernier porte une inscription de Tontankhamon.
(5) British Museum, 593.
(6) Sur cette porte, cf. Fougeroussse dans *Kêmi*, V.
(7) Voir les plans de Petrie (*Tanis*, I) et de Fougerousse, *Kêmi*, V.

qui servent de fondation aux obélisques ont la plupart du temps été arrachés à des constructions de Ramsès II et portent encore, plus ou moins lisibles, ses cartouches ou ses épithètes. Quand Mariette, en 1865, atteignit la région du sanctuaire de granit, il découvrit cinq ou six stèles de granit plus ou moins maltraitées. Il crut les avoir trouvées à leur place originelle et ce fut aussi l'avis de son confrère Em. de Rougé. Mais une stèle n'est pas autre chose qu'un avis à la population. On la dressait dans les endroits où la foule pouvait entrer, dans les cours, devant les pylones, près des portes, mais non dans le sanctuaire, où ne pénétraient que quelques privilégiés. En fait, les stèles de Ramsès ont été rassemblées dans la région du sanctuaire, sous la XXI[e] dynastie, pour servir de dalles et de matériaux. Quant aux monuments qui furent débités avant d'être remployés, il est impossible de les compter. On se fera une idée de leur nombre en pensant que les tombes royales des XXI[e] et XXII[e] dynasties ont été entièrement construites avec des granits, des grès, des calcaires de Ramsès II. La description que nous allons tenter de la résidence de ce roi est donc hypothétique sur bien des points, tant à cause des déplacements et remaniements et des destructions, que parce que nous sommes encore loin d'avoir exploré tout ce que renferme la grande enceinte.

Au-delà de la porte fortifiée, l'on se trouvait dans une vaste cour dallée que bornait au fond le premier pylone du grand temple, précédé de la première paire d'obélisques (pl. X) et sans doute aussi de stèles et de statues. A droite, les fils de Ramsès construisirent un petit édifice, dont nous avons retrouvé une base de colonne et des fenêtres ajourées. Là sans doute se dressait la merveille de Pi-Ramsès, le géant de granit haut de vingt mètres, le grand frère du colosse du Ramesseum, des colosses d'Ipsamboul et de Memphis, l'égal des colosses de Memnon. Il fut renversé sous la XXI[e] dynastie et l'on commença à le débiter. Sesac III acheva de le tailler en morceaux pour construire son propylon. Ce travail a laissé subsister quelques signes du pilier dorsal qui n'avait pas moins de quatre mètres de large. D'autres blocs taillés dans les membres laissent apprécier la fermeté du modelé. Les orteils du géant mesuraient 0 m. 60. Ils appartenaient à un homme dix ou douze fois plus grand que nature. Debout sur son socle et coiffé de sa haute couronne, le Ramsès de granit dépassait les obélisques, les pylones et les murs extérieurs.

Une stèle découverte près d'Heliopolis, au kom el ahmar, raconte que l'on découvrit en l'an VIII de Ramsès, dans les carrières de grès, une statue plus haute qu'un obélisque, qui fit l'admiration du roi (1). Bien qu'on ne dise pas expressément que cette statue fut transportée de la carrière à la résidence favorite, cela nous paraît extrêmement probable, car nous avons découvert tout dernièrement, près du tombeau d'Osorkon II, non loin par conséquent de la porte monumentale, un pied colossal en grès, fort bien sculpté, qui a bien des chances d'être un vestige de cette œuvre merveilleuse, à la place même où Ramsès l'érigea, comme pendant au géant de granit.

Le grand temple, tel qu'il nous est parvenu, mesure 82 mètres de large et sa longueur est d'environ 250 mètres, mais nous savons qu'après les remaniements de la XXI[e] dynastie, il fut encore restauré par Nectanébo et, sous les derniers Ptolémées, par un gouverneur de Tanis nommé Panemerit. Admettons pourtant que ses dimensions au temps de Ramsès aient été à peu près celles que nous venons de dire et même que les principales divisions de l'édifice se soient conservées. Du premier pylone, on passait dans une assez vaste cour sur laquelle donnait probablement, comme au Ramesseum, comme à Medinet-Habou, la façade du palais servant d'habitation au souverain qui pouvait, quand il paraissait au balcon, que soutenaient des figures d'ennemis, se faire acclamer par la foule.

Les obélisques dressés devant le premier pylone sont gravés d'un ciseau parfait, mais ils ne dépassent pas avec leur base 14 mètres, ce qui est une hauteur bien modeste. Les obélisques du deuxième pylone sont plus imposants. La cour II où l'on pénétrait, après avoir traversé ce pylone était un véritable musée de sculpture égyptienne. Ramsès y avait rassemblé un certain nombre d'œuvres anciennes qui représentaient des rois et des reines du Moyen Empire et des œuvres contemporaines qui le représentaient lui-même, avec la stature d'un géant, accompagné par l'une ou l'autre des grandes épouses royales ou des princesses, ses filles, qui atteignaient à peine ses genoux (fig. 41). Des sphinx de granit rose dispersés maintenant dans plusieurs musées, au Louvre, à St-Pétersbourg, au Caire, gardaient le mur méridional. Une porte de granit encastrée dans le mur nord donnait accès à une rampe qui montait jusqu'à la butte vénérable, cette sorte de pyramide en briques crues, décrite dans notre chapitre II, qui servait de piédestal, à ce que nous croyons, à un naos où était abritée quelque

(1) *Ann. S.A.E.*, 1938.

statue de divinité. La façade du IIIe pylone qui bornait la cour à l'est offrait une décoration magnifique. On avait intercalé entre quatre obélisques de granit rose, qui ne le cédaient pas aux précédents pour la perfection de la gravure, les sphinx, ou pour mieux dire, les lions à visage humain de granit noir, legs des vieilles dynasties, sur lesquels les Hyksos avaient osé graver leur nom, ainsi que les porteurs d'offrandes à la barbe de fleuve, dont la perruque ressemblait à une crinière. Derrière le pylone, on se trouvait dans une forêt de colonnes monolithes en granit rose, du type palmiforme. C'était la salle hypostyle qui a été dévastée par les rois bubastites et saïtes. Les colonnes de la nef centrale hautes de 11 mètres ont été transportées en avant du temple. Les autres, hautes de 7 mètres, ont permis à Osorkon II et à Apriès d'embellir le temple de l'Est et le temple d'Anta. Nous avons déjà remarqué que ces colonnes par leurs proportions, le nombre des palmes du chapiteau, le travail des nervures devaient être attribuées à l'Ancien Empire. Ramsès a donc trouvé la salle hypostyle toute construite. Il se contenta d'effacer les inscriptions originales et habilla les colonnes d'inscriptions qui célébraient sa gloire et celle des dieux de Ramsès. Les chapelles de ces dieux, les salles renfermant les barques et les accessoires du culte occupaient comme partout le fond du temple. Il en existe encore de nombreux blocs de granit décorés de bas-reliefs, mais ces chapelles détruites, puis rebaties et encore détruites forment un indescriptible chaos. Aux vestiges des sanctuaires primitifs sont venus s'ajouter, comme on l'a dit plus haut, des stèles provenant des cours et des portes, ainsi que des obélisques, dont la place primitive ne peut être indiquée. Ils décoraient la façade des petits sanctuaires indépendants qui étaient répartis parmi les jardins, dans toute la résidence. Il est intéressant de trouver sur un bloc remployé par Siamon la mention des temples de jubilé d'Ousirmarê, c'est-à-dire de Ramsès II (fig. 42). Très probablement, un bassin de pierre, comme ceux de Karnak, de Denderah, de Medinet Habou, se trouvait dans la partie orientale du domaine royal. Si nous ne l'avons pas encore découvert, nous avons mis au jour, sous le dallage du temple de l'Est, un tronçon d'un canal enterré dans



Fig. 41. — Titulature de la princesse hittite Mat-neferou-Râ-Hou-roun.

le sable, formé de grands vases qui s'emboitent parfaitement l'un dans l'autre. Ce canal qui va du Nord au Sud devait alimenter en eau le bassin de pierre. Malheureusement, plus de six mètres de déblais recouvrent actuellement ce précieux vestige, mais nous espérons bien reprendre un jour le déblaiement de ce secteur et préciser ainsi un point important de la topographie de Pi-Ramsès (1).

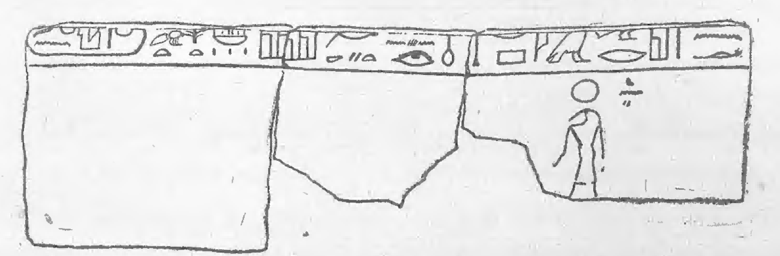


Fig. 42. — Inscription mentionnant les châteaux de jubilé de Ramsès II.

La résidence n'est pas le seul ouvrage de Ramsès dans le pays de Djâ. A 500 mètres au Sud-Est, l'on rencontre des gros blocs de granit ayant la forme de bases de colonne et alignés sur deux rangs (2). La photographie aérienne permet de distinguer une enceinte rectangulaire enfermant ces granits. A la surface, j'ai récolté des fragments de grès et de granit qui portent le nom de Ramsès. Près de l'angle sud-ouest de la grande enceinte, nous avons dégagé depuis 1929 un ensemble de constructions (3). Un ample vestibule précède une porte monumentale qui permet de franchir une enceinte renfermant un temple et ses dépendances. Le vestibule est ptolémaïque, la porte date de Siamen, les dépôts de fondation du temple d'Apriès et de Ptolémée IV, mais presque tous les matériaux proviennent des constructions de Ramsès II et de ses successeurs. Quelques-uns même sont plus anciens. Les tronçons d'architrave et les six colonnes ont été enlevés sans doute à la salle hypostyle du grand temple. Quelques statues et quelques blocs ont peut-être la même origine, mais il est impossible qu'il n'ait pas existé un édifice à cette même place bien avant la XXIe dynastie. L'enceinte de Siamen est bâtie sur une en-

(1) Consulter pour plus de détails mon ouvrage *Douze campagnes de fouilles à Tanis*, à paraître prochainement chez Payot.

(2) Ces blocs sont indiqués sur le plan de Sân par Rifaud et sur celui de la Description (*Nouvelles fouilles de Tanis*, pl. II-III).

(3) *Les nouvelles fouilles de Tanis*, ch. IV décrivent ce qui était mis au jour à la fin de la campagne 1932.

ceinte plus large du double qui repose sur un sol à peine plus élevé que le niveau du Nil en période d'inondation. Contre cette enceinte et à l'ouest du vestibule, nous avons dégagé une construction carrée en briques crues, disparaissant sous les vestiges de deux bâtiments plus récents qui ont été refaits avec des blocs de Ramsès. La construction carrée renferme des puits en briques et remplis de sable. qui constituent, si je ne me trompe, les fondations de ces greniers hauts comme le ciel où l'on entassait les provisions pour les habitants de la résidence. C'est pourquoi nous pensons que les blocs qui portent des fragments de scènes de guerre et d'offrandes ont été remployés très près de l'endroit qu'ils occupaient à l'origine. Ramsès avait là un grand monument, où il avait rassemblé des sculptures qui le représentaient assis ou debout, à côté des déesses Sekhmet, Ouadjit et Anta et plusieurs statues de Sekhmet (1).

IV

Toute la région bénéficia de l'activité du grand bâtisseur. Le nom de Ramsès se lit presque partout où subsiste une ruine et si l'exploration du Delta était plus avancée, son œuvre semblerait encore plus formidable. A 16 kilomètres au sud de Sân, le tell Nebeché, qu'on appelle plus communément le tell Faraon, recouvre les ruines d'un important centre de culte de la déesse Ouadjit, où Petrie a retrouvé quelques blocs de Seti et de Ramsès (2). Non loin de là, à Qantir, joli bourg dans une palmeraie, on a découvert des blocs de granit, une porte et des jarres qui ont contenu d'après le texte hiératique tracé sur la panse du vin de Pi-Ramsès (3). On s'est basé là-dessus pour soutenir que Pi-Ramsès est à Qantir. C'était aller un peu vite. Il serait plus exact de dire qu'autour de la résidence s'étendait un vaste domaine qui fournissait les denrées nécessaires à ses nombreux habitants et englobait Qantir. Ces dépendances sont désignées par l'expression *nꜣy* = ceux de Ramsès-Miamoun, dans un texte un peu plus récent où nous lisons qu'elles étaient arrosées par un canal, ou une branche du Nil, appelé le canal de Pty (4). Où se trouvait exactement

(1) *Nouvelles fouilles de Tanis*, pl. 47, 54, 54, 59, 60.
(2) Petrie, *Tanis*, II, p. 29-30.
(3) M. Hamza, *Ann. S.A.E.*, XXIX, 44-45; XXX, 40; *Mélanges* MASPERO, t. I.
(4) Anastasi, IV, 6, 11 dans *Bibliotheca aegyptiaca*, VII, 41. Cf. *Hier. Ostr.*, n° 145.

ce canal de Pty, nous ne saurions le dire. Nous savons seulement qu'il a donné son nom à un vignoble qui expédiait ses produits, à l'occasion, jusqu'à Thèbes. Ramsès II, grand amateur de vin, a beaucoup répandu dans le Delta la culture de la vigne qui y était pratiquée d'ailleurs depuis l'Ancien Empire. Les jarres trouvées au Ramesseum mentionnent 18 vignobles, dont Pty et Pi-Ramsès (1). La plupart, sinon tous se trouvaient dans le Delta, par exemple le grand Nil, le Nil d'Occident, Pi-Amoun, le château de millions d'années, les eaux de Râ, les eaux de Ptah, les eaux d'Amon, Silê, le Port. Les eaux de Râ qui ont donné leur nom à un vignoble arrosaient en outre un temple de Bastit (pi-Bastit) différent de Bubaste, car le nom de la déesse est suivi d'une épithète particulière « Dame de Barsit dans les eaux de Râ (2) ». Il existait dans ces mêmes eaux de Râ un temple de Prâ de Ramsès mentionné sur un monument trouvé à Bubaste (3). Les eaux, le vignoble et ces deux temples n'étaient donc pas très éloignés de cette ville. Enfin, un texte d'époque ramesside mentionne une construction appelée le kher (*ẖr*) de Ramsès-Miamoun, V. S. F., au bord des eaux de Râ (4). Ce mot *ẖr*, dans d'autres textes de cette époque désigne tantôt un tombeau isolé, tantôt une nécropole (5) et ce n'est pas un petit sujet de surprise d'entendre parler d'un tombeau ou d'une nécropole de Ramsès dans la région de Bubaste. Mais la résidence du grand roi n'était pas seulement une demeure où il résidait de temps en temps. Ramsès voulut vraiment en faire la capitale de l'Egypte, religieuse autant que politique. Il y plaça les dieux de son choix. Il y organisa son propre culte de dieu vivant et aussi son culte futur pour lequel furent construits ce château de millions d'années et ce kher de Ramsès, que nous regrettons de ne connaître que de nom. Déjà, il est permis de se demander si la nécropole des dynasties XXI et XXII, que nous sommes en train d'explorer tout près du grand temple, ne fait pas partie du kher. Quelques vases canopes du caveau de Chechanq pourraient dater des Ramsès. Psousennès s'est approprié un sarcophage de Merenptah.

La région qu'arrosaient les eaux de Râ nous a cependant conservé

(1) Spiegelberg, *Hieratic ostraca*, pl. 19-34; *Bemerkungen zu den hieratischen Amphorinschriften des Ramesseums*, *A.Z.*, LVIII, 25.
(2) Grand papyrus Harris, 62 a, 2, *Bibliotheca aegyptiaca*, V; cf. Gardiner, dans *J.E.A.*, V, 258.
(3) Naville, *Bubastis*, 46 B.
(4) Pap. Anastasi, VIII, 9-10, cf. Gardiner, dans *J.E.A.*, V, 197.
(5) *Wb.*, III, 323.

d'imposants vestiges du règne de Ramsès. A Horbeit de grands granits décorés de ses cartouches affleurent le sol et disparaissent sous des maisons de fellahs. A Bubaste même, Ramsès a construit une salle à colonnes, des portes, érigé des statues (1). L'importance de cette ville tient à sa situation entre les branches pélusiaque et tanitique et non loin du ouadi Toumilat. Elle était autrefois la tête de ligne du canal qui gagnant les Lacs Amers et la mer Rouge permettait à des navires peu pressés d'aller de la côte syrienne au pays de Pount, des Echelles du sapin aux Echelles de la turquoise et à celles de l'encens. Ces navigations inaugurées sous l'Ancien Empire furent interrompues après la VI[e] dynastie. Nous ignorons si elles furent reprises par les puissants rois de la XII[e] dynastie. En tout cas, l'invasion des Hyksos ruina cette entreprise, que les rois thébains ne purent ou ne voulurent pas restaurer. Mais il entrait évidemment dans les vues de Ramsès II qui rendait la vie et la prospérité à cette région sacrifiée de creuser, en utilisant ce qui restait des anciens travaux, un canal des deux mers.

Plusieurs constructions ou monuments jalonnent son tracé. A Tell-er-Retabe, sur l'emplacement d'une ville ancienne où Petrie a trouvé des vases de la VI[e] dynastie, Ramsès II construisit un temple dont les dieux étaient Atoum, seigneur de Thou et Seth. Il n'en reste presque rien, sinon un fragment d'une stèle de granit rose et un groupe le représentant à côté de Toum (2). Beaucoup plus importants, en tous cas moins maltraités, sont les ouvrages de Ramsès à Tell el Maskhouta, presque à l'entrée du ouadi Toumilat. C'était déjà une ville ancienne. Les Hyksos y laissèrent des traces de leur passage sous forme d'une petite inscription sur l'épaule droite d'un sphinx (3). Du temple restauré par Ramsès II, on a retiré un naos de grès, deux triades et deux stèles de granit qui ornent maintenant le jardin des stèles d'Ismaïlia. Les dieux en étaient Pra-Harakhté, le grand dieu solaire, Khepri, qui se coiffe d'un disque solaire où s'inscrit un scarabée ailé et Toum, seigneur de On ou des deux terres de On. Ce dernier était le plus important des trois et avait donné son nom au temple *pr 'itm*, Pithom. La ville s'appelait Sekou (*Ṯkw*) (4). Elle possédait une forteresse et une garnison de mercenaires libyens.

(1) Naville, *Bubastis*, I, 35-45.
(2) Fl. Petrie, *Hyksos and Israelite cities*, p. 28-34 et pl. 28-36.
(3) Publié dans Petrie, *Tanis*, I, pl. 16, n° 4.
(4) Cités dans les papyrus Anastasi, V et VI : *Bibliotheca aegyptiaca*, VII, 66, 67, 76. De là provient la stèle dite stèle de Pithom, de Ptolémée Philadelphe, où Toum est appelé le grand dieu de Seku (*Urk.*, II, 81).

Un peu au-delà de Pithom, le canal faisait un coude et se dirigeait vers le Sud pour atteindre le golfe de Suez qui remontait beaucoup plus en ce temps-là dans l'intérieur des terres qu'aujourd'hui et même qu'au temps de Nechao. Le temple découvert à Khabret par Clédat n'est probablement pas très éloigné de l'endroit où le canal se réunissait à la mer. Il est dédié à Seth et à Hathor, qui est la dame du pays de Mafkat que l'on pouvait atteindre de là par la route de terre ou plus commodément, en prenant le bateau jusqu'au fond du golfe d'Aqaba (1). Non loin du temple, une stèle de granit se dressait au bord même du canal. Ramsès l'avait érigée en l'honneur de Soped, seigneur des pays étrangers et du pays de Chesmet, dans le Sinaï, et peut-être aussi de Baal. Une autre stèle un peu plus au Nord, toujours au bord du canal, était dédiée à Anta et à Seth (2). Ces stèles que pouvaient voir les navigateurs qui empruntaient le canal n'étaient probablement pas les seules qu'aient érigées Ramsès. Mais seules, elles sont parvenues jusqu'à nous. Encore sont-elles en très mauvais état et presque illisibles. La plupart des renseignements qu'elle contenait sont perdus pour nous.

La nouvelle résidence était donc en communications directes avec l'Arabie et les pays du Sud. Elle était déjà reliée avec les pays du Nord par la route de Silê à Pakanaan, où Seti I[er] avait construit près de chaque point d'eau une forteresse ou du moins un ouvrage. Or, de Pi-Ramsès à Silê, ou si l'on veut de Sân el Hagar à Tell Abou Seifé, la distance est courte et un bon marcheur la couvre facilement en deux jours. Partant par la porte de l'Est, on atteignait en deux heures le tell de Sanhour, dont le nom, de quelque façon qu'on l'explique, rappelle le souvenir d'Horus (3). La surface de ce tell est parsemée de tessons et d'éclats de pierre et au cours d'une excursion, nous y avons découvert un superbe pied de granit noir, mais le tell n'a pas été exploré et nous ignorons s'il renferme des vestiges du temps de Ramsès. Le tell Dephné que l'on rencontre un peu plus

(1) Il n'est pas certain que ce temple soit identique au *pr Ḥt-Ḥr* (Pi-Hathor), que le papyrus Anastasi III place aux environs de Pi-Ramsès (ci-dessus, p. 117) et que la stèle de l'adoption de Nitocris mentionne entre Tanis et Bubaste. (*A.Z.*, XXXV, p. 27.)
(2) Ces stèles ont été signalées par Clédat, *Notes sur l'isthme de Suez*, dans le *Bull. I.F.A.O.*, XVI, 204; transportées à Ismaïlia et intégralement publiées par G. Goyon dans *Kêmi*, VII, 115.
(3) *ś; n Ḥr* « protection d'Horus » ou, selon Kuentz, Bulletin de l'Institut égyptien, 1938, *sb̓ n Ḥr.*, étoile d'Horus.

loin, sommairement exploré par Petrie, a livré surtout des objets de basse époque, mais la ville existait sûrement du temps de Ramsès (1). A Mesent, la ville d'Horus, au voisinage immédiat de Silê, Ramsès releva le monument de grès érigé autrefois par son grand-père Ramsès Ier et ne manqua pas d'y faire graver le récit de sa pieuse action (2). A partir de là, jusqu'en Syrie, l'archéologie cesse de nous renseigner, mais un texte bien connu, sinon bien compris, nous fait connaître une importante fondation de Ramsès II, sur la route de Syrie (3) :

« *Commencement des récits de victoires du Seigneur de l'Egypte. Sa Majesté, Vie, Santé, Force, a construit pour Elle une tour de garde* (4) *qui s'appelle « Grand-de-victoires », qui est entre la Phénicie et l'Egypte, remplie de provisions et d'aliments. Son plan est celui d'On-du-Sud* (5). *Sa durée est pareille à Hat-ka-ptah. Chou se lève dans son horizon et se couche dans son enceinte. Tout le monde abandonne sa ville et s'établit dans son territoire.*

Son occident est la maison d'Amon,
Son sud est la maison de Seth,
Astarté se trouve à son levant,
Ouadjit à son nord.

La tour de garde qui se trouve dans l'intérieur de cela, elle est comme le double horizon du ciel.

Ramsès-Miamoun Vie, Santé, Force y est comme dieu.
Mentou-dans-les-deux-terres comme hérault.
Soleil-des-princes comme vizir.
Charme-de-l'Egypte-aimé-de-Toum comme pacha.

La terre se rue à sa place. Le roi de Khatti mande au roi de Qédé : « Prépare-toi à ce que nous courrions en Egypte. Nous dirons que les Ames du dieu sont manifestées. Nous rendrons grâce à Ousirmarê Vie, Santé, Force, pour qu'il donne le souffle de son amour. Aucun pays n'existe que par son amour. Puisse le Khatti être avec ses âmes. Seul, le dieu ne reçoit plus ses offrandes. Il ne voit plus l'eau du ciel.

(1) Petrie, *Tanis*, II, p. 47.

(2) *Kêmi*, VII, p. 115.

(3) Papyrus Anastasi II, I, 1 *sqq.* = Anastasi IV, VI, 1-10. *Bibliotheca aegyptiaca*, VII, 12.

(4) En égyptien *bḫn*. Ce mot se rattache à un radical *bḫn* qui signifie surveiller. *Bḫn. t* = « pylone » en est un autre dérivé.

(5) Thèbes et non Erment, comme on le dit généralement (Communication de M. Varille).

Aussi il sera avec les Ames d'Ousirmarê V. S. F., le taureau qui aime la vaillance ! »

Cette construction ne doit pas être confondue avec tout ce que le roi a bâti, soit à Pi-Ramsès, soit aux environs, soit même le long de la frontière, car il est dit expressément qu'elle est située entre l'Egypte et la Phénicie. Si nous reprenons la liste des ouvrages de Seti sur la route qui gagne la Syrie en partant de Silê, nous voyons qu'un de ces ouvrages porte le nom de la déesse Ouadjit, une des protectrices du *bekhen* de Ramsès, qu'un autre est qualifié de bekhen, et que le nom de « grand-de-victoires » est donné à un troisième. Sans pouvoir préciser la situation exacte du bekhen de Ramsès II, on peut être sûr qu'il se trouvait le long de la route, jalonnée déjà par les ouvrages de Seti. Mais nous ignorons si le roi a simplement remis l'un de ceux-ci en état ou s'il a entrepris un travail absolument neuf. Je ne crois pas qu'on doive admettre que le bekhen était compris entre quatre sanctuaires, celui d'Amon à l'Ouest, celui de Seth au Sud et ainsi de suite. Lorsqu'on eut délimité le terrain où devait s'élever le bekhen, on mit chacun des quatre côtés sous la protection d'une divinité, en réservant comme il était naturel l'Est à l'asiatique Astarté. Le roi n'a pas dû résider bien souvent en un lieu si éloigné, mais quatre statues qui le représentaient et nommées Ramsès-Miamoun, Mentou-dans-les-deux-terres, Soleil des princes. Charme de l'Egypte (1) y tenaient lieu de dieu, de hérault, de vizir et de pacha.

V

Les scribes qui ont décrit le bekhen de Ramsès prétendent que cette construction inspira au roi de Khatti des réflexions conciliantes. Les nombreuses expéditions militaires que le roi a conduites personnellement en Syrie, la grande activité diplomatique que l'on constate par la suite expliquent dans une certaine mesure, le choix que Ramsès a fait de l'ancienne Avaris pour sa résidence, le soin qu'il a pris d'enrichir toute la contrée et d'améliorer ou de multiplier ses communications avec l'intérieur de l'Egypte et les pays étrangers. Nous

(1) Les statues royales avaient des noms. M. Varille a révélé le nom d'un colosse d'Aménophis III (*Revue d'égyptologie*, II, 173) et M. Roeder d'une statue de Ramsès II qui s'appelait aussi Soleil des souverains (*Ramsès II als Gott*, *A.Z.*, LXI, 63. La statue découverte par Ramsès dans la Montagne rouge, près de On, s'appelait « Ramsès-Miamoun-le-dieu » (stèle de l'an VIII, l. 4).

savons qu'après la bataille de Qadech, où il paya si vaillamment de sa personne, le jeune roi « *rentra en paix à Pi-Ramsès-grand-de-victoires, se reposa dans son palais, Vie, Santé, Force de vie et de santé, comme Râ sur ses deux horizons. Les dieux le félicitent et lui accordent des millions de fêtes sed sur le trône de Râ* (1). »

Cela se passait en l'an 5. L'an 21, ce fut la conclusion du traité qui mettait fin à la guerre avec les Hittites :

« *En ce jour, le 21 du 1er mois de l'hiver, Sa Majesté se trouvait à la ville de Pi-Ramsès, faisant ce que souhaitaient son père Amon-Râ, Harakhté, Atoum, maître des deux terres d'On, Amon de Ramsès, Ptah de Ramsès, Seth le tout-puissant, fils de Nout* (2). »

L'original du traité, gravé sur une plaque d'argent, fut remis au roi et conservé au palais. Néanmoins, les hostilités s'éternisaient, en dépit de l'accord des souverains. Si la lettre que le roi hittite écrivit au roi de Mitanni, d'après les chroniqueurs égyptiens, est bien authentique, le roi hittite en était venu à désirer comme le bien le plus précieux l'amitié du Pharaon. Il écrivit donc à Ramsès pour lui faire savoir qu'il porterait lui-même les tributs à son auguste palais, puis rassemblant son armée et ses dignitaires, il leur dit : « *Qu'est-ce donc ? Notre pays est dévasté. Notre maître Seth est fâché contre nous. Le ciel ne nous donne plus d'eau... Dépouillons-nous de tous nos biens, en tête desquels ma fille chérie et portons nos baraqat au dieu parfait, afin qu'il nous accorde la paix et que nous vivions !* » Alors il se fit amener sa fille chérie avec des tributs précieux devant elle : or, argent, curiosités nombreuses et importantes, attelages de chevaux sans nombre, bœufs, chèvres, moutons (3).

La princesse et son escorte se mirent en route sans tarder. En même temps, une escorte partait d'Egypte à la rencontre des Hittites. C'est peut-être pour recevoir dignement la princesse que Ramsès fit restaurer et aménager le *bekhen* dit « *Grand-de-Victoires* », dont il a été parlé plus haut. On était en plein hiver, saison des pluies et de la neige. Pharaon fit une offrande à son père Seth. Le dieu exauça toutes ses prières. Le ciel se calma et des jours d'été arrivèrent. Egyptiens et Hittites fraternisèrent avec joie et l'on atteignit enfin Pi-Ramsès en l'an 34, le troisième mois de l'hiver :

(1) Kuentz, *Kadech*, in fine.
(2) Stèle de Karnak (éd. Muller), début.
(3) Kuentz, *La stèle du mariage de Ramsès II*, *Ann. S.A.E.*, XXV.

« *On amena la fille du roi de Khatti qui était arrivée en Egypte devant Sa Majesté. Des tributs très importants étaient derrière elle, sans nombre. Or, Sa Majesté vit qu'elle était belle de visage comme une déesse... Et l'on composa son nom royal « Mat neferou Râ Houroun* » (c'est-à-dire : celle qui voit la perfection de Râ et de Houroun) (1).

Il existe à Sân un témoignage matériel du séjour de la princesse étrangère. Déjà, Ramsès avait érigé dans la IIe cour du temple, quatre statues de grès qui le représentaient en compagnie de ses femmes ou de ses filles. On effaça l'un des noms et l'on grava en place la titulature de la nouvelle venue (fig. 41).

Les commodités militaires et diplomatiques, dont je n'entends pas diminuer l'importance, ne suffisent pourtant pas à expliquer l'attachement du roi et de la cour à cette résidence si éloignée des lieux où les anciens Pharaons, à l'exception des Hyksos, avaient passé leur vie. On sait que la célébration du jubilé, la fête sed, était un événement considérable. L'usage était de se rendre à Memphis pour cette cérémonie. Mais Ramsès rompant avec l'usage décida de la célébrer à Pi-Ramsès et construisit pour cela un édifice spécial. Dans le décret de Ptah gravé au temple d'Ipsamboul, le dieu s'exprime ainsi :

« *J'ai fait pour toi une noble résidence, afin de fortifier la frontière des deux pays* (c'est-à-dire de l'Egypte) : *Pi-Ramsès-Miamoun, gratifiée de vie. Elle est ferme sur terre comme les quatre piliers du ciel. J'ai construit une demeure, où demeurera le souverain pour célébrer des jubilés comme moi-même* (2). »

Cette dernière phrase est quelque peu mutilée sur la stèle d'Ipsamboul, mais les doutes sont levés par un texte récemment découvert à Sân même (fig. 42) (3). C'est un successeur de Ramsès II, Merenptah, Séti II ou Ramsès III qui nous dit

« *Avoir fait un grand temple en pierre blanche et belle de calcaire au nord des châteaux de jubilé du roi du Sud et du Nord Ousirmarê Sotepenrê.* »

A lire les lettres que s'écrivent les fonctionnaires de la résidence, on croirait que le roi et la cour y passaient le temps à se reposer, à boire et à festoyer. Ramsès II était certainement un buveur de vin et

(1) Ou peut-être : Celle qui voit Râ, la perfection de Houroun.
(2) Champollion, *Monuments* 38 et L.D., III, 194 cf. Breasted, *Ancient records*, III, p. 175.
(3) Une partie de cette inscription était déjà connue : Petrie, *Tanis*, n° 125.

bien que l'on récoltât du vin en Moyenne et en Haute Egypte, il préférait les vins du Delta. Les nombreuses jarres à vin que l'on a trouvées au Ramesseum mentionnent principalement, sinon exclusivement des crus du Delta (1). A Sân, il était admirablement placé pour collectionner les meilleurs vins du pays, de la Syrie et des îles. Nul doute aussi que l'on n'ait apprécié la douceur du climat.

Mais d'autres raisons plus sérieuses, puisqu'elles sont liées aux traditions de la famille royale et aux passions religieuses doivent être invoquées. Il est bien connu maintenant que Ramsès se défiait d'Amon de Karnak et de son clergé qui aspirait toujours à faire trembler les rois. Au début de son règne, il avait même songé à se réserver la dignité de grand prêtre (2), mais ce n'était pas l'affaire d'un roi si bien fait pour le plaisir et la guerre. Il choisit donc non pas le deuxième grand prêtre d'Amon, ni même le troisième ou le quatrième, ni même un prêtre quelconque de Karnak, mais un membre du clergé d'Hathor à Denderah, Nebounnef (3), pensant bien qu'il n'avait rien à craindre de qui lui devait tout. Malgré cette sage mesure, le « climat » de Thèbes ne lui plaisait pas. Il ne pouvait y introduire sans risques l'auteur de sa famille, le dieu Seth, dont son père avait été grand-prêtre avant d'être le roi Séti, ni les divinités amies de Seth, ni les dieux asiatiques pour lesquels il se sentait des affinités.

Nul lieu d'Egypte sans doute n'a été aussi largement pourvu de protecteurs divins que la nouvelle résidence royale. Au temps des Hyksos, Avaris avait un patron, Seth, dont la parèdre était Anta. Le dieu solaire, à côté du couple, était l'objet de grands honneurs. Les contemporains de Ramsès sont plus éclectiques. Un prêtre de Seth nommé Prâemheb (Râ-est-en-fête) souhaite à l'intendant Seti (le Séthien), d'être dans les faveurs d'Amon-Râ, roi des dieux et le recommande à Pra-Harakhté, Seth, Nephtys, tous les dieux et toutes les déesses du « district suave (4) ». La résidence est quelquefois appelée le grand *ka* de Pra Harakhté (5), comme si l'on avait reconnu à ce dieu une véritable prééminence. L'auteur de la Querelle de Seth et d'Horus lui attribue en effet une influence considérable dans le conseil des dieux. On voyait sur une grande dalle de granit dressée,

(1) Spiegelberg, *Bemerkungen zu den hieratischen Amphorinschriften des Ramesseums*, *A.Z.*, LVIII, 25.
(2) Lefebvre, *Grands prêtres d'Amon*, p. 117.
(3) *Ibid.*, 118-122.
(4) *Bibliotheca aegyptiaca*, VII, 5.
(5) *Ibid.*, 7.

près de l'entrée monumentale, en haut-relief, Ramsès tenant par la main Harakhté et Ptah (pl. XI). De nombreux bas-reliefs à Sân montrent Ramsès lui offrant du vin ou l'image de Mat (1). Il est représenté sous la forme d'un homme portant le disque solaire sur la tête, plus rarement avec une tête de faucon.

Le dieu Toum qui était depuis toujours le seigneur des deux terres d'On possédait de nombreux centres de culte dans le Delta. Nous connaissons déjà Tell er Retabeh et tell el Maskhouta, dans le ouadi Toumilat. A Sân, il était également très bien vu. On lit « Ramsès aimé de Toum » sur des statues, des obélisques, des colonnes (2). Sur un linteau de porte on voyait Toum tendant le glaive à Ramsès qui assommait un Libyen (pl. XII) (3).

Khepri, encore un dieu anthropomorphe, ne se distingue de Toum et de Prâ que par le scarabée ailé sculpté sur le disque. Vis-à-vis de la triade Harakhté, Ramsès, Ptah mentionnée plus haut se dressait une seconde triade qui a été débitée par Sésac II, pour fournir de la pierre. Il en subsiste les trois têtes. Ramsès avait Khepri à sa droite (pl. VII).

Ptah, l'un des principaux seigneurs de Memphis, et encore appelé « maître de vérité » ou « tout-puissant » est généralement enveloppé de bandelettes ne laissant sortir que sa tête nue, rasée, ornée de la barbe postiche et ses mains qui tiennent un sceptre composite. Le signe de la vérité lui sert de socle et il s'abrite dans un naos. Il est le maître des jubilés et à ce titre ne pouvait manquer d'être honoré dans la ville, où le roi célébrait son propre jubilé. Il est souvent représenté sur des obélisques (4) et sur des stèles (5) et les statues ne lui manquaient pas.

Geb qui se reconnaît à sa coiffure compliquée paraît sur un pilier carré, sur une stèle, sur un obélisque (6). On sait par les textes du naos d'Ismaïlia, qu'il résida longtemps à Pi-Soped, à l'est de Bubaste, quand il eut hérité la royauté universelle de son père Chou (7).

Ouadjit, la Dame d'Amit, l'ouvreuse des deux terres, est assise à

(1) *Nouvelles fouilles de Tanis*, pl. 32.
(2) *Kêmi*, V, pl. 11, 13, 17.
(3) Ce bas-relief et celui de Tell-et-Retabeh (*Hyksos and isrealite cities*, pl. 29) se ressemblent au point qu'on les croirait produits par le même atelier.
(4) *Kêmi*, V, pl. 5.
(5) Grande stèle de granit (Petrie, *Tanis*, n° 164).
(6) *Kêmi*, V, pl. II; petite stèle de granit (Petrie, Tanis, n° 81).
(7) *Kêmi*, VI, page 1.

côté de Ramsès, sur un siège de grès dont le dossier se relève en forme de stèle (1). Séti, avant son avènement, était son prêtre et plus tard il mit sous son patronage l'une des forteresses qui jalonnaient la route de Pakanaan (2). Ramsès l'a inscrite parmi les quatre divinités protectrices du bekhen qu'il construisit pour que la princesse hittite put s'y reposer, quand elle faisait route vers l'Egypte.

Sekhmet à tête de lionne adorée d'un bout à l'autre de l'Egypte avait au Delta plusieurs lieux de culte, en particulier à Bubaste (3). A Sân, nous avons retrouvé six statues de granit rose qui la représentent et un groupe où elle est assise à côté de Ramsès (4).

Toutes ces divinités avaient, comme on le voit, leurs principaux sanctuaires dans le Delta. Transportées à Pi-Ramsès par la volonté du roi, elles y conservent leurs épithètes ordinaires, et pour indiquer leur nouvelle affectation s'appellent en outre Toum ou Ouadjit de Ramsès-Miamoun (5).

La Haute Egypte n'a délégué qu'un seul de ses dieux, Amon, le plus ambitieux et le plus dangereux. Il conserve ses titres d'Amon de Karnak (Apit eset) et de roi des dieux (Amonrasônter) (6), mais on l'appelle plus volontiers à la résidence Amon de Ramsès-Miamoun (7). Par ce moyen, il fait bon ménage avec les autres dieux ses frères et l'on a vu qu'un prêtre de Seth souhaitait à ses amis les faveurs d'Amon. Il est vrai qu'il attire sur eux les bénédictions des autres dieux de Ramsès.

Voici maintenant le propre seigneur du pays. Il n'a pas très bonne réputation et nul n'ignore que lorsqu'il était candidat à la fonction d'Osiris, ce qui est arrivé plusieurs fois, les dieux avaient fini, après des hésitations et des revirements sans nombre, par l'exclure de l'Egypte, en ne lui laissant en guise de consolation que la propriété du tonnerre et la compagnie d'Anta et d'Astarté, filles de Râ, mais déesses cananéennes. Mais Ramsès II, par tradition de famille autant que par goût personnel, aimait le dieu Seth. Il s'intitule le taureau (8)

(1) *Nouvelles fouilles de Tanis*, pl. 55.
(2) Stèle de l'an 400, l. 10, cf. supra p. 115.
(3) Les épithètes de Sekhmet ont été rassemblés par K. Sethe, *Ä.Z.*, LVIII, 44 et Gauthier, *Ann. S.A.E.*, XIX, 177-207.
(4) *Nouvelles fouilles de Tanis*, p. 113.
(5) *Ibid.*, p. 167-168.
(6) Colonne du temple de l'Est et obélisque. Sur le géant de granit il est appelé en outre le roi des dieux qui sont à Memphis (*Mélanges Maspero*, I, 498).
(7) Colonnes d'Anta.
(8) Obélisque I, dans *Kêmi*, V, pl. III.

de Seth, le taureau dans Retenou (1). Il érigea le district d'Ombos (Noubît), dont Seth était le patron en un nome indépendant, pour soustraire le clergé du dieu à l'autorité des gouverneurs du nome de Coptos qui étaient aussi les grands prêtres du dieu Min, si proche d'Amon qu'à cette époque les deux dieux réunissent leurs noms en un seul et mettent en commun leurs épithètes. La faveur du roi fait que l'on évoque ces fâcheux souvenirs avec bonne humeur (2). De nombreux Egyptiens, des princes, des hauts fonctionnaires et de plus humbles personnages ont reçu un nom composé avec le nom de Seth. A Pi-Ramsès, Seth avait sa demeure propre, son clergé, près de ceux d'Amon et de Ptah. Partout on le voyait, sur des obélisques (3), des colonnes, des architraves, des piliers, sur des stèles, sur des bas-reliefs muraux, tantôt avec sa tête de lévrier et coiffé de la double couronne, tantôt comme un homme à profil de Sémite, coiffé d'une tiare pointue, vêtu d'un pagne à glands que soutenaient des bandeaux où brillaient des disques de métal, un long ruban attaché au sommet de la tiare, traînant à terre. C'est ainsi qu'on représentait les Baals cananéens. Le règne de Ramsès a multiplié les images du dieu arrangé à la mode de Canaan (4).

Anat qui est la parèdre du Mikal de Beisan (5) ne pouvait être absente de la compagnie divine rassemblée à Pi-Ramsès. Les Egyptiens ont un peu changé son nom et l'appellent Anta. Le roi est le nourrisson d'Anta (6). Il s'est fait sculpter à côté de la déesse qui pose maternellement la main sur son épaule (pl. XIII) (7) et lui dit : « Je suis ta mère ! » Un autre groupe représente le roi et la déesse debout, se tenant par la main (8). Anta est vêtue d'une robe si étroite qu'on la croirait nue. Elle noue autour de la taille un long ruban, dont les bouts flottent librement. Les inscriptions la nomment la Dame des dieux de Ramsès, maîtresse du ciel, ou Anta de Ramsès-Miamoun.

(1) Obélisque II, *ibid.*, pl. IV, ob. IX, *ibid.*, pl. XXIII; cf. une épithète analogue « taureau fils de taureau », c'est-à-dire de Seth.
(2) M. Gardiner le note dans sa préface au papyrus Chester Beatty I.
(3) Obélisques nos XIV et XVI ; pilier carré, est ; plus de trente fois nommé sur colonnes et architraves.
(4) Elles sont énumérées dans Montet, *La stèle de l'an 400 retrouvée*, *Kêmi*, IV, 200-205. Ajouter l'image gravée sur le siège de la statue de Sanousrit (fig. 44).
(5) R. P. H. Vincent, *Le Baal-cananéen de Beisan et sa parèdre*, *Revue biblique*, 1928, 512-544.
(6) Obélisque I.
(7) Statue trouvée en 1929, maintenant au Musée du Caire, *Nouvelles fouilles de Tanis*, pl. 54.
(8) Statue du Louvre, *ibid.*, pl. 70-72.

Les textes égyptiens associent fréquemment, sans les confondre, Anta et Astarté (1). Cette dernière est nommée sur un beau tronçon d'architrave trouvé dans le soubassement de la porte de Sesac (2). Le nom d'Astarté est mutilé, mais certain. Il manque le terme qui précisait ce que le roi était pour elle (fig. 43).

« *Le... d'Astarté, le taureau de Seth-Mentou, le fils de Mentou, agissant par son bras...* »

Il y a peu d'années, nous avons découvert à Sân, dans un sanc-

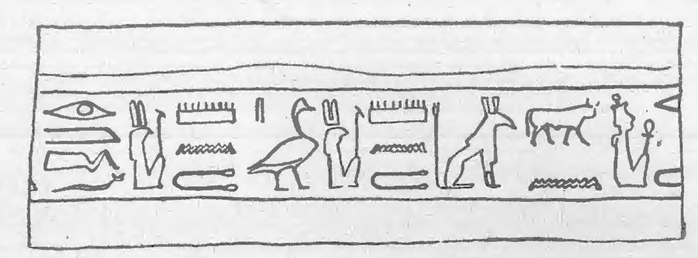


Fig. 43. — Inscription d'une architrave mentionnant Astarté et Seth-Montou.

tuaire de briques crues cimentées avec de la résine, au milieu d'offrandes de basse époque, un superbe groupe de granit noir presque intact qui représentait Ramsès enfant, coiffé du disque solaire et tenant la plante symbolique de la Haute Egypte, accroupi aux pieds d'un grand faucon (pl. XIV) (3). Or, Ramsès était un homme dans la force de l'âge quand il succéda à son père. Il est vrai que le roi se considère volontiers non seulement comme le fils des dieux, mais comme leur enfant, leur chérubin — est-il dit sur l'obélisque X de Tanis, où un charmant déterminatif accompagne le mot *sfy* (4). Mais le sculpteur a surtout tenu à composer le nom de Ramsès, au moyen d'un enfant *ms* qui porte le disque *râ* (*r'*) et tient la plante *šw*. Quant au dieu, nous l'aurions reconnu pour être le dieu Horus, si l'inscription ne prenait soin de le désigner autrement, en l'appelant Houroun de Ramsès-Miamoun. Nous retrouvons ici le dieu cananéen qui possédait un lieu de culte à Bethoron, près de Jérusalem, et dont le nom a été relevé dans des

(1) *Medinet-Habu*, II, 80. *Pap. Chester Beatty*, I, 3, 4.
(2) *Kêmi*, V, 6.
(3) Montet et Bucher, *Un dieu cananéen à Tanis, Houroun de Ramsès, Revue biblique*, 1934, et Montet, dans *Mélanges Maspero*, I, 497-508.
(4) *Kêmi*, V, pl. 23.

inscriptions grecques (1) et dans les tablettes de Ras-Schamra (2). Des ouvriers cananéens ou araméens qui travaillaient à Memphis avaient reconnu leur dieu dans le grand sphinx de Gizeh, Harmakhis, et l'avaient appelé Houroun ou Hol (3). Toutankhamon, puis Horemheb avaient adopté cette appellation nouvelle, car la mode déjà recommandait tout ce qui venait d'Asie. Dans la résidence de Ramsès, au milieu des dieux du Delta, près de Seth et d'Anta, ce dieu d'aspect égyptien et de nom sémitique n'était nullement déplacé.

Notre enquête à travers les ruines de Pi-Ramsès fera comprendre, je l'espère, les mobiles qui ont poussé Ramsès II à renouveler, de façon pourtant moins agressive, le geste d'Amenophis IV, en transportant sa résidence en un lieu si éloigné des deux capitales traditionnelles de l'Egypte. L'importance des affaires d'Asie ne suffit pas à expliquer cette décision, car ces affaires, sous la XVIIIe dynastie, n'étaient ni moins considérables, ni moins compliquées que sous la XIXe. Il ne faut pas oublier que Ramsès descend en droite ligne des anciens rois d'Avaris et des grands prêtres de Seth. Sans doute, Abydos, Thèbes et les grandes villes du Sud lui sont familières, mais tout ce qui vient d'Asie, les cultes, l'art, la langue, les gens, les vins lui plaît infiniment. A Thèbes, si éclectiques que soient les Egyptiens, il pourrait difficilement réunir une compagnie divine comme celle qui florissait en paix dans l'enceinte de sa résidence du Nord. A suivre son cœur il trouvait de réels avantages. Il échappait à la dangereuse influence des grands prêtres d'Amon. Il empêchait les passions religieuses d'affaiblir ou même de déchirer le pays, comme cela s'était vu moins d'un siècle auparavant et comme cela se reverra encore. Car Ramsès est le Pharaon, l'époux de l'Egypte, son rempart. En dépit de ses origines et de ses goûts, il n'a pas moins bien travaillé que les Memphites et les Thébains à la grandeur du pays.

Les vastes constructions entreprises à Pi-Ramsès et dans la région exigèrent un personnel immense. La stèle de l'an VIII trouvée à Heliopolis nous apprend que le roi, s'il demandait beaucoup aux ingénieurs, maîtres d'œuvres, sculpteurs, artisans, les récompensait généreusement et ne regardait pas à la dépense. Mais la sollicitude du roi ne semble pas s'être étendue à la masse des travailleurs qui moulèrent les millions de briques pour les enceintes et les magasins, tirèrent

(1) *Syria*, 1935, p. 417.
(2) *Syria*, 1936, p. 394.
(3) *Ann. S.A.E.*, 1938.

les blocs des carrières et les amenèrent aux chantiers. Ces travaux ingrats accablaient surtout les prisonniers de guerre. Diodore nous dit que Sesoosis épargna tant qu'il put les Egyptiens (1). Dès la reprise d'Avaris, Thoutmès Ier emploie des Hyksos aux carrières de Troja. Nous avons cité une liste d'ouvriers sémitiques qui date du début de la XVIIIe dynastie. On en connaît d'autres qui datent des Ramsès (2). Un bas-relief du tombeau d'Horemheb à Memphis représente une corvée de nègres conduite à coups de lanière par des gendarmes égyptiens (3). Nègres, Nubiens et Sémites peinèrent dur sous Ramsès II, dans la région de Pi-Ramsès.

Les documents égyptiens ne permettraient pas d'inscrire Israël au nombre des Sémites, qui, de gré ou de force, prirent part à ces travaux, mais le témoignage de la Bible est formel :

« *Il s'éleva sur l'Egypte un nouveau roi qui ne connaissait pas Joseph... Les Egyptiens établirent donc sur Israël des chefs de corvée, afin de l'accabler par des travaux pénibles. Il bâtit des villes pour servir de magasins à Pharaon, Pithom et Ramsès. Les Egyptiens firent travailler les enfants d'Israël par force. Ils leur rendaient la vie amère par de rudes travaux, mortier, briques et travaux des champs de toute sorte, leur faisant exécuter leurs ouvrages avec une dure oppression.* »

Pithom et Ramsès étant des villes de Ramsès II, il s'ensuit que la persécution et l'Exode sont assez bien datées. Mais plusieurs historiens remarquant que ces villes sont antérieures à Ramsès II estiment que les travaux en question ont pu être ordonnés par un roi de la XVIIIe dynastie. Ils méconnaissent un fait qui ne sera pas contesté, je l'espère, par ceux qui nous ont lu jusqu'ici : il existait au Moyen Empire, dans le Delta oriental, des villes nombreuses et prospères. Elles furent ruinées par la guerre. Quand les Thébains eurent réoccupé la région, ils n'y firent pas d'autres travaux que ceux qu'exigeait le passage des troupes. Les deux fondateurs de la XIXe dynastie n'ont fait que commencer la restauration à laquelle Ramsès II a attaché son nom.

D'autre part, la région n'a cessé à aucun moment d'être fréquentée ou habitée par des Sémites. Au Moyen Empire, quand la Muraille du Prince était garnie de soldats, les Amou demandaient à pénétrer

(1) Diodore, I, 56.
(2) Posener, *Une liste de noms propres étrangers*, *Syria*, 1937, 183.
(3) Bissing, *Denkm.* 81 A.

en Egypte pour faire boire leurs troupeaux, suivant la coutume de leurs pères depuis le temps du Dieu. Dans les derniers temps de la XVIIIe dynastie, une tribu poursuivie par ses ennemis et démunie de tout obtient de passer avec femmes, enfants et troupeaux en territoire égyptien (1). Pharaon prend un décret pour leur accorder le permis de séjour. Plus tard encore, sous Seti II, nous avons le rapport d'un officier au sujet de l'émigration temporaire d'une tribu de Chasou :

« *Nous avons fini de faire passer aux tribus des Chasou d'Edom la forteresse de Merenptah V. S. F. de Sekou, vers les marais de Pithom de Merenptah de Sekou, pour les faire vivre et faire vivre leurs troupeaux dans le grand ka de Pharaon V. S. F.* (c'est-à-dire : dans le domaine royal) (2). »

Si le pays d'Avaris, à la frontière, avait été purgé, comme beaucoup le croient malgré ces témoignages, de tous les étrangers, on ne comprendrait pas que le culte de Seth, si voisin des Baals syriens, et celui d'Anta aient persisté pendant toute la XVIIIe dynastie, pour refleurir sous le règne de Ramsès, avec autant de vigueur.

Les Egyptiens n'avaient aucune raison d'expulser les enfants d'Israël, quand ils reprirent Avaris. Ceux-ci n'avaient pas franchi la frontière les armes à la main, mais humblement, ils avaient sollicité la permission de faire paître leurs troupeaux. Les textes d'Horemheb et de Seti II permettent même de supposer que la concession de la terre de Gesem leur fut accordée par un décret royal. Cette situation régulière aux yeux de l'administration a très bien pu se prolonger jusqu'au règne de Ramsès II.

Mais tout changea lorsque Pharaon et une nuée de prêtres, de fonctionnaires, de soldats et de courtisans vinrent s'installer dans le pays. Il fallait faire surgir des villes du milieu des ruines ou du désert. Les architectes, les maçons, les tailleurs de pierre ne manquaient pas en Egypte, mais peut-être eut-on besoin de plus de manœuvres pour traîner les pierres et mouler les briques que les victoires en Syrie, en Libye et en Nubie n'en pouvaient fournir. On pensa que les enfants d'Israël fourniraient la main d'œuvre nécessaire et on les enrégimenta malgré leurs protestations et bien qu'ils aient montré peut-être leur titre de concession. Ce n'était pas la première fois en Egypte que le gouvernement suspendait un privilège ou une autorisation.

(1) Breasted, *A.Z.*, XXXVIII, 47-50.
(2) Anastasi, VI, 51-61. *Bibliotheca aegyptiaca*, VII, 76-77.

VI

Les nombreux fils de Ramsès semblent avoir fait leur choix dans les diverses tendances de leur père. D'après leur nom, on pourrait les classer en Thébains et partisans d'Amon et en hommes du Delta, dévots de Seth et des dieux voisins (1). Parmi les premiers, nous citerons Khamouas, parmi les autres Sethemouia (Seth dans la barque solaire). Le prince Merenptah qui, fort âgé, succéda à Ramsès, résida comme lui à Pi-Ramsès. Le papyrus de Bologne 1094, les papyrus Anastasi II et III, d'où nous avons tiré de nombreux renseignements sur la résidence datent de son règne. A Sân même, nous avons de lui plusieurs inscriptions. Souvent il s'est contenté de faire graver sa titulature sur des monuments antérieurs, colonnes, statues de Ramsès II, statues du Moyen Empire. Sur le socle d'une statue de Sanousrit Ier, il se proclame aimé de Seth, seigneur d'Avaris et de Seth de Merenptah (2), c'est-à-dire du Seth à l'ancienne mode, celui qui régnait depuis toujours sur ce pays et du Seth à la mode de son temps. Dans l'immense enceinte de Pi-Ramsès, le nouveau roi se construisit en effet un palais auquel appartenaient, je suppose, quelques blocs découverts en 1936, entre le premier pylone et l'entrée principale. Les plus intéressants proviennent d'une fenêtre ajourée que garnissaient les propres cartouches du roi. Ce palais s'appelait Pi-Merenptah et le Seth qui s'y trouvait Seth de Merenptah. Une statue de Ramsès retouchée par Merenptah fournit un exemple curieux de l'humeur voyageuse des dieux égyptiens (3). L'inscription de Merenptah nomme Hathor dame de Medjedit, localité de la moyenne Egypte, où Seth et Hathor se partageaient la dévotion des habitants. Galamment Seth offre à cette parèdre occasionnelle, une petite place dans son vaste domaine du Delta. La dévotion de Merenptah pour Seth, seigneur d'Avaris, ne s'affichait pas seulement à Pi-Ramsès. A Tell Moqdam, que les Grecs appelaient Leontopolis, le vieux roi restaura une statue du lointain roi d'Avaris, Nehesi (le nègre) (4).

Puisque Ramsès II est le Pharaon qui contraignit les enfants d'Israël aux pénibles corvées de briques et de canaux, c'est Merenptah qui devient le Pharaon des plaies d'Egypte et de l'Exode. La Bible ne

(1) Gauthier, *Livre des rois*, III.
(2) Petrie, *Tanis*, n° 5.
(3) Caire, *Cat. gén.*, 575.
(4) Caire, *Cat. gén.*, 538.

contient absolument rien qui y contredise. Bien au contraire, le récit s'inscrit sans peine dans l'histoire de ces deux règnes. Ramsès II a régné près de 67 ans. Le règne du Pharaon persécuteur a été très long, puisqu'il embrasse les premières mesures, qui ne datent pas nécessairement de l'an I, et quarante ans de la vie de Moïse. Celui-ci, quand il revient pour défendre les siens, trouve un nouveau Pharaon, dont le palais est à proximité immédiate du pays habité par les Israélites. Ce roi, malgré sa dureté, n'est pas contraire au Dieu d'Israël. Il ne nie pas sa puissance. Quand il voit son pays ravagé par les scarabées, il promet aux Israélites de les laisser aller dans le désert, à trois jours de marche, offrir un sacrifice, ajoutant même : « Faites des prières pour moi ! » Quand c'est le tour des sauterelles, il reconnaît qu'il a péché contre Yahvé et contre son peuple : « Priez Yahvé votre dieu, afin qu'il éloigne de moi au moins ce fléau mortel ! » Pendant le conflit, les Egyptiens témoignaient à Moïse une grande vénération. Ils ne firent aucune difficulté pour remettre aux enfants d'Israël des objets d'or et d'argent. Cette sorte de sympathie que Pharaon et les Egyptiens éprouvent à l'égard de la religion d'Israël est croyable en un temps où Seth équipé comme un guerrier syrien, Houroun, Anta et Astarté recevaient les honneurs que l'on sait dans la capitale de l'Egypte. En tout autre moment, ce ne serait pas admissible. Ce que nous avons dit précédemment à propos de l'arrivée en Egypte de la tribu de Jacob trouve encore ici son application. A l'arrivée comme au départ des Hébreux, la cour d'Egypte est installée tout près de la région où campent les étrangers. Les deux interlocuteurs se rencontrent à volonté, sans perdre de temps, sans avoir à se déplacer (1). Or, il n'y a que deux périodes, dans la longue histoire des Egyptiens, où le roi et la cour ont vécu si près de la frontière du Nord-Est, c'est pendant la domination des Hyksos et plus tard sous les Ramessides.

Il serait intéressant de savoir si le nom de Moïse, Mocheh, est réellement un nom égyptien. La fille de Pharaon appela ainsi l'enfant à la corbeille « car, dit-elle, je l'ai tiré des eaux ! ». Josèphe explique Moïse par *moü* « eau » et *usês* « sauvé » (2). Mais les deux adjectifs auxquels on pourrait penser *wšr* « sec » et *šw* « vide » n'ont pas

(1) Lorsque les personnages d'une histoire habitent des contrées fort éloignées, l'auteur ne manque pas de signaler ces déplacements et les lenteurs qui en résultent. Par exemple au papyrus Sallier I nous sommes informés qu'Apepi réside à Avaris, Sqnenrê à Thèbes. Apepi envoie à son adversaire un messager et doit attendre le retour du messager avant de prendre de nouvelles décisions. Rien de pareil dans la Bible.
(2) Contre Apion, I, 286; Antiquités, II, 96, § 228.

du tout ce sens et l'on ne voit pas pourquoi le complément *môii* serait en tête du nom. Il n'est nullement certain que la princesse ait voulu donner à l'enfant un nom rappelant dans quelles circonstances elle lui avait conservé la vie. Plus simplement, elle estima qu'ayant sauvé un enfant qui semblait ne pas avoir de parents, elle avait le droit de lui donner un nom. Ce fait autorise à expliquer Mocheh par l'égyptien, d'autant plus que dans la famille du prophète, plusieurs noms sont tirés de l'égyptien : Petiphera, Putiel, Phinehas (le nègre) et peut-être Myriam, que l'on a rapproché de Merit-Amen, nom d'une fille de Ramsès II, bien qu'on sache par les transcriptions assyrienne et grecque que le *r* n'était pas prononcé (1).

Les égyptologues (1) admettent généralement le rapprochement de Mocheh avec *mś*, l'élément final des noms théophores, tels qu'Ahmose, Ptahmose, Râmose, Thoutmose, qui signifient : Iâh, Ptah, Râ ou Thot est né. Ces noms peuvent s'abréger en Mose, si l'on sous-entend le nom divin. Il y eut des Egyptiens qui s'appellèrent simplement *mśw* ou *mśy*. Un personnage de ce nom mentionné dans deux textes égyptiens a été pris quelquefois pour Moïse lui-même. Au papyrus Anastasi I, 18, 2 on lit : « *Il ne serait pas bon que Mose l'apprenne, car il te punirait !* » et au papyrus Salt 124, 2, 17 : « *Il déposa une plainte contre le vizir devant Mose qui l'a destitué de sa fonction de vizir.* » Ces papyrus sont d'époque ramesside. Mais il faudrait, comme le dit fort bien M. Gardiner, du courage et même de la témérité pour identifier avec le chef des Hébreux ce Mose redouté qui pouvait destituer les vizirs. La philologie révèle une difficulté. Mocheh en hébreu s'écrit avec un *shin* מֹשֶׁה tandis que pour transcrire Ramsès (*r'-mś-św*) l'hébreu emploie un samek. Mais l'explication proposée par Yahuda '*mw* = see *s* = *lake*, et celle de Towers '*mi šu*, ne sont pas meilleures, il s'en faut de beaucoup.

L'embarras des égyptologues à expliquer de façon satisfaisante le nom de Moïse ne sera pas moins grand, si nous abordons les deux questions qui resteraient à régler avant de quitter le règne de Merenptah. Ce roi a enlevé du temple d'Amenophis III une magnifique stèle pour graver en vers un long panégyrique de son règne, dont un passage, souvent cité depuis, a causé dès sa publication une vive émotion chez tous ceux, ils sont nombreux, qui s'intéressent au séjour des Hébreux en Egypte et à l'Exode.

(1) Sur ces noms et celui de Moïse, voir Gardiner, *Egyptian origin of english personal names, Journal of the am. or. society*, 56, 189-197.

« *Les princes se prosternent pour dire le šalam. Personne ne lève la tête parmi les Neuf-Arcs, depuis que la Libye a été dévastée. Le Khatti est en paix. Canaan est mâté, en tout ce qu'il a de mauvais. Ascalon est transporté. Gezer est soumis. Yanoam est comme si elle n'existait pas. Israël est détruit et n'a plus de semence. Le Khouri est comme une veuve* (*ḫ'r.t*) *de l'Egypte. Tous les pays réunis sont en paix* (1). »

C'est le seul texte égyptien qui mentionne Israël, mais il ne résout rien. Si les Israélites sont bien ceux qui se sont enfuis d'Egypte, s'ils furent défaits en Palestine méridionale, au cours d'une expédition dirigée contre Ascalon, Gezer et Yanoam, il faut de toute nécessité placer l'Exode sous un des prédécesseurs de Merenptah, car ce roi n'eut que huit ans de règne et les Israélites ont mis quarante ans pour atteindre le Jourdain. Les résultats si laborieusement acquis seraient remis en question, et il nous faudrait, abandonnant le seul renseignement positif contenu dans la Bible, qui est la mention de Ramsès et de Pithom, interroger sans succès les Pharaons d'Ahmose à Ramsès II. Mais les Egyptiens ne s'astreignent nullement quand ils énumèrent les adversaires qu'ils prétendent avoir anéantis, à suivre l'ordre géographique (2). On est donc en droit de supposer que c'est la sortie d'Egypte qui a fourni à Merenptah le prétexte de déclarer qu'Israël est détruit et n'a plus de semence. Les Egyptiens ont pu croire que les fugitifs périraient de privations dans le désert ou seraient massacrés par les Chasou.

Les Israélites rassemblés sous les murs de Ramsès, à Sân el Hagar, n'avaient pour s'enfuir que deux routes possibles. Vers le Nord, le lac Menzaleh formait un obstacle infranchissable. En direction de l'Est, une bonne route conduisait à Mesent et Silê, mais cette route était fréquentée à tout instant par les courriers royaux et les gendarmes et bien gardée à la frontière par une forteresse. Même au-delà de la frontière, tous les points d'eau étaient surveillés par un fort égyptien. L'histoire de Sinouhit montre qu'un fugitif trouvait plus de facilité en se dirigeant vers le lac Timsah. Ainsi firent encore, beaucoup plus tard, sous le règne de Seti II, deux esclaves. Nous possédons le rapport de l'officier qui fut chargé de les poursuivre (3) :

(1) Caire, *Cat. gén.*, 34025.

(2) Et même dans toutes leurs énumérations. Les noms de lieu cités au papyrus Golenischeff et au naos d'Ismaïlia (*Kêmi*, VII) se suivent sans ordre apparent.

(3) Pap. Anastasi, V, 19, 6-20, 1. *Bibliotheca aegyptiaca*, VII, 66-67. Commentaire de Gardiner dans *J.E.A.*, X, 89.

« Le chef des archers Kakemou, de Sekou au chef des archers Ineï et au chef des archers Bakenptah.

En vie, santé, force.

Dans la grâce d'Amon-Râ-Sônter, le ka du roi Ousirmarê V. S. F., notre bon maître !

Je prie Pra-Harakhté pour la santé de Pharaon V. S. F., notre bon maître, pour qu'il fasse des milliers de jubilés et que nous soyons dans sa grâce chaque jour.

De la grande salle du palais royal V. S. F., j'ai été envoyé le troisième mois de l'été, le 9 au soir, à la poursuite de deux esclaves. Je suis donc parvenu à la clôture de Sekou le troisième mois de l'été, le 10. On me dit qu'ils étaient signalés comme ayant passé au Sud le 10. Alors je parvins à la forteresse et l'on me dit que le courrier était venu du désert en disant qu'ils avaient passé la muraille au nord du Migdol de Seti-Merenptah V. S. F., aimé comme Seth. Quand cette lettre vous parviendra, informez-moi de tout ce qui sera arrivé à leur sujet. »

La région de Sekou, dont il a été déjà parlé plusieurs fois, était un lieu de passage gardé par un ouvrage appelé *sgr*, par une forteresse *ḫtm*, par un château de type syrien, le Migdol de Seti-Merenptah. Le dieu Toum y avait un grand sanctuaire, qui donnait son nom à des prairies marécageuses situées plus à l'ouest. De tous ces points un seul, Pithom, est connu exactement et tout ce que l'on peut dire des autres, c'est qu'ils se trouvaient dans le voisinage, à quelques kilomètres les uns des autres. Clédat ayant trouvé les ruines d'un petit temple avec le nom de Seti-Merenptah l'a aussitôt baptisé « migdol » (1). Mais le plan qu'il a publié et les bas-reliefs qu'il a rapportés au Musée d'Ismaïlia montrent qu'il s'agit d'un édifice purement égyptien. La position du migdol reste donc à trouver. Quoiqu'il en soit, il est impossible de ne pas rapprocher les trois premiers termes de l'itinéraire suivi par les Hébreux, Succoth, Etham, Migdal, de ceux qui se trouvent rassemblés dans les rapports des deux officiers égyptiens (2). Le rapprochement de Succoth avec Sekou (*Ṯkw*) ne soulève aucune objection. Etham rappelle assez bien le mot *ḫtm* qui désigne la forteresse de Sekou. Le Migdal biblique ne peut être que le Migdol de Seti-Merenptah, car les constructions de ce type en territoire égyptien étaient relativement rares (3).

(1) Clédat, *Bull. I.F.A.O.*, XVI, 208-212.
(2) Ainsi a fait Brugsch,
(3) Le migdol bâti par Seti Ier sur la route de Syrie, au-delà de Silé, dans le désert.

En somme, les Hébreux fuyant Pi-Ramsès ont suivi tout d'abord l'itinéraire classique de tous les fugitifs. Mais ce qui était possible à un ou deux hommes, une troupe nombreuse n'y pouvait parvenir. Moins heureux que les deux esclaves du papyrus Anastasi V, les Hébreux n'ont pu franchir les ouvrages qui surveillaient les chemins partant de Pithom vers l'Asie et ils s'enfoncèrent dans le Sud. Avant d'arriver à la mer Rouge, ils passent par deux points qu'ils appellent Phihaḥirot פִּי־הַחִירֹת, ou Haḥirot et Belsephon בַּעַל צְפוֹן.

Le premier de ces deux noms a été rapproché d'un nom géographique égyptien qui appartient incontestablement à la région de Pithom, Pi-qeheret. Sur la stèle dite de Pithom, Ptolémée Philadelphe rend honneur à Toum, le grand dieu, seigneur de Sekou et à Osiris, seigneur de la porte de l'Orient, le premier de Pi-qeheret. Le roi s'est rendu en personne, l'an VI, au temple de Pi-qeheret, pour y consacrer un sanctuaire à son père Toum, le dieu grand, vie de Sekou. Autrement dit, la faveur du roi a permis à Toum d'étendre ses domaines et de s'installer dans le sanctuaire d'un autre dieu. Mais la position de ce sanctuaire ne peut être fixée exactement. D'autre part, la correspondance des deux noms n'est pas parfaite, car on n'a pas d'exemple d'un *ḳ* égyptien tenant la place d'un *h* hébreu.

Le scribe Pabasa dans sa description de Pi-Ramsès cite trois lacs dont les noms : Haïrot, Pahouiro, Pouhaïrot ont bien quelque ressemblance avec le Pihaḥirot biblique. Le dernier de ces noms est même rapproché d'un lac ou d'un marais dit de Baal, comme le Phihaḥirot biblique est associé à Belsephon. Nous ne savons où se trouvaient ces lacs, mais ils peuvent servir à prouver que le nom biblique n'était pas inventé. Un dernier rapprochement est encore possible, avec Pi-Hathor que cite également le scribe Pabasa, et qui est en outre mentionné dans la stèle de l'adoption de Nitocris, entre Tanis et Bubaste. Le petit édifice découvert par Clédat au Gebel Chalouf contient un bas-relief, où figure la déesse Hathor. La dame du pays des turquoises était la patronne indiquée des ingénieurs et des mineurs qui allaient travailler au Sinaï. Il fallait que ceux-ci trouvent sur la route des sanctuaires pour lui demander sa protection et la remercier de ses bontés. Mais la trouvaille de Clédat ne me paraît pas suffisante pour localiser en toute certitude le temple d'Hathor et à plus forte raison Phihaḥirot.

(voir ci-dessus, p. 115), le pavillon de Ramsès III à Medinet-Habou; un pavillon de style syrien figuré en bas-relief dans le temple de Medinet-Habou (*Medînet-Habu*, pl. 22).

Belsephon correspond à Baal Sapuna qui est nommé dans une liste des dieux adorés à Memphis, à côté d'un autre Baal non suivi d'épithète, de la déesse Qadech et de Soped. Une petite stèle égyptienne découverte il y a peu d'années à Ras Schamra, l'ancienne Ugarit, a été dédiée par un fonctionnaire de l'époque qui nous occupe ici à Baal Sapuna (1). Les tablettes cunéiformes de cette localité mentionnent aussi Baal-Sapuna, Sapuna étant le nom d'une montagne voisine, où le dieu réside quelquefois (2). On a bien objecté que Baal-Sapuna est un nom de divinité, tandis qu'il est employé dans la Bible comme un nom de localité. Mais il ne faut pas oublier que les noms géographiques composés avec *beth* « demeure » et un nom de divinité perdent volontiers le mot initial, surtout si le nom divin est déjà un nom composé. Belsephon, dans la Bible, est donc mis pour Beth-Baal-sephon. Ainsi ce dieu du Nord a comme tant d'autres profité de l'engouement des Egyptiens pour les dieux sémitiques. A Memphis, il avait droit de cité et il avait encore un lieu de culte dans l'isthme. Il est intéressant de noter, en vue de la localisation de ce lieu, que le nom de Baal se déchiffre, non sans peine, sur la plus méridionale des deux stèles trouvées par Clédat au Gebel Chalouf (3). Sur la face la mieux conservée, Ramsès fait ses dévotions à Soped, seigneur de l'Orient. La face opposée est malheureusement très fruste. De la scène, il ne reste rien et quelques mots seulement de l'inscription sont encore lisibles. Le nom de Baal se déchiffre au début d'une ligne. Sur toutes les stèles, l'inscription et la scène sont en étroit rapport. Il est donc permis de supposer que le graveur avait représenté en haut de la stèle le roi devant un Baal qui était peut-être le Baal Sephon. Ainsi la dernière étape des Hébreux en territoire égyptien ne saurait être très éloignée du Gebel Chalouf. De San el Hagar, en passant par Tell el Maskhouta, ils avaient parcouru environ 100 kilomètres.

Si le départ d'Egypte laissa aux Hébreux un prodigieux souvenir, s'ils l'environnèrent de miracles, nous n'avons, pour imaginer l'impression qu'il fit sur les Egyptiens, que le passage énigmatique de l'inscription de Merenptah. A Pi-Ramsès, la vie continua comme auparavant, parmi les fêtes et les festins. Le dieu Seth ne fut pas moins en faveur qu'auparavant. Merenptah avait fait graver sa titulature

(1) *Syria*, 1937, pl. VI; *Kêmi*, VII, 182.
(2) *Syria*, 1936, 171-172.
(3) *Kêmi*, VII, pl. XX.

au dos d'une statue de Sanousrit II (1). Un prince qui portait le même nom que son père, Merenptah, y ajouta un bas-relief (fig. 44). Il offre l'encens et l'eau au dieu Seth le tout-puissant, représenté, comme sur la stèle de l'an 400, sous les traits d'un guerrier syrien, dont le sculpteur semble avoir pris plaisir à exagérer le caractère. San el Hagar nous a en outre livré quelques monuments de Seti-Merenptah (2), le Seti II des historiens modernes, qui succéda au Pharaon de l'Exode. Les papyrus Anastasi V et VI, auxquels nous avons emprunté plusieurs des textes discutés ici datent de son règne : « *En ce jour,* écrit-on au début d'Anastasi VI (3), *On était à Pi-Ramsès-Miamoun à faire ce qui plaît à Amon de Ramsès-Miamoun, V. S. F., à Ptah de...* » La présence de ce roi à Pi-Ramsès est encore notée au papyrus Anastasi VII, et dans un papyrus trouvé au Fayoum (4). Un modèle de lettre transcrit dans Anastasi IV (5) montre d'importants fonctionnaires du roi occupés à ravitailler le palais :

« *Autre satisfaction pour mon maître, du fait que j'ai atteint les dépendances* (6) *de Ramsès-Miamoun V. S. F., au bord du canal de Pty* (7), *avec la dahabieh de mon maître et deux transports à bestiaux du château de millions d'années du roi Seti II V. S. F., dans le domaine d'Amon. J'ai rassemblé les biens des jardiniers du jardin du château de millions d'années du roi Seti II, dans le domaine d'Amon. J'ai trouvé 7 jardiniers, 4... (?), 4 vieillards, 6 enfants en tout 21 têtes. Il y a lieu de faire savoir à mon maître la quantité de vin que j'ai trouvé scellé par le chef des jardiniers Satiroy : 1500 jarres de vin, 50 jarres de vin cuit, 50 jarres de p'wr (?), 50 paniers de grenades, 50 paniers de raisins, 60 ... J'ai chargé cela sur les deux transports à bœufs du château des millions d'années du roi Seti II dans le domaine d'Amon, et je partis vers le nord, de Pi-Ramsès, le grand ka de Pra-Harakhté. Je l'ai remis aux contrôleurs du château de millions d'années, etc... et je rends compte à mon Seigneur.* »

Partant du Canal de Pty, en trois bateaux, après avoir em-

(1) *Ann. S.A.E.*, 1937.
(2) Petrie, *Tanis*, n° 141.
(3) *Bibliotheca aegyptiaca*, VII, 72.
(4) Gardiner dans *J.E.A.*, V, 190.
(5) *An.*, IV, 6, 10-7, 9 dans *Bibl. aeg.*, VII, 41 et *J.E.A.*, V, 188.
(6) Je traduis par ce mot le démonstratif pluriel *n;y* qui forme l'élément initial de plusieurs noms géographiques : Gauthier, *Dictionnaire géographique*, II, s. v. Je ne crois pas qu'on puisse considérer *n;y* comme un simple équivalent de *pr*. Pi-Ramsès contient des temples et le palais royal, Naÿ-Ramsès des magasins et des barques.
(7) On y pêchait des poissons *b;g* d'après Anastasi, IV, 15, 6 (*Bibliotheca aegyptiaca*, VII, 53).

barqué vingt-et-une personnes, du vin, des raisins et des grenades, notre homme a atteint la résidence, puis continué sa navigation vers le Nord (1), jusqu'au château de millions d'années du roi Seti II, dans le domaine d'Amon, où il remit le tout à un contrôleur du château. Les textes tracés sur les jarres à vin du Ramesseum nous ont fait connaître un certain nombre de vignobles du temps de Ramsès, tous situés, à ce qu'il semble, dans le Delta. Parmi ces noms, nous relevons un « château de millions d'années » et un « domaine d'Amon ». Selon toute vraisemblance, il s'agit du même château auquel Seti II a simplement ajouté son nom, comme cela s'est fait très souvent. On ne nous dit pas pour quelle raison l'on transporta des choses et des gens d'un domaine à un autre, mais comme il était difficile à l'époque des basses eaux d'utiliser les canaux et les branches orientales du Nil, le plus court était sans doute de descendre le courant pour atteindre, par le grand Nil, n'importe quelle destination. C'est

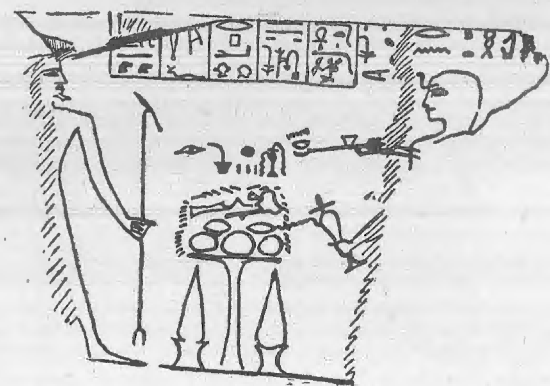


Fig. 44. — Le prince Merenptah encense Seth.

ce que nous avons fait nous-mêmes quand nous avons transporté en barque des monuments de Sân au Musée du Caire.

Les beaux jours de Pi-Ramsès n'étaient pas finis. On était au moins assuré de s'y procurer de quoi manger et boire. Cependant, si l'on en croit le grand papyrus Harris, les choses allaient de nouveau très mal en Egypte, lorsque Seth-nakht, père de Ramsès III, fonda

(1) M. Gardiner (*J.E.A.*, V, 189) corrige *m* devant Pi-Ramsès, qui indique le lieu d'où l'on vient en *r* qui indique le lieu où l'on va. Mais cette correction qui s'inspirait de l'opinion soutenue alors par l'auteur quant à la situation de Pi-Ramsès (Péluse) doit être abandonnée.

une nouvelle dynastie qui se rattachait à la précédente, par des liens mal connus de nous actuellement et qui a pratiqué sur certains points une politique très voisine de celle du grand Ramsès. Son plus illustre souverain, Ramsès III, raffolle de tout ce qui vient de Syrie. Il se fait bâtir un migdol à l'entrée de son grand domaine de Medinet Habou. Des princes syriens vivent à sa cour et assistent aux jeux et concours (1). Les troupes sont équipées à la syrienne (2). Le roi collectionne les objets exotiques et les fait reproduire en peinture dans son tombeau (3). Il a une grande vénération pour Seth et Montou et pour les deux déesses Anta et Astarté, qui sont nommés et représentés à Medinet-Habou et à Karnak (4).

Pi-Ramsès garde son rang de résidence royale. On en parle au grand papyrus Harris (5) dans des termes qui rappellent les flatteuses descriptions de Ramsès II et de Merenptah :

« *J'ai fait pour toi un noble domaine dans une ville du Delta, établi comme ton héritage pour toujours. Pi-Ramsès-Souverain d'Heliopolis V. S. F., grand-de-victoires est le nom qui lui est assigné pour l'éternité. Je lui ai assigné l'Egypte (to mry), avec ses produits. Des gens de tout pays sont rassemblés dans son enceinte. Il est pourvu d'immenses jardins. Des promenades sont ménagées dans la campagne. Tous les arbres cultivés sont chargés de leurs fruits. Une route sacrée brille des fleurs de tous les pays. Les roseaux, les papyrus, les (rdmt) sont nombreux comme le sable.*

J'ai fait pour lui (sic) *Kaouenkêmi..., avec une vaste oliveraie, avec des vignes, l'enfermant dans une enceinte longée* (?) *par le fleuve. De vastes plantations sur tous les chemins, qui produisent plus d'huile qu'il n'y a de sable sur le rivage, pour être offerte à ton ka, dans Thèbes la victorieuse et un torrent inépuisable de vin pour être porté en ta présence en offrande quotidienne.*

J'ai construit pour toi ton temple à l'intérieur de son territoire, le parachevant par des constructions en pierre calcaire. Ses portes sont en or monté sur cuivre. Des figures en toutes sortes de pierre sont comme les deux portes du ciel.

J'ai façonné ta noble image. Elle apparaît comme Râ lorsqu'il

(1) *Medinet-Habou*, 111-112.
(2) *Ibid.*, 29.
(3) Champollion, *Monuments*, 262-264.
(4) *Medinet-Habou*, 80.
(5) Pap. Harris, 8, 2-12 cf. Gardiner, *J.E.A.*, V, 194-195. *Bibliotheca aegyptiaca.*

illumine la terre de ses rayons. Amon de Ramsès-souverain d'On est son grand et magnifique nom. J'ai rempli son domaine d'esclaves des deux sexes ramenés des pays des Asiatiques. Les prêtres du temple, les enfants des nobles que j'ai créés. Son trésor regorge des biens de tout pays. Ses greniers montent au ciel. Ses troupeaux sont plus nombreux que le sable. Des étables sont organisées pour son ka. Des offrandes quotidiennes s'entassent, pures, devant lui. Les fermes à volailles possèdent des oies grasses, les tentes, les garde-ciel, les jardins du vin et en plus de leurs fruits, des légumes et toutes les espèces de fleurs. »

Ramsès ne s'exprimerait pas autrement, s'il avait fondé lui-même cette belle résidence. Il en transforme le nom en substituant l'épithète « souverain d'On » à « Miamoun ». Mais cette dernière épithète est précisément celle de Ramsès II, tandis que « Souverain d'On » appartient à lui-même. C'est ainsi que le dieu Geb à l'aurore des temps convoqua les nomes et les villes fondés par le dieu Chou son père et qu'il leur donna des noms, s'imaginant qu'il effacerait le souvenir du véritable fondateur. En fait, l'œuvre de Ramsès III à Pi-Ramsès est assez modeste. C'est principalement un sanctuaire appelé « Pi-Ramsès-Souverain d'On V. S. F., dans le domaine de Seth (1) ». Les fouilles de Sân, dans la région du temple d'Anta, nous ont rendu quelques blocs de calcaire blanc décorés d'inscriptions et de bas-reliefs, deux statues du roi en granit gris de grandeur naturelle, une statue de scribe qui datent de son règne. En outre, les cartouches de Ramsès III ont été ajoutés, en gravure médiocre, sur quelques pierres du grand aïeul.

A son exemple, Ramsès III célébra son jubilé à Pi-Ramsès. Il fit graver à Medinet-Habou un décret de Ptah, dont les termes s'inspirent très étroitement du décret que ce dieu avait pris en faveur de Ramsès II.

Le dieu s'exprime ainsi (3) :

Il a été fait pour toi une noble résidence, afin de fortifier la frontière des deux pays, « Pi-Ramsès-souverain de On », la mieux approvisionnée d'Egypte. Elle est ferme sur terre, comme les quatre piliers du ciel. Ta Majesté est établie en son palais. J'ai construit

(1) *Grand papyrus Harris*, 60, 2-3.
(2) *Nouvelles fouilles de Tanis*, 109.
(3) *Medinet-Habu*, 105-106.

une enceinte (1) où est ma place, afin que tu puisses célébrer les jubilés que je célèbre en elle. Je mis ta couronne en place, de mes propres mains, te faisant apparaître, sous le double dais. Les dieux et les hommes se réjouissent à ton nom, comme au mien, lorsque je célèbre les fêtes de mon jubilé. »

D'immenses préparatifs eurent lieu en vue de cette cérémonie. L'inscription d'un grand-prêtre de Nekhabit, la déesse d'El Kah, permet de s'en faire une idée (2) :

« *[L'an 29, sous la Majesté du roi] Ramsès III, première célébration du jubilé. Sa Majesté ordonna de charger le vizir To de prendre la barque sacrée de Nekhabit, en vue de la fête sed, afin d'accomplir ses rites dans les temples de jubilé. On atteignit Pi-Ramsès, le grand ka de Prâ en l'an 29... C'est le roi en personne qui saisit la proue de la barque sacrée.* »

Il serait invraisemblable que la ville d'El-Kab ait été la seule à envoyer une délégation et la barque sacrée du temple local. Tous les chefs-lieux de nomes en firent autant et pendant plusieurs semaines, une foule bigarrée emplit les promenades et les avenues de la résidence, d'innombrables barques se rangèrent le long du quai.

Toutefois, il s'en faut de beaucoup que le règne de Ramsès III ne soit qu'une image de celui du fondateur de Pi-Ramsès. Amon redevient le plus riche propriétaire du royaume. Le grand papyrus Harris lui attribue le tiers du territoire égyptien et d'immenses domaines en Syrie. Même à Pi-Ramsès, le dieu thébain semble prendre le pas sur les autres personnages de la compagnie rassemblée par Ramsès II. Un passage du papyrus Harris définit Pi-Ramsès comme « *la maison de son noble père, Amon-Râ, roi des dieux, Mout, Chonsou et de tous les dieux de Thèbes, comme un héritage éternel* (3) ». Le nombre des gens attachés à la maison d'Amon-Râ se montait à 7872. Ce nombre est si élevé, que l'on s'est demandé s'il ne comprenait pas

(1) M. Gardiner (*J.E.A.*, V, 193), puis MM. Edgerton et Wilson (*Historical records of Ramsès* III, 125), font de *inb* au lieu d'un nom commun le nom de Memphis. Si cette traduction était prouvée il faudrait arrêter à la fin de la phrase précédente notre citation. Mais le nom de Memphis s'écrit *inb ḥḏ* et non *inb*. D'autre part nous savons par le texte cité plus haut p. 137 que Ramsès II avait construit ses temples de jubilé à Pi-Ramsès et c'est à Pi-Ramsès que se rend l'officier d'El Kab qui doit assister aux fêtes du jubilé de Ramsès III. Je conclue donc que le passage tout-entier concerne Pi-Ramsès.

(2) M. Gardiner a le premier signalé ce texte et un passage d'un papyrus de Turin (Pleyte et Rossi, *papyrus de Turin*, 44, 18-19) qui permet de combler les lacunes : *A.Z.*, XLVIII (1910), 47-51 et *J.E.A.*, V, 192-193.

(3) Pap. Harris, X, 1-2. *J.E.A.*, V, 195.

toute la population de la ville. Il en faisait certainement une bonne partie. Les grands-prêtres d'Amon de Karnak ont repris aux grands-prêtres de Seth, depuis la fin du règne de Ramsès II, le titre envié de chef des prophètes de tous les dieux (1). Sans abandonner la résidence du Nord, le roi passe maintenant la plus grande partie de son temps dans son superbe domaine de Medinet-Habou. Sous ses successeurs, la glorieuse résidence du Nord n'a pas été complètement délaissée. Ramsès IV semble avoir terminé ou agrandi la construction commencée sous Ramsès II, dont nous avons retrouvé de nombreux vestiges, au nord-ouest du temple d'Anta. Puis Ramsès VI (2) érigea une statue colossale en granit gris, qui a servi plus tard à daller l'avenue principale du temple. Toutefois, il est bien vrai que les derniers Ramsès résideront surtout à Thèbes et se laisseront complètement dominer par les grands prêtres d'Amon. Ceux-ci ne doivent plus à l'agrément du roi leur charge éminente. Le fils y succède au père, le frère cadet à son aîné. Amenophis trouve le moyen d'arracher à son inepte souverain, Ramsès IX, des mesures qui auront pour effet de confondre le trésor du roi et celui d'Amon. Il dispose ainsi de toutes les ressources de l'Egypte. Une véritable révolution va bientôt éclater. Amon et ses grands-prêtres écartés du pouvoir par les premiers successeurs des Ramsès vont de nouveau jouer le premier rôle.

(1) Lefebvre, *Grands-prêtres d'Amon*, 146.

(2) Ce roi a laissé des monuments à Bubaste et dans d'autres villes du Delta (*Livre des Rois*, III).

CHAPITRE V

La défaite de Seth

I. La destruction de la résidence. Témoignages archéologiques.
II. Suppression du culte de Seth.
III. La guerre des Impurs racontée par Josèphe.
IV. Témoignages des contemporains.
V. Reconstitution du drame d'Avaris.

I

La belle résidence qui fit si longtemps l'orgueil des Ramsès et de leurs sujets n'est plus qu'un indescriptible chaos. Des obélisques, des colonnes, des bas-reliefs et des statues disent sa grandeur passée. Mais pas un de ces monuments n'est intact, pas un n'est à sa place. Ces destructions, ces bouleversements ne se sont pas faits en une fois. Il en est de récents, mais d'autres sont très anciens. Il importe de bien fixer ce point, si l'on veut comprendre les événements qui ont suivi de près le règne du dernier Ramsès dont nous avons retrouvé le nom.

Nous avons parlé des pierres qui meurent. Le calcaire qui a subi l'action du sel s'effrite et tombe en poussière. Le granit la subit aussi, mais moins profondément. Toutefois, le dommage n'est pas moins grand. L'épiderme du monument se soulève et tombe par fragments. Rien ne subsiste alors du beau modelé des statues ni des hiéroglyphes des stèles. Les indigènes ont travaillé activement à la destruction des ruines. Ils ont entamé l'angle nord-ouest de la grande enceinte, où j'ai surpris dernièrement un fellah qui venait avec son âne chercher du sebakh. L'un de nos reiss a avoué qu'il avait enlevé du tell de belles dalles de calcaire. Nous avons vainement cherché le puits découvert par Flinders Petrie, en 1884. Toutes les pierres ont disparu,

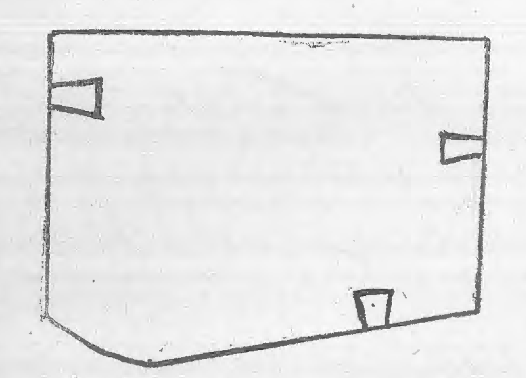
au moins jusqu'à trois mètres de profondeur. Daninos pacha écrivait à Mariette en 1869 (1), que les monuments que l'on prenait tant de mal à découvrir alimentaient les fours à chaux. Nous avons retrouvé plusieurs de ces fours au voisinage immédiat des endroits où s'élevaient les grands murs de calcaire. Même le grès et le granit n'ont pas été épargnés. Des colonnes ont été découpées, tranche par tranche, et l'on s'est attaqué aux obélisques pour y tailler des meules et des auges (2). Sur toute la surface du tell, on peut en ramasser. Depuis la fin du paganisme jusqu'à nos jours, la population a vécu de la ruine. Si elle avait été nombreuse, tout aurait disparu.

Les Ptolémées qui ont beaucoup travaillé à Tanis n'avaient guère plus respecté les monuments du passé. Ils se sont pris surtout à ceux de Ramsès. Ils ont construit, en avant du temple d'Anta, un vestibule, dont nous n'avons plus retrouvé que le soubassement en granit (3). Tous les blocs, sans exception, viennent de Ramsès. On a utilisé de préférence, les architraves qu'il suffisait de mettre bout à bout, sans s'interdire d'employer aussi les bas-reliefs muraux, dont on n'a même pas effacé les inscriptions. Ce sont encore les Ptolémées, qui, au sud du temple d'Apriès, ont édifié un mur avec de vieux matériaux empruntés à Ramsès et à Merenptah, aux rois tanites et saïtes (4), puis un superbe palais, dont le soubassement avait quatre rangs de blocs. Plusieurs de ces blocs ont des traces d'inscription (5). A l'ouest du vestibule, nous avons trouvé plus de trente blocs décorés par Ramsès II, Merenptah, Ramsès III et Ramsès IV, remployés dans une vaste construction en pierres et en briques, qui nous paraît aussi dater de l'époque ptolémaïque.

Parmi les saïtes, c'est Apriès qui semble avoir érigé les constructions les plus importantes. On lui doit le temple d'Anta (6), dont les colonnes de granit ont été prises à Ramsès et les dalles de calcaire à Psousennès et Siamon. Mais avant les saïtes, Chechanq III avait pillé sans vergogne, l'œuvre de Ramsès II. On peut affirmer que pas une pierre de la porte monumentale que ce roi a élevée au milieu du mur ouest de l'enceinte n'est venue directement de la carrière. Le géant

(1) *Recueil*, IX, 1889, 13.
(2) *Nouvelles fouilles de Tanis*, 64; *Kêmi*, VII, 109, 111.
(3) *Nouvelles fouilles de Tanis*, 118-125.
(4) *Nouvelles fouilles de Tanis*, 93-95.
(5) *Ibid.*, 135-149.
(6) *Ibid.*, 95-107.

de granit, dont il a été déjà parlé a fourni à lui seul une bonne partie des matériaux (1). Les bas-reliefs non dénués d'élégance de Sesac couvrent la face visible. Si l'on retourne le bloc, on découvre soit les hiéroglyphes d'un module inusité du pilier dorsal ou du tenon, soit les plis du pagne, soit le modelé du torse ou des membres. Un socle de six mètres sur trois, et épais d'un mètre et demi, a été dressé pour que Sesac puisse faire représenter sur l'un des grands côtés la course royale pendant la cérémonie du jubilé. J'ai pu identifier également des architraves, trois stèles, une triade, des montants de porte. Derrière le parement de granit, on avait entassé, sans les assembler, des blocs de matières et de provenances diverses : un linteau de porte et un obélisque de grès rouge, des bas-reliefs de granit, une console en grès décorée de cinq têtes d'ennemis, double grandeur (pl. XV). Ces pierres datent de Ramsès, mais des blocs de calcaire où se voient en très beaux hiéroglyphes les noms de Chechanq Ier ont été également mis à contribution. Ces blocs, ainsi qu'un morceau de corniche appar-



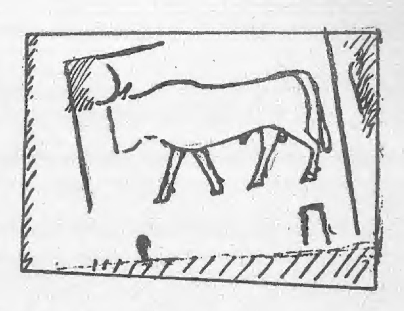


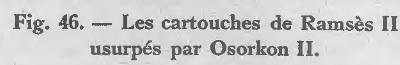
Fig. 45. — Bloc taillé daus le grand Ramsès de granit.

tenant à Chechanq Ier qui a été trouvé près d'un puits, à une centaine de mètres vers l'Est, me semblent provenir d'une porte de calcaire dont nous avons déblayé les fondations un peu au sud de la porte de granit. Mais cette porte, œuvre de Chechanq Ier, remplaçait la porte de Ramsès II, déjà détruite à l'avènement de la dynastie bubastite, en 950. Avant Chechanq III, quelqu'un avait porté la main sur le géant de granit. Un bloc retiré de la porte monumentale garde les traces de trois utilisations successives (fig. 45). Sur l'une des faces, un taureau

(1) *Ibid.*, 47; *Kêmi*, V, 3-8.

de grand module et profondément creusé entre deux lignes ayant un mètre d'écart appartient au pilier dorsal de la statue. C'est le début du nom de bannière de Ramsès II « Taureau puissant aimé de Mat ». Nous avons là, par conséquent, un fragment de l'inscription originale. Le côté adjacent qui a été retaillé conserve un fragment d'une représentation bien connue, l'union des deux plantes symboliques du Nord et du Sud. J'ai cru d'abord que cette représentation appartenait à la porte de Chechanq III, mais la position des queues d'aronde prouve que du temps de ce roi, on avait employé une troisième face, sur laquelle quelques traits de gravure se distinguent encore. La porte de Chechanq III n'a souffert que du temps, des inondations, qui ont évidé le sous-sol, peut-être d'un tremblement de terre et sûrement des négligences des constructeurs. Personne n'a utilisé les matériaux, après qu'elle se fut écroulée. Il en résulte que le bas-relief représentant l'union du Sud et du Nord appartient à une époque intermédiaire entre les Ramsès et Chechanq III. Entre 1100 et 825, le colosse fut renversé et l'on commença à le dépecer.

Parmi les rois bubastites, celui qui a causé les plus grands dommages à l'œuvre de Ramsès fut certainement Osorkon II, dont le long règne commença vers 870. Ce roi avait pris un nom de couronnement qui rappelait beaucoup celui du grand constructeur : Usirmarê-sotep-n-Amon. Il suffisait de changer le nom final, Rê, en Amon, ce qui se faisait très aisément en gravant un petit *i* dans une partie libre du cartouche et en allongeant le disque solaire, pour en faire l'échiquier *mn*. Pour le deuxième cartouche, il était complètement impossible de changer Ramsès Miamoun en Osorkon-sa-Bastit. On gratta tout l'intérieur du cartouche, pour le graver à nouveau (fig. 46). Par ces substitutions, Osorkon s'est approprié les belles colonnes palmiformes de granit qui gisent maintenant renversées et pour la plupart brisées au temple de l'est. S'il est vrai, comme nous l'avons


Fig. 46. — Les cartouches de Ramsès II usurpés par Osorkon II.

supposé, que ces colonnes étaient dressées autrefois dans la salle hypostyle du grand temple, un autre méfait peut être mis à la charge d'Osorkon. C'est lui qui les aurait changées de place.

Quand nous avons découvert, en 1939 (1), le tombeau de ce roi, au sud-ouest du grand temple, nous avons vu immédiatement que les matériaux en avaient été pris à Ramsès. Un bloc du mur est nous montra à l'extérieur, la titulature de Ramsès II, en grands hiéroglyphes qu'on n'avait même pas effacés, car ce mur, dans les temps anciens, disparaissait dans le sable. Bientôt, nous nous sommes aperçus que non seulement d'autres blocs de calcaire étaient dans le même cas, mais que les grès et les granites provenaient également de monuments détruits. C'étaient des obélisques, des socles, des triades, des statues colossales qu'on avait retaillés sans toujours effacer, tellement on voulait faire vite, les inscriptions originales. Les murs de la chambre de granit sont faits avec de beaux blocs dépassant souvent un mètre cube. Quant au toit, il est constitué par des poutres longues d'environ 6 mètres, dont la hauteur et la largeur dépassent le mètre. Toutes ces poutres ont été taillées dans des architraves ou dans des obélisques. Un pied de grès de taille colossale, trouvé hors du tombeau à grande profondeur, nous a appris du même coup l'existence à Pi-Ramsès d'un colosse de grès d'une dimension dépassant de beaucoup l'ordinaire (2), et que cette merveille avait été débitée en morceaux, sous le règne d'Osorkon, pour fournir des encadrements de porte et des sarcophages. Nous considérons dès maintenant, comme une hypothèse très vraisemblable, que tous les rois de la XXIIe et de la XXIe dynastie ont aligné leurs tombeaux autour du grand temple et que cette nécropole a dévoré en quelque sorte la résidence dont les obélisques, les bas-reliefs, les statues demeurés à la surface nous semblaient pourtant si formidables.

De ce que nous venons de dire, il résulte que la résidence n'était plus, au xe siècle avant notre ère, qu'un vaste chantier, ou pour mieux dire, une carrière. En réalité, il y avait déjà longtemps que la démolition de l'œuvre royale était commencée. Contre le tombeau d'Osorkon II, nous avons découvert celui de Psousennès. A l'heure où nous écrivons, nous n'avons pas la preuve matérielle, que les matériaux de ce tombeau aient été pris dans les constructions de

(1) *CR. Ac. I. BL.*, 1939, 239.

(2) Cf. supra, p. 127. C'est la statue mentionnée dans la stèle de l'an VIII de Ramsès II, provenant d'Héliopolis.

Ramsès, mais nous savons que ce roi a fait exécuter dans la résidence des travaux qui en ont singulièrement changé l'aspect. Le domaine royal fut coupé par deux gros murs de briques crues larges de 14 mètres et aussi hauts que les murs extérieurs. Un de ces murs va du Nord au Sud et quitte la grande enceinte non loin de l'angle nord-est ; le second part du côté ouest, fait une oblique et coupe le

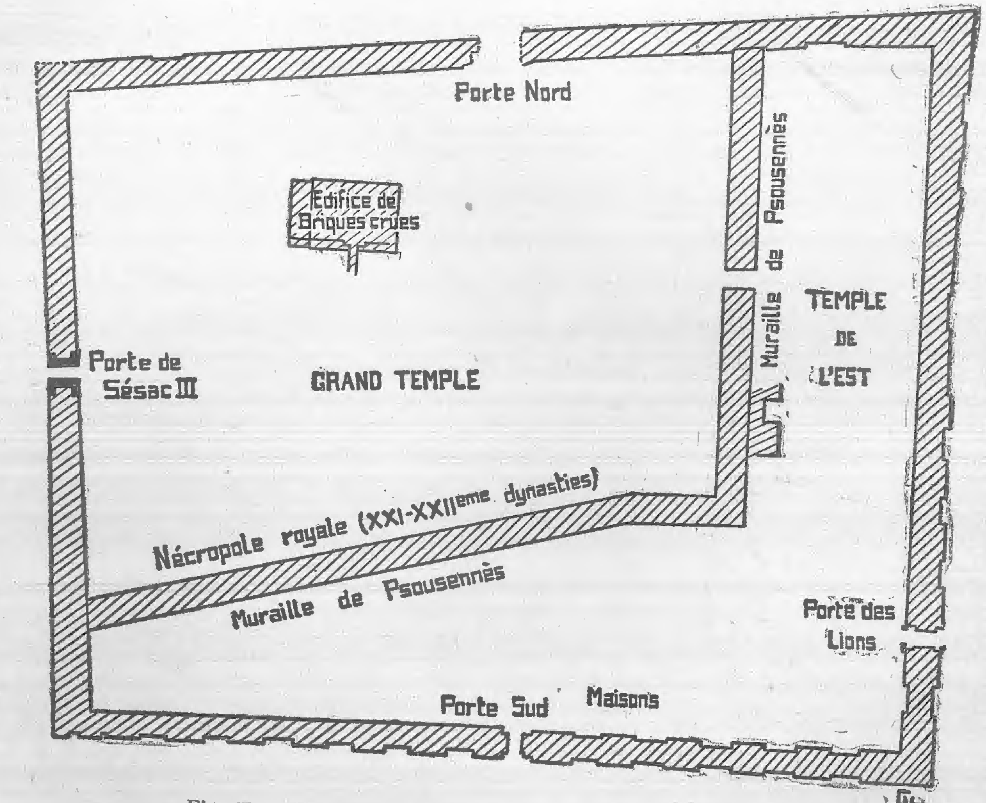


Fig. 47. — Murs de la résidence de Tanis sous Psousennès.

premier près de l'angle sud-est du temple (pl. I et fig. 47) (1). Ces deux murs en belles briques estampillées au nom de Psousennès (fig. 48) sont doublés par une muraille épaisse de 10 mètres qui présente extérieurement des rentrants et des saillants. On dirait que Psousennès redoutait d'être assiégé dans la ville de Ramsès et jugeait

(1) Fougerousse, *Les enceintes de Tanis*, *Kêmi*, V, 19-48.

ses défenses insuffisantes. Les grands ouvrages de terre qu'il a fait exécuter altéraient profondément la perspective des constructions et des jardins réalisée au temps de Ramsès. Le domaine royal était diminué de plus de moitié. Mais les facilités offertes à la défense compensaient ces désavantages.

La partie centrale du temple fut aussi profondément remaniée. Sous les granits, dans le sable, Mariette a recueilli un certain nombre de briques plates, à peu près grandes comme la main et couvertes d'un enduit vert, sur lequel apparaît en noir l'un ou l'autre des cartouches de Psousennès. Nous en avons trouvé nous-même quelques exemplaires. Ce sont des dépôts de fondation. Ils nous indiquent que Psousennès ne s'est pas contenté de quelques changements superficiels, mais qu'il a refait le sanctuaire de fond en comble. Il l'a refait, comme il le pouvait dans une Egypte appauvrie, avec des matériaux remployés. Une dalle du toit, qu'une ligne de petits hiéroglyphes, sur la face intérieure, attribue à Psousennès, affaissée sur le dallage, montre qu'elle eut plus anciennement un autre emploi. Sur l'une des tranches, qui est biseautée, on voit à intervalles égaux, des renflements qui peuvent avoir servi de supports pour des figures en ronde bosse. La réunion en cet endroit de plusieurs stèles de Ramsès II me paraît s'expliquer aussi par les travaux de Psousennès. Les stèles qui ne sont en somme qu'un avis à la population sont en principe érigées dans les parties publiques des temples, près des portes, dans les cours, pour que la foule puisse prendre connaissance des faveurs dont les dieux ont comblé le roi. Mais ni les cours du temple, ni les lieux de passage n'ont fourni de stèles. Nous en connaissons trois qui ont été employés dans la porte de Chechanq III, comme simples matériaux. Celles qui se trouvent dans les ruines du sanctuaire, région fermée sinon pour quelques privilégiés, n'y sont qu'à titre de remplois. Examinons-les l'une après l'autre. Nous constaterons sur toutes ces stèles, à commencer par la plus célèbre qui est la stèle de l'an 400, les traces d'une utilisation postérieure à Ramsès. Le texte du verso a été gratté et à la place se voient les repères et les entailles faites pour recevoir d'autres blocs. La stèle couchée face contre terre



Fig. 48. — Empreinte de Psousennès sur les briques de sa muraille.

n'était donc qu'un élément du dallage supportant un mur. Une autre stèle dédiée à Geb et à Seth a été traitée exactement de la même manière. Sur une face, les inscriptions et les figures ont été respectées. Sur la face opposée, elles ont été effacées et à leur place se voient des repères pour la pose d'autres blocs. Une grande stèle actuellement au Musée du Caire est bien conservée d'un côté, du côté appliqué sur le sol. L'autre, plus usé, offre en haut et en bas, sur la médiane, des trous ronds ayant un diamètre de 0 m. 20, où tournaient des gonds. Cette belle dalle formait donc le seuil d'une porte à deux battants. Une autre stèle plus petite a été taillée en base de colonne. Au centre, un trou a été creusé pour loger le tenon de bronze qui unissait la base et sa colonne. Trois autres stèles donnent lieu à des remarques du même genre. Psousennès a donc traîné, taillé à sa guise des stèles et des bas-reliefs vieux d'à peine 200 ans. A sa mort, cette restauration qu'il vaudrait mieux appeler une dévastation n'était pas terminée. Siamon, troisième successeur de Psousennès, se remit à l'ouvrage. Il décora le nouveau sanctuaire, de deux colonnes papyriformes d'un poli admirable, legs des vieilles dynasties et les dressa sur deux bas-reliefs de Ramsès, qu'il tailla en forme de base et décora sur le pourtour d'une inscription hiéroglyphique, assez usée aujourd'hui, où peuvent se déchiffrer ses noms. Siamon ne s'est pas tenu à ces additions et voulut aussi élever son monument particulier. Le Musée du Caire possède toute une série de plaques d'or, d'argent, de bronze, de faïence, que Mariette a trouvés sous les angles de ce monument. Malheureusement, Mariette n'a laissé aucun plan de ses fouilles. Nous avons recueilli nous-même, au sud du sanctuaire, quelques plaques de faïence qui semblent avoir été oubliées par Mariette, mais cette région a été si bouleversée, que nous ne pouvons être sûrs des points où ces petits objets étaient enterrés. En fait, nous ne connaissons ni l'étendue ni la position de cet édifice. Il en subsiste quelques blocs qui ne donnent pas une très haute idée de l'art de la gravure à cette époque : un linteau de porte orné du disque ailé et des cartouches, une offrande au dieu Min, une pierre d'angle décorée d'un côté par les cartouches alternant avec les *khakerou*, de l'autre, par des personnages et des inscriptions de tout petit module; une autre frise de khakerou et de cartouches ; un montant de porte, où l'on distingue le vautour ouvrant les ailes pour protéger le roi. Tous ces blocs ont été arrachés à des monuments de Ramsès II, sauf le dernier qui a été pris à l'un des Ramessides. Cependant, il reste au centre du

temple, un grand nombre de blocs décorés par Ramsès II, qui ne portent aucune trace de remploi. Néanmoins, je crois que tous ont été remployés. Nous avons remarqué au milieu de ce chaos de granit un bloc gravé par Ramsès II, dont la gravure disparaissait en grande partie sous une couche de plâtre. Une nouvelle inscription a été gravée dans le plâtre (fig. 49). Nous avons compris dès ce moment pourquoi nous n'avions jamais réussi dans le sanctuaire à rassembler les bas-reliefs de Ramsès, comme nous avions pu le faire à la porte monumentale pour les bas-reliefs de Chechanq III. A l'exception des obélisques et des statues, et encore, tous les blocs ont été changés de place, taillés en tous sens et finalement plâtrés et décorés à nouveau. A la place du sanctuaire de granit élevé pour l'éternité, la XXI[e] dynastie a élevé un bariolage. La néfaste activité de ses rois s'est également exercée sur le petit temple du sud-ouest, que nous appelons le temple d'Anta. L'enceinte a été refaite et diminuée. La porte de calcaire décorée par Ramsès et Merenptah a été démolie pierre par pierre. Les matériaux s'en retrouvent jusqu'à une grande distance, dans le dallage et dans les magasins avoisinants. Siamon construisit une nouvelle porte plus petite que l'ancienne, dont nous avons retrouvé, intacts ou peu s'en faut, les quatre dépôts de fondation (1).

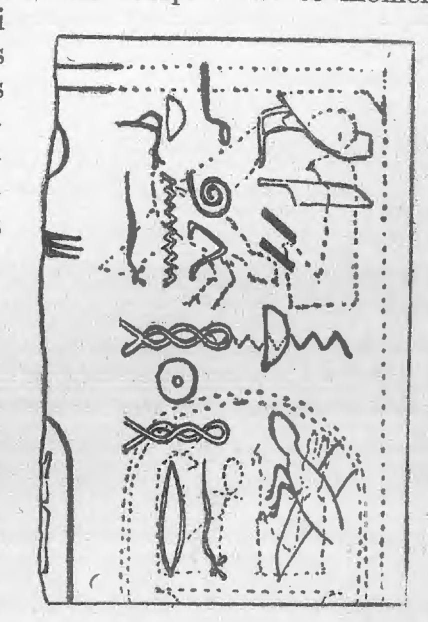


Fig. 49. — Bloc de Ramsès II plâtré et gravé à nouveau.

D'un bout à l'autre du 1[er] millénaire, l'histoire de Tanis se résume dans le pillage de la superbe résidence des Ramsès. Les Ptolémées, les Saïtes et avant eux, les Bubastites, tous ont une part de ce grand méfait, mais déjà avant eux Psousennès et Siamon avaient entrepris des travaux dépassant de beaucoup les aménagements ou même les usurpations dont nous avons d'autres exemples. Ils ont complètement changé l'aspect des lieux, refait temples et palais d'après un plan

(1) Deux de ces dépôts sont au Musée du Caire et deux au Louvre, cf. *Bull. Fac. des lettres de Strasbourg*, novembre 1936.

nouveau, traité la résidence comme une carrière. Pour cela, il fallait que la résidence, vieille de deux siècles seulement, ne fût plus qu'une ruine. La question qui se pose maintenant est de savoir si la XXIe dynastie a trouvé Pi-Ramsès détruite de fond en comble, ou si sa destruction doit lui être imputée et d'expliquer les causes et les circonstances d'un si grand événement.

II

Dans la compagnie divine que Ramsès II avait chargé de protéger sa résidence, Seth, l'ancien patron du lieu, brillait au premier rang. Il s'était presque complètement dépouillé de son aspect primitif. On le représentait volontiers comme un Baal, comme un guerrier syrien. Il avait pour parèdre une déesse cananéenne, Anta, vêtue et parée comme une belle jeune femme et, près de lui, d'autres divinités cananéennes, Houroun, Astarté avaient part aux honneurs à côté des dieux du Delta et de la Haute Egypte. Sous la XXIe dynastie, la situation est toute autre. Seth et les dieux cananéens ne sont plus l'objet de la part du roi et de la cour de la moindre attention. Le silence se fait également autour des dieux du Delta. Les sculpteurs nomment et représentent principalement Amon, mais Amon le maître du trône des deux terres, le premier dans Apet-esout, c'est-à-dire l'Amon thébain. On néglige les épithètes qu'avait reçues deux siècles auparavant ce dieu dans la résidence ramesside, comme pour s'acclimater, « Amon de Ramsès-Miamoun » ou « le chef des dieux qui sont à Memphis ». Après Amon, on nomme encore Min ithyphallique, un des principaux habitants de Karnak, Mout, la Dame d'Acherou et Chonsou, qu'on donnait au maître de Thèbes pour femme et pour enfant. Ce choix est significatif. Les grands-prêtres d'Amon ont à peine reconquis leur éminente situation dans l'état que les dieux qui n'étaient pas de leurs amis se voient obligés de quitter les sanctuaires dont ils étaient les maîtres légitimes.

Il serait incroyable que Seth et les autres dieux n'aient pas essayé de se défendre. Si les pierres pouvaient parler, elles nous raconteraient les luttes que se livrèrent alors partisans et adversaires de Seth et qui dépassèrent peut-être en violence la guerre de Seth et d'Horus aux temps mythologiques. Mais elles en portent les traces.

C'est un fait digne de remarque qu'aucune statue ou statuette de Seth n'a été trouvée à Tanis, et que, dans le reste de l'Egypte, elles sont extrêmement rares. En admettant que les anciennes effigies du

dieu à Avaris aient toutes été brisées pendant les guerres contre les Hyksos, la disparition complète de toutes celles qui se trouvaient à Pi-Ramsès ne peut s'expliquer que parce que l'on a voulu systématiquement en débarrasser la résidence, de même qu'à Thèbes, Thoutmès III a fait la guerre aux statues de la reine Hatchepsout.

Mais voici des traces plus positives. En parcourant les ruines de Tanis, l'on remarque sur des obélisques, sur des colonnes ou des bas-reliefs que certains hiéroglyphes ont été martelés. A leur place se voit un carré ou un rectangle entamé à la pointe de la profondeur strictement nécessaire pour que rien ne subsiste du signe condamné (fig. 50). Il arrive pourtant qu'il en subsiste un trait, le bout de l'oreille, la queue, les pattes de devant. On constate que seul le signe

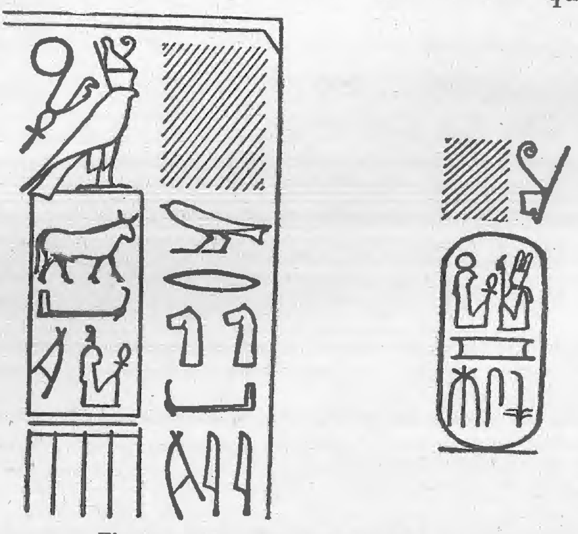


Fig. 50. — Martelage du nom de Seth.

de Seth a été ainsi martelé. Même lorsqu'il ne reste absolument aucune trace visible, le contexte établit que c'est cet idéogramme qui manque et non quelque autre signe.

Cette manière de supprimer Seth a été pratiquée sur toutes les colonnes du temple d'Anta, et dans le grand temple sur les obélisques et sur les grandes colonnes voisines de l'entrée. Mais la haine de ce dieu ne s'est pas manifestée partout de la même manière. Sur deux architraves de Ramsès II, qui ont été remployées par Chechanq III pour sa porte monumentale, on a laissé subsister la silhouette du lévrier séthien ; on n'a martelé que la tête (fig. 51). Il y a lieu de

remarquer que ces deux architraves, une fois mises en place par Chechanq, l'inscription du temps de Ramsès disparaissait dans la maçonnerie et est restée invisible, jusqu'à la destruction de la porte

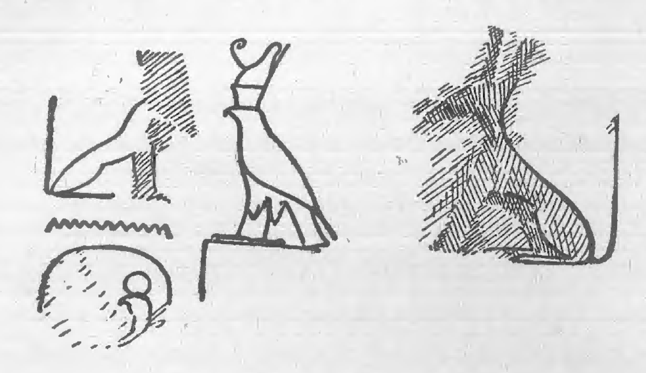


Fig. 51. — Martelage de la tête de Seth.

qui ne se produisit que dans les temps modernes. C'est un précieux point de repère, car il est prouvé que ces mutilations eurent lieu au plus tard sous Chechanq III, mais peut-être plus tôt.

Sur les dix colonnes du temple de l'est, Ramsès II avait multiplié les mentions du dieu Seth. Il apparaissait tantôt sous la forme du lévrier assis sur son arrière-train, tantôt comme un homme à tête de lévrier. Aucune n'a été épargnée. Les ennemis du dieu ont appliqué indifféremment les deux méthodes, dont nous avons parlé. Parfois, ils se sont contentés de mutiler la tête du dieu. Parfois ils ont, par un martelage systématique, fait disparaître tout l'idéogramme. Mieux que cela, ils ont martelé en outre les épithètes du dieu, telles que fils de Nout, tout-puissant, maître du ciel, peut-être aussi, maître d'Avaris. Ces opérations préliminaires ont été complétées ensuite par une usurpation. Là où le martelage était complet, on a gravé dans l'espace martelé, le nom d'Amon suivi d'une épithète, telle que « le premier dans Thèbes ». Là où subsistait le lévrier mutilé de la tête, on a refait à l'animal séthien une tête de bélier, comme si un bélier pouvait s'asseoir sur son arrière-train, comme si l'animal d'Amon possédait des pattes et une queue de lévrier. Cet organe se prêtait d'ailleurs à un curieux arrangement. On en a fait un trait, servant de déterminatif au disque solaire, gravé où l'on pouvait dans l'espace libre (fig. 52). Dans un cas comme dans l'autre, on a substitué au lévrier de Seth le nom de son ennemi Amon, soit en hiéroglyphes phonétiques, soit

représenté par son animal sacré, le bélier. Cette substitution vaut une signature. On appliquera ici l'adage : *Is fecit cui prodest.* Amon qui a pris la place de Seth ne peut être que l'auteur de la persécution dont ce dieu a souffert (1).

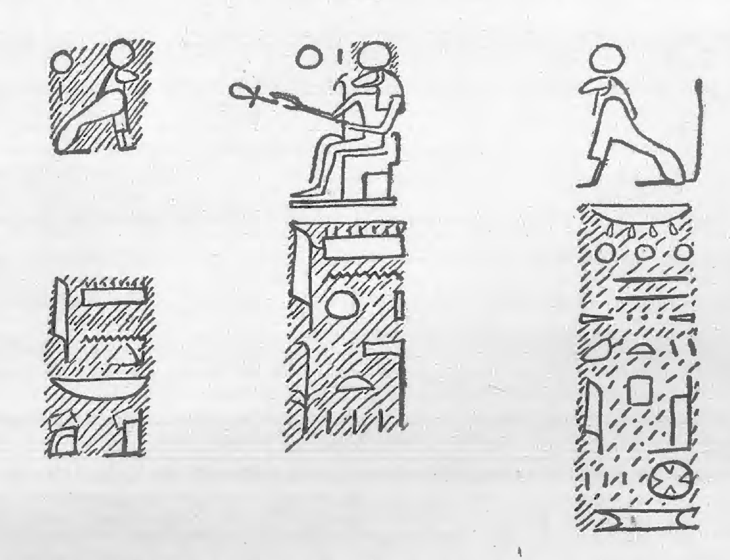


Fig. 52. — Le bélier et le nom d'Amon substitués à Seth.

Pourrons-nous serrer de plus près les indications déjà recueillies sur la date de cette persécution ? Selon une opinion fort répandue depuis W. Pleyte (2), l'hostilité contre Seth aurait éclaté assez tardivement, sous les Saïtes. Nous allons constater qu'elle est bien plus ancienne. Les colonnes du temple de l'est ont été usurpées par Osorkon II, qui a mis son prénom et son nom dans les cartouches de Ramsès. Osorkon II était si dévoué à Amon, qu'il a permis au grand-prêtre de ce dieu, Harnekhti de reposer pour l'éternité dans son propre tombeau, contre son propre sarcophage (3). Nous considérons comme certain qu'il a fait graver le nom d'Amon-Râ avec ses épithètes dans les endroits martelés et qu'il a accommodé le lévrier séthien en bélier

(1) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, I, p. 133, décrit et publie une statuette de Seth en bronze doré qui fut transformée en un bélier d'Amon.

(2) *Lettre à Devéria sur qq. monuments relatifs au dieu Set; J.E.A.*. V, 45; *Mélanges* MASPERO, I, 838.

(3) *CR. Ac. des I. BL.*, 1939, 241.

d'Amon. Mais ces travaux complémentaires peuvent très bien avoir été faits longtemps après que Seth eut été martelé ou mutilé.

Une dernière observation permettra d'établir que le martelage remonte au moins à la XXI[e] dynastie. La région du sanctuaire a fourni à elle seule la majorité des exemples de Seth qui se trouvent à Tanis. La stèle de l'an 400 est toute entière consacrée au dieu à tête de Sémite, dont on retrouve l'image sur une autre stèle, où il est associé avec Geb, et au revers de la statue de Sanousrit I[er]. Or, ces images sont intactes. Les iconoclastes n'auraient-ils pas reconnu leur victime ? Mais le nom du dieu y est toujours écrit par le signe du lévrier. Bien plus, Seth à tête de lévrier est représenté en grand dans la même région, sur une stèle et sur un pilier carré, et n'ont souffert que de l'usure et des remplois. Le nom du dieu est demeuré intact sur la grande stèle du musée du Caire et tous les fragments de stèle. On ne saurait expliquer cette différence de traitement en disant que le dieu avait conservé, malgré la persécution, un petit domaine où son culte était toléré, car tous les exemples cités datent de Ramsès II ou de ses successeurs immédiats. Le culte de Seth a été suspendu là comme ailleurs. Il faut mettre à part, je crois, la statue de Sanousrit I[er]. L'image gravée sur le dos du siège a pu passer inaperçue, si la statue était dressée contre un mur. Quant aux stèles et au pilier, nous savons qu'ils ont été remployés et que les représentations qui les décoraient disparaissaient sous le plâtre ou dans la maçonnerie. On dira peut-être que le martelage a été fait après les règnes de Psousennès et de Siamon, puisqu'il n'a frappé que les monuments visibles après les reconstructions opérées sous ces rois. Ce serait oublier que le fait d'enterrer, de noyer dans la maçonnerie, de recouvrir de plâtre une représentation divine constitue un attentat, tout autant que le fait d'effacer un nom divin ou royal sur un monument public. Simplement, on ne s'est pas donné la peine de mutiler ou de marteler une image qui était destinée à disparaître toute entière avec tout son contexte.

Nos premières constatations ont prouvé que les Seth avaient été martelés avant Chechanq III, en 820, puis avant Osorkon II, dont le règne commence en 870. Nous venons de voir enfin que les rois qui ont reconstruit Tanis sont aussi ceux qui ont cessé de rendre des honneurs au dieu Seth. Cette attitude négative ne leur a pas suffi. Ils ont supprimé toutes les statues du dieu, réduit à l'état de matériaux les stèles et les blocs, où se voyait son image ou son nom et enfin martelé son nom sur les obélisques, les colonnes et les statues

qu'ils conservaient. Nous voici amenés à nous demander si la haine de Seth qui se manifeste avec tant de vigueur au temps de Psousennès n'explique pas la ruine de la résidence de Ramsès, que nous savons consommée dès cette époque.

III

La destruction d'une résidence, la suppression d'un culte, la disparition de tout ce qui rappelait le dieu haï, sont des actes de guerre civile. Les historiens de l'ancienne Egypte, quand ils arrivent à la XX[e] et la XXI[e] dynasties ne font guère que discuter la succession des rois et la durée des règnes. On dirait qu'il ne s'est rien passé, ou presque, entre Ramsès III et Chechanq I[er]. Il s'est passé au moins une guerre épouvantable, qui a frappé d'horreur les contemporains et la postérité (1). Les chroniqueurs de la basse époque et les contemporains que nous allons interroger successivement apportent des témoignages concordants.

C'est à l'auteur du Contre Apion, que nous devons un récit circonstancié de ces événements (livre I, 227-277), dont tous les éléments avaient été tirés de l'histoire d'Egypte de Manéthos. Josèphe commence par une assez longue introduction, qui va de 227 à 236, où il résume Manéthos tout en le critiquant. De 237 à 252, il le cite textuellement, excepté au paragraphe 250 qui est tiré d'une autre source. Il recommence à le critiquer jusqu'à 260, puis de 261 à 267 résume les faits qu'il avait déjà fait connaître dans la citation textuelle. Dans les dix derniers paragraphes enfin, il s'attache à montrer les absurdités, les invraisemblances de l'historien égyptien. Qui lira ce morceau célèbre conviendra, je crois, que le passage tiré textuellement de Manéthos est clair et cohérent et, compte tenu des idées égyptiennes, inspire confiance. Les critiques de Josèphe au contraire sont obscures et c'est à cause d'elles que l'ensemble a paru si suspect aux égyptologues qui, à la suite de Maspero, y voient un roman où très peu d'histoire se mêle à beaucoup de fable.

On se débarrasse d'une grosse difficulté, si l'on remarque que trois Amenophis, au lieu de deux comme l'on croit généralement, sont

(1) Les idées ici développées ont été sommairement indiquées dans ma communication à l'Académie des Inscriptions du juin 1935 (*C.R. Ac. I. BL.*, 1935, 314-321) et dans mon article, *Le roi Amenophis et les Impurs*, pour les *Mélanges* RADET, cf. *Chronique d'Egypte*, 1935.

mêlés à cette histoire. Le roi Amenophis apprend par son contemporain, le sage Amenophis, fils de Paapis, que dans l'avenir, les Impurs avec leurs alliés mettront l'Egypte à feu et à sang. Cette information n'a rien qui puisse surprendre l'égyptologue le plus exigeant. Sous Amenophis III vécut un personnage nommé Amenophis, fils de Hapou qui avait une grande réputation de sagesse. Il atteignit un âge très avancé. Le roi, qui l'aimait beaucoup, lui fit construire un temple, derrière l'édifice consacré à son propre culte, que deux archéologues français ont retrouvé et exploré dernièrement (1). Les Pharaons étaient anxieux de savoir l'avenir. Snefrou fut averti par un sage d'Heliopolis d'une invasion asiatique qui n'eut lieu en fait que cinq cents ans plus tard, après la VI[e] dynastie. Malgré le silence des documents égyptiens, nous pouvons admettre qu'Amenophis III reçut de son homonyme un avertissement du même genre et même, si l'on veut, que la pensée de ces malheurs futurs obligea le devin à renoncer au peu de jours qui lui restaient à vivre.

Nous commençons à être troublés quand nous apprenons, dans le passage tiré textuellement de Manéthos, que le roi Amenophis dut se résoudre à faire la guerre aux Impurs et que le fils de cet Amenophis s'appelait Seti et aussi Ramsès. Pour Josèphe, semble-t-il, le roi qui entendit la prédiction et son homonyme qui la vit réalisée sont un seul personnage, mais rien ne prouve que Manéthos ait cru à leur identité. En effet, les données chronologiques que Josèphe a extraites de Manéthos nous obligent à les distinguer. Le temps qui sépare le début de la XVIII[e] dynastie de la fin du règne d'Amenophis III est évalué à 163 ans et 5 mois, tandis que l'on compte 518 ans entre l'expulsion des Hyksos et la guerre d'Amenophis, avec les Impurs. Ce chiffre est d'ailleurs trop élevé. Josèphe l'obtient en additionnant le temps qui va du début de la XVIII[e] dynastie aux deux frères Sethos et Hermaios, soit 393 ans, les 59 ans du règne de Sethos et les 66 de Rampsès. Il oublie que Rampsès est déjà compté dans les 393 ans. Nous devons donc retrancher les 66 ans de son règne du total qui se trouve ramené à 452 ans. La XVIII[e] dynastie a débuté, sauf erreur, en 1555 (2). La guerre des Impurs se place donc à la fin du XII[e] siècle et coïncide avec les derniers temps de la XX[e] dynastie.

Les rois de cette dynastie, sauf le premier, se sont tous appelés

(1) Robichon et Varille, *Le temple du scribe royal Amenhotep fils de Hapou*, Le Caire, 1936.

(2) Voir ci-dessus, p. 112-113.

Ramsès et le dernier des Ramsès a pris son nom de couronnement, Menmâtrê, de Seti I[er]. Cela s'applique fort bien au fils d'Amenophis Sethos, nommé aussi Ramessès, du nom de son grand-père Rampsès, qui n'aurait eu que cinq ans au début de la guerre. Mais quel est cet Amenophis que les listes royales ne connaissent pas et que Josèphe lui-même considère comme fabuleux ? Sous le règne de Ramsès IX apparaît un personnage extrêmement puissant, qui porte le même nom que le fils de Hapou et son souverain. C'est le grand-prêtre d'Amon, Amenophis, qui avait hérité cette haute charge de son frère Nesiamon, qui la tenait lui-même de leur père Ramsèsnekht (1). Cet habile intrigant extorqua à son faible souverain des honneurs et des pouvoirs extraordinaires qui le mettaient au-dessus du roi. On s'est même demandé s'il n'a pas essayé de s'emparer de la couronne, ce que devait faire un peu plus tard son successeur à la tête du clergé d'Amon, Herihor. Le fait n'est pas prouvé, mais il est établi par des textes, que nous citerons plus loin, que la carrière du grand-prêtre Amenophis fut troublée vers la fin. On parlait même d'une guerre du grand-prêtre. Si Josèphe et Manéthos, ou seulement Josèphe, se sont trompés en prenant Amenophis pour le véritable roi et le père du dernier Ramsès, c'est là, il faut l'avouer, une erreur bien pardonnable qui n'enlève presque rien à la probabilité du récit. Ramsès X avait dans l'état beaucoup moins d'importance que son ambitieux ministre.

Sur les Impurs (μιαροι), notre auteur nous donne d'utiles précisions. C'était des Egyptiens atteints de la lèpre et de diverses infirmités, qui ne les empêchèrent point de travailler dans les carrières, puis, quand ils se furent révoltés, de trouver des alliés et de terroriser le pays. Avaris, la ville de Typhon, était leur résidence. Ils s'étaient donnés des lois en contradiction absolue avec les coutumes égyptiennes, n'adoraient pas les dieux, immolaient et consommaient les animaux sacrés. Ces informations ne sont sans doute pas très objectives, mais elles correspondent assez exactement à l'idée qu'on se faisait de cette guerre, chez les partisans d'Amon. Ce terme d'Impurs, que les écrivains de basse époque ont pris si naïvement à la lettre, n'est que la traduction du mot *i͗d.t*, littéralement « la peste », qui désigne les Hyksos. Mais pourquoi en voulait-on aux Hyksos ? Moins d'être des étrangers que de dédaigner les grands dieux de l'Egypte, à l'exception de Seth. La fondation de la XIX[e] dynastie, l'installation d'une rési-

(1) Lefebvre, *Grands-prêtres d'Amon*, 183, 185; cf. supra, p. 158.

dence à Avaris ont marqué la revanche de Seth et la prépondérance d'une population à demi sémitique, pour ne pas dire plus. Les Seti, les Ramsès sont en somme des Hyksos plus égyptianisés que les Khyan et les Apepi. Comme l'Egypte n'avait pas à se plaindre d'eux, on affecta d'oublier qu'ils avaient résidé beaucoup plus volontiers dans les champs de Tanis qu'à Memphis ou à Thèbes, qu'ils avaient donné l'exemple d'adorer Seth et sa parèdre Anta et d'autres divinités d'origine asiatique. C'est contre le dieu et la population que se tourna la haine des dévots d'Amon. On avait d'ailleurs quelques reproches à leur faire. Ils restaient attachés à la coutume barbare des sacrifices de fondation abandonnée dans le reste du pays. Par contre, ils ne faisaient guère de cas des animaux sacrés. Sur les obélisques, les colonnes, les stèles et les bas-reliefs, les dieux sont presque toujours représentés sous la forme humaine. Ajoutons un dernier grief. C'était bien la même langue qui se parlait de la Méditerranée à la Cataracte, mais l'accent, les idiotismes, le vocabulaire étaient si différents qu'un homme du Delta transporté à Assouan, ne comprenait à peu près rien à ce qu'il entendait et n'était pas compris.

D'après Manéthos, les Avaritains seuls sont responsables de la guerre. Ils avaient pour chef un prêtre d'Heliopolis nommé Osarseph (*wsr-s*ꜣ*-f* « Osiris-est-sa-protection ») qui fit réparer par une multitude d'ouvriers les murailles de la ville et ordonna de se préparer à la guerre, contre le roi Amenophis. Il envoya une ambassade aux Pasteurs et sollicita leur alliance. « Il leur promit de les conduire d'abord à Avaris, patrie de leurs ancêtres, et de fournir sans compter le nécessaire à leur multitude, puis de combattre pour eux, le moment venu, et de leur soumettre facilement le pays. Les Pasteurs, au comble de la joie, s'empressèrent de se mettre en marche tous ensemble au nombre de deux cent mille hommes environ et peu après arrivèrent à Avaris. » Les habitants du nord-est du Delta avaient au fond plus d'affinités avec les Cananéens ou les Phéniciens qu'avec les Thébains et s'ils venaient à se brouiller avec ceux-ci, il était naturel qu'ils s'entendissent avec les ennemis de l'Egypte. Cette alliance s'était déjà faite avant l'invasion des Hyksos, lorsque florissait le petit royaume d'Avaris. Elle se renoua spontanément lorsqu'Avaris fut de nouveau en butte à l'hostilité des Thébains.

Le roi Amenophis, après avoir délibéré avec les chefs des Egyptiens, fit mettre en sûreté les animaux sacrés et les statues les plus vénérables. Il expédia le jeune prince « Sethos, nommé aussi Ramesses », c'est-à-dire Ramsès XI, en Ethiopie. Ayant réuni une armée de 300.000 guerriers bien exercés, il se porta à la rencontre de l'ennemi, mais n'osant pas engager le combat, il rebroussa chemin vers Memphis, où il prit l'Apis et les autres animaux sacrés qu'il y avait fait venir, puis aussitôt avec toute son armée et le peuple d'Egypte, il monta en Ethiopie. Quelle retraite ! L'explication qu'en donne Manéthos, à savoir qu'Amenophis jugea inutile d'aller contre ce que les dieux avaient décidé, semble bien faite pour ménager l'amour-propre des Thébains. Si nous avions un récit de ces événements faits par l'un des soi-disants Impurs, nous apprendrions probablement que l'armée thébaine essuya une défaite, dont le souvenir lui était si cruel qu'on aimait mieux n'en jamais parler. Quoiqu'il en soit, le roi d'Ethiopie accueillit cette masse de réfugiés et l'entretint, avec les produits du pays, pendant les treize années d'exil imposées à Amenophis. Une armée éthiopienne montait la garde aux frontières de l'Egypte, pour protéger Amenophis et les siens.

Les Impurs alliés aux Solymites se répandirent dans toute l'Egypte, sans trouver aucune résistance. « Ils traitèrent les habitants d'une façon si sacrilège et si cruelle que la domination des Pasteurs paraissait un âge d'or à ceux qui assistèrent alors à leurs impiétés. Car non seulement ils incendièrent villes et villages et ne se contentèrent pas de piller les temples et de mutiler les statues des dieux, mais encore ils ne cessaient d'user des sanctuaires, comme de cuisines, pour rôtir les animaux sacrés qu'on adorait, et ils obligeaient les prêtres et les prophètes à les immoler et à les égorger, puis les dépouillaient et jetaient dehors. » Les Hyksos aussi avaient incendié les villes, rasé les temples, égorgé ou emmené comme esclaves les habitants. Les Impurs ont renouvelé ces cruautés, mais de plus, ils s'en sont pris aux animaux sacrés, comme le fera plus tard Cambyse, sachant qu'aucune insulte ne blessait davantage les Egyptiens.

Quand les treize ans furent accomplis, Amenophis revint d'Ethiopie à la tête d'une grande armée. Le prince Rampsès, qui avait atteint dix-huit ans, commandait aussi une armée. Tous deux ensemble attaquèrent les Pasteurs et les Impurs, les vainquirent et après en avoir tué un grand nombre, les chassèrent jusqu'aux frontières de Syrie.

IV

Après les documents archéologiques et le récit de Manéthos et les explications de Josèphe, il nous reste à interroger les documents variés qui nous sont parvenus de l'époque, où prend place la guerre des Impurs. L'auteur responsable de cette guerre du côté thébain est le grand-prêtre d'Amon, Amenophis. Nous l'avons laissé en l'an 10 de Ramsès IX, parvenu au faîte des richesses et des honneurs. Il est l'égal du roi. Il est même plus que le roi, car il est le maître du trésor. Bientôt, des attentats inouïs jusqu'alors à Thèbes allaient se produire. En l'an 14 de Ramsès IX, on commence à signaler qu'on tentait de violer des tombes dans la nécropole thébaine, en particulier celle de la reine Isis, épouse de Ramsès III. La tentative avait échoué, mais en l'an 16, les bandits opèrent de nouveau. L'on s'aperçoit tout d'un coup qu'un tombeau royal, où reposaient Sebekemsaf de la XIV[e] dynastie et la reine Noubkhas, a été violé, qu'on a essayé de pénétrer dans deux autres tombeaux, mais sans y parvenir. Par contre, les tombes de deux chanteuses de la maison d'adoration et une multitude de tombeaux de particuliers ont été sauvagement pillés. On a jeté les momies hors des sarcophages, arraché l'or, l'argent, toutes les parures. Les voleurs furent arrêtés et firent des aveux complets. C'était déjà très grave, mais le bruit se répandit que d'autres vols plus importants avaient eu lieu et le pacha de Thèbes accusa nettement le pacha de la nécropole de protéger les voleurs. Cela fit un beau tapage. Une commission d'enquête où siégeaient le vizir Khamouas et le premier prophète d'Amon entendit l'accusateur, l'accusé et des témoins. Un de ceux-ci répondit : « *Tous les rois, les épouses, les mères et les enfants royaux qui reposent dans la nécropole vénérée et tous ceux qui reposent dans leurs places parfaites, ils sont intacts, ils sont gardés, ils sont protégés pour l'éternité. Ce sont les décisions parfaites de Pharaon qui sont leurs enfants, qui les gardent, qui les inspectent à fond* (1) ! » Tel fut l'avis de la commission qui prononça le non-lieu. Mais malgré l'optimisme officiel, on entrait en pleine anarchie. L'année d'après, les vols recommencèrent et plus d'une centaine de personnages, dont beaucoup étaient les subordonnés du grand-prêtre, furent compromis.

(1) Pap. Abbott, VI, 6.

Nous ne savons à peu près rien des deux dernières années du règne de Ramsès IX, ni des trois années du règne de Ramsès X, ni du début du règne de Ramsès XI (1). Celui-ci qui avait repris pour son nom de couronnement le prénom de Séti I[er], eut comme principaux ministres le grand-prêtre Amenophis et au moins, jusqu'en l'an 17, le vice-roi d'Ethiopie, Panehsi, qui exerçait dans l'administration égyptienne. d'importantes fonctions. Il était grand chef du trésor, scribe royal de l'armée, préposé au double grenier, commandant des archers. Le Musée de Turin possède une lettre autographe que le roi lui adressa en l'an 17. Le ton en est amical, mais la lettre est peu instructive. Panehsi devra surveiller un fonctionnaire qui avait reçu à Thèbes les instructions du roi. Quelque temps auparavant, Panehsi s'était distingué en venant rétablir l'ordre dans le 17[e] nome de Haute Egypte, dont la métropole, Cynopolis, était tombée aux mains des ennemis. Ceux-ci s'étaient rassemblés à Gebelein (2), qui fut autrefois une ville des Hyksos, et était restée, à cause de son dieu Sobek, en rapports amicaux avec Seth.

En l'an 19 de ce roi se produisit un événement que nul texte contemporain ne désigne, mais à coup sûr, un événement considérable, puisque cette année marqua le départ d'une ère nouvelle, d'un renouvellement des naissances (3). L'an 19 de Ramsès XI put s'appeler sur des documents officiels, l'an 1 du renouvellement des naissances. D'autres documents sont datés des années 2, 4, 5 et 6. Dans le haut personnel administratif apparaissent des noms nouveaux. Le vizir Khamouas a été remplacé par Nimmarênekht. Herihor succède à la fois à Panehsi et à Amenophis et cumule les charges de vice-roi de Nubie et de grand-prêtre d'Amon. Le nom de Tanis apparaît pour la première fois dans un texte égyptien, où nous apprenons en outre

(1) On est renseigné sur ces vols et ceux de l'an 17 par le papyrus Abbott, les papyrus Amherst et Leopold, les papyrus 10054 et 10068 du Br. Mus. Voir E. Peet, *Fresch light on the tomb robberies of the twentieh dynasty at Thebes*, *J.E.A.*, XI, 1925, 37 et 162 *sqq.*, puis Capart, Gardiner et van de Walle, *J.E.A.*, XXII, 1936, p. 169.

(2) H. Kees, *Herihor und die Aufrichtung des thebanischer Gottesstaates*, Nachrichten zu Göttingen, 1926.

(3) Le document conservé au verso du papyrus Abbott est daté de l'an I qui correspond à l'an 19, sans autre précision.

Le papyrus Mayer, le papyrus 10052 du Br. Mus. sont datés de l'an 1 du renouvellement des naissances; les papyrus 10403 et 10383 de l'an 2 de ce même renouvellement; le voyage d'Ounamon en Syrie de l'an 5, sans autre précision; enfin le papyrus Ambras, de Vienne, n° 30, de l'an 6 du renouvellement des naissances. Voir, outre le travail de Kees, Peet, dans *J.E.A.*, XIV, 62-72 et Cerny, *J.E.A.*, XV, 194-98.

que le vizir du nord, chargé des affaires d'Asie, résidant en cette ville, s'appelle Nesbanibded. Il est le Smendès des chroniqueurs grecs. On sait que Herihor et Smendès devinrent rois l'un et l'autre, simultanément ou successivement, après que Ramsès XI eut encore traîné quelques années de règne (1). Au début de la XIX[e] dynastie, le renouvellement des naissances marque, succédant à une famille usée et appauvrie, l'avènement d'une famille à laquelle est promise une riche postérité et en même temps, le début d'une ère historique, la restauration pharaonique à l'intérieur et à l'extérieur. Cette fois-ci, la famille des Ramsès compte toujours de nombreux représentants (2), mais le moment est proche où ils seront pour toujours écartés du pouvoir. Ce changement de personne amena-t-il en Egypte une restauration de la puissance pharaonique ? Certainement pas à l'extérieur, car Ounamon envoyé de Herihor et de Smendès a été traité par le roi Zekerbaal, à Byblos, chez les vieux amis des Egyptiens, sans grands égards et plus mal encore, par les Sidoniens, les Sakkala et les Chypriotes. Toutefois, à l'intérieur au moins, l'autorité du gouvernement fut réellement restaurée. Le papyrus Mayer A, le verso du papyrus Abbot V, les papyrus 10052 et 10403 du musée britannique, le papyrus Ambras du musée de Vienne qui datent de l'ère du renouvellement sont aussi relatifs à des affaires de vols et de pillage, comme les papyrus Abbott, Amherst et Leopold plus vieux d'un quart de siècle. On croit deviner que sous Ramsès IX, la justice protégeait certains voleurs. Maintenant plus de complaisance. Les accusés jurent de dire la vérité. S'ils mentent ou cachent quelque chose, on leur inflige la bastonnade, plusieurs fois s'il le faut, jusqu'à ce qu'ils aient tout avoué. Il arrive qu'un accusé soit reconnu innocent; il garde ses coups de baton. Les faits reprochés à ces misérables ne sont pas datés en général. Mais parfois, on comprend qu'ils sont vieux de plusieurs années. Il y eut donc une période d'anarchie et de misère, où l'on ne respecta ni les tombes, ni les temples, ni même les biens des particuliers. La police ne pouvait empêcher ces crimes. Puis, quand l'ordre eut été rétabli, on arrêta en masse les individus convaincus ou soupçonnés d'y avoir participé. Quelques interrogatoires jettent

(1) Une stèle d'Abydos mentionne l'an 27 de Ramsès XI (GAUTHIER, *Livre des Rois*, III, 233.

(2) Sur les fils de Ramsès, cf. GAUTHIER, *Ann. S.A.E.* XVIII, 245 et sur les vice-rois d'Ethiopie, GAUTHIER, *Les fils royaux de Kouch et le personnel administratif de l'Ethiopie*, *Rec. de tr.*, XXXIX, 179-237.

une assez vive lumière sur les temps qu'on venait de traverser :

« *On amena la Thébaine Arénofer, femme de l'étranger Paianehsi, fils de Sati. On lui fit jurer par le Souverain de dire la vérité sous peine de relégation en Nubie et on lui dit : « Qu'as-tu à dire sur l'argent qu'apportait Paianehsi, ton mari ? » — « Je ne l'ai pas vu. » Le vizir lui dit : « Par quel moyen as-tu acquis les serviteurs qui étaient avec lui ? » Elle dit : « Je n'ai pas vu l'argent avec lequel il les a payés. Il était en voyage quand il était avec eux. » Les juges lui dirent : « D'où vient l'argent que Paianehsi a fait travailler à Sobekemsaf ? » Elle dit : « Il fut remis pour de l'orge l'année des hyènes, quand on avait faim* (1). »

L'année des hyènes pourrait être une année où il mourait tant de monde qu'on n'arrivait pas à enterrer les morts. Les hyènes venaient jusque dans les villes et les villages. Même si ce n'est qu'une hyperbole, l'année qui mérita ce surnom dut être cruelle.

Le passage que nous venons de citer emploie pour qualifier Paianehsi un terme qui ne semble pas avoir été encore convenablement expliqué : ;'' déterminé par le poteau des étrangers et par l'homme portant la main à la bouche, déterminatif habituel de tout ce qui signifie parler, dire, proférer un son. Il est beaucoup question de ce genre d'individus dans les documents datés du renouvellement. Le plus souvent, ils sont interrogés isolément. Parfois, ils ont agi en groupe, comme on le voit par un passage du papyrus Mayer A. On interroge le nommé Ahanofer et après qu'il eut juré de dire la vérité, il déposa en ces termes :

« *Des étrangers* (;'') *vinrent et s'emparèrent du temple, pendant que je m'occupais de quelques ânes qui appartenaient à mon père. Mais Pahati, un étranger, se saisit de moi et me conduisit de force à Ipip* (2). »

Il n'existe à ma connaissance, aucun nom de ville, de peuple ou de pays qui permette d'expliquer ;'', mais on pourrait en rapprocher un autre mot ;'' qui signifie, comme verbe, parler une langue étrangère et comme substantif « interprète » (3). Cette combinaison de consonnes est trop exceptionnelle en égyptien pour que les mots où elle se présente soient étrangers les uns aux autres. Nous avons déjà rappelé le passage célèbre du papyrus Anastasi I, où il est dit qu'à

(1) Pap. Br. Mus., 10052, 11, 4-8; cf. VANDIER, *La famine dans l'Egypte ancienne*, 87.
(2) Pap. Mayer, A, VI, 6-7; cf. Lefebvre, *Grands-prêtres d'Amon*, 197-8.
(3) WB., I, qv.

Assouan, on ne comprenait pas le langage des hommes du Delta. Ces hommes qui parlent une langue étrangère, mais qui ont tous un nom égyptien et qui ont participé au pillage des tombeaux et des temples ne seraient-ils pas les gens d'Avaris et leurs alliés qui se sont répandus dans toute la Thébaïde, après la honteuse retraite des troupes d'Amenophis ?

Ce dernier événement avait produit une profonde impression et nous croyons y trouver deux allusions dans les textes d'enquêtes. Une femme de Thèbes, Moutemouya, est interrogée, jure de dire la vérité et dit : « *Lorsqu'eut lieu la guerre du grand-prêtre, ces hommes prirent des choses appartenant à mon père. Mon père a dit : « Je n'ai pas laissé entrer ces hommes à la maison...* » (la fin de la déposition est perdue) (1).

L'ouvrier qui sut si bien mettre ses ânes à l'abri, quand il vit les bandits envahir le temple, est amené à citer le nom du grand-prêtre pour dater la scène : « *Cela se passait*, dit-il, *six mois après le transgressement que fit Amenophis, qui était grand-prêtre d'Amon. Il arriva que je revins neuf mois après le transgressement d'Amenophis qui était grand-prêtre d'Amon, alors qu'on avait brisé le coffre portatif et qu'on y avait mis le feu* (2). »

Il s'est donc produit dans la carrière du grand-prêtre d'Amon Amenophis un événement connu de tout le monde, qui servit pendant longtemps de point de repère pour dater les faits particuliers. Un des deux témoins l'appelle une guerre (*ḫrwy*) ; l'autre se sert d'un terme plus obscur, *Th'*, qui signifie transgresser (la morale, la loi), dans la confession négative, violer (un tombeau) au papyrus Abbott, violer (une frontière). L'éditeur du papyrus Mayer, E. Peet, et à sa suite M. Lefebvre ont compris *th' i irw Imnḥtp* au passif et traduisent « la violence, ou la suppression, qui a été faite à Amenophis ». Certains pensent que le grand-prêtre fut suspendu de ses fonctions pendant au moins neuf mois. Cette traduction et les commentaires qui en découlent sont fort contestables. On voit dans la *Neuägyptische Grammatik* d'Adolf ERMAN, 2e éd., 387, que *i irw* est employé comme *verbum finitum* (3). Je traduirais donc en laissant à

(1) Pap. 10052 du Br. Mus.
(2) Pap. Mayer, A, VI, 8-9.
(3) Erman cite comme exemples *n' irwf* « ce qu'il a fait » Pap. Rollin, 5, *p' h' bt i irw n f t'yf sn* « l'envoi que sa sœur lui a fait » Pap. judiciaire, Turin, 5, 3.

i irw son sens actif et en conservant à *th* sa signification la plus habituelle : « *l'action de transgresser que fit Amenophis* », Mais le grand-prêtre a-t-il transgressé les devoirs de sa charge, par exemple en essayant de se faire accepter pour roi ou veut-on dire simplement qu'il a passé de l'autre côté de la frontière ? Les deux interprétations peuvent se soutenir dans l'état de la documentation.

V

Nous avons analysé dans ce chapitre, le récit de la guerre des Impurs que Josèphe nous a transmis, d'après Manéthon. Nous avons cherché des allusions à ces événements dans les textes contemporains et leurs traces dans la vieille cité d'Avaris, dont Ramsès avait fait une capitale. Nous allons essayer maintenant, en utilisant ces trois sources, de composer un récit suivi de cette guerre, dont aucune histoire de l'ancienne Egypte ne fait la moindre mention, bien que son importance puisse se comparer par exemple aux guerres de religion qui ont ensanglanté la France au XVIe siècle.

Ramsès II avait fait un miracle lorsqu'il avait transporté le siège du gouvernement de Thèbes à Pi-Ramsès et rassemblé dans sa résidence les dieux du Nord et du Sud, les dieux asiatiques et ceux de l'Egypte, les anciens adversaires Seth et Amon, sans soulever même une protestation. Prêtres d'Amon et prêtres de Seth échangeaient des politesses. Les Thébains qu'attiraient la résidence ne tarissaient pas sur la beauté des constructions, le charme des pièces d'eau et des jardins, la joie populaire. Cette harmonie, le prestige de Ramsès l'avait créée. Après sa mort, les difficultés commencèrent. Au bout de quelques années, tout allait très mal en Egypte, lorsque Sethnakht fonda une nouvelle dynastie, qui, à la vérité, ne faisait que prolonger la précédente. On se crut avec Ramsès III, revenu aux jours du grand Sesostris. En fait, le pouvoir pharaonique s'affaiblissait pendant que le clergé d'Amon thébain retrouvait l'influence et les richesses qu'il avait possédées avant le schisme. Aux grands prêtres d'Amon, il ne suffit pas de s'être rendus indépendants du roi et de rendre leurs charges héréditaires. Ils voulaient gouverner l'état, confondre leur trésor et le trésor royal, dominer les autres clergés. Le grand prêtre est déjà depuis longtemps le chef des prophètes de tous les dieux. Mais Seth, le seigneur d'Avaris devenu Seth de Ram-

sès ou de Merenptah inquiétait Amon par sa seule présence. Tant qu'il serait là, on ne pouvait être à Thèbes tout-à-fait sûr de l'avenir. Il est probablement excessif de croire que la seule ambition d'Amon amena la guerre civile. Les Séthiens n'étaient pas des gens commodes. Habitant un pays frontière, ils avaient presque autant d'affinités pour ceux qui se trouvaient de l'autre côté que pour les Egyptiens. Les champs de Tanis étaient inondés de Sémites, avant et même après l'Exode. On pourrait dire que l'Egypte était vers la fin de la XXe dynastie divisée en deux grands partis, dont l'un pouvait passer pour le parti national, et l'autre pour le parti de l'étranger.

Les Thébains ne manquèrent pas d'infliger aux partisans de Seth, les épithètes employées autrefois contre les Hyksos. Ils étaient la Peste, les Impurs. On leur reprochait de ne pas pratiquer les mêmes rites que les autres Egyptiens et d'en pratiquer d'autres, de mépriser les animaux sacrés, de parler des patois ou des dialectes incompréhensibles. Nous avons tout lieu de croire que ces reproches étaient mérités, dans une certaine mesure.

Les deux partis se préparèrent donc à la guerre. Amenophis, grand-prêtre d'Amon, était le chef des Amoniens, des Thébains ; un prêtre d'Heliopolis nommé Osarseph, celui des Séthiens, car il existait entre Heliopolis et Avaris une vieille amitié pareille à celle qui liait au maître universel, le maître des deux terres d'On, Seth défenseur de la barque solaire et maître du tonnerre.

On n'a jamais fait la guerre sans argent. Par une bien remarquable coïncidence, les tombes des anciens rois et des particuliers qui avaient toujours été respectées, commencèrent à être pillées à partir de l'an XIII de Ramsès IX. La justice ne s'en émut qu'au bout de quatre ans. Les dégâts étaient déjà effroyables. Mais que constatet-on ? Le pacha de la nécropole cherche à les minimiser. La plupart des coupables sont des employés de la nécropole ou des subordonnés du grand-prêtre d'Amon. C'est à ces grands personnages qu'on remet l'or et l'argent confisqué aux coupables. On dirait qu'Amenophis a voulu grossir son trésor de guerre en dépouillant les morts. Comme les documents assez nombreux qui datent de l'an XVI et de l'an XVII ne font aucune allusion à une guerre civile, nous pensons que les hostilités ne commencèrent qu'un peu plus tard. Josèphe fournit une précision en disant que le roi Sethos, appelé aussi Ramessès, était âgé de cinq ans lorsque la guerre commença. Nous avons identifié

ce prince avec Ramsès XI. On peut admettre qu'à la mort de Ramsès X, dont le règne a été très court, — trois ans à notre connaissance, — le prince héritier ait été encore un enfant. Le grand-prêtre Amenophis se trouva le maître du royaume et jugea le moment venu de réaliser les plans d'Amon.

Une armée de Méridionaux se porta à la rencontre des Impurs qui, dirigés par Osarseph, avaient fortifié leur ville et cherché des alliés. Ils n'avaient pas craint d'ouvrir leur pays aux éternels ennemis de l'Egypte, les Cananéens, les Amoritains, les Phéniciens, auxquels s'ajoutaient peut-être des Israélites. Ils passèrent la frontière au nombre de deux cent mille hommes, disent les chroniqueurs grecs. C'est un bien gros chiffre, mais il n'y a pas lieu de contester que les gens d'Avaris aient reçu des renforts étrangers. Le premier choc ne fut pas favorable aux Méridionaux qui n'insistèrent pas et ne se crurent même pas assez forts pour opposer aux Nordiques une barrière. Abandonnant l'Egypte du Nord et du Sud, Amenophis va retrouver chez le vice-roi d'Ethiopie Panehsi le jeune Pharaon. On a mis en sûreté l'Apis, les animaux sacrés et les statues les plus vénérables, et l'on attend des temps meilleurs, à l'abri des positions qu'occupent les Ethiopiens, vers les rochers d'Assouan.

Les Impurs se répandent dans le pays et sont bientôt grossis par tous ceux qui n'avaient rien à perdre au désordre. On ne respecta ni les temples, ni les tombeaux, ni les biens des particuliers. Une certaine année fut appelée l'année des hyènes. Ce fut sans doute l'année où les Impurs firent leur apparition dans le nome thébain. Ces temps affreux ne pouvaient durer toujours. Une armée qui se livre au pillage est bien près d'être battue par ceux qu'elle avait vaincus en premier lieu. Le grand-prêtre et le roi reconstituent leurs forces. Ils trouvent avec Panehsi et Herihor des chefs capables. Les Impurs perdent Gebelein, la moyenne Egypte et chassés de partout s'enferment dans les murs d'Avaris, comme l'avaient fait autrefois les Hyksos et, comme autrefois aussi, Avaris fut prise par les Thébains. Les partisans de Seth furent massacrés ou chassés en Syrie. Les murailles, les temples et les palais, tout fut détruit et rasé.

La victoire fut le point de départ d'une ère nouvelle, qu'on appela en souvenir d'Amenemhat Ier et de Séti Ier, le renouvellement des naissances. Pourtant, ce troisième renouvellement diffère des deux premiers en ceci, qu'il ne coïncide pas exactement avec un changement dynastique. Ramsès XI, qui avait combattu du bon côté et

contribué à ruiner ce que son aïeul avait fondé, vécut encore quelques années et garda son titre de roi, mais sa dynastie était condamnée. Les Ramsès s'étaient maintenus sur le trône pendant un peu plus de deux siècles et, tant qu'ils avaient régné, le prestige de Seth avait été grand en Egypte. Cette période commence par un renouvellement des naissances et c'est un autre renouvellement des naissances qui en marque la fin.

Epilogue

La victoire des Thébains est la scène capitale du drame d'Avaris. Après l'ère du renouvellement des naissances, il y a vraiment quelque chose de changé en Egypte. Seth tant de fois repoussé, jamais abattu ne se relèvera pas de sa dernière défaite. Finies, ses prétentions à régner sur l'Egypte. Il va devenir pour presque tout le monde le dieu du mal et ne conservera plus en quelques points isolés que de rares fidèles.

Il avait dépendu d'Ahmose et de ses soldats que ce résultat fût obtenu au début de la XVIII[e] dynastie, mais les vainqueurs avaient manqué de prévoyance. Quand les massacres eurent pris fin, quand le butin fut partagé, ils poursuivirent la guerre en Syrie sans s'occuper des survivants. Il resta assez de monde à Avaris et dans les champs de Djâ pour maintenir le culte de Seth. L'ère du roi Noubti ne fut pas oubliée. Les fidèles de Seth attendirent patiemment d'être en mesure de jouer un rôle. Le schisme d'Amenophis IV a rapproché ce moment en affaiblissant à la fois la dynastie et Amon. Il arriva finalement qu'un grand prêtre de Seth, Paramsès, aidé de son fils Seti, s'empara de la couronne, fondant une nouvelle dynastie et une ère nouvelle. Les conséquences du coup d'état se développèrent sous Ramsès II qui établit sa résidence favorite sur les ruines de l'ancienne Avaris et donna au culte de Seth et de sa parèdre Anta un éclat inégalé. Les Thébains, après la nouvelle affaire d'Avaris, ne veulent pas s'exposer à un retour offensif des partisans de Seth. On fit donc le contraire de ce qui avait été fait alors. Au lieu de laisser à elle-même la région d'Avaris en la privant des faveurs royales, on s'y installa et on s'y installa solidement. Les Ramsès en créant la résidence du nord-est avaient encore d'autres palais, à Thèbes et à Memphis et ils se faisaient enterrer dans la vallée des Rois, près des rois de la XVIII[e] dynastie. La nouvelle dynastie ne se contenta pas de résider sur l'emplacement d'Avaris. Elle voulut y avoir sa nécropole. Les survivants de la guerre des Impurs crurent peut-être qu'Avaris allait disparaître de la terre d'Egypte. Tout au contraire, son histoire va se prolonger pour

plus d'un millénaire. C'est ce prolongement qu'il nous faut maintenant raconter.

Un des premiers actes des vainqueurs a été de débaptiser la ville de Seth. Le nom d'Avaris disparaît de l'usage. Il ne sera plus cité que par les chroniqueurs. Le nom de Pi-Ramsès, malgré les complaisances fâcheuses que les Ramsès avaient montrées pour Seth et les dieux asiatiques, survivra dans le sanctuaire d'Amon de Ramsès de Pi-Ramsès. Il est vrai que ce sanctuaire est nommé seulement dans les inscriptions des deux Teos qui ont vécu pendant l'époque persane (1), ce qui autoriserait à penser que ce culte fut supprimé pendant plusieurs siècles. Pourtant ce ne fut pas le cas. L'ancienne résidence fut placée sous l'autorité d'un chef militaire choisi dans la famille royale, qu'on appela fils royal de Ramsès, par analogie avec les fils royaux de Kouch, d'El-Kab, de Thinis qui avaient été institués dans le passé (2). Mais la résidence n'était pas toute la ville. Il fallait bien inventer un nom nouveau pour désigner ce qui était autrefois compris sous le nom d'Avaris. La prairie marécageuse qui s'étendait autour d'Avaris s'appelait de toute éternité *sḫt ḏʿ* « la Prairie du Vent ». Du mot *ḏʿ* « vent » on tira par un mécanisme connu un nom propre *ḏʿn.t : Djâni*, qu'on pourrait traduire « La Venteuse » (3). Les Grecs le transcriront Τάνις. Le récit d'Ounamon qui est daté de l'an V (du renouvellement des naissances) nous apprend que la ville avait reçu son nouveau nom bien peu de temps après la victoire des Thébains (4). Il me paraît vraisemblable que la fondation de Tanis, sept ans après celle d'Hébron, dont parle l'Ancien Testament (5), eut lieu à ce moment. Ounamon nous apprend encore qu'un

(1) *Kêmi*, VII, 123.

(2) Le premier en date, à notre connaissance, de ces fils royaux de Ramsès est un contemporain, peut-être un fils de Psousennès nommé Ankhefenmout. Les autres, dont on trouvera la liste dans un travail de H. Gauthier, *Ann. S.A.E.* XVIII, 245 sont tous de la XXII[e] dynastie. On croit généralement à la suite de Maspero que ces fils royaux de Ramsès descendent de Ramsès II ou d'un autre souverain de la XIX[e] ou de la XX[e] dynastie. En réalité ils sont les fils, frères ou neveux du roi régnant et descendent les uns de Smendès, les autres de Chechanq I[er]. Ramsès, dans cette expression comme dans Amon de Ramsès, Ptah de Ramsès est mis pour Pi-Ramsès. On supprime l'élément initial pour éviter une cascade de mots à l'état construit (voir ci-dessus, p. 122-123).

(3) Nouvelles fouilles de Tanis, 25.

(4) Ounamon, début.

(5) Nombres, 13, 22. L'archéologie palestinienne ne fournit aucun indice permettant de dater la fondation d'Hébron. Il est à remarquer que ni la Genèse, ni l'Exode

vizir nommé Smendès y résidait avec sa femme Tentamon. C'étaient les chargés d'affaires qu'Amon avait placés au nord de ce pays (1). Tout dévoué, en effet, aux intérêts d'Amon, Smendès accueille l'envoyé de Herihor, qui avait mission d'aller chercher à Byblos le bois du vaisseau sacré d'Amon. Il équipe un navire, y fait porter les vases d'or et d'argent qui servaient alors de monnaie. Puis Ounamon descend sur son navire la branche tanitique, comme autrefois Osiris dans son cercueil. Mais le roi Zekerbaal est beaucoup moins accueillant que le fabuleux Melcandre. Son insolence s'explique dans une large mesure par le fait que l'Egypte au sortir d'une guerre civile n'était plus l'Egypte de Ramsès. La manière dont Seth venait d'être traité n'y est peut-être pas étrangère, car le roi de Byblos laisse échapper dans la discussion que, si Amon est le maître de l'univers, il appartient à Seth de calmer ou de soulever les flots. Ce n'était certainement pas pour être agréable au représentant d'Amon que son interlocuteur libanais rappelait le pouvoir du dieu ennemi. Mais les affaires sont les affaires. Zekerbaal est tout heureux, quoi qu'il dise, d'échanger son bois contre les produits de l'Egypte. Quant à Ounamon, il ne veut pas rentrer les mains vides.

Le vizir Smendès était, si l'on en juge d'après son nom, Nesbanibded, le serviteur du bélier de Mendès. Ce dieu avait droit de cité à Tanis. Plus d'une fois il sut profiter des malheurs de cette ville pour augmenter son domaine ou son influence (2). Le bélier de Mendès fit donc une alliance profitable avec le bélier d'Amon. Herihor, devenu grand prêtre d'Amon, s'était attribué les titres royaux et les cartouches (3). L'ascension de Smendès fut pareille. A l'époque du voyage d'Ounamon il est vizir. Sa femme Tentamon lui donne une fille, Hont-taoui, qui sera adoratrice d'Hathor, puis épouse royale (4). Plus tard sans doute, mais nous ignorons à quelle date exacte, il devient premier prophète d'Amon et épouse Moutnedjem. Il en a un fils, qui sera le roi Psousennès (fig. 53) (5). Enfin il s'empare des titres royaux.

dans les passages qui racontent l'arrivée des Hébreux en Egypte, le séjour, puis l'Exode ne mentionnent Tanis. C'est que Tanis n'existait pas encore sous les rois hyksos, ni pendant la XIX[e] dynastie.

(1) Ounamon, 1, 4-7; 2, 35, 39.

(2) Sous la XII[e] dynastie, cf. supra p. 66 et plus tard avec le roi Petoubastis.

(3) *Livre des rois*, III, p. 235-236.

(4) *Ibid.*, III, p. 288. Tentamon est fille d'un nommé Nebseni, dont le cercueil a été trouvé à Deir el Bahari (*Livre des rois*, III, 258).

(5) Ces inscriptions ont été gravées sur des bijoux trouvés sur la momie de Psou-

C'est lui seul que Manethos retiendra comme roi légitime et fondateur de la dynastie tanite. Herihor n'est pas nommé et peut-être ne fut-il pas plus reconnu roi dans toute l'Egypte que son prédécesseur à la tête du clergé d'Amon, l'Amenophis de la guerre des Impurs.

Nous ignorons encore où Smendès fut enterré, aucune trace de son activité ne subsiste à Tanis.

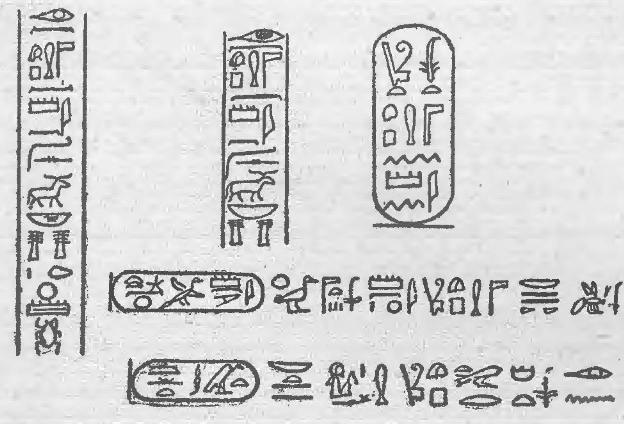


Fig. 53. — Inscriptions nommant les parents de Psousennès.

Il est arrivé au second roi de la dynastie, Psousennès, une mésaventure qui rappelle celle de Toutankhamon. La récente découverte de son tombeau inviolé l'a tiré de l'oubli (1). Nous lui connaissons deux épouses, toutes deux filles de Smendès et par conséquent ses sœurs ou demi-sœurs (2) : Isitemkheb, qui tire son nom de la ville où naquit Horus et l'adoratrice d'Hathor Hent-taoui, plus connue. Elle était la fille de Tentamon, l'épouse de Smendès au temps où il n'était que vizir de Tanis. Voici ses titres : fille, femme et mère royale, mère de la divine adoratrice d'Amon, prophétesse de Mout et mère divine de Chonsou l'enfant. Ils expriment tous une dévotion singulière pour

sennès. Les bracelets de genoux font alterner le cartouche du roi et le nom de son père (fig. 53 en haut). Sur les bracelets de cheville le nom royal est à l'extérieur et on lit à l'intérieur le nom du père et du grand-père (fig. 53, à gauche). Les deux lignes horizontales de la fig. 53, qui nomment la reine Moutnedjem, mère de Psousennès et par conséquent épouse de Smendès sont gravées dans les mêmes termes sur une paire de bracelets.

(1) Sur cette découverte voir mon rapport dans *Ann. S.A.E.*, 1939, et *C.R. Ac. I. Bl.*, 1939.

(2) Sur ces deux reines voir *Livre des Rois*, III, 269 et 255.

Amon, sa femme et son fils. Son mari partageait entièrement ses sentiments. Nommé premier prophète d'Amon, il insère ce titre dans l'un ou dans l'autre de ses cartouches. Les inscriptions et les vignettes gravées sur ses bijoux, ses cannes, sa vaisselle prouvent également sa vive dévotion pour la déesse Mout. Un calice en or pur déposé dans son tombeau lui avait été donné par le grand prêtre d'Amon Païnodjem, fils de Païankh. Les deux grandes familles entretenaient donc de bons rapports, mais il est remarquable que le roi Psousennès entend régner au sud comme au nord. Sa titulature (fig. 54) (1) est à cet égard très significative. Son nom de bannière signifie en effet « Le taureau vaillant donné d'Amon, l'opulent qui se lève dans Thèbes ». Comme vautour-cobra il s'appelle « le grand de monuments à Louxor ». Son nom de couronnement est très indifféremment « Premier prophète d'Amon » (fig. 53) ou Âkheperrê et son nom personnel Psoukhanno enfin, *P' sb, ḫ' n nwt* signifie « l'étoile qui se lève de la ville », c'est-à-dire de Thèbes.

En fait les traces de son activité se trouvent principalement à Tanis (2). Il a restauré l'enceinte de la résidence où les assiégeants avaient ouvert des brèches pendant la dernière guerre. A l'intérieur il éleva deux puissantes murailles pour abriter contre un retour possible des Impurs et de leurs alliés le grand temple, ses demeures et le cimetierre royal (fig. 47). Il commença la reconstruction du temple, ainsi qu'en témoignent les dépôts de fondation trouvés par Mariette et par nous-mêmes. Des fragments de calcaire gravés et peints, trouvés soit dans le grand temple, soit dans le temple d'Anta attestent le mérite de ses entreprises. Toutefois l'œuvre essentielle de Psousennès à Tanis est son tombeau construit dans le sable à quel-



Fig. 54. — Titulature de Psousennès.

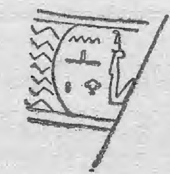
(1) D'après un fermoir de collier trouvé sur la momie.

(2) Psousennès a travaillé également à Memphis (*Livre des Rois*, III, 289).

ques mètres des premiers obélisques du temple. Comparé aux pyramides de Memphis et aux hypogées de la Vallée des Rois, le tombeau de Psousennès paraîtra bien mesquin, mais il faut reconnaître que puisqu'on voulait le loger dans l'enceinte du temple, la place était limitée. C'est une construction basse et trapue dont la partie orientale est en calcaire, la partie occidentale en granit. Les matériaux de construction ne sont pas venus des carrières. On n'y travaillait plus depuis que les ouvriers employés à ces durs travaux s'étaient révoltés et avaient participé avec les Avarites et les hordes étrangères au pillage de l'Egypte. Ils ont été tirés des ruines de Pi-Ramsès et d'Avaris. On entre par un puits carré dans un couloir, puis dans une antichambre assez joliment décorée de bas-reliefs peints qui dissimulent les couloirs conduisant aux deux chambres de granit, mais bouchés par des tronçons d'obélisques, et à un petit caveau de calcaire dont les bas-relief coloriés ont conservé une fraîcheur surprenante. Cet appartement funéraire a été dès le principe destiné à plusieurs personnes, mais si le caveau de Psousennès a été respecté, toutes les autres pièces ont



Fig. 55. — Cartouches de Merenptah usurpés par Psousennès.



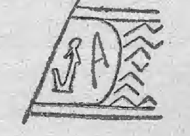


Fig. 56. — Cartouche de Merenptah oublié sur le sarcophage de Psousennès.

été remaniées (1). Dans le petit caveau de calcaire le nom et l'image du premier occupant ont été effacés. Dans l'antichambre on a trouvé pêle-mêle des vases canopes et des statuettes funéraires appartenant à une dizaine de personnages, dont un fils royal de Ramsès, Ankhe-

(1) Voir le prochain volume de Kêmi et l'album photographique des fouilles de Tanis à paraître chez Geuthner.

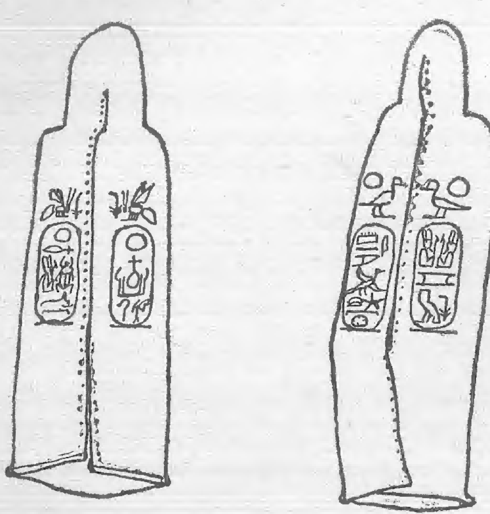
fenmout (1), et un intendant du temple de Chonsou, Oundjebaounded, qui était peut-être un fils de Psousennès et enfin, entre deux cercueils de bois doré, le cercueil d'argent du roi Heqakheperrê Chechanq, que des mains fidèles déposèrent à cette place quelques deux siècles après Psousennès.

Tenons compte exclusivement de ce qui appartient à Psousennès pour apprécier la puissance de l'Egypte au début de la XXI° dynastie. Nous savons déjà que les blocs de granit et de calcaire ont été tirés des ruines. Le grand sarcophage de granit rose magnifiquement décoré d'un Osiris gisant, d'une Nout en ronde-bosse et de bas-reliefs et le sarcophage intérieur en granit noir ne sont pas des œuvres originales. Les nombreux cartouches de Psousennès ont été gravés dans des creux qui prouvent que l'on a préalablement effacé le nom du véritable possesseur. Dans certains cas l'on a conservé le cartouche primitif et même quelques signes à l'intérieur, en particulier les idéogrammes de Ptah et de Râ (fig. 55). Il était presque certain que les noms effacés étaient ceux de Merenptah. Un cartouche négligé par l'usurpateur sur la ceinture de l'Osiris (fig. 56) nous en apporte la preuve. Merenptah s'était donc fait construire et aménager dans la nécropole de Ramsès, *ḥr n Rʿmśśw mry ỉmn* un tombeau, qui était resté sans emploi, puisque le successeur de Ramsès II a été enterré dans un hypogée de la vallée des Rois à Thèbes et enfin déposé dans la cachette de Deir el Bahari.

Le mobilier funéraire, si l'on excepte quelques pièces, une aiguière d'or qui date du roi Ahmose, un réchaud de bronze qui vient de Ramsès, est par contre l'œuvre des orfèvres et des lapidaires de la XXI° dynastie et cette œuvre soutient la comparaison avec ce que le Nouvel Empire nous a laissé de mieux. Les petites inscriptions gravées sur les vases, les armes et les bijoux nous ont déjà fait connaître sa titulature au complet, les noms de ses parents, de ses épouses. Non moins que par le poids de l'or nous avons été surpris par la quantité de lapis lazuli trouvée dans le tombeau : une dizaine de cœurs et de scarabées; une centaine de boules plus ou moins grosses formant deux colliers. Sur le fermoir du plus gros, en or, on lisait : « Le roi Psousennès, il a fait un collier en lapis-lazuli véritable, tel qu'aucun roi n'en avait fait de pareil. » Le lapis lazuli n'est pas une pierre du désert égyptien. Les anciens le trouvaient comme les modernes en Afganis-

(1) Ce personnage a fait faire pour Psousennès et sa mère une coupe d'argent qu'il a signée de son nom.

tan (1). Or une boule du petit collier tranche dans la collection non seulement par la nuance incomparable de son bleu, mais par trois lignes parallèles de cunéiformes gravés sur sa surface avec un soin extrême. Nous espérions qu'on pourrait y déchiffrer le nom du roi allié aux Egyptiens qui avait envoyé tout ce lapis, mais jusqu'à présent cette inscription n'a pas livré son mystère. Nous enregistrerons simplement que le roi Psousennès entretenait des relations avec un souverain asiatique.


Fig. 57. — Les cartouches de Psousennès et de son associé

Vers la fin de sa vie, Psousennès s'associa un roi nommé le roi du sud et du nord Neferkarê ḥeqa Ouasit (souverain de Thèbes), le fils du soleil Amenemsout (Amon est roi). Les cartouches des deux associés se font vis-à-vis sur deux douilles en or qui revêtaient, si je ne me trompe, les deux bouts d'un arc (fig. 57). Il s'agit évidemment du roi Nefercherès que Manéthos insère dans la XXe dynastie, après Psousennès et avant Amonemapit et dont nous n'avions jamais lu jusqu'à présent le nom en hiéroglyphes.

Les monuments d'Amonemapit étaient également fort peu nombreux et son nom n'avait pas encore été remarqué à Tanis, lorsque nous l'avons déchiffré dans l'antichambre de Psousennès. Parmi les scènes d'une exécution hâtive et maladroite qui occupaient la partie inférieure des parois, deux ont retenu notre attention. L'une représentait Psousennès versant une libation et brûlant de l'encens devant Osiris. Derrière les pierres ainsi décorées on découvrit le couloir qui menait dans le caveau de Psousennès. La seconde représentait Amonemapit versant une libation devant le même dieu. Il était à présumer que l'entrée du caveau d'Amonemapit se trouvait derrière. Cependant avant que nous ayons pu vérifier cette hypothèse, nous avions découvert au nord-ouest du tombeau de Psousennès un petit monument funéraire violé, envahi par le sable, où était resté un sarcophage de grès fin, dont le couvercle de granit avait été tiré à l'extérieur. Le sarcophage ne contenait plus que les 8 plaques de bronze qui avaient renforcé un cercueil de bois et quelques petits os. Sur la paroi une inscription fort bien gravée attribuait le monument au roi Amonemapit. On pouvait donc admettre que la momie du roi avait été retirée de son premier logis et introduite dans un caveau du tombeau de Psousennès, soit que ce caveau n'ait jamais servi, soit qu'on ait enlevé la momie et le mobilier qui y avaient été déposés auparavant pour le libérer.

(1) Communication de M. Loret.

En effet, lorsque nous eumes enlevé le revêtement de calcaire et tiré dans l'antichambre le tronçon d'obélisque qui bouchait le couloir, tout ce qui se trouvait dans le caveau, le sarcophage, le cercueil en bois doré, les parures, la vaisselle, les canopes, les statuettes était au nom d'Amenomapit. Malheureusement les objets de bois avaient péri et les inscriptions des objets de métal sont moins instructives que celles de Psousennès. Nulle part il ne nomme ses parents, ni ses épouses. Toutefois comme il portait une paire d'admirables bracelets ajourés en or et pierres calibrées, signés de Psousennès, nous sommes en droit de penser qu'il descendait de ce Pharaon, même s'il n'en était pas le fils.

Le successeur d'Amonemapit, Siamon aimé d'Amon, s'est signalé à Tanis par de nombreux monuments. Au temple d'Anta il a refait la porte et l'enceinte. Dans le grand temple il a achevé la restauration du sanctuaire déjà commencée par Psousennès, en utilisant à l'exemple de son prédécesseur des matériaux d'Avaris et de Pi-Ramsès, obélisques, bas-reliefs de granit, stèles, statues. Les temples de Tanis, quand ces travaux eurent pris fin, n'étaient qu'un rapetassage, mais quelques statues du Moyen Empire épargnées par la guerre civile, ceux des colosses de Ramsès qu'on n'avait pas encore eu le temps de débiter, lui gardaient le premier rang parmi les sanctuaires de la Basse Egypte.

Selon toute probabilité Siamon fut enterré à Tanis, près de ses pères. Son tombeau n'a pas encore été retrouvé, mais nous avons recueilli au sud du temple plusieurs pierres intéressantes qui proviennent soit de son palais, soit de son temple funéraire : une statue de grès où il est appelé l'Osiris Siamon, un assez beau bas-relief qui représente le roi assommant un ennemi (fig. 58). Le sujet n'est pas nouveau, mais un détail du bas-relief mérite notre attention. Les Egyp-

tiens mettent aux mains du vaincu l'arme la plus caractéristique de sa nation. Ici le vaincu est armé d'une hache à double tranchant. Cette arme ne fait pas partie de l'équipement des guerriers sémites. Elle est d'origine égéenne. Les peuples de la mer, en Syrie, lui sont restés fidèles. Or nous savons par le Livre des Rois que Gezer fut conquise par Pharaon sur les Philistins avant d'être donnée en dot à la princesse épousée par Salomon (1). Il est vrai que Siamon est plutôt un contemporain de David que de Salomon, mais la Bible ne dit pas depuis combien de temps Gezer était au pouvoir de Pharaon quand il la céda au roi d'Israël. On tiendra donc pour vraisemblable que Siamon ait fait la guerre aux Philistins et que le fragment de Tanis se rapporte à sa victoire. Psousennès avait été peut-être aussi un roi belliqueux, si l'on juge d'après le nombre et la beauté des armes déposées dans son tombeau et il se flatte d'avoir écrasé ses ennemis.



Fig. 58. — Siamon vainqueur des Philistins (?)

Quant aux derniers rois de la dynastie, non seulement nous n'avons pas encore retrouvé leurs tombeaux, mais leur nom même n'apparaît nulle part à Tanis et nous sommes réduits pour cette période à suivre la Bible. Les Egyptiens semblent avoir hésité vis-à-vis du royaume de Juda entre deux politiques. Le mariage de Salomon avec une fille de Pharaon qui lui apporte une si belle dot (2), les échanges commer-

(1) I Rois 9, 16.
(2) I Rois, 3, 1; 9, 24.

ciaux (1) témoignent d'une entente entre la vieille Egypte et le nouveau royaume. Par contre, dans le même temps, l'Egypte accueillait un des plus ardents ennemis de Salomon, l'Iduméen Adad qui avait échappé au massacre des siens ordonné par David. On ne se contenta pas de lui donner asile. Pharaon le prit en amitié et lui donna pour épouse la sœur de sa femme, la sœur de la reine Tachpenes תַּחְפְּנֵיס (2).

Ces faits ne sont pas confirmés du côté égyptien. Tout ce que nous pouvons faire, puisque le nom du roi égyptien n'est pas donné dans le texte biblique, est de chercher si le nom de cette Tachpenes existe dans les textes hiéroglyphiques. Le professeur Spiegelberg a fait remarquer que ce nom possède une assez bonne consonnance égyptienne (3), mais il n'a pas essayé d'en retrouver l'équivalent hiéroglyphique. Le livre des rois d'Egypte, à la période que nous atteignons, présente un certain nombre de noms féminins composés d'une forme relative *t', šp n* et d'un sujet qui est un nom de déesse, Bastit ou Sopedt (4). Le sens de *šp* est un peu obscur. Ce n'est pas une contraction de *šsp* « recevoir », mais plutôt une variante d'un radical *šb*, *šbb*, *šb*n « mêler, mélanger » qui a le même déterminatif, car *b* et *p* échangent fréquemment en égyptien. Il est vrai que le nom hébreu de Tachpenes emploie un *ḫ* où l'égyptien a un *š*, mais l'égyptien lui-même offre de fréquents exemples du changement de *ḫ* en *š*. Compte tenu de ce fait le nom égyptien *t'; šp n íst* correspond lettre pour lettre à l'hébreu Tachpenes.

Le nom de *t'; šp n íst* n'est pas une simple reconstitution. Il figure sur un document authentique, la statue 741 du Musée du Caire qui représente un Egyptien, Nefertoumchedsou et sa femme (5). Dans l'inscription du pilier dorsal le mari donne sur son épouse et sa belle-famille quelques renseignements :

... Nefertoumchedsou, il dit :

Quelle belle chose lorsque Mout embrasse sa fille... la grande recluse de Ptah, la prophétesse de Mout TACHPENES.

Sa fille qui est en sa place, la fille du grand chef des Mâ [*chaoucha*], *la première grande recluse de Ptah, prophétesse de Mout, Mehtenousekh.*

(1) *Ibid.*, 10, 28. Il est admis maintenant que ce passage a été corrompu. Les chevaux qu'importaient Salomon venaient des pays de Musru et de Qui au nord de la Syrie (Barrois, *Manuel d'archéologie biblique*, p. 338).
(2) I Rois, 11, 19-20.
(3) Spiegelberg, Aegyptiche Randglossen, 38 sqq.
(4) *Livre des Rois*, III, 324, 360. Ranke, *Aeg. Personennamen*, 325.
(5) Publiée par Daressy, *Rec. de tr.* XVIII, 46 et Borchardt, Caire, *Cat. gén.* s. v. Je dois à l'obligeance de M. le Chanoine Drioton une copie de cette inscription.

Sa sœur, fille royale du maître des deux terres... (le nom est perdu), *première grande recluse de Ptah, la prophétesse Tentsepeh du temple de Mout.*

Si nous comprenons bien ce document (1), Tachpenes aurait épousé d'abord un grand chef des Machaoucha et lui aurait donné une fille Mehtenousekh qui devait hériter de toutes ses dignités religieuses. Elle avait une sœur de mère, une fille royale dont le père n'est pas connu qui s'appelait Tentsepeh. Plus tard, Tachpenes épousa Nefer-toumchedsou qui eut d'elle de nombreux enfants.

Dans l'état de notre documentation, il est à la fois tentant et téméraire d'identifier la reine Tachpenes du récit biblique avec la prophétesse de Mout qui a le même nom. Le titre de reine n'existe pas en langue égyptienne où l'on connaît seulement des mères, épouses et filles royales. Quelquefois on appelle mère royale la grand'mère d'un roi. C'est le cas de Mehtenousekh, dont le fils Nemrot n'a pas régné, tandis que son petit-fils Chechanq a fondé la XXIIe dynastie. On pourrait supposer à l'extrême rigueur que les Hébreux ont donné par erreur à Tachpenes un titre qui ne fut mérité qu'après trois générations et admettre provisoirement que c'est une sœur de cette Tachpenes qui fut donnée comme épouse au transfuge Adad, l'ennemi de Salomon (2). Une chose au moins apparaît certaine. Les noms propres mentionnés dans ce petit texte ont appartenu à plusieurs personnages de la famille qui allait bientôt supplanter les descendants de Smendès.

En résumé, la XXIe dynastie qui régna pendant environ un siècle et quart, dut faire face à la situation difficile créée par la guerre des Impurs. Ses rois s'installèrent à Tanis, au milieu des ruines de la capitale qu'on venait de détruire et bâtirent comme ils le purent des temples et des palais où Seth ne sera plus. Leurs tombeaux ont à peine l'importance des tombes de particuliers aux époques précédentes, mais les momies royales sont richement parées. Ils prétendent commander à toute l'Egypte, mais ils s'abstiennent de tout conflit avec le puissant clergé d'Amon et donnent les premiers l'exemple d'une dévotion exclusive à la triade thébaine. Ils vivent en bons termes avec les Juifs et

(1) Plusieurs savants (*Livre des Rois*, III, 318) ont soutenu que Tachpenes était la fille de Mehtenousekh.

(2) On peut supposer également que les Hébreux ont confondu la femme du grand chef des Mâ, personnage fort influent à la cour avec la reine. Enfin il est possible que la grande épouse royale en titre, dont nous ne connaissons pas le nom, se soit appelée Tachpenès. Ce point sera éclairci si nous parvenons à établir la liste complète des rois et des reines de la XXIe dynastie.

s'efforcent d'entretenir des relations avec Byblos et par delà la Syrie avec les pays qu'arrose l'Euphrate.

De même que les ancêtres des Ramsès vécurent pendant longtemps ignorés à Avaris avant d'exercer des fonctions importantes et finalement de s'emparer de la couronne, la XXIIe dynastie est sortie d'une ancienne famille dont plusieurs documents permettent de suivre les progrès.

Le plus connu, le plus complet est la stèle d'Harpason au Louvre (1) qui remonte depuis ce personnage à la fin de la XXIIe dynastie jusqu'à la seizième génération. La liste de ses ancêtres commence par quatre personnages sur lesquels nous ne savons rien d'autre que le nom : le tehenou Bouyououaoua, son fils Maouasata, le fils de celui-ci Nebnechi et enfin Pasouti. Les deux premiers portent des noms exotiques, libyens ou nègres, en tout cas non sémitiques ; les deux derniers ont des noms égyptiens. La stèle ne mentionne ni leurs titres, ni leurs femmes, ce qu'elle fera à partir du suivant. Bien que celui-ci, Chechanq soit indiqué comme le fils de Pasouti, il est permis, en tenant compte du sens souvent très large donné en égyptien aux mots père et fils, de considérer les quatre premiers ancêtres d'Harpason sinon comme des personnages mythiques, du moins comme appartenant à un passé plus lointain et d'admettre une coupure après Pasoufi. Les suivants se trouvent être des personnages parfaitement connus : Chechanq et son épouse, la mère royale Mehtenousekh, leur fils, le père divin, grand chef [des Mâ] Nemarot et sa femme la mère royale Tentsepeh.

Viennent ensuite les quatre premiers rois de la XXIIe dynastie : Chechanq Ier, Osorkon Ier, Takelot Ier, Osorkon II. D'un fils de celui-ci, Nemrot, qui n'était pas le prince héritier et ne régna pas, part une longue lignée aboutissant à l'auteur de la stèle, à Harpason.

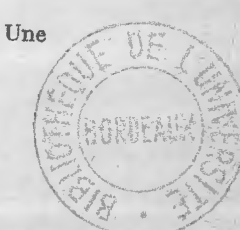
Les ancêtres de Chechanq Ier sont encore nommés sur deux documents : une stèle publiée en 1916 (2) et un pectoral trouvé à Tanis sur la momie du roi Heqa-Kheper-rê Chechanq (fig. 59).

La stèle :

A fait le grand chef des Mâ[chaoucha] le grand des grands Chechagn, juste de voix, fils du grand chef des Ma[chaoucha] Nemrot juste de voix. Sa mère est la fille du grand chef des Ma[chaoucha] Tentsepeh, juste de voix auprès de celui qui vit éternellement.

(1) Louvre, n° 278 publiée par Mariette, *Le Serapeum de Memphis* III, pl. 31. Une bonne photographie de cette stèle m'a été communiquée par M. Vandier.

(2) Daressy, *Les parents de Chechanq Ier*, *Ann.* S.A.E., 1916, 177.



Le pectoral :

Qu'Amon-Ra-Harakhté parcourre le ciel chaque jour pour protéger le grand chef des Mâ, le grand des grands Chechaq (sic), *fils du grand chef des Mâ, Nemrot, juste de voix.*

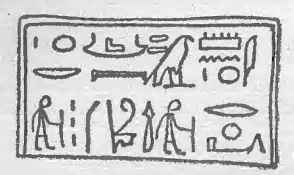
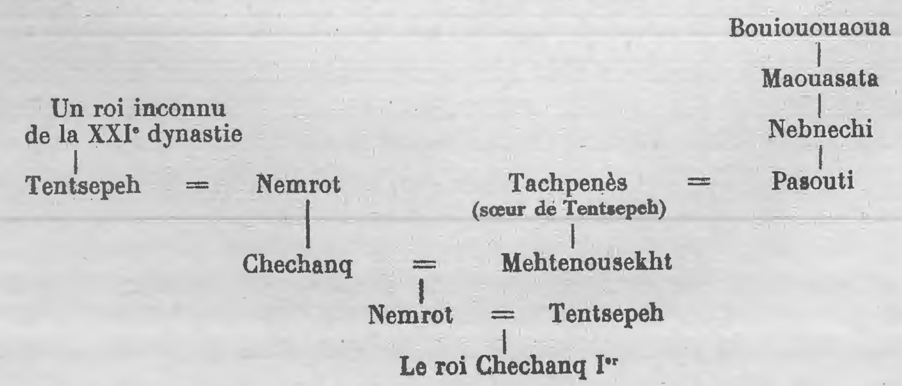




Fig. 59. — Inscriptions d'un pectoral nommant les ancêtres des Chechanq.

Ce sont bien les mêmes personnages qui sont nommés sur le pectoral et sur la stèle, mais il est plus difficile de les mettre à leur place dans la liste des ancêtres d'Harpason. G. Daressy pensait que la stèle était peu antérieure à l'avènement de la XXIIe dynastie et que le Chechanq qu'elle nommait n'était autre que le premier roi de ce nom. Cela n'est nullement évident. Nous ne savons pas en effet de source certaine si le roi Chechanq a porté le titre de grand chef des Mâ. Par contre, nous savons que le grand-père du roi s'appelait Chechanq et qu'il était grand chef des Mâ. C'est donc au grand-père et non au petit-fils que la stèle est dédiée et c'est sur cet ancêtre que le pectoral appelle les bénédictions d'Amon-Râ-Harakhté. Ceci posé, il est intéressant de noter que le père de ce personnage s'appelait lui-même Nemrot et qu'il avait épousé une dame Tentsepeh. Dès que cette famille apparaît, on y voit alterner les noms de Chechanq et de Nemrot, chaque fils aîné reprenant le nom de son grand-père.

Voici comment il me paraît possible, sur ces données, de reconstituer le tableau des ancêtres de la XXIIe dynastie :



Elle est issue, comme on le sait depuis longtemps, des grands chefs des Mâ. Cette charge fut pendant quatre générations entre les mains d'une famille étrangère, d'origine lybienne. Elle passa aux mains d'une autre famille dont les membres s'appelleront à tour de rôle Nemrot, Chechanq, Osorkon, Takelot. Trois de ces noms sont sémitiques. Celui de Chechanq rappelle singulièrement le dieu de Suse Chouchinaq. C'étaient les éternels Hyksos qui rentraient en Egypte.

La première expédition importante du roi Chechanq Ier fut dirigée contre Jérusalem. Quelque temps auparavant il avait donné asile à Jéroboam, l'ennemi du roi Salomon (1). S'il est vrai, comme nous l'avons supposé, que la reine Tachpenès du récit biblique qui éleva le fils de l'Edomite, est l'arrière grand'mère de Chechanq Ier, on est en droit de penser que la haine des Israélites était dans cette famille ancienne et tenace. Par contre ils s'efforcèrent avec plus de succès que Smendès de renouer les bonnes relations d'autrefois avec Byblos. Chechanq Ier a envoyé sa statue au roi Abi-Baal et son successeur Osorkon Ier en fit autant au roi Eli-Baal (2) et ces rois de Byblos ont encadré les cartouches pharaoniques d'une inscription phénicienne pour montrer qu'ils considéraient le Pharaon comme leur allié, sinon comme leur protecteur. Osorkon II, qui fut probablement le dernier grand roi de la dynastie, envoya aussi sa statue à Byblos (3).

Les monuments de Chechanq Ier et de ses successeurs sont répartis par toute l'Egypte, mais ils semblent avoir résidé de préférence dans le Delta et surtout à Tanis. Osorkon II a construit le temple de l'est et Ousirmarê Chechanq la porte monumentale. Tous deux ont pillé pour cela les monuments antérieurs, surtout ceux de Ramsès et même de bien plus récents. Dans les fondations de la porte nous avons eu la surprise de trouver de grands blocs de calcaire ornés des cartouches de Chechanq Ier en hiéroglyphes de grand module. Depuis 1939 nous savons que ces rois dits bubastites par Manethos se sont fait enterrer à l'exemple de leurs prédécesseurs à Tanis et dans la même nécropole (4). Le tombeau d'Osorkon II a été construit par la mère du roi, Kapous, à côté du tombeau de Psousennès. Ousirmarê Chechanq, le constructeur de la porte monumentale a le sien un peu plus loin, vers

(1) I Rois, 11, 40; 12, 2. Le texte que ajoute que Sesac donna à Jéroboam pour épouse Ano, sœur de Thekemina, sa propre épouse.

(2) *Byblos et l'Egypte*, n°s 26-30 et 31.

(3) Dunand, *Fouilles de Byblos*, I,

(4) *Ann. S.A.E.*, 1939; *Bulletin de la faculté des lettres de Strasbourg*, nov. 1939 et nov. 1940.

l'ouest. Malheureusement ces tombeaux ont été pillés, peut-être même quelques années après l'enterrement des rois qui comptaient y reposer pour l'éternité. Le grand sarcophage du tombeau d'Osorkon avait été percé. Nous n'y avons pas récolté beaucoup d'objets précieux. Trois corps, au lieu d'un seul, y étaient allongés côte à côte. L'un est peut-être celui d'Osorkon, car un scarabée porte son nom, mais un autre scarabée porte le nom d'un Takelot. Dans une chambre de ce même tombeau, un beau sarcophage de grès fin abritait les restes du roi Hedj-kheper-rê Takelot. Un autre sarcophage de granit a été complètement pillé. Enfin un sarcophage de grès fin dissimulé contre celui du roi contenait la momie d'un fils d'Osorkon, le grand-prêtre d'Amon Hornekht. Plus heureux que les autres occupants du tombeau, ce prince avait conservé en dépit des voleurs une assez grande partie de ses bijoux. Le tombeau de Psousennès fut encore une fois rouvert et des mains pieuses y ont déposé le cercueil d'argent d'un roi inconnu auparavant, Heqa-kheper-rê Chehanq. Ce roi possédait de riches parures et l'on peut en dire autant, d'après les débris négligés ou perdus par les voleurs, de Takelot II. Des scènes de pillage analogues à celles qui ont eu lieu à Thèbes sous les derniers Ramsès ont dû se passer à Tanis. Des serviteurs fidèles prirent le parti d'enlever les momies royales des tombeaux officiels pour les cacher dans des abris de fortune. C'est un miracle que le tombeau de Psousennès soit demeuré intact, mais des tombes royales mêmes pillées peuvent encore fournir des renseignements si précieux que nous attendons avec confiance le moment de reprendre les fouilles dans la nécropole de Tanis et d'y découvrir les tombeaux des autres rois tanites et surtout ceux des plus grands d'entre eux, Chechanq Ier et Osorkon Ier.

Différentes inscriptions de la XXIIe dynastie montrent que le culte de Seth survivait au moins dans les oasis, fief direct des Chechanq et de leur lignée (1). Que ces rois d'origine asiatique aient eu pour le dieu vaincu une certaine affection, cela est fort vraisemblable. Toutefois ils ne sont pas allés jusqu'à restaurer ses autels à Tanis. Le résultat essentiel de la guerre des Impurs n'a pas été remis en question. Sur la porte monumentale, œuvre de Chechanq III, la triade thébaine se présente presque seule aux visiteurs qui ne voient à côté d'elle que de rares images d'Osiris, de Thot ou d'Hathor. Quelques signes montrent pour-

(1) Un prophète de Seth seigneur de Sou est mentionné dans la stèle de Chechanq Ier au Musée du Caire, publiée par Tresson, *Mélanges Maspero*, 517; cf. la stèle de Dakhleh, *J.E.A.*, XIX, pl. 5.

tant que l'influence d'Amon est moins exclusive qu'au temps de la XXIe dynastie. Le roi Heqa-kheper-rê Chechanq a voulu reposer dans un sarcophage d'argent à tête de faucon et même son cartonnage est pourvu d'une tête de faucon. Il ne fut certainement pas le seul roi de la dynastie à faire preuve de dévotion envers le dieu Sokar, seigneur du Delta, car nous avons recueilli dans le sarcophage violé d'Osorkon II deux yeux de faucon en or. Heqa-kheper-rê possédait de nombreuses amulettes. C'était aussi le cas du prince Hornekht. Ce dernier fils d'Osorkon II et de la reine Karama, qui n'était même pas un adolescent lorsque les dieux le rappelèrent à eux, était déjà pourvu de la dignité de grand-prêtre d'Amon. Malgré le petit nombre de documents dont nous disposons pour le moment, il est clair qu'une certaine réaction se dessine déjà dans le Delta contre Amon et son clergé. Le roi fait ce qu'il peut pour donner la dignité de grand-prêtre à quelqu'un de sûr. Les dieux du Delta, Seth excepté, tenus complètement à l'écart dans l'époque précédente, retrouvent des fidèles même parmi les rois, qui résistent aux tentatives que font les Egyptiens du sud pour ramener à Thèbes la résidence et le nécropole.

Nous n'avons pas actuellement la moindre trace à Tanis des successeurs d'Ousirmarê Chechanq, les derniers rois de la XXIIe dynastie et ceux de la XXIIIe. Il faut franchir environ un siècle pour atteindre l'Ethiopien Taharqa, dont il subsiste à Tanis un fragment de statue (1) et la moitié d'une stèle (2). Ce dernier document, qui date de la jeunesse du roi, commémore une inondation telle qu'on n'avait jamais vu sa pareille et le long voyage de sa mère Ibart qui descendit le Nil de Napata à Sân. Le récit fut gravé en plusieurs exemplaires. Nous en possédons trois, celui de Tanis et deux autres trouvés à Corosco, en Nubie et à Coptos, qui marquent le point de départ et le point d'arrivée de la reine Ibart et l'un des endroits où elle fit escale.

A l'époque de la suprématie assyrienne Tanis gardait une réelle importance, si insensés que fussent ses princes au dire du prophète (3). Cette importance ne cessa même pas lorsqu'une autre famille eut refait l'unité de l'Egypte et fondé à Saïs une nouvelle capitale. Les recherches que nous avons conduites dans le grand temple de Sân et dans le temple d'Anta nous ont procuré une assez nombreuse série de monuments de l'époque saïte. Le premier en date, parmi ceux qui sont sûrement

(1) Inédite.
(2) Petrie, *Tanis*, II, pl. 9; *Mélanges* MASPERO I.
(3) Ps. XIX, II, 13.

datés, est une stèle de Psamétik II. Ce roi se trouvait dans les champs de Tanis occupé à faire ce qui plaît aux dieux lorsqu'un nègre, en Moyenne Egypte, se révolta contre Sa Majesté. Les troupes loyales vinrent rapidement à bout des rebelles. A Nechao appartient une belle clepsydre. Mais Apriès et Amasis ont fait mieux que de laisser à Tanis quelques objets mobiliers; le premier a reconstruit une salle hypostyle dans la petite enceinte de Siamon (1), le second disait dans une stèle fort bien gravée, malheureusement mutilée, que des murs de briques percés de portes de pierre avaient été construits sur son ordre à la périphérie des champs de Tanis. L'activité des rois perses paraît s'être exercée dans la région orientale surtout au profit du canal maritime. Pendant les années où l'Egypte essaie de secouer leur domination, Tanis comme d'autres villes d'Egypte, ne put compter que sur elle-même (2), mais bientôt après, les grands travaux que Nectanebo Ier ordonna dans tout le Delta s'étendirent jusqu'à la vieille cité. Un dépôt de fondation enterré sous l'angle nord-est du mur (fig. 60) entourant le grand temple nous révéla que ce mur a été entrepris ou du moins restauré par Nectanebo, dont nous avons encore trouvé dans la porte nord de l'enceinte de briques, un fragment de bas-relief.

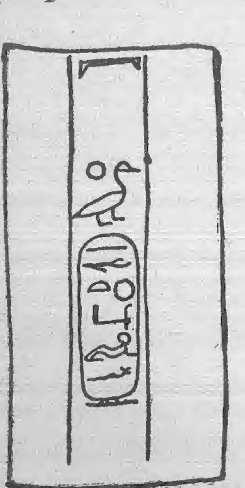


Fig. 60. — Plaquette de Nectanebo Ier.

Sous les Ptolémées, et aussi sous les Romains, Tanis est demeurée une très grande ville. Le grand temple a été restauré. On a refait les pylones, redressé les obélisques, multiplié les puits et les ouvrages hydrauliques. Les maisons envahissent l'ancienne ville de Ramsès et pressent le temple de toute part. Un jour viendra où l'on en construira à l'intérieur même du temple. De même au temple d'Anta. Cependant les ruines des anciens monuments n'avaient pas été exploitées jusqu'à leur dernier bloc et l'on en tira ce qui était nécessaire pour édifier sous Ptolémée Sôter la porte de l'est et sous Ptolémée IV, un vaste édifice ayant 37 mètres de façade, dont nous n'avons pu retrouver que ce qui reste du soubassement et les dépôts de fondation. La ville, qui n'avait plus d'ambition politique, — elle n'est même plus la capitale de son nome — s'efforce de conserver son prestige artistique. Parmi les modèles de sculpture conservés au Musée du Caire, une quantité notable provient des fouilles de Mariette à Tanis (1). Plusieurs des immeubles qui recouvraient de leurs briques le toit des tombes royales étaient des ateliers d'où sortaient des bronzes, des produits céramiques, des têtes en plâtre, en calcaire et en granit, des bas-reliefs. Les sanctuaires offrent à l'admiration des fidèles à côté des vénérables ouvrages des vieilles dynasties et de Ramsès de nouveaux chefs-d'œuvre tels que la statue de Pikhaâs (2) et celles de Panemerit (pl. XVI). Ces statues, en pierre de bekhen, le schiste noir du ouadi Hammamat, comptent parmi les meilleures que nous ait laissées la basse époque et sont dignes de la grande école qui produisit les sphinx, les porteurs d'offrandes, Anta et Houroun de Ramsès.

(1) *Nouvelles fouilles de Tanis*, 89-95.

(2) Les inscriptions de Teos, fils d'Ounefer et de Teos, fils d'Apriès qui appartiennent à la seconde époque persane ne nomment aucun nom de Pharaon (*Kêmi*, VIII,

Amon et sa femme Mout dame d'Acherou, ainsi que leur fils Chonsou avaient été si fortement implantés à Tanis par les rois de la XXIe dynastie qu'ils conservèrent cette éminente situation jusqu'à la fin des temps pharaoniques et même jusqu'à l'époque romaine. Sur les statues saïtes et ptolémaïques (3) Amon est nommé plus souvent à lui seul que tous les autres dieux. La plus belle des statues de Panemerit est campée contre un pilier traité en forme d'obélisque. Sur le pyramidion une gravure représente Panemerit en prières devant Amon-Râ seigneur de Karnak. Une seconde statue de ce personnage le montre tenant appuyée contre sa poitrine dans sa main gauche une statuette d'Amon qu'il bénit avec la main droite. Pourtant Amon n'exige pas de ses fidèles et de ses prêtres un zèle exclusif. La stèle que tient le beau Panemerit est ornée des images d'Amon, de Thot et d'Horus. Pikhaâs, qui vécut à peu près au même temps tient une stèle consacrée à Chonsou l'enfant, mais dans son inscription il n'oublie pas la mère du dieu, ni le seigneur de Mesent et de Silè. Plusieurs inscriptions mettent sur un pied d'égalité le dieu de Karnak et celui de Silè. A ses titres ordinaires, roi des dieux, maître des trônes des deux terres, Amon ne dédaigne pas d'ajouter des titres plus humbles, qui lui attribuent la souveraineté d'un coin de territoire. C'est par exemple le seigneur de Hat-benou « le chateau du Phénix » et de To-bener « la terre des

(1) Caire, *Cat. gén.*

(2) *Nouvelles fouilles de Tanis*, 110-113.

(3) Les inscriptions de ces statues découvertes de 1929 à 1937 seront publiées dans un prochain volume de Kêmi.

palmiers ». Il reprend un vieux titre abandonné depuis la guerre des Impurs, Amon de Ramsès de Pi-Ramsès (1).

On n'a pas oublié que la résidence de Ramsès avait été placée par son fondateur sous la protection de toute une pléiade divine. Quelques membres de cette compagnie voient refleurir leurs autels : Banebded, Toum, Hathor dame de Rânefer. Ils sont grossis par les dieux qui ont la principale faveur des rois saïtes : Neit, Osiris *hemag*, Isis de Behbet, Thot. Les deux Teos ont reçu un titre qui mérite toute notre attention. Ils sont prophètes des dieux qui n'ont pas de prophète. Ce n'est pas là un hommage au dieu inconnu, mais plutôt un souvenir accordé aux divinités qui depuis la guerre des Impurs avaient vu saccager leurs sanctuaires et disperser leurs prêtres, avant tous Seth et peut-être aussi sa parèdre Anta, Baal et Astarté. Ces dieux conservèrent sans doute très longtemps, en secret, quelques fidèles, malgré la vigilance des gouverneurs de Tanis. Panemerit a dû sévir contre ceux qui faisaient des choses abominables aux dieux. Les Hébreux eux-mêmes ne pouvaient cacher qu'ils étaient en abomination aux Egyptiens (2). Ceux qui faisaient des choses abominables aux yeux d'un préfet si rempli de dévotion pour Amon ne pouvaient être que les partisans de Seth, mais s'ils subirent les mesures répressives dictées par Panemerit ils se vengèrent, non sur Panemerit et les autres gouverneurs de Tanis, mais sur leurs statues qui, toutes, ont été décapitées volontairement (pl. XVI). La basse époque nous a laissé de nombreux témoignages de la haine que le dieu Seth inspirait toujours aux officiels. Ce sont les papyrus qui décrivent la défaite de Seth et l'accablent de malédictions (3). C'est encore le passage du *De Iside* où Plutarque dit que la branche tanitique du Nil était restée en exécration à cause de la détestable action du dieu Seth. Tant d'acharnement mille ans après la guerre qui précipita le dieu de ses autels ne s'expliquerait pas s'il ne lui était resté au moins ça et là quelques partisans. On le craignait toujours et l'on avait sans doute raison de le craindre, mais Seth ne retrouva jamais la position qu'il avait occupée au temps du roi Noubti et sous les Ramsès.

Sous la XXI[e] et la XXII[e] dynasties Pharaon accueille volontiers les transfuges qui se présentent à la frontière orientale, du moins lorsqu'ils peuvent servir ses desseins. Nous avons trop peu de documents

(1) Statue de Teos, fils d'Ounefer, *Kêmi*, VII.
(2) Genèse, 46, 33.
(3) Schott, *Urkunden mythologischen inhalts*, I, Leipzig, 1929.

pour dire si à cette époque ce sont des cas isolés ou si l'on peut parler d'une émigration asiatique comme celle qu'on avait vue sous les Ramessides. Pour une période plus récente la Bible nous apprend que le Delta et même la Haute Egypte (Patras = *P , t ; rsy*) (1) était inondée de Juifs. Sous Philon leur nombre atteignait le million. Leurs principaux centres étaient Memphis, Moph, qui possédait d'autre part un camp tyrien (2), On, Migdol, Tachpenès. Cette dernière ville servit de résidence au prophète Jérémie. Elle est située à quelques kilomètres à l'ouest de Mesent et Silê, sur la route qui menait de ces deux villes à Tanis et au nord de la branche pélusiaque. Les Grecs ont supprimé l's final de son nom et l'appellent Δαφναι ou Ταφναι (3). On ne connaît pas son nom égyptien, mais il est à remarquer que son nom hébreu תחפנס coïncide lettre pour lettre avec celui de la reine Tachpenès (4). Peut-être faut-il y voir une fondation de cette reine dont le nom aurait été composé, comme beaucoup de noms de lieux égyptiens, avec *pr* « demeure » ou *ḥt* « château » suivi d'un nom propre. On pourrait supposer que l'Edomite y séjourna avec la sœur de la reine Tachpenès avant de reprendre la lutte contre Salomon. Le site a été fouillé, superficiellement, par Sir Flinders Petrie et l'on y a trouvé seulement des dépôts de fondation saïtes, des vases grecs, mais aucune trace positive des émigrés palestiniens. On pourrait en dire autant du tell el Yahoudieh où beaucoup placent la cité d'Onias. Il est vrai que nous ne pouvons en aucune façon nous attendre à découvrir dans le Delta, sauf peut-être dans les îles de sable, des papyrus comme ceux qui ont permis d'écrire l'histoire des colons juifs d'Elephantine et de leurs querelles avec les adorateurs du dieu Khnoum. Il nous suffira de retenir que les habitudes prises dès les origines de l'histoire ont survécu à la guerre contre les Hyksos et à celle contre les Impurs. Le Delta est toujours la terre d'élection de ceux que la guerre ou la famine chassent de Palestine. Mais ces guerres n'ont pas été inutiles. Privés de l'appui qu'ils trouvaient auprès du dieu Seth, seigneur d'Avaris, les émigrés ne sont plus un danger pour l'Egypte.

(1) Jérémie, 44, 1.
(2) Jérémie, 44, 1 ; Hérodote II, 112 ; Spiegelberg, dans Kêmi, II, 107-112.
(3) Hérodote II, 30, 107 et la LXX.
(4) Je suis redevable de cette remarque à M. l'Abbé Bucher.

Résumé chronologique

Dates	Dynasties	
		Seth, seigneur d'Avaris, tue Osiris, seigneur de Busiris, le jette dans la branche tanitique. Le cercueil d'Osiris est poussé jusqu'à Byblos. Isis le ramène en Egypte. Seth perd l'Egypte moins Avaris.
vers 3000	II	L'Horus-Seth Khasekhemoui à Byblos.
vers 2800	IV	Snefrou achète à Byblos du bois et des navires. Cheops, Chephren, Mycerinus à Byblos.
		Cheops et Chephren construisent un grand temple à Avaris. Ils l'enrichissent de statues magnifiques.
		Cylindre du roi Amou à Byblos.
vers 2580	V	Sahurê envoie sa flotte composée de *kebenit* en Syrie (à Byblos ?) pour aller chercher une princesse syrienne, sa fiancée, qui deviendra la reine Nofret.
		Les Mentou sont tenus en respect.
		Ounas secourt des Bédouins faméliques.
		Il envoie des offrandes au dieu Râ qui est dans le lac de Pharaon, à Byblos.
vers 2430	VI	Les Egyptiens adoptent le dieu Khaÿtaou. seigneur de Nega, pays des forêts avoisinant Byblos.
		Offrandes de Pepi Ier à Byblos.
		Travaux de Pepi Ier et de Teti à Avaris.
		Une ligne de navigation unit Byblos, l'Egypte, par la branche tanitique et le ouadi Toumilat, et le pays de Pount. Pour la protéger contre les attaques des Amou, Pépi Ier envoie de nombreuses expéditions commandées par Ouna.
vers 2350		Offrandes de Pépi II au temple de Byblos.
		Sous Pépi II des marins égyptiens qui allaient quitter Byblos à destination de Pount sont massacrés par des Amou nomades. Pepi-Nekht ramène leur corps en Egypte. Malgré ces incidents, la ligne Byblos-Egypte-Pount fonctionne. Les scelleurs Teti et Khouy, qui ont pour intendant Khnoum-hotep, ont fait pour leur compte onze fois ce voyage.

vers 2250	IX-X	Incursions des Amou et des Setiou dans le Delta.
		Le roi Kheti se flatte de tenir les envahisseurs en respect par des mesures militaires et administratives.
2015 (?)	XI	Expédition de Henou au ouadi Hammamat et à Pount. Expéditions de Nebtaouirê dans le désert oriental.
2000	XII	Ameni entreprend la muraille du Prince, d'Heliopolis à Péluse.
		Aventures de Sinouhit en Syrie.
		Abraham en Egypte.
		Les Amou reçus chez Khnoum-hotep, gouverneur du nome de l'Oryx. Le bois de Nega arrive à Menat-Khoufou.
		Dévotion des Egyptiens pour Hathor, Dame de Byblos.
		Mission de Sanousrit-Ankh à Ugarit.
		Hommage syrien au temple de Montou à Thèbes.
		Les quatre premiers rois de la dynastie enrichissent le temple d'Avaris et luttent contre l'influence de Seth.
1830		Ammenemhat III envoie de riches cadeaux au roi de Byblos Abichemou.
1800		Amenemhat IV envoie des cadeaux au successeur d'Abichemou, Ypchemouabi.
		Hauts Commissaires pharaoniques à Byblos.
	XIII	La Syrie se couvre de villes.
		L'Egypte se sent menacée par la Syrie.
		Neferhotep I[er] reçoit à Byblos l'hommage du roi Yinaten.
		Les rois de la XIII[e] dynastie s'efforcent de maintenir leur autorité à Avaris : Hor et son associé, Emirmenfat, Sebekhotep.
1721	XIV-XVII	Le roi Seth-apehti-Noubti fonde le royaume d'Avaris et institue une ère qui durera 400 ans. Seth est le patron de ce royaume.
		Le roi Nehesi règne à Avaris, jusqu'au désert et à Tell Moqdam.
		Leurs successeurs : Hepou, Anati, Bebnem.
		Premières infiltrations des Hyksos : Amou ou Setiou, Mentou, Chemou.
vers 1700		Les rois hyksos : Salitis, Bnon, Apachnas, Apophis, Khyan, Khamoudi totalisent 108 ans de règne.

vers 1600		Deuxième groupe d'Hyksos : Anta-herit Jaqob-her Nebkhepechrê Apopi Aqnenrê Apopi	La tribu de Jacob obtient la concession du pays de Gesem	Rois thébains : Sekhem-rê dit le sauveur de Thèbes Sqnenrê Kamose
		Teti (règne jusqu'à Cusae).		
1555	XVIII	Avènement de Nebpehtirê Ahmose qui reprend Memphis, assiège et prend Avaris, puis Charohen de Judée, se débarrasse des alliés des Hyksos en Haute Egypte (Teti-ôn) et rétablit l'autorité pharaonique de la cataracte à la mer.		
1555-1535		Captifs syriens en Egypte.		
		Restauration des régions dévastées. Silè point de départ de la route de Syrie.		
		Thoutmès III envoie des messagers à Byblos.		
		Les fils de Jacob continuent à résider dans la terre de Gesem.		
		Le culte de Seth se maintient à Avaris.		
1375		Des dieux syriens deviennent populaires en Egypte.		
		Heliopolis et Avaris prennent part au schisme.		
		L'Egypte renoue les relations avec le pays de Nega.		
1340		Royauté d'Horemheb. Ascension de Paramsès descendant du roi Seth apehti, grand prêtre de Seth et chef des prophètes de tous les dieux.		
		Paramsès étant à Thèbes, son fils Seti se rend à Avaris:		
		Paramsès devient roi et associe son fils au pouvoir.		
1321	XIX	Création de l'ère de Menophrès = renouvellement des naissances.		
		Travaux de Ramsès I[er] et de Seti I[er] à Qantir, Silè et sur la route militaire de Silè à Pakanaan.		
1300		Ramsès II quitte Thèbes et fonde une résidence en l'an 1 : « Pi-Ramsès grand de victoires » sur le site d'Avaris. Il en fait une des merveilles de l'Egypte. Ses principales divinités sont Harakhté, Toum, Amon et Seth. Des divinités asiatiques Houroun, Anta, Astarté y sont fort bien vues. La Nécropole : ḥr de Ramsès Miamoun.		
		Travaux dans la région avoisinante : Qantir, Tell Faraon, Basta, Pithom, Canal maritime.		
		Israël contraint de travailler aux constructions de Pithom et de Ramsès.		

1279 Signature du traité hittite à Pi-Ramsès.
1265 Mariage de Ramsès avec la fille de Khattousil, Matneferourê. Construction du bekhen « grand de victoires » entre Egypte et Syrie.
1270-1260 Célébration des jubilés à Pi-Ramsès.
1223 Merenptah : Travaux à Pi-Ramsès.
Conflit avec les Hébreux, Moïse.
Succès de Merenptah en Palestine.
L'Exode.
1215 Seti-Merenptah réside toujours à Pi-Ramsès.
1208 XX Ramsès III partage sa vie entre la résidence du nord et Thèbes.
Célébration de ses jubilés à Pi-Ramsès.
1176 Ramsès IV et Ramsès VI exécutent des travaux à Pi-Ramsès.
vers 1150 Amenophis grand prêtre d'Amon sous Ramsès III prépare la guerre contre les partisans de Seth à Avaris.
Défaite des Thébains qui se réfugient en Éthiopie. Les Avarites et leurs alliés dévastent le pays.
Retour offensif du grand prêtre et du roi. À la tête de deux armées ils refoulent les Impurs, prennent et détruisent Avaris. Ils s'en prennent surtout aux statues, aux images et même au nom de Seth.
vers 1110 Rétablissement de l'ordre et châtiment de tous ceux qui avaient participé au pillage. Institution d'un renouvellement des naissances.
Fondation de Tanis sur les ruines d'Avaris et de Pi-Ramsès. Smendès vizir devient roi et fonde la
XXI XXI[e] dynastie. Amon est tout puissant dans le nord comme dans le sud de l'Egypte.
Psousennès restaure les monuments de Tanis,
y construit son tombeau,
règne avec Neferkarê Amonemsout.
Amonemapit est enterré dans le tombeau de Psousennès.
Siamon termine l'aménagement de Tanis. Fait la guerre aux Philistins.
Adad transfuge du pays d'Edom est accueilli en Egypte, épouse une sœur de la reine Tachpenès.
Une autre sœur de cette reine épouse Nemrot, grand chef des Mâ.
Salomon épouse une fille de Pharaon.

Chechanq, fils de Nemrot, grand chef des Mâ.
Nemrot, fils de Chechanq, grand chef des Mâ.
950 XXII Chechanq, fils de Nemrot, fonde la XXII[e] dynastie.
Le roi Chechanq I[er] attaque et prend Jérusalem, accueille Jéroboam, renouvelle l'alliance avec Byblos. Travaux à Tanis.
880 Osorkon II restaure le temple de l'est, construit son temple funéraire près du grand temple et son tombeau près du tombeau de Psousennès.
Son fils Hornekht grand prêtre d'Amon, le roi Hedj-kheper-rê Takelot sont enterrés dans le tombeau d'Osorkon.
La momie de Heqa-kheper-rê Chechanq est déposée dans l'antichambre du tombeau de Psousennès.
Ousirmarê Chechanq construit la porte monumentale de Tanis. Son tombeau.
689 Taharqa commémore à Tanis le voyage de sa mère Ibart.
600 XXVI Constructions des rois saïtes à Tanis.
400 Activité des gouverneurs de Tanis sous les derniers rois indigènes.
379 Le mur de Nectanebo I[er].
Travaux des Ptolémées à Tanis. La porte de l'est. Constructions autour du temple d'Anta, restauration du grand temple. Amon et Horus gardent la prépondérance à Tanis et dans la contrée.

Additions et corrections

P. 7. Nous avons jugé inutile de donner ici une liste des travaux concernant les Hyksos ou les Hébreux en Egypte. Voici deux des plus récents : Robert M. Engberg, *The Hyksos reconsidered, Studies in ancient oriental civilisation*, n° 18, The oriental institut, Chicago; R. de Vaux, *La Palestine et la Transjordanie au IIe millénaire et les origines israélites, Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, XV, 225.

P. 17. Le pectoral de Dahchour (fig. 4) représente l'écrasement des Asiatiques : *śk śṯtjw*. Cependant c'est un Mentou qui reçoit le coup mortel.

P. 22. On trouvera dans le récent ouvrage de M. Dunand, *Fouilles de Byblos* I, Paris 1940, les nombreux fragments de l'Ancien Empire découverts depuis douze ou treize ans à Byblos et qui s'ajoutent à ceux que j'ai publiés dans mon *Byblos et l'Egypte* ou dans *Kêmi* I.

P. 24, note. L'antiquité et le Moyen Age offrent plusieurs exemples d'une armée qui demande ou propose à ses adversaires le jour de la bataille : « Leur chef de guerre (aux Cimbres) le roi Boïorix vint trouver Marius et suivant la coutume des Barbares lui proposa un jour et un lieu pour la bataille qui déciderait entre Rome et son peuple. Marius accepta et le rendez-vous fut fixé à trois jours de là, dans les plaines de Verceil (Jullian, *Histoire de la Gaule*, III, 90). En 1339, devant Cambrai, le roi d'Angleterre demanda bataille pour le 21 ou le 22 octobre (Lavisse, *Histoire de France*, IV, 44).

P. 36. Il m'a été rapporté que les objets acquis pour le Musée de Beyrouth et publiés par l'émir Chihab provenaient en réalité du tombeau I et qu'ils avaient été soustraits pendant le temps qui s'est écoulé entre le raz de marée qui provoqua la déchirure de la paroi et l'arrivée des autorités.

P. 45. Ullaza est citée dans ces textes sous la forme *í;wṯi* que Sethe avait identifiée faussement avec Uzu, le port de Tyr. cf. Kêmi I, 22.

P. 60. Depuis que ce paragraphe a été écrit, nous avons au cours des campagnes de printemps en 1939 et 1940 découvert sous des maisons ptolémaïques quatre tombes royales, sans parler de celle d'Ousirmarê Chechanq située à un niveau inférieur, et aperçu d'autres tombes, plus à l'ouest et plus au sud qui sont encore, en mai 1940, recouvertes par des fours et des installations de basse époque.

P. 66. Deux autres rois de la XIII[e] dynastie avaient laissé leurs traces à Avaris. Le sarcophage d'Ousirmarê Chechanq, que nous avons trouvé en avril 1940, a été taillé dans le socle d'une statue colossale de granit. A ce moment on a laissé subsister en bonne place un tronçon de l'inscription originale :

P. où deux noms d'Horus sont affrontés : *htp ib tswi* à droite, *ḫ' b;w* à gauche. Le premier de ces deux noms appartient au roi du sud et du nord *ỉw íb r'*, fils du soleil Hor, dont la titulature se lit au complet sur le naos qui contient la célèbre statue en bois de ce roi. Pour identifier le deuxième roi, l'Horus Khâbaou, nous aurons recours à un linteau de porte de Bubaste (Naville, *Bubastis*, I, pl. 33 i) qui contient le même nom d'Horus, mais suivi du cartouche d'intronisation :



Il s'agit d'un roi connu par la Table de Karnak et par le canon royal de Turin, VI, 19, où il voisine avec le roi Hor qui est cité à la ligne 17 de la même colonne. Les deux rois associés sur la pierre de Sân sont séparés au papyrus par le roi Sedjefkarê, nommé à la ligne 18, sur qui nous ne possédons aucun renseignement. Il est possible que le Canon ait commis une erreur en intervertissant 18 et 19. Mais on peut supposer aussi que le roi Hor a eu deux associés, d'abord Sdejefkarê, puis Sekhem-Khoutaouirê.

Ce qui est sûr, c'est que le groupe des rois mentionnés au canon de Turin sur la colonne VI, de la ligne 17 à la ligne 27, du roi Hor à Sebekhotep est constitué par des rois actifs solidement installés à Avaris et capables de maintenir l'influence égyptienne à Byblos.

P. 141 On peut ajouter qu'une fille de Ramsès II s'appelait Ben-Anta, un de ses chiens Antakhouni et un cheval Antaherit.

P. 94 Le roi Kamose avait fait graver sur une stèle le récit de ses exploits qui nous ont parvenu intégralement sur la tablette Carnavon. Des fragments de cette stèle découverts par M. Chevrier à Karnak viennent d'être publiés par M. Lacau, *Ann. S.A.E.*, 1939.

P. 100 Sur Hazor, présentement Tell el Qedih voir Barrois, *Manuel d'archéologie biblique*, Paris 1939, p. 171. Sur Jericho, *ibid.*, 172-183 et sur Aÿ, *ibid.*, 249, 258-9.

P. 83 On vient de découvrir à Saqqarah le long de la chaussée conduisant à la pyramide d'Ounas un fragment de bas-relief représentant des Bédouins victimes d'une famine affreuse.

P. S. — L'auteur s'excuse d'avoir omis plusieurs références et d'en avoir laissé quelques autres incomplètes. Lorsque les épreuves de ce livre ont été corrigées, il n'avait accès ni à sa propre bibliothèque ni à aucune bibliothèque égyptologique.

Table des planches hors-texte

Table des figures dans le texte (1)

(1) Les figures 5, 6, 9, 14, 15, 16, 17, 19 et 20 sont dues à Mlle Evelyne Pons.

Table des Matières

CHAPITRE PREMIER

Les Hyksos et l'Egypte avant l'invasion

CHAPITRE II

Avaris, Seth et les Hyksos

CHAPITRE III

La guerre de l'indépendance et la revanche de Seth

CHAPITRE IV

Les rois séthiens

CHAPITRE V

La défaite de Seth

Luçon. — Imp. Pacteau. 20-41-8716



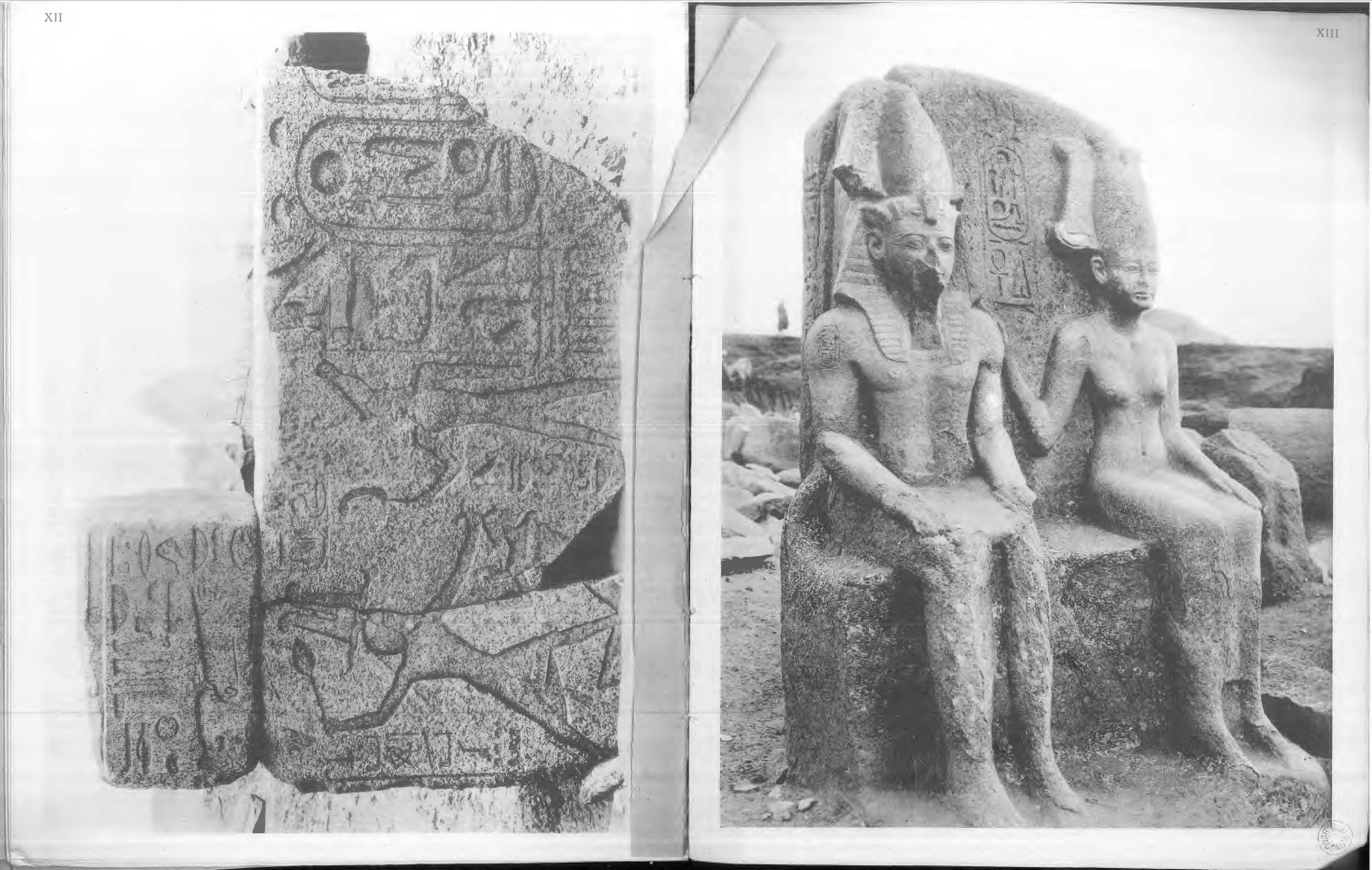
II

III



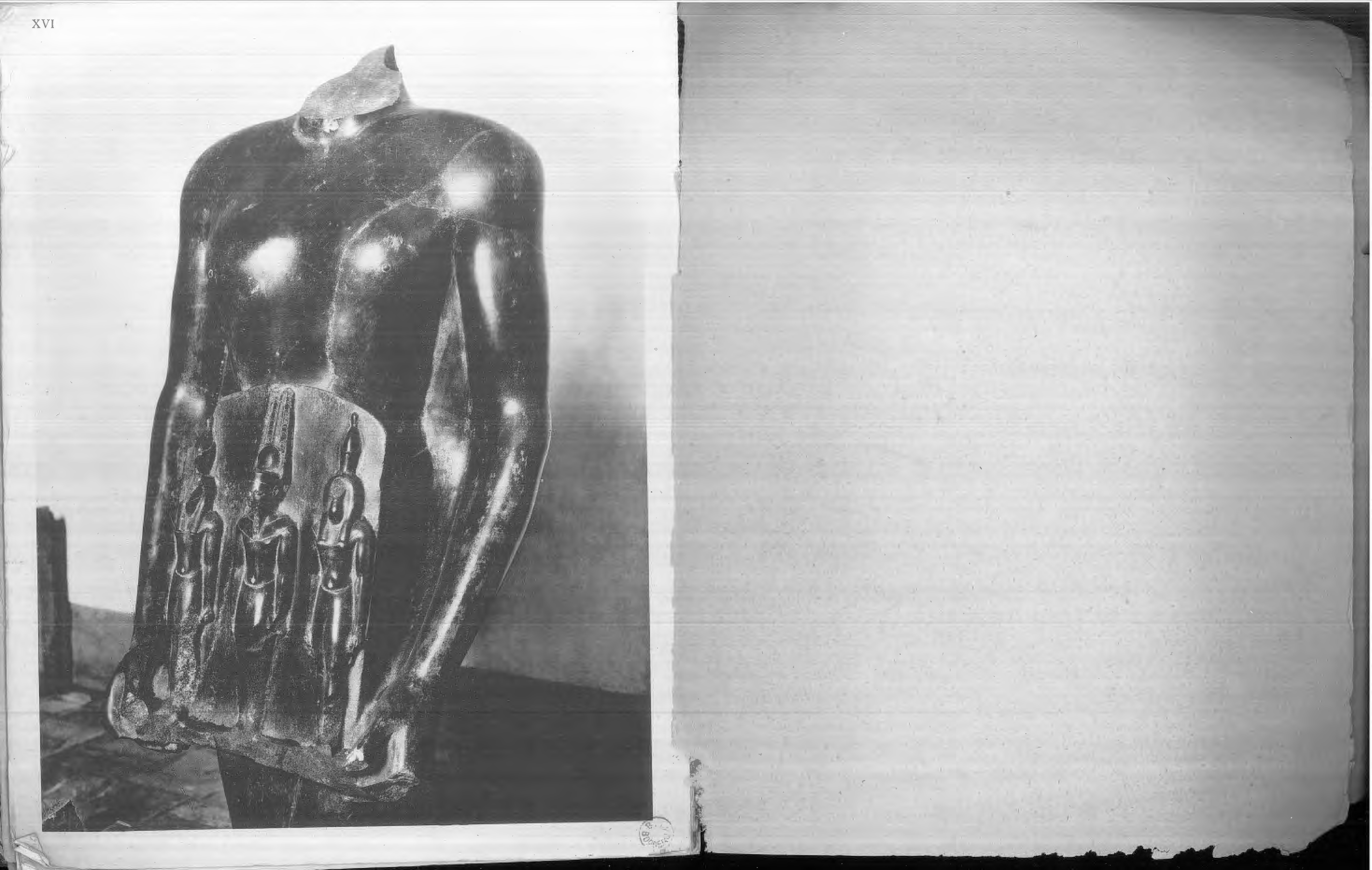


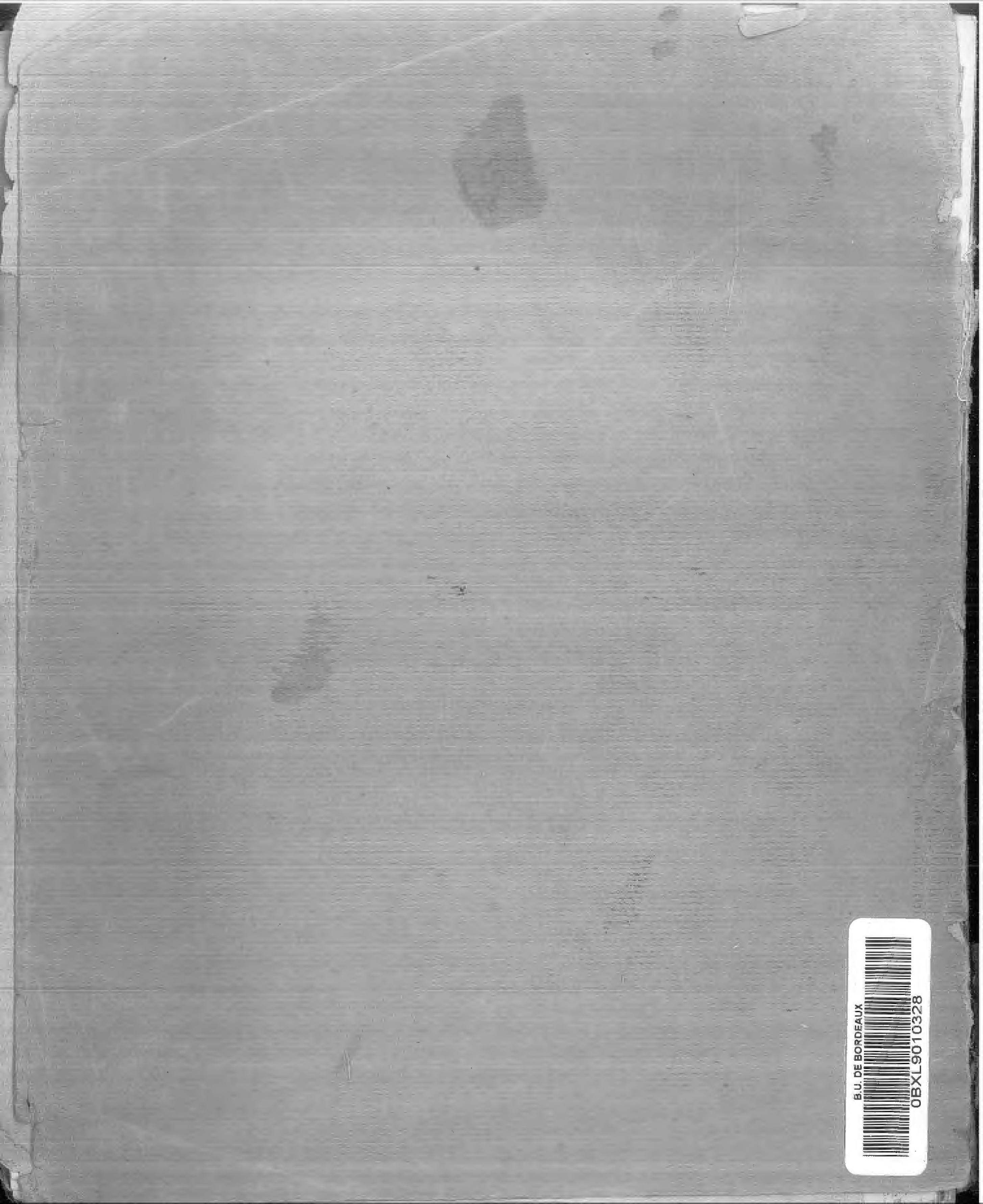






NEW KINGDOM
6245




B.U. DE BORDEAUX
0BXL9010328